This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

AP20
R314
ser. 2
v. 33

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE

DE

# BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE

DE

# BELGIQUE

— TRENTE-TROISIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XXXIII

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1901

Digitized by Google

Digitized by Google

V. 35

# REVUE

DE

# BELGIQUE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

(33e ANNÉE — 2e SÉRIE)

9e LIVRAISON — 15 SEPTEMBRE 1901

## SOMMAIRE

**Jules Vieujant.** La loi des trois états.
**Nestor Outer.** Au pays de la soif.
**Georges Rency.** L'aïeule. *(Suite.)*
**Marius Renard.** La mission sociale de l'écrivain.
**J. V.** Chronique des livres.
**M. Wilmotte.** Le mois politique.
Petite chronique.

BRUXELLES
**P. WEISSENBRUCH, imprimeur du Roi, éditeur**
49, RUE DU POINÇON, 49

PARIS
**ARMAND COLIN & Cie, éditeurs**

LA HAYE
**BELINFANTE FRÈRES**

1901

Digitized by Google

# REVUE DE BELGIQUE

(PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR)

---

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

| | | |
|---|---|---|
| Pour la Belgique . . . . . | fr. | 12 par an. |
| — l'Étranger (Union postale) . . | | 15 — |
| Prix du numéro . . . . . | | 1 fr 50 c. |

---

**N. B. — La REVUE DE BELGIQUE est une tribune libre. La direction de la Revue, désirant conserver une neutralité absolue, n'entend ni approuver, ni improuver les opinions défendues dans les articles qu'elle publie.**

---

*Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction doit être envoyé à M. P. WEISSENBRUCH, éditeur, 49, rue du Poinçon, à Bruxelles.*

Digitized by Google

# LA LOI DES TROIS ÉTATS [1]

## I

Théoriquement, on peut concevoir que l'idée de matière est réductible à celle de force, l'idée de force seule étant irréductible. Historiquement, s'il est permis d'appliquer ce mot à l'éternité, la force et la matière sont coexistantes; ce sont des réalités objectives et les seules qui puissent être considérées comme base de la conscience. La matière est le *substratum* de la conscience, qui y cherche et y trouve les éléments nécessaires à sa constitution. Nous disons éléments nécessaires, et non les *données* nécessaires, car qui dit données affirme par là-même révélation. Or, il n'y a rien d'inexpliqué dans la formation de la conscience, si l'on admet que la matière et la force sont des réalités objectives. En peut-il être autrement? Que l'on se place au point de vue des naturalistes, pour qui la conscience n'est que la représentation du monde extérieur, ou bien à celui des idéalistes, qui considèrent le monde extérieur comme conçu par la conscience, il n'en est pas moins vrai que, dans le premier cas, la conscience ne peut réfléter qu'une réalité objective et, dans le second, le sujet étant inséparable de l'objet, celui-ci reste une réalité.

Les idées d'identité, de ressemblance, de différence, d'espace, de fini, d'infini, d'en soi, de cause première dérivent naturellement de l'idée de matière et, par là-même aussi, l'idée de l'inconnaissable. Que cette filiation puisse être reconstituée,

(1) G. De Greef, *Problèmes de philosophie positive* : « L'Inconnaissable. »

Digitized by Google

il n'est pas nécessaire de le prouver. C'est une question de psychologie, qui a été traitée magistralement en ces derniers temps par M. A. Fouillée (1). L'idée de matière engendre celle d'objet et de sujet, de moi et de non moi, de limite par des expériences de force. L'infinie divisibilité de la matière donne naissance à la notion de l'infini, de l'en soi, de l'inconnaissable, enfin.

Par une analyse à la fois délicate et profonde, M. J. Guyau a recherché la genèse de l'idée de temps. Il a montré excellemment comment la conscience peut, par elle-même, en s'appuyant sur son *substratum* naturel : LA MATIÈRE ET LA FORCE, s'élever à la conception des idées premières. Il a écarté de nos spéculations l'*a priori* kantien. Sa conclusion est que le temps n'est pas une condition de l'intelligence, mais un simple effet de la conscience. Il ne la constitue pas, il en provient.

La formation de ces différents concepts n'est donc pas mystérieuse et il n'y a pas lieu, ce semble, pour l'expliquer, de recourir aux *données nécessaires* qui ont fait l'objet de tant de controverses parmi les méthaphysiciens. Mais de quelque manière que l'on cherche à reconstituer la conscience et la formation des idées, on se heurte toujours finalement à la notion de l'inconnaissable.

On sait que le grand philosophe anglais M. Herbert Spencer a fondé, en partie, sa philosophie sur la base de l'inconnaissable. Il commence par prouver la relativité de nos connaissances et, en face de l'ensemble de ces connaissances, il place nettement l'inconnaissable, comme cause première des manifestations phénoménales dont notre entendement à seulement à s'occuper. Connaître les phénomènes, rechercher leurs lois, les unifier et tâcher de les réduire en un concept unique du monde, du cosmos, voilà l'office de la philosophie, et c'est ce que M. Spencer a tenté dans son livre célèbre les *Premiers principes*. Mais les phénomènes eux-mêmes ne sont que des manifestations de l'inconnaissable.

M. G. De Greef, notre distingué sociologue, s'insurge

(1) A. FOUILLÉE, *Psychologie des idées-forces*.

Digitized by Google

contre cette théorie. Il se refuse à admettre l'inconnaissable comme concept. Il en fait un simple sentiment soumis à la loi générale du transformisme du sentiment, un état de conscience émotionnel, un pseudo-concept.

Pourquoi? Parce qu'il voit dans la théorie de l'inconnaissable un danger suprême pour la civilisation. Il attribue à l'admission de cette théorie « une part importante de la recrudescence de mysticisme et de réaction qui se manifeste dans la conscience générale ou, du moins, dans celle des sommités non seulement politiques, mais intellectuelles, qui essayent d'en usurper la direction ».

Qu'il ait tort ou raison dans l'appréciation des effets produits sur la conscience générale par l'admission de cette théorie (et c'est ce que nous aurons à examiner finalement), cela importe assez peu au point de vue de sa démonstration elle-même, qui nous a paru insuffisante. Encore une fois, M. De Greef a soulevé là une question angoissante pour la laisser retomber ensuite. Quelle que soit sa science, quelle que subtile que soit son argumentation, il faut bien avouer qu'il n'a pas réussi à éliminer définitivement de nos préoccupations le concept de l'inconnaissable.

## II

### LA LOI DES TROIS ÉTATS.

Toute l'économie de son travail repose sur la loi dite des trois états, d'Auguste Comte. Elle est le point de départ de la discussion. Un mérite qu'on ne peut pas contester à M. De Greef, c'est de définir très nettement la question. C'est la meilleure partie de son livre; il met le lecteur bien en face du problème à résoudre.

« Si la religion, dit-il en substance, a un fondement indestructible dans le sentiment de l'incognoscible, que devient la loi des trois états d'Auguste Comte? La religion, la métaphysique, la philosophie positive ne représenteraient plus des stades différents de l'évolution, de la systématisation des sentiments et des idées; elles seraient des formes éternellement

Digitized by Google

coexistantes, des organes de mieux en mieux définis, différenciés et appropriés de fonctions indestructibles. » — Parfait. Le problème est bien présenté. Comment va-t-il le résoudre?

M. De Greef admet comme approximativement exacte la loi des trois états d'Auguste Comte (p. 103). Approximativement veut dire inexacte en certains points. Incomplète eût été préférable, car M. De Greef, en somme, n'en conteste pas l'exactitude. » La loi des trois états et le tableau hiérarchique des sciences, dit-il, sont l'une et l'autre des lois sociologiques spéciales et non générales. Elles n'embrassent pas et ne suffisent pas à expliquer l'ensemble de la vie des sociétés (1). »

Quoi qu'il en soit, il paraît nécessaire de revenir sur cette célèbre loi des trois états dont il a été beaucoup question en ces derniers temps. L'illustre auteur du cours de *philosophie positive* y attachait une importance énorme. Il en fit le fondement de sa doctrine. Voici ce qu'il dit textuellement dans la première leçon de son cours :

» Cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, l'état scientifique ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosophie dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé, d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique et, enfin, la méthode positive. De là trois sortes de philosophies ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes qui s'excluent mutuellement : la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine; la troisième, son état fixe et définitif; la seconde est uniquement destinée à servir de transition. »

Cette théorie a soulevé de nombreuses contradictions et,

(1) A. De Greef, *Le Transformisme social*, 2me édition, p. 223.

Digitized by Google

notamment, elle a été combattue par M. H. Spencer et par Stuart Mill. Comme dit M. Spencer, elle renferme une âme de vérité, mais elle est beaucoup trop absolue. Nous nous rendons parfaitement compte de ce qu'il peut y avoir de présomptueux de notre part à émettre une opinion en opposition avec un génie aussi vaste que l'était celui d'Auguste Comte, et si nous le faisons, c'est en quelque sorte pour nous-même et parce que, en somme, si peu de valeur que représente une opinion moyenne, encore n'en est-elle pas entièrement dénuée. Peut-être nous rencontrerons-nous avec d'autres qui ont pensé comme nous et n'en ont rien dit, ou s'ils l'ont dit nous n'en avons pas connaissance.

Quand on réfléchit posément à l'excessive complexité qui a dû caractériser l'évolution de l'esprit humain et de l'esprit social, on est amené à penser qu'il n'y a dans cette loi, prétendûment inflexible, qu'une synthèse trop facilement admise et qui n'est que très approximativement exacte, outre qu'elle est incomplète.

Et d'abord, au point de vue historique, l'état théologique peut-il être considéré comme le *point de départ nécessaire* de l'intelligence humaine? En fait, quelles ont été les premières préoccupations de l'homme dans son ascension, si lente, à la dignité d'animal supérieur? Ces préoccupations ont dû être d'ordre économique et non pas théologique. La recherche des aliments, des abris, le souci de la défense contre les agressions d'animaux plus puissants que lui; l'étude de toutes les utilités propres à sa conservation et à l'amélioration de sa vie; la lutte pour les plaisirs sexuels, — à cela s'est, sans doute, réduite pendant une période de longue durée, toute l'activité physique et intellectuelle de l'homme préhistorique.

Le premier surplus des forces laissées libres par ses succès dans le rude combat pour la vie, qui fut sa première condition, dut être employé à établir, à étendre, à fortifier, à déterminer ses relations avec ses congénères et l'intercourse sociale commença, qui éveilla en lui l'esprit social. Les communications les plus intéressantes entre les membres d'une même agrégation avaient trait d'abord aux utilités reconnues par chacun

Digitized by Google

et, en premier lieu par conséquent, durent se former les traditions économiques qui fixèrent dans cette humanité primitive la valeur des choses d'usage journalier.

Les modes de relations entre les membres d'une même agglomération furent ensuite examinés, discutés, imposés par l'expérience, et la nécessité en fixa la nature sympathique. Ainsi, les traditions de tolérance et de justice précédèrent encore les traditions religieuses. Celles-ci ne firent probablement leur apparition que quand les liens sociaux étaient déjà tressés et unissaient des communautés importantes.

« La masse entière de la tradition, dit excellemment M. Franklin H. Giddings, se différencie en trois grands ordres, différenciés eux-mêmes en traditions particulières qui répondent aux divers intérêts de la vie. Les traditions primaires sont : les traditions économiques ou d'utilisation ; juridiques ou de tolérance ; politiques ou d'alliance, d'hommage, d'obéissance. Les traditions primaires sont le souvenir des expériences du monde tangible.

« Les traditions secondaires sont : les animistiques ou personnelles, les esthétiques, les religieuses. Elles résument les impressions d'un monde intangible. Monde de conscience personnelle et des ombres, des images, des échos de choses intangibles.

« Les traditions tertiaires sont les théologiques, les métaphysiques, les scientifiques, et sont le souvenir de concepts de pensées. »

Les traditions théologiques se forment surtout quand la période de nationalisation commence. L'état théologique et l'état militaire apparaissent pour ainsi dire simultanément dans l'enfance des sociétés, quand commence la période d'intégration d'une nation. La lutte contre des populations rivales pour fixer ou agrandir le territoire, amène toujours une concentration de toutes les forces vives d'une communauté en vue de cet objet, et tout porte à croire que l'état théologique fait partie du système d'attaque et de défense, au même degré que l'état militaire. Les poèmes d'Homère sont un bon exemple de cette union de toutes les forces, tant naturelles que surna-

Digitized by Google

turelles, d'une nation dans la lutte pour l'absorption d'une race par une autre.

La religion remonte sans doute à la plus haute antiquité, mais elle ne peut dépasser l'époque où l'homme n'était pas encore à même de prendre sa pensée pour objet de contemplation. Il ne semble donc pas qu'Auguste Comte soit autorisé à affirmer d'une manière aussi absolue que le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine soit l'état théologique.

Que si l'on objecte qu'il entend par point de départ simplement un moment quelconque dans le cours de son évolution où l'homme était déjà en possession d'une intelligence grandement développée, nous ferons remarquer que son affirmation ne s'applique pas néanmoins à cette branche des connaissances humaines, qui, dans le système de l'illustre philosophe, est la plus importante et résume toutes les autres : à la sociologie.

Ce serait plutôt l'état positif qui devrait être considéré comme le point de départ nécessaire.

Au point de vue théorique, il y a aussi des réserves à faire sur le mode de succession qu'Auguste Comte assigne à l'état théologique et à l'état métaphysique.

Il conçoit l'esprit humain comme trinitaire, pour parler ainsi. En se développant, la structure intellectuelle de l'homme se modifie et passe par trois formes successives, — trois, pas plus, — dont la dernière est définitive et immuable. Ce qu'il y a de vrai au fond, c'est que la manière de raisonner doit naturellement se modifier à mesure que l'homme acquiert un plus grand fonds de connaissances, — mais peut-il envisager les choses autrement que sous deux aspects? On pense une chose ou le contraire de cette chose. On a conscience de soi ou de non soi. On distingue l'objet et le sujet, une ressemblance ou une différence. Tout va par paires en cet univers, nous croyons bien que cette pensée est de M. Gabriel Tarde, pour l'amour comme pour la lutte. La lutte ne s'établit jamais qu'entre deux corps conflagrants. Quel que soit d'ailleurs le nombre des partis en présence, il n'y en a jamais que deux qui, momentanément, soient en opposition. Le dogme de la Tri-

Digitized by Google

nité n'est peut-être, au fond, qu'une dualité. Le Fils ne peut-il pas être considéré comme l'incarnation du sentiment; le Saint-Esprit, le Concept et le Père, la Force suprême et toute puissante qui pénètre le sentiment et le concept et les unifie? L'homme peut donc considérer le cosmos à deux points de vue seulement. Suivant qu'il envisage le *phénomène,* ou le *noumène* comme disent les métaphysiciens, il sera ou réaliste (positif) ou idéaliste. Le *phénomène*, c'est l'apparence avec laquelle les objets se révèlent à nous; le *noumène*, c'est la conception de notre propre esprit sur le monde extérieur, c'est ce qui est purement conçu par l'intelligence.

Il ne peut donc y avoir trois états par lesquels passe l'intelligence humaine. Il y en a deux, qui ne se succèdent pas mais coexistent. Tour à tour, l'homme peut être idéaliste (état théologique ou métaphysique) ou réaliste (état positif).

Peut-on dire que ces trois états se sont succédé historiquement? D'après Auguste Comte, l'état théologique s'est développé d'abord et l'état métaphysique n'a été qu'une simple modification du premier, « les agents surnaturels étant remplacés par des forces abstraites, véritables entités inhérentes aux divers êtres du monde et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés ». Mais n'est-ce pas un fait patent que la métaphysique était arrivée déjà à un haut degré de développement chez les Grecs, alors que la religion n'était encore qu'à sa période embryonnaire (paganisme, anthropomorphisme). Il y a eu certainement à l'origine un état théologique qui dominait l'homme alors que son intelligence n'était pas encore suffisamment développée, mais la métaphysique s'est accommodée aux progrès de l'esprit humain beaucoup plus rapidement que la religion, et c'est celle-ci plutôt qui a profité de la discipline de la première et c'est grâce à la métaphysique que le système théologique est parvenu à la plus haute perfection dont il soit susceptible « quand il a substitué l'action providentielle d'un être unique au jeu varié des nombreuses divinités indépendantes qui avaient été imaginées primitivement ».

La vérité est que l'état théologique et l'état métaphysique

Digitized by Google

ne sont, au fond, qu'un seul et même état de conscience et que tour-à-tour des explications de l'inconnaissable sont tentées, tantôt sous la forme religieuse, tantôt sous la forme métaphysique, qui satisfont momentanément l'esprit humain, suivant le degré de développement parallèle de la science. C'est ainsi que les spéculations métaphysiques des néo-stoïciens portèrent un coup décisif au paganisme et préparèrent le triomphe du christianisme en habituant les esprits à ne plus se contenter de la croyance grossière en des dieux conçus à l'image des hommes.

De même, la Réforme fut amenée par les discussions métaphysiques du XVe siècle, et le protestantisme, ou criticisme, devint déjà une forme plus favorable à la fusion finale de l'état théologique et de l'état métaphysique. La religion et la métaphysique s'occupent concurremment du *noumène* et les spéculations de celle-ci réagissent sur les affirmations de celle-là, sous la poussée de la science qui étudie les relations des phénomènes. Est-il téméraire de prévoir que dans un avenir éloigné, elles pourront se confondre en un même état religioso-intellectuel? C'est au point de jonction de ces deux états de conscience que M. Spencer a entrevu la réconciliation de la religion et de la science. Avec tout le respect que nous professons pour cet éminent philosophe, nous objectons qu'une religion qui pourrait se réconcilier avec la science ne serait plus une religion, du moins telle que nous la concevons, avec son fondement dans la foi. Elle doit d'abord être absorbée par la métaphysique qui représente une tendance de l'esprit humain aussi immuable que la science. La coexistence de ces deux tendances semble la condition même de l'intelligence humaine qui s'occupera toujours des phénomènes et du *noumène*.

Pour nous résumer, nous conclurons que la loi qui sert de fondement à la philosophie positive d'Auguste Comte est vraie en tant qu'elle décrit la marche habituelle de l'esprit humain. Celui-ci procède effectivement, dans ses recherches, de la seule manière qui lui soit laissée libre par sa nature même. Faible encore et désespérant d'arriver à une explica-

Digitized by Google

tion des causes des phénomènes, il ne fait aucun effort et a recours au surnaturel. A mesure qu'il acquiert des forces, il multiplie ses hypothèses sur l'inconnaissable, tout en enrichissant son fonds de connaissances exactes sur les relations des phénomènes. Cette loi devient inexacte quand elle prétend assigner un rôle transitoire à la métaphysique pour la rayer finalement, ainsi que la religion, de l'esprit humain. Ni théoriquement ni historiquement, elle n'occupe le second rang. Prétendre que l'état religioso-métaphysique doit disparaître un jour pour laisser le champ libre à l'état positif, revient à affirmer qu'il viendra un temps où l'homme n'aura plus rien à apprendre, où il connaîtra la loi unique et générale de la nature, où il sera lui-même l'Être suprême, — cause et effet. Jusqu'à ce jour où l'inconnaissable cessera d'être, où l'absolu se réalisera, où l'infini aura une limite, où l'affirmation et la négation seront identiques, les deux états, les deux tendances immuables de l'esprit humain coexisteront. L'homme fera toujours des hypothèses sur l'inconnaissable et il assouvira toujours son désir insatiable de savoir.

## III

### FONCTIONS DE LA RELIGION.

Dans sa tentative, infructueuse pensons-nous, d'arracher du cœur de l'homme la croyance en l'inconnaissable, M. De Greef suit pas à pas la théorie du maître. Il examine les fonctions de la religion, de la métaphysique, de la philosophie. Il cherche leurs ressemblances, leurs différences. Il dénie à la religion et à la métaphysique leur aspect éternel, leurs fonctions nécessaires et il conclut : « En réalité, religion, métaphysique, philosophie scientifique n'ont pas de domaines distincts : elles ont occupé le même domaine, mais elles en sont les propriétaires successifs ou, transitoirement, parfois momentanés ; leurs méthodes de culture sont différentes, c'est la culture scientifique qui doit finalement l'emporter (1). »

(1) *L'Inconnaissable*, page 131.

Digitized by Google

Pourquoi la religion ne représente-t-elle qu'une phase transitoire de l'esprit humain, tandis que la philosophie scientifique doit rester définitivement propriétaire du domaine? Parce que l'état de conscience dit religieux est un état purement subjectif qui ne correspond pas à une donnée réelle et nécessaire appelée d'une façon générale l'incognoscible, tandis que l'état de conscience philosophique est objectif, expérimental et immuable. C'était donc le point capital de la discussion de prouver que la notion de l'incognoscible n'est pas, à l'origine, du sentiment religieux. M. De Greef prétend le prouver en analysant la psychologie des religions. Il place à l'origine du sentiment religieux les sensations qui se manifestent sous deux aspects différents : la perception et le sentiment. La perception représente le côté intellectuel et le sentiment le côté émotionnel, affectif. La source du sentiment religieux est organique, son point de départ sensationnel : c'est la peur. Ce n'est pas la religion qui inspire la crainte, c'est la crainte avec tous ses caractères organiques qui produit l'état de conscience appelé sentiment religieux, religion.

*Primus in orbe deos fecit timor.*

N'est-ce pas là une tautologie? N'est-ce pas résoudre la question par la question? En admettant, ce qui est vrai, que l'on retrouve la crainte à l'origine du sentiment religieux, ne reste-t-il pas à expliquer le pourquoi de cette crainte? Ce n'est, certes, pas une crainte purement physique comme celle que l'on éprouve en présence d'un danger immédiat. Nous sommes aussi d'avis et, en vérité, il serait difficile de prouver le contraire, que l'animisme est le stade religieux le plus rudimentaire. Il est indéniable aussi que la croyance aux bons et aux mauvais esprits donne naissance à deux sentiments : l'un débilitant, la peur; l'autre excitant, la tendresse. Mais encore faut-il reconnaître que la peur provoquée par la croyance aux mauvais esprits a plutôt une origine intellectuelle et non pas sensationnelle. Elle est déjà l'indice d'une intelligence très développée. Que d'associations d'idées contenues dans cette croyance à la pérennité et au retour de l'esprit des vivants

Digitized by Google

d'autrefois. On y retrouverait facilement un sentiment vague de l'infini. On a beau réfléchir, on ne voit d'autre explication à cette horreur sacrée (*horror sacer* des anciens), connue de nos premiers ancêtres plus encore que de nous, que l'hypothèse de Max Muller, contestée par M. De Greef. Oui, on ne peut s'empêcher de croire que c'est le sentiment de l'inconnu, non encore différencié de l'inconnaissable, sentiment vague, indéfinissable, mais puissant et irrésistible, qui se trouve à l'origine du sentiment religieux. Et, notez-le bien, moins l'homme est avancé en civilisation, moins il a de connaissances, plus facilement et plus profondément il sera envahi par ce sentiment déprimant de sa faiblesse et de sa misère en présence de l'inconnu formidable! Alors, cette terreur est caractérisée par les troubles physiologiques décrits par M. De Greef. Mais il n'est rien moins que prouvé que ce soit l'élément affectif, émotionnel qui l'emporte sur l'élément intellectuel. Et alors? Toute l'économie du système de M. De Greef est renversée. Il aura beau montrer que « nos émotions, purement égoïstes à l'origine, se transforment de plus en plus en sentiments moraux, altruistes et sociaux, que le côté affectif cède la place au côté intellectuel, pour se transmuer définitivement dans le sentiment de l'inconnaissable », ses prémisses ne sont pas suffisamment établies, tout l'édifice croule. Et quand, voulant résumer la discussion, il concluera : « Si le sentiment de l'inconnaissable n'a pas toujours existé, si, une fois existant, il s'est continuellement transformé, nous devons admettre qu'il est susceptible de se transformer encore, il peut également disparaître », nous l'arrêterons et lui dirons à juste titre : « Il n'est pas prouvé que le sentiment de l'inconnaissable n'a pas toujours existé », si par toujours, nous entendons l'époque où ce sentiment, ou plutôt ce concept, pouvait trouver place dans l'esprit humain suffisamment développé. Au contraire, on constate son existence aussitôt que la métaphysique fait son apparition dans l'histoire. Peut-on en demander davantage? Il n'est pas question, évidemment, de rechercher l'existence de ce concept au premier stade de la civilisation. Nos lointains ancêtres avaient la notion de l'inconnu qui est devenu bientôt

Digitized by Google

l'inconnaissable. L'auteur que nous prenons ici en flagrant délit de contradiction l'avoue lui-même à la page 127. Voici ce qu'il dit en propres termes : « Dans les stades antérieurs, la religion avait imaginé toute une mythologie embrassant l'inconnu et l'inconnaissable non encore différenciés par elle; ses mystères avaient été des interprétations du *Mystère.* » *Habemus confitentem reum!*

Comment concilier ce passage avec cet autre (page 148), où il dit : « Sous ce rapport, il est permis de prévoir que de même que le sentiment de l'inconnaissable n'existe pas dans les superstitions religieuses primitives et n'apparaît que dans les religions supérieures, de même ce sentiment vague et nébuleux se dissipera... »

Toute cette discussion de M. De Greef sur la fonction de la religion et l'origine du sentiment religieux est très intéressante, très subtile, mais elle ne nous paraît pas convaincante. Nous restons d'avis que l'état de conscience dit religieux, qui se confond pour nous, en certains points, avec l'état métaphysique, correspond bien *à une donnée réelle et nécessaire appelée d'une façon générale* l' « *Inconnaissable* ».

## IV

### ROLE DE LA MÉTAPHYSIQUE.

De même, nous ne pouvons être d'accord avec M. De Greef quand, suivant la marche tracée par Aug. Comte, il examine le rôle de la métaphysique et ce qui la différencie de la religion. « La métaphysique, dit-il, reprend le problème tel que la religion l'a laissé. La religion en suivant son *processus naturel* (?) a abouti, comme expression suprême, en la foi en l'inconnaissable; elle en a fait l'objet de son culte et de ses décevantes espérances, etc... C'est Dieu qui est l'inconnaissable... Seulement, avec le progrès des connaissances positives, l'état de conscience intellectuel, longtemps subordonné à l'activité émotive et sentimentale, s'est insensiblement développé au point de dominer cette dernière. »



Digitized by Google

Résumons en quelques mots ce raisonnement :

Quand les théologies grossières de nos ancêtres eurent fait place à la croyance intellectualisée en un seul Dieu, *alors seulement* la métaphysique entreprit d'expliquer le problème que la religion peut et doit logiquement se reconnaître impuissante à résoudre.

Est-il nécessaire de faire remarquer que ce *processus*, qui subordonne la métaphysique à la religion, n'est conforme à la réalité, ni théoriquement, ni historiquement?

Au point de vue théorique, l'une comme l'autre de ces tendances de l'esprit humain ont leur point de départ dans la *curiosité*, qui est une propriété caractéristique non seulement de l'homme, mais de la plupart des animaux. L'homme est essentiellement curieux. Voyez les enfants s'enquérir de tout et chercher à appliquer un nom à tous les objets qu'ils voient, qu'ils manient de toutes façons pour mieux apprendre à les connaître. Voyez la foule s'assembler sur le théâtre d'un accident et stationner longtemps devant un mur derrière lequel il s'est passé quelque chose. Entrez dans une écurie, vous verrez les chevaux dresser l'oreille et tourner la tête. Ils font mille conjectures sur le nouvel arrivant, inconnu pour eux. On pourrait citer mille traits semblables. Dans l'espèce humaine, l'invention du langage a élevé la curiosité à son degré maximum et a développé d'une manière prodigieuse ce désir de tout connaître qui est devenu l'amour de la science. On l'a dit avec raison, lorsque Adam eut nommé les animaux, il était trop tard pour l'empêcher de cueillir les fruits de l'arbre de vie et de connaître le bien et le mal.

C'est cette curiosité qui doit toujours, et malgré tout, se satisfaire. C'est cet ardent et inassouvissable besoin de tout connaître qui est l'origine de la religion, de la métaphysique et de la science.

Encore une fois, il n'y a pas succession, en fait, entre la religion et la métaphysique, il y a coexistence.

L'homme fait des hypothèses sur l'inconnaissable et ces hypothèses, suivant qu'elles relèvent de la foi ou de la raison, sont du domaine de l'une ou de l'autre. Les progrès de la

Digitized by Google

science ou de la philosophie positive amènent peu à peu la disparition des hypothèses religieuses, mais ne peuvent éliminer l'hypothèse elle-même, à moins que l'on admette qu'un jour viendra où il n'y aura plus d'inconnu pour la science, — mais jusque-là l'hypothèse est nécessaire et ne sera pas supprimée.

Au point de vue historique, peut-on dire que la métaphysique a repris la succession de la religion, ce qui est la thèse d'Auguste Comte?

Mais les célèbres métaphysiciens de l'antiquité s'occupaient déjà des premiers principes et des causes, de l'en soi, de l'inconnaissable enfin, alors que la religion en était encore aux croyances grossières du paganisme. M. De Greef, lui-même, n'a-t-il pas rappelé, à la page 91, « que la métaphysique s'occupait des premiers principes et des causes (1), qu'elle recherchait la nature des réalités intelligentes que la raison seule peut atteindre et qui ne tombe pas sous les sens (2) » ?

Au reste, il professe pour la métaphysique un dédain profond. Il lui dénie toute consistance. « Dans le passé, son influence sur les masses a été nulle. Elle est restée le domaine stérile de quelques intellectuels purs. » On se demande avec étonnement d'où vient cette antipathie pour la métaphysique, alors que sa tournure d'esprit paraîtrait devoir le rapprocher plutôt des philosophes métaphysiciens. Le motif, nous le craignons, est de nature politique. Il est à peine besoin de dire que nous éprouvons pour M. De Greef une profonde estime; que nous admirons sa vaste érudition et la force de sa pensée; que nous prisons beaucoup sa sincérité et sa probité intellectuelle. D'autant plus, nous regrettons qu'il mette parfois, à son insu, parce qu'il a la foi, sa science au service de son parti. Étrange contradiction de la nature humaine! M. De Greef a horreur de la métaphysique et il a la tournure d'esprit d'un métaphysicien; il a horreur du fanatisme, et lui-même est un croyant.

Voici comment il explique son antipathie pour la métaphy-

(1) ARISTOTE, *Métaphysique*, liv. I, chap. II.
(2) PLATON, *République*, VI VII.

Digitized by Google

sique : « On la voit apparaître, dans la plupart des grandes civilisations, avec le développement *capitaliste*. La métaphysique a été surtout de luxe intellectuel des sociétés où de puissantes minorités pouvaient s'abstraire de la réalité souvent misérable des masses et se livrer à des jeux d'esprit dont les privilégiés de la fortune n'étaient, du reste, pas toujours capables directement, mais qui, dans tous les cas, ne pouvaient être accueillies que dans les classes supérieures dotées d'un suffisant loisir. » N'est-ce pas du parti pris en somme aussi puéril qu'inexact?

Non, la métaphysique n'est pas le luxe intellectuel des sociétés capitalistes, elle répond à un besoin, comme la religion, comme la science; elle procède de la même cause et ne peut disparaître du cœur de l'homme que dans le cas improbable où il serait omniscient, c'est-à-dire Dieu lui-même.

## V

### ROLE DE LA SCIENCE. — CONCLUSION.

Après avoir dénié à la religion et à la métaphysique tout caractère scientifique, après avoir réduit le concept de l'inconnaissable au simple rôle de sentiment subjectif auquel les uns sont soumis et que les autres peuvent ignorer, M. De Greef examine la fonction de la philosophie positive. « La science, dit-il, et la philosophie des sciences *ignorent* l'absolu tout en *comprenant* les circonstances qui ont donné naissance au *sentiment* de l'incognoscible. »

Ici nous l'arrêtons encore et nous relevons une contradiction d'une importance capitale.

« Il y a donc lieu de se séparer des doctrines d'Auguste Comte, continue-t-il, de Littré et de M. H. Spencer, pour autant qu'ils prétendent que c'est la philosophie des sciences ou philosophie positive, qui aboutit au concept de l'incognoscible; seules, la religion et la métaphysique y conduisent.

« Littré reconnaît que les sciences particulières, par elles seules, n'ont pas abouti à l'incognoscible. Mais pourquoi?

Digitized by Google

Parce que les sciences particulières n'ont pour objet que l'étude des phénomènes et des lois, dans le domaine spécial à chacune d'elles.

« Or, la philosophie générale des sciences positives a pour objet la coordination et l'unification systématiques et progressives des lois dégagées par la science particulière. Comment, dès lors, pourrait-elle affirmer un concept dont les éléments ne lui sont pas fournis par ces dernières? »

Vous suivez ce raisonnement? C'est un syllogisme. Si la majeure est acceptée, ainsi que la mineure, vous devez admettre la conséquence. Tout dépend donc de cette proposition : *Les sciences particulières n'ont pas abouti à l'incognoscible.*

Est-elle admise?... tout le reste en découle. Malheureusement, non seulement cette proposition n'est pas admise par nous, mais elle est rejetée par M. De Greef lui-même. Il ne suffit pas, en effet, de dire : « Les sciences ignorent l'absolu. » L'autruche aussi ignore le danger quand elle se cache la tête sous son aile. Comment les sciences particulières ignoreraient-elles l'absolu quand de toutes parts elles en sont enveloppées? M. De Greef, lui-même, le constate au début de sa discussion. Voici ce qu'il écrit page 101 : « En supposant exact que les sciences particulières ne se heurtent pas à l'idée de l'incognoscible, *ce qui n'est pas vrai, notamment pour les sciences fondamentales telles que l'astronomie, les mathématiques et la mécanique rationnelle*, et en admettant que Comte ait le premier introduit ce concept dans la conscience philosophique, la religion peut soutenir également que c'est en évoluant et en se perfectionnant qu'elle a abouti à dégager l'objet véritable de la foi, etc... » Pour la seconde fois, nous nous écrions : *Habemus confitentem reum!*

De nouveau, les prémisses étant renversées, tout le raisonnement s'écroule.

Que reste-t-il donc de la thèse de M. De Greef? A-t-il défini exactement la fonction de la religion? A-t-il assigné au sentiment religieux sa véritable origine; à la métaphysique, son véritable rôle? A-t-il justifié l'exclusion du concept de l'inconnaissable de la philosophie générale? Nous ne le pensons pas.

Digitized by Google

Le lecteur en jugera. Dans le désir de nous restreindre, nous n'avons pu qu'effleurer un sujet si vaste et si ardu et, plus que personne, nous avons conscience de l'insuffisance de notre argumentation.

Et maintenant, quelle est la conclusion? Nous pensons que M. De Greef redoute à tort l'influence que peut avoir l'admission de ce concept sur la conscience générale. « Une fois admise, dit-il, la réalité de l'inconnaissable, la religion dominerait par l'unité de direction et de coordination qu'elle imprimerait à l'activité diffuse et incohérente où risquerait de se dissiper le sentiment général de l'inconnaissable. La religion laisserait à la métaphysique la vaine recherche d'une impossible explication du mystère; les irrationnelles tentatives de ce rationalisme *bourgeois* et pseudo-progressiste ne tarderaient pas à être abandonnées, etc... » Il est permis de ne pas être de cet avis. Il semble, au contraire, que le concept de l'inconnaissable étant admis, la religion, par cela même, ne serait plus autorisée à déterminer l'inconnaissable. Comme dit M. Spencer, la religion a toujours fait des affirmations définies sur le mystère, affectant d'en connaître la nature dans ses détails les plus intimes. Par cela même que la conscience générale serait pénétrée du concept de l'inconnaissable, les interprétations du mystère deviendraient impossibles et, si la foi renonce à ses variations, son domaine reste vide. Ici le dilemme de Littré est tout à fait en situation. Nous ne voyons aucun danger pour l'avenir de la civilisation à ce que l'âme humaine soit imprégnée du sentiment très intellectualisé de l'inconnaissable. La contemplation de l'absolu élève l'âme, la met hors des atteintes d'un fanatisme étroit et mesquin. Que l'on appelle cette contemplation du nom de religion ou de sentiment religieux, cela ne changera rien à la nature même de cet état de conscience. Il a certainement, comme le reconnaît M. De Greef lui-même, pour conséquence « d'empêcher les hommes d'être exclusivement absorbés par le relatif et le tangible, par l'immédiat et le momentané et aussi de végéter dans un grossier et incohérent opportunisme empirique. » Et puis, qu'importent les conséquences en somme, *si cela est?* En présence d'une belle nuit

Digitized by Google

étoilée, en face de l'infini des cieux, pouvons-nous nous soustraire à l'obsession de l'inconnaissable; ne sommes-nous pas envahis de tous côtés par l'inconnaissable et nos idées dernières, quoi que l'on dise, quoi que l'on suppose, ne sentons-nous pas invinciblement qu'elles ont pour corrélatif l'inconnaissable?

JULES VIEUJANT.

Digitized by Google

# AU PAYS DE LA SOIF

Ce ne sont ici que des notes et impressions recueillies — sans prétention — sinon par un observateur attentif à saisir la mobile physionomie des choses qui passent, au moins par un admirateur enthousiaste de ce pays tant décrit, tant chanté par de grands écrivains. Nous n'avons voulu fixer, en ces pages, que quelques souvenirs, pour nous inoubliables, d'une première excursion que nous fîmes, là-bas, en compagnie de camarades d'atelier, que la vie, comme toujours, hélas! a quelque peu dispersés.

. . . . . .

... Vers le milieu du mois d'avril 1889, un transatlantique entrait par une nuit sans lune dans le port d'Alger et s'amarrait au quai devant une population délivrée enfin d'une inquiétude mortelle. Le vaisseau que l'on croyait perdu, retenu trois jours et trois nuits par la tempête dans les vagues furieuses de la Méditerranée, arrivait fatigué, battu, les flancs tout luisants des embruns essuyés. Une foule de portefaix à peau brune, aux yeux brillants, encombrait le débarcadère, gesticulant et criant d'une voix gutturale des adresses d'hôtels, de pensions, que sais-je?... Parmi les nombreux passagers qui se pressaient sur l'échelle suspendue et descendaient à la file indienne sur le plancher des vaches, on remarquait trois jeunes gens dont le visage hâve et les traits ravagés de fatigue disaient éloquemment les souffrances endurées pendant cette dure traversée. Ils traînaient plutôt qu'ils ne portaient des sacs de touristes, des chevalets, des boîtes de couleurs et un cercueil de violon.

Ils suivirent, indifférents, un grand diable de commissionnaire noir qui leur avait arraché leurs bagages et arrivèrent à la suite du moricaud à un hôtel où ils s'engouffrèrent, deman-

Digitized by Google

dèrent des lits et dormirent d'une seule traite jusque dans l'après-midi du lendemain. Ayant signé le livre des voyageurs, l'hôtelier y lut avec indifférence les noms suivants : G. Flaschoen, H. Speyer et N. Outer, votre serviteur. Voilà la présentation faite.

Nous sortîmes de l'hôtel avec la timidité caractéristique du lapin. Nous avions lu *Tartarin*, et nous nous étions agréablement moqués du grand homme; mais il nous restait quand même le souvenir des gros drames de Louis Noir, et, dame! on ne se quittait pas. Pourtant, le soleil était si beau, la chaleur si douce, l'air saturé de tant de senteurs que, laissant de côté toute crainte, nous allâmes résolument, mais au hasard, droit devant nous. Nous débouchâmes sur la place du Gouvernement : une mosquée, d'une éblouissante blancheur et mangée de lumière, lançait son minaret ajouré comme une dentelle vers un ciel profond et presque invraisemblablement bleu. Sur la place se dresse le bronze du duc d'Aumale : statue équestre quelconque; tout autour, fermant la place, de grands hôtels européens, dont les arcades ombreuses abritent les passants contre un soleil trop ardent; des dattiers balancent leurs palmes dans une légère brise marine, sur un des côtés de la place où se trouvent constamment des marchands de fleurs. Au nord, la Méditerranée étend son indigo profond lamé d'argent, d'où se détachent en lumière les voiles blanches de tardifs pêcheurs ou la coque gris de fer d'un croiseur immobile que visitent, effarées, des mouettes au vol silencieux...

Au sud, la casbah, le quartier arabe, la ville blanche et mystérieuse. Vue de la place, près de la mer, elle semble un amas de dés que la main capricieuse et naïve d'un enfant aurait étagés au hasard. Elles sont toutes blanches, et des triangles d'ombre violette y jouent, indiquant seuls les reliefs. Des linges bariolés pendent aux cordes des terrasses, jetant des taches de gaieté sur la découpure élégante de la blanche Djézaïre. Çà et là, la gracieuse silhouette d'un palmier casse la ligne un peu rigide de l'ensemble, dont les échancrures laissent voir les flancs de la Bouzaréah, montagne contre laquelle s'appuie élégamment la paresseuse cité...

Digitized by Google

Nous prîmes la première rue montante qui se présenta devant nous; elle devait nous conduire à cette fameuse casbah dont l'aspect lointain nous avait enchantés. On rencontre des escaliers rapides, et après en avoir monté les nombreuses marches, on arrive en plein marché sur la place de Chartres.

Une toile où un peintre en délire aurait jeté au hasard toutes les couleurs de sa palette et même celles de ses camarades d'atelier, et cette toile voltigeant entre les mains d'un clown anglais, donnerait à peine l'aspect du grouillement insensé d'un marché arabe...

Imaginez encore les cris que poussent, vers le soir, les aras et les oiseaux moqueurs dans les forêts sombres du Brésil ou de la Louisiane, et vous aurez une idée approximative de la scène que nous avions sous les yeux. Le marchand arabe est, en général, tenace. Quant à l'acheteur, il mérite le sobriquet d'*arabe*, c'est-à-dire de rat, pingre, rapiat, etc. Quand acheteur et vendeur se trouvent l'un et l'autre aux prises au sujet d'une grappe de raisins ou d'un régime de bananes, ils rééditent les homériques disputes du camp des Grecs devant Troie... ou des députés de la Chambre autrichienne. Des attrapades et des discussions sans fin éclatent comme une pétarade de mousqueterie dans tous les coins du marché, accompagnées de gestes qui font palpiter au soleil les grands burnous blancs comme des ailes de mouette. A chaque instant, sous leurs plis, apparaissent des jambes grises, des poitrines dorées, des ceintures écarlates, vertes, des gilets bruns, lie de vin, amarante ou azur aux passementeries noires, se confondant avec l'or des pastèques ouvertes comme des ventres de bêtes et montrant leur chair rouge, avec les raisins violets, les piments éclatants et les dattes d'ambre... avec les étoffes chatoyantes, les ustensiles de bronze, les légumes, les cuirs, les laines teintes, les plats de cuivre, des broderies, des viandes, et, pacifiant toute cette orgie de couleurs, le grand soleil envoie des trouées d'ombre bleue sous les tentes de toile dressées à la hâte, sur lesquelles quelques amandiers détachent la verdure un peu fanée de leur feuillage étique.

Soudain une bousculade, une tempête de malédictions dans

Digitized by Google

la foule; les gens s'écartent, des tentes perdent leur équilibre, entraînant les fruits qui s'écrasent, ou les marmites qui tonnent. C'est une caravane qui passe, traversant sans vergogne la foule grouillante. Les grands dromadaires aux allures graves, mais mal élevés, craignent moins les injures que les coups de matraque qui leur cinglent les jarrets. Ils *vont tranquilles, doux et tendres, suivant le droit chemin, stoïques et sans entendre le murmure de rage élevé sur leur pas.*

Ivres de lumière et de couleurs, nous traversâmes, en jouant des coudes, la place de Chartres et nous fûmes bientôt surpris et presque mal à l'aise, en passant de ce mouvement et de ce bruit au silence des rues sombres de la casbah. Décrire une de ces rues, c'est les décrire toutes. Une ruelle plutôt qu'une rue, — un homme en étendant les bras en toucherait les deux côtés — le pavé monte en escalier à 30 degrés d'inclinaison, les pierres sont rondes, lisses comme des galets, les maisons ont des saillies qui se rejoignent presque face à face, de sorte que le soleil n'y pénètre pas. On n'y voit qu'une fente du ciel : c'est le royaume de l'ombre et du silence; les voitures ne peuvent espérer passer par là, seuls quelques rares bourriquots chargés de balayures des ruelles parcourent ce quartier, faisant rebrousser devant eux le passant ébahi. Une angoisse saisirait certainement le visiteur qui parcourrait seul et pour la première fois ce mystérieux dédale... Des portes basses, rares, toujours closes, avec un judas fermé, montrent de loin en loin leurs planches renforcées de gros clous, des fenêtres grillagées guettent le promeneur, le marchand de parfums ou la diseuse de bonne aventure; alors trois coups résonnent sourdement sur la porte, qui s'ouvre un instant après, avalant l'appelé. C'est la diseuse de bonne aventure qui est souvent l'élue. Elle a beaucoup de prestige auprès de ces malheureuses, fidèles et ignorantes femmes que la loi de Mahomet condamne à une réclusion perpétuelle, et cette visite permise apporte à celles-ci une distraction et un charme qu'augmente encore la curiosité féminine. J'eus l'occasion, un jour, d'interroger une zéeïa, je l'appelle ainsi, la baptisant du nom que me rappelle son cri. J'en étais au dessert, à un restaurant très

Digitized by Google

quelconque dont le nom me rappelle plutôt des indigestions... J'achevais une conversation très animée avec une bouteille du bon vin d'Algérie, quand ce cri : « zéeïa! » plaintif et doux, fut poussé par une de ces zingaris sahariennes à la porte de la salle à manger : elle était vraiment jolie la jeune sorcière; elle n'avait pas de baguette magique, ni, sur les épaules, ce famélique chat noir que nos romantiques se sont plu à peindre derrière la tête d'une vague beauté. Je l'appelai, et elle vint lentement, ballottant sur son dos un jeune enfant, aux yeux très doux et dont un essaim de mouches faisait ripaille... Je lui offris un verre de vin, qu'elle avala sans sourciller, en dépit de toutes les colères futures de Mahomet... Elle me prit la main, y versa des graines de fleurs inconnues et des menus coquillages que contenait un petit sachet de cuir pendu sur sa poitrine. Elle examina la disposition de ces différents fétiches et me dit : « Là-bas, bien loin, bien loin, un homme à longue barbe grise pense à toi. Tu aimes l'argent... Oui, tu aimes l'argent, mais pour le plaisir de le semer sur ta route... » J'en savais assez : l'homme à grande barbe était mon père, et je ne pouvais m'étonner qu'il pensât à moi, à moins que ce ne fût notre bon roi Léopold, dont le devoir est de penser à tous ses sujets. Quant à la valeur que j'ajoutais à l'argent, elle en avait la preuve en recevant les 20 sous que je lui offrais pour avoir seulement l'occasion de voir de plus près ses beaux yeux et les bijoux qui ornaient son cou...

La casbah est la cité arabe et, comme je l'ai dit déjà, presque toutes les rues s'y ressemblent, à part quelques ruelles commerçantes du haut de la ville. Alors ce sont des boutiques, des restaurants et des cafés maures, où quelques desœuvrés, vautrés sur de larges bancs nattés, fument le kif ou le narghilé en jouant aux dames ou en écoutant la nazillarde guzla que chatouille un pâle éphèbe abruti d'absinthe et de haschich...

Si vous montez le soir sur une terrasse, à l'heure où le soleil, fatigué de ses générosités, tombe et disparaît dans sa pourpre impériale, l'enchantement de l'heure et du spectacle est inexprimable. La blancheur des murailles se bleuit, les minarets

Digitized by Google

s'opalisent, l'horizon recule, la mer devient noire avec les sanglants reflets des lumières qui s'allument aux mâts des lourds steamers et des phares. Le Djurdjura se colore des transparentes nuances d'une perle longue et les montagnes de la Kabylie lointaine reçoivent seules le dernier baiser de l'astre dieu.

Des fumées s'élèvent droites dans l'air immobile, et le chant d'une guzla plaintive accompagne une voix douce et voilée disant une mélopée lointaine, évoquant les plus belles pages de Loti. On croit vivre et l'on rêve. Bientôt la lune se lève et une buée bleuâtre monte de la mer, noyant toutes choses et les bruits. Tout dort, et la fantasmagorie fait de la ville son royaume.

Nous nous trouvions, le soir du lendemain, dans un café maure. On s'était habitué en un jour au genre de vie du lieu et nous humions tranquillement une tasse de café que préparent si bien les caouadji d'Alger, quand un vieux Saharien nous proposa de nous conduire à El Aghouat qu'il connaissait très bien, ayant fait là son service militaire. On irait à pied, par étapes, on ferait la popote en route, il ne demandait rien, il se contenterait de vivre avec nous, il n'avait rien à faire et aimerait beaucoup revoir ses amis de là-bas. Pour nous, nous verrions du pays et çà ne nous coûterait pas le diable...

On accepta tout de suite, et le lendemain, escorté du bicot, on fit aux bazars l'acquisition des choses indispensables : des marmites, des quarts, des gourdes, un fusil, du riz, du pain, de l'absinthe et des turbans de mousseline; nous engageâmes en même temps un jeune Arabe qui nous avait servi de modèle et dont l'intelligence et la connaissance du français pouvait nous être utile... Ce fut donc le sac au dos, qu'un beau jour d'avril, de très bonne heure, nous escaladions, mes deux amis et moi, escortés des deux indigènes, les côtes de la Bouzaréah, nous dirigeant vers Bou-Farick, la première étape. Nous arrivâmes râlant à Bir-Mandreïs, où l'on acheta un bourriquot que l'on chargea de tous les bagages. Nous suivions la bête. A la seconde étape, on racheta un autre bourriquot qui prit la moitié de la charge et en avait son « blot ». Le soir on arriva à

Digitized by Google

Bou-Farick. On coucha sur des sacs de paille, et on eut en rêve la vague appréhension des étapes futures. Bou-Farrick est une ville très quelconque; nous étions fatigués, il n'y avait là, du reste, rien de remarquable, nous traversâmes cette localité avec un empressement qui ressemblait à de l'indifférence.

On se remit en route un peu fourbus de la marche de la veille et surtout de la mauvais nuit passée tout vêtus sur les sacs. La plaine que l'on traversa était riante, des arbrisseaux que nous ne connaissions point, des jardins bien arrosés, de petites maisons blanches dans la verdure, abritant des poules, des canards. Des gens comme nous, nous saluaient au passage. On traversait de petits villages joyeux. On entendait rire et chanter à l'intérieur d'un café européen. Sur les murs, des affiches annonçant l'amer Picon ou le cacao Van Houten. Nous commencions à être sérieusement désillusionnés, quant à l'exotisme dont nous nous étions plu à vêtir tous les coins de la chaude Algérie. On s'arrêta sur les bords d'une rivière presque à sec et coulant sur des pierres d'un gris bleu; le lit de la rivière était très large et désert, les rives lointaines étaient vertes, et à notre gauche s'élevaient les crêtes de l'Atlas. On alluma le feu et l'on prépara pour la première fois le rata qui devait être notre habituel menu, du riz et du lard que nos Arabes mangèrent sans vergogne en disant simplement : C'est du mouton qui grogne.

On se remit en route et nous arrivâmes vers le soir à Blidah.

Je devrais m'arrêter longtemps à vous décrire ce petit paradis terrestre. Blidah est une cité de 15,000 habitants environ, dont un poète arabe a dit :

> L'étranger l'appelle une petite ville,
> Et moi Blidien, je l'appelle une petite rose.

On y respire une atmosphère de paix et de laisser vivre, c'est moins une ville qu'un verger : de grandes promenades plantées de vieux eucalyptus, des bois d'orangers, de citronniers parfument l'air et des milliers d'oiseaux y répandent la gaieté. Le bois sacré, où se tordent des oliviers vieux comme le monde, enveloppe de son ombre épaisse la koubba blanche de

Digitized by Google

Sidi-Jakoub où viennent prier les Arabes qui passent. Le silence y est parfois troublé par une lointaine derbouka de tirailleurs qui manœuvrent... La musique s'éloigne, s'éteint, et c'est le cœur oppressé de je ne sais quelle vague crainte que l'on quitte ce lieu étrange et sombre où resplendit seule la tache blanche du tombeau du grand saint.

Sur le coteau où se dresse le fort *Mimich* se cache le cimetière arabe. C'est là que vont les mauresques, mais pas pour y prier, car ce n'est pas une funèbre visite que font aux morts les épouses et les sœurs ; elles vont leur tenir compagnie tout simplement, en mangeant des oranges, en grignotant des friandises ou en fumant des cigarettes musquées. C'est là que les voisines et les parentes se voient, c'est là qu'elles parlent à l'aise des petits potins de ménage. Les morts peuvent écouter, elles ne seront pas interrompues, mais si un visiteur indélicat entre à l'heure des femmes, on entend des cris d'oiseaux surpris, elles remettent vivement leur voile, se lèvent et s'en vont en piaillant comme de petits moineaux blancs à bec rose, si elles sont jeunes. En jacassant comme de vieux choucas si ce sont de vieilles négresses.

C'est à regret que nous quittons Blidah. Et toujours poussant devant nous Zohra et Ahmed, nos deux bourriquots, nous nous dirigeons vers les gorges de la Chiffa. Nous nous arrêtons quelques heures à Médéah. Nous y eûmes l'occasion d'assister à une scène assez étrange pour être racontée : Attirés par une nouba enragée de flûtes de roseau et de lourds tam-tam, nous entrâmes dans une cour où quelques centaines d'Arabes entouraient déjà les musiciens ; ils étaient là, accroupis sur des nattes devant une tente noire ; à leurs pieds un amas de peaux, de tapis, de marmites, d'armes, et un brûle-parfum où fumait du benjoin. Une négresse dansait un pas étrange et sauvage que rythmait le ronflement des grands tambours. Au premier rang des spectateurs se trouvait une jeune femme tenant sur ses genoux un tout petit enfant aveugle et dans un coin de la cour un agneau tout blanc broutait quelques soupçons d'herbes au pied du mur. La négresse interrompit soudain ses gestes et courut à l'agneau qu'elle amena devant le brûle-parfum, lui en

Digitized by Google

fit respirer les enivrantes odeurs et d'un coup de poignard égorgea la pauvre bête. Puis recueillant le sang vermeil qui jaillissaît de la blessure, elle en barbouilla le visage du petit aveugle qu'elle jeta vivement sur ses épaules et se mit à recommencer l'horrible pantomime : elle bondissait en avant, en arrière, ballottant le pauvre petit qui pleurait et dont la figure ensanglantée était terrifiante... Cela dura une bonne demi-heure. Était-ce pour le guérir, pour chasser le Djinn? Je le suppose. Elle remit l'enfant à sa mère et continua son infernale ronde, les yeux hagards, la bouche écumante, la chevelure en crinière, le front inondé de sueur..., puis chancela, s'abattit d'une pièce..., mimant admirablement la terrible agonie d'un fauve et la mort. Elle resta immobile quelques instants pendant lesquels les femmes qui assistaient au spectacle poussaient de retentissants : You... You... You..., en se battant les lèvres de leurs paumes. Puis la négresse se releva tranquillement et fit une collecte qui lui rapporta 25 sous...

Ce fut vers le soir du 20 avril que nous arrivâmes au pied du Djebel Mouzaïa, séparé du Djebel des Beni-Solhah par la Chiffa que nous devions longer. On fit halte au bord de la route et nous passâmes la nuit couchés sur des pailles menues dans une étable de moutons. Toute la nuit, ces bêtes bêlèrent à qui mieux mieux : tantôt la voix grave d'un vieux bélier, puis la voix misérable d'un agneau qui nous rappelait l'autre, celui qu'on avait égorgé, puis le *tutti quanti* de tout le troupeau, bêlant avec un ensemble touchant. Cette musique nous tint éveillés jusqu'au jour, tandis que les brins de paille nous entraient partout. On se leva avant le soleil, pressés de fuir ces redoutables moutons, et on commença la traversée, l'ascension plutôt des gorges célèbres de la Chiffa.

Une large route bordée à notre droite par des rochers à pic d'une vertigineuse hauteur et souvent surplombants; à gauche, la Chiffa torrentueuse qui coule à une profondeur effarante, bordée elle-même, à gauche encore, d'autres rochers faisant face aux premiers.

La route et la rivière sont, à des niveaux différents, encaissées toutes deux dans un boyau d'une longueur désespérante.

Digitized by Google

Des bois de chêne verts s'accrochent aux flancs de la montagne, servant de refuges inaccessibles à des milliers de singes dont les ébats distraient le voyageur. On arriva le soir à l'étape et l'on se coucha en la compagnie, moins redoutable que celle des moutons, de terrassiers employés à la construction du chemin de fer inachevé, devant relier La Ghouad à Alger. Le lendemain, en route pour Boghar, que nous ne devions pas voir de sitôt. On prit des chemins de traverse. Le ciel était gris. La température n'avait plus rien d'algérien. On montait des sentiers invraisemblables, à peine frayés. A notre droite s'ouvraient des profondeurs béantes qu'emplissait une mer de brouillard d'où émergeaient seules des cimes de chênes qui semblaient nager; le sol devenait glissant... Parfois des vautours se levaient devant nous surpris et se perdaient tout de suite dans l'épaisseur de la brume.

Nos bêtes ne marchaient qu'avec difficulté. La neige se mit à tomber et un vent abominable s'éleva, cinglant nos visages jusqu'au sang. Nous étions sur les sommets, donc à mi-chemin des plaines du sud. Mon camarade Speyer se laissa tomber de désespoir. On fit halte pour le relever, l'encourager; il nous accabla de reproches d'une façon si violente que la dispute devint générale et d'une regrettable amertume. Si on n'avait eu la conviction que le salut consistait en une étroite solidarité, chacun se serait envolé de son côté, à la garde du hasard.

« Allons, nous dit le guide, encore un effort, Ben-Chicao n'est pas loin, nous trouverons un abri, et plus près peut-être encore! »

On se remit en route grelottant, maudissant l'aventure, car on n'avait pas mangé depuis le matin. « Où faire du feu? » Et la tourmente ne cessait pas! On commençait pourtant à descendre, mais lentement, à cause des bêtes et des glissades. Ce fut à la nuit que nous arrivâmes à une cahute, un café maure, perdu dans les montagnes.

La salle était *littéralement* remplie d'Arabes accroupis les uns contre les autres pour se tenir chaud, et devant la porte, ô malédiction! un immense troupeau de moutons sur lesquels



Digitized by Google

tombait la neige et qui bêlaient d'ennui; nous nous glissâmes tous, laissant nos bêtes dehors, parmi cette foule compacte, et nous passâmes la nuit rencoignés les uns contre les autres, comme des perdreaux, ne pouvant même nous étendre pour dormir. On absorba un dé de café brûlant, et l'on attendit transis, le lendemain. La tempête s'était calmée et, à l'aube, les Arabes partirent emmenant leurs bêtes. Je me suis demandé souvent comment cette multitude avait pû trouver place dans une pièce aussi exiguë que celle de ce petit café maure. Nous pûmes enfin allonger les membres. On fit cuire un peu de lard au riz (pour varier le menu), et comme on avait oublié la dispute de la veille, on se remit en route... Le ciel était encore gris, mais les nuages couraient plus haut, il ne neigeait plus; derrière nous les hauts sommets tout blancs, devant nous les derniers gradins de l'Atlas encore noyés de brume. L'après-midi, la pluie recommença à tomber. On atteignit une baraque, un toit de paille sur quelques piquets. On se coucha, tout mouillés, sur des nattes, près d'un bon feu, nos ânes près de nous.

Le lendemain matin, un joyeux soleil brillait, ramenant la gaieté. En route, je tirai trois perdrix rouges que l'on mangea avec *du riz,* pour ne pas en perdre l'habitude. On atteignit ainsi Ben-Chicao, le lendemain Berrouaghia, ensuite El Mesram, et enfin Boghar.

Boghar est une ancienne colonie romaine, aujourd'hui un poste militaire. 500 Européens et 35,000 Arabes en forment la population. Les rues y sont escarpées. Sur le flanc inférieur de la côte où la ville est accrochée, se tient un marché où viennent toutes les tribus environnantes avec leurs troupeaux. C'est alors un océan mouvant de dos laineux, une tempête de bêlements. La cruauté avec laquelle ces gens traitent leurs animaux est inconcevable. Des chameaux, le genou plié et ficelé, boitaient là depuis le matin; des chevaux entravés par les deux pieds, des bourriquots, les deux sabots de devant liés ensemble, sautaient çà et là; des moutons garrottés étroitement par douzaines, les têtes ensemble, formaient des groupes cruels que l'on remuait, que l'on tâtait, comme si c'eût été

Digitized by Google

matière morte. Des juments avaient les mamelles enveloppées d'un linge, au grand chagrin des pauvres poulains qui cherchaient à boire. Les Arabes entretiennent généralement à la croupe de leurs bêtes de somme une plaie vive qu'ils fouillent d'un morceau de bois, lorsque leur bras se fatigue à frapper.

Nous quittâmes Boghar et Boghari qui se trouvent face à face, et nous abordâmes le petit désert de Boughouzoul qui est, en somme, un prolongement du Sahara. Une chaleur d'été avait remplacé le froid des montagnes; une plaine de sable gris rutilait de lumière; çà et là, quelques touffes d'alfa jetaient une tache d'ombre sur cette nappe éblouissante s'étendant à perte de vue sous un ciel immuable. Le paysage ne devait pas changer de longtemps. Parfois des collines rouges vibraient dans la chaleur de l'horizon lointain. On grimpait encore de temps en temps de petites côtes de sable doré, on rencontrait tous les deux ou trois jours un caravansérail.

Ce sont de grandes fermes-auberges, entourées de murs comme un fort; on y reçoit les caravanes. Les gens et les bêtes trouvent pour la nuit un abri dans des niches, plutôt que des chambres, ouvertes tout autour de la cour. Sans doute, avec beaucoup d'argent, on peut avoir un lit, une table avec une nappe et des couverts. Mais nous avions, quant à nous, perdu déjà la notion de ce luxe. Couchant à terre sous les étoiles. Soupant de riz au lard ou du gibier que nous avions la chance rare de rencontrer et que j'abattais.

Au caravansérail, j'avais dressé mon lit dans une auge de cheval. J'y avais étalé de l'alfa et j'y faisais la sieste. On se vola et revola ce coin-là comme une vulgaire province. Je m'en allai dormir au pied d'un petit marabout dont la blancheur brillait dans la nuit.

Un groupe de hauts palmiers dressaient leur élégante silhouette au-dessus de ma tête et berçait mon sommeil. La nuit on entendait rire la hyène et glapir le chacal. Quelques jours après, vers midi, on se traînait sous un soleil de plomb, dans les sables sans fin. Nous avions absorbé la dernière goutte d'eau coupée d'absinthe, quand, redressant la tête, nous aperçûmes un lac éblouissant à moins de 500 mètres de

Digitized by Google

nous. Notre joie débordait ; nous courûmes à l'eau comme on court au feu ; mes camarades, secouant leur torpeur, me dépassèrent bientôt ; me détournant pour jouir de la joie de nos Arabes, je vis sur le visage de ceux-ci un sourire très fin ; je m'arrêtai, surpris.

« Laisse-les courir, dit Ahmed, tu boiras avant eux. »

Il me tendit une gourde qu'il tenait cachée sous son burnous.

« Là-bas, c'est une plaine de sel qu'ils n'atteindront jamais, le reflet fuira devant eux comme leur ombre! »

C'était, en effet, ce que l'on appelle un zabrez ou lagune salée. Mes pauvres camarades revinrent bientôt ou plutôt nous attendirent tout déconfits, mouillés de sueur et la mort dans l'âme.

« Ah! mes amis, si on avait une bonne chope de lambic, leur disais-je, ou un bock bien frais, hein? ce que ça serait bon!

— De l'eau, disaient-ils, de l'eau! de l'eau de marais, du purin, mais boire!

— Allons, dis-je à l'Arabe, ta gourde, et soyez sages vous autres, ne buvez pas tout. »

Leurs yeux flambaient de désir. Le petit Speyer saisit la gourde et s'enfuit, je dus le menacer d'un coup de fusil; il s'arrêta et nous partageâmes en frères ce qui restait de cette eau tiède.

Nous entrions dans le *pays de la soif* (mèchi l' mâ).

*(A suivre.)* NESTOR OUTER.

Digitized by Google

# L'AÏEULE [1]

## IX

« Allons, bonne maman ! criait Jules depuis une demi-heure. Dépêchez-vous donc ! Nous manquerons le train !

— Mais oui, mon petit, je me dépêche autant que je puis,... » répondait la vieille. Et dans sa hâte, elle mettait son bonnet de travers.

Toute la famille devait, ce dimanche-là, faire une grande excursion dans la forêt de Soignes. On prendrait le train jusqu'à Boitsfort, puis l'on irait de pied souper au château de Groenendael.

La grand'mère et l'enfant, avec une naïveté égale, regardaient cette promenade comme un grand voyage. Le cœur leur battait à l'idée de monter dans un wagon et de se laisser emporter loin de la ville à travers les campagnes. C'était la première fois, depuis son arrivée à Bruxelles, que bonne maman allait revoir des choux, des carottes, des champs de blé. Elle s'affaiblissait beaucoup depuis quelque temps, bonne maman. En elle, le ressort de l'activité de plus en plus se détendait. Son unique bonheur, désormais, était de demeurer assise dans l'ombre, tout le jour, à couler un chapelet entre ses doigts. Elle ne mettait plus la main à rien dans la maison.

Pourtant, ce dimanche-là, une animation étrange la rajeunissait. Une force inconnue précipitait ses gestes. Longtemps avant l'heure, pressée, d'ailleurs, par Jules,

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 août 1901.

Digitized by Google

qui la devançait encore, elle était prête à partir, bonnet en tête, mantille sur le dos, gants de filoselle aux mains. Il lui semblait que cette visite aux champs allait lui rendre de la santé, de l'énergie, du bonheur. Dans son âme obscure, tout à coup, éclatait un immense désir d'horizon, d'air frais, de verdure et de fleurs.

Dans le wagon, elle s'empara d'une place près de la portière et, pendant les quinze minutes que dura le voyage, regarda avidement défiler devant elle le damier vert et jaune des campagnes. Un grand ciel bleu frémissait sous le soleil. Des vols d'hirondelles y arrondissaient leurs courbes gracieuses. Et sur les champs régnait une paix profonde, un beau silence dominical. Quand un sentier, brusquement paraissait jaillir de la voie ferrée et filait en serpentant vers l'horizon, la vieille eût voulu le prendre, le suivre lentement jusqu'au bout. Elle enviait jalousement les vieilles paysannes qui, là-bas, du seuil de leur maison, regardaient passer le train. Ah! comme elle avait été sotte de quitter le pays! Comme, à la vue de ces campagnes, elle regrettait subitement le temps où elle aussi en habitait de pareilles! Et elle ne reprenait un peu de sérénité qu'en sentant la petite main de Jules s'appuyer sur sa vieille épaule penchée.

Dans le bois, elle marcha d'abord fort allégrement. Réellement, l'odeur sauvage des feuilles mortes mêlée au parfum délicat des jeunes pousses l'enivrait, lui faisait goûter un plaisir immense. Elle allait, le nez en l'air, les mains ballantes, regardant de tous ses yeux les beaux arbres, respirant avec délice l'air balsamique des forêts. Aline et Léopold, qui se donnaient le bras, marchaient devant elle. Au loin, Jules précédait la bande et la guidait par ses cris. Ah! décidément, il faisait bon vivre encore. Si, de temps en temps, elle pouvait refaire cette promenade! Quand elle en aurait assez de vivre enfermée dans cette grande ville qu'elle n'osait pas parcourir, si son gendre consentait à la ramener ici pour toute la durée d'un après-midi de dimanche! C'était tout ce qu'elle

Digitized by Google

demandait la pauvre. Mon Dieu! elle n'était pas bien difficile...

Il y avait une heure qu'ils avaient quitté la station de Boitsfort. Dans la campagne, il faisait encore grand jour. Ici, sous la voûte du feuillage, l'ombre déjà commençait à descendre. A chaque instant, le silence devenait plus profond. Les oiseaux s'endormaient sur les branches. Là-bas, un rossignol chantait. Un dernier coucou jeta son cri d'appel.

Jules ne courait plus, ne riait plus. Un vague effroi s'emparait de lui au milieu de ces mille troncs d'arbres qui paraissaient, dans la ténèbre naissante, une armée de géants conjurés pour sa perte. Il vint, très humble, s'emparer de la main de sa grand'mère et se serra contre elle en tremblant.

« Tu as peur? lui demanda la vieille tout bas.

— Oui! » répondit l'enfant en levant les yeux.

Le gamin était adorable, ainsi, dans sa frayeur souriante. Jamais les enfants ne sont plus beaux qu'en écoutant avec terreur et plaisir l'histoire de l'ogre et du petit Poucet. Ils sont là, pressés autour de la table, leurs visages baignant dans la clarté de la lampe, leurs petites mains jointes, leurs yeux si attentifs qu'ils semblent y avoir fait monter toute la vie de leurs corps mignons. C'était avec des yeux pareils que Jules, ce soir-là, regardait sa bonne maman.

« Veux-tu que je te raconte une histoire? demanda celle-ci.

— Ah! oui, fit l'enfant, une histoire qui fait peur... »

Et la vieille commença précisément l'histoire du méchant ogre et des six frères du petit Poucet.

« Il y avait une fois... »

Oh! le charme de ces récits d'aïeule! Si vieux que nous puissions vivre, nous n'oublierons jamais ceux que nos grand'mères nous firent. C'est par elles que doivent être contées les histoires des génies et des fées. Elles savent mieux que personne le ton à prendre et les détails à donner

Digitized by Google

parce qu'elles ont à la fois l'esprit mûr et l'âme enfantine, parce qu'elles-mêmes se plaisent à ces histoires. Bonne maman Couzet racontait fort bien. Qui sait? Peut-être croyait-elle elle-même à l'existence de l'ogre? Elle s'animait, insistait sur le danger couru par les enfants, et Jules, tout tremblant, crevant à la fois de plaisir et de peur, n'aurait pas donné sa place pour toute une livre de chocolat.

« Et l'ogre, bonne maman! cria-t-il tout à coup, qu'est-ce qu'il a fait alors?

— L'ogre, mon petit?... »

Mais la voix de Léopold interrompit la grand'mère :

« Vous savez bien, maman, dit-il en se retournant brusquement, que je vous ai défendu de raconter des histoires pareilles à Jules. Je ne veux pas que mon fils apprenne à trembler, devienne superstitieux et crédule. C'était bon là-bas, au village. A Bruxelles, on n'élève plus ainsi les enfants. »

La pauvre vieille baissa la tête et ne répondit rien. Qu'est-ce que cela pouvait faire à son gendre qu'elle amusât l'enfant par de petites histoires? Non, non! Cela ne pouvait rien lui faire. Mais c'était assez que ce fût elle la conteuse pour que Léopold prît en haine les contes.

« Il me déteste, pensa-t-elle. Il m'a enlevé ma fille, mon soutien. Maintenant que je suis plus faible qu'une paille, il voudrait bien que je les quitte. Mais que ferais-je, pauvre et incapable de travailler? »

Un immense désespoir la ployait, rendait ses jambes molles, supprimait tout d'un coup le peu de charme qu'elle avait goûté d'abord à la promenade. Là-bas, Aline et Léopold s'avançaient, insouciants et joyeux. Et c'était à peine si elle pouvait les suivre, la triste vieille, tant ses forces, subitement, s'étaient évanouies. Jules, en lui serrant la main, la rappela à la conscience.

« Bonne maman, murmurait-il tout bas, continue l'histoire!...

— Papa ne veut pas, mon petit, » dit-elle.

Digitized by Google

Et la grand'mère et l'enfant, en même temps, eurent deux larmes, grosses de déception et de rancune, qui leur coulèrent sur le visage et se perdirent parmi les feuilles mortes de la forêt.

Quand on arriva au château de Groenendael, il était tard et tout le monde se mourait de fatigue. On avait eu trop faim, personne ne fit honneur au repas que commanda Léopold. C'était l'échec d'une excursion depuis longtemps projetée. Grand'maman ne disait mot, Jules boudait; Aline, repentante, n'osait regarder sa mère; son mari, furieux, nourrissait en lui une de ces rages froides qui font dire et faire, quand elles éclatent, des choses que l'on regrette après.

Aline aurait bien voulu reprendre le train de 8 heures, mais Léopold s'y opposa formellement.

« Il a été décidé, dit-il, qu'on partirait par le train de 10 heures : c'est celui-là que nous prendrons. Il ne s'agit pas ici de venir avec des caprices de femmes bouleverser ce que j'ai moi-même mis en ordre... »

L'orgueil blessé, le remords de son mouvement d'humeur, la fatigue et le malaise d'une promenade trop longue, tout cela complotait pour accroître sa colère. Il alluma un cigare et se mit à en tirer nerveusement de grosses bouffées de fumée qu'il rejetait ensuite avec violence.

Tout le monde se taisait. On demeura là assis pendant deux heures. Jules s'était endormi. Le froid de la nuit faisait frissonner les deux femmes. Et ce ne fut que quand on entendit siffler le train, très loin, par delà le bois, que Léopold consentit à se lever et qu'on s'achemina vers la gare.

Oh! le lamentable retour! Par un chemin creux, rempli d'ombre, ils allaient en silence. Le pas mal assuré, ils marchaient en file. Devant eux, les ténèbres persistaient à se masser comme pour leur barrer la route. Derrière eux, les ténèbres se refermaient, massives. Et sur leur petit groupe morose et taciturne, l'énorme nuit pesait

Digitized by Google

comme une voûte. Jamais bonne maman ne l'oublia, ce retour. Toutes les nuits, elle le revoyait, elle le ressentait, elle en éprouvait derechef l'angoisse et la terreur. Et elle gardait, dans sa paume droite, le souvenir des doigts de Jules qui s'y incrustèrent tout le temps que dura cette marche, parce que l'enfant mourait de peur et n'osait pas crier.

La désolante impression rapportée de cette promenade ne put se dissiper au logis malgré l'éclat des lampes. Aline et Léopold entrèrent dans leur chambre. Bonne maman les imita en emmenant Jules. Le petit tremblait comme s'il avait la fièvre. Quand il fut seul avec sa grand'mère, sa frayeur déborda. Il jeta ses bras autour du cou de l'aïeule, se serra contre elle et leurs deux corps unis palpitèrent du même émoi confus et souffrant.

« O bonne maman, supplia-t il, prends-moi dans ton lit, dis, près de toi, tout près. J'ai peur, j'ai si peur! »

La bonne vieille voulut le rassurer. De quoi avait-il peur, en somme? Était-ce de l'ogre? Mais les ogres n'existent pas. On les a inventés pour amuser les enfants. Non, ce n'était pas de l'ogre, disait Jules, tout bas. C'était de l'ombre, de l'ombre opaque, épaisse, terrible qu'ils avaient traversée. Et il ne parvenait pas à s'exprimer. Il répétait ces seuls mots, les yeux fermés, tout le visage tendu, la bouche contractée :

« Il faisait si noir, bonne maman, si noir! »

Il finit pourtant par s'endormir, et quand la vieille entendit sa respiration oppressée se calmer peu à peu elle se laissa tomber sur une chaise et songea.

Pourquoi se sentait-elle si mortellement triste? Que s'était-il passé? Une promenade commencée dans la joie se terminait dans la mauvaise humeur et la peur. Il n'y avait pas là de quoi la désespérer ainsi. Sans doute, elle était très fatiguée, fatiguée au point de croire que jamais plus elle ne pourrait se reposer et qu'il vaudrait mieux pour elle de mourir tout de suite. Mais enfin, ce n'était pas là encore une raison suffisante pour expliquer le

Digitized by Google

désordre de ses pensées, le chagrin tout nouveau qui lui brûlait le cœur et lui desséchait la gorge! Une soif ardente peu à peu lui venait et elle n'en avait pas encore conscience. Sur ses lèvres gercées, sa langue se promenait sans cesse, altérée, et elle n'éprouvait encore qu'un obscur malaise, tant elle était troublée et se cherchait elle-même. En repassant dans sa mémoire les événements de cet après-midi, elle s'arrêta invinciblement à l'interruption brusque que Léopold avait jetée dans le conte de l'ogre et du petit Poucet. Et sans savoir pourquoi, elle sentit tout à coup que là était le vrai motif de sa désolation. Les aïeuls n'ont plus d'autre joie que celle de voir leurs petits-enfants attentifs à leur voix. Cette voix est si vieille, si proche de la tombe, qu'elle en devient presque surnaturelle. En l'écoutant avec une dévotion et un respect immenses, les tout petits enfants, quand cette voix raconte des histoires, montrent qu'ils sont sensibles inconsciemment à ce caractère sacré. Léopold qui l'avait interrompue avait commis, dans l'esprit de bonne maman, une sorte de sacrilège.

Il avait nui, en se moquant du conte de l'ogre, au respect que Jules devait à sa grand'mère. Il ne pouvait pas l'interrompre, et de cela bonne maman était aussi convaincue que de sa propre existence. Puisqu'il l'avait fait, c'est qu'il ne voulait plus que Jules aimât sa vieille grand'mère. Et cela, c'était pour elle le suprême martyre, la fin de tout, l'amertume de la mort goûtée pendant son pauvre restant de vie.

Maintenant, sa soif devenait intolérable. Des flammes lui ravageaient la poitrine. Son cœur était un brasier ardent qui l'incendiait toute entière. Chancelante, elle se leva et gagna la cuisine pour se désaltérer. Mais en traversant le salon, la voix de Léopold qu'elle entendit la cloua sur place. Et si l'on avait pu, dans l'obscurité de la chambre, apercevoir cette vieille femme pendant qu'elle écoutait, on eût assisté au spectacle le plus terrifiant qu'œil humain contempla jamais.

Digitized by Google

Ce n'était plus un visage, que son visage. C'était un ensemble hagard de traits tordus et convulsés. C'était une seule grimace, où tout le comique de la douleur sénile s'unissait à la sublime révélation de l'âme elle-même torturée.

Elle ne pleurait pas. Et c'était cela, précisément, le caractère horrible du spectacle, c'était que sur cette face de mère douloureuse, il fallait des larmes, il en fallait, ou bien la souffrance allait être trop grande, trop profonde, et la patiente allait y succomber. Elle n'y succomba pas, pourtant, et ses yeux demeurèrent secs. Mais quand elle regagna sa chambre, sans avoir bu — sa soif oubliée dans la catastrophe suprême qui la frappait —, elle avait vieilli encore, si cela était possible, et sa chair avait pris le teint terreux des cadavres. Voici ce qu'elle avait entendu :

La voix de Léopold était grosse d'une colère concentrée et qui se soulageait dans la violence.

« Ta mère commence à m'ennuyer considérablement, disait-il. Elle ne fait plus rien; elle n'est plus bonne à rien. L'autre jour, elle nous a cassé pour 100 sous de vaisselle. Elle ne sait plus que réciter du matin au soir ses patenôtres. Je te le disais bien : nous avons eu tort d'emmener avec nous cette vieille femme. Elle nous rend ridicules. Ainsi, aujourd'hui, si mon directeur nous avait rencontrés, tu peux être sûre que jamais je ne serais devenu chef de bureau. Quand on veut arriver, est-ce qu'on traîne derrière soi dans la vie une vieille paysanne mal élevée, mal habillée, qui vous déconsidère aux yeux des gens un peu chics? Et voilà maintenant qu'elle se met à farcir l'imagination de Jules d'un tas de contes absurdes, propres à le rendre snperstitieux et bête. Mais je vais prendre des mesures en conséquence. Puisque cette vieille sotte ne comprend pas qu'elle nous est à charge et qu'elle devrait, depuis longtemps, être retournée dans son pays, je me charge, moi, de le lui faire comprendre...

Digitized by Google

— Mon Dieu, mon ami, balbutia alors Aline, que vas-tu faire?

— Ce que je ferai? Tu le verras. En tout cas, la situation actuelle ne durera pas. Je n'ai pas envie que mon fils devienne un petit paysan. Et puis, enfin, elle m'ennuie, ta mère. Je suis le maître ici, n'est-ce pas! Je voudrais bien savoir qui me forcerait à supporter chez moi la présence d'une femme que je déteste! Tous les mauvais côtés de ton caractère, tes mesquineries, tout ce que je n'aime pas en toi, c'est d'elle que tu le tiens. Cela suffit, j'espère, pour que je ne l'aie pas dans mon cœur! Il faut qu'elle file! Pourquoi n'entrerait-elle pas à l'hospice?...

— Oh! fit Aline, maman à l'hospice!

— Eh bien, quoi? Penses-tu qu'elle n'y serait pas mieux qu'ici? Elle serait là avec des femmes de son âge, elle pourrait y prier du matin au soir, sans que cela gêne personne. Les hospices, ça a été institué pour des personnes de son genre. Tu le sais bien, je ne gagne pas trop d'argent. Si elle était là, elle ne nous coûterait plus rien et tu pourrais t'acheter une robe de plus par an...

— C'est vrai, » dit Aline. Et elle soupira profondément.

Bonne maman n'en entendit pas davantage. L'approbation d'Aline au discours haineux de Léopold avait achevé de la briser. Quand elle fut rentrée dans sa chambre, elle eut une faiblesse et resta longtemps évanouie. A l'aube seulement elle se réveilla. Une lumière sale tombait d'un ciel de plomb et toutes les choses paraissaient en deuil. Dans le grand lit, Jules dormait son sommeil innocent. Le long moment qu'il fallut à l'aïeule pour se souvenir fut la trompeuse accalmie précédant les grands orages. On connaît cette sensation pénible de se réveiller le lendemain du jour où l'on a été frappé d'un malheur. Il semble d'abord qu'on ait tout oublié. Pourtant, une voix mystérieuse avertit que quelque chose s'est passé d'irréparable. Et brusquement, comme un coup d'assommoir, la mémoire revient, et l'on ne se sent plus la force de se lever, on voudrait ne s'être pas réveillé, on

Digitized by Google

souhaite se rendormir pour longtemps, pour toujours, et l'on maudit le sommeil, le malheur et la vie. Ce fut ce qu'éprouva, au matin de ce jour brumeux, la pauvre vieille bonne maman Couzet.

C'est une chose bien dure pour une mère d'être chassée de chez soi par sa fille. Il n'y a pas, en ce monde si fécond en douleurs, de douleur comparable à celle-là. Les désespoirs amoureux sont plus tragiques. Mais il s'y mêle un sentiment factice et convenu qui leur enlève beaucoup de leur grandeur. Ici, c'est le sang lui-même, c'est la chair saignante qui hurle, qui proteste contre le bannissement impie. Quand celle que vous avez mise au monde, que vous avez nourrie de votre lait, que vous avez cent fois disputée à la mort, à qui vous avez cent fois donné la vie, quand celle-là vous chasse, c'est comme si l'on voulait vous arracher le cœur, c'est littéralement comme cela, entendez-le, comme si on vous ouvrait la poitrine pour vous enlever le viscère adorable qui ne bat que pour l'enfant sacrilège. La torture est physique autant que morale. Et certes, rien n'est plus inouï que de voir alors la mère chassée ne pas mourir tout de suite, à l'instant même où elle apprend sa sentence. Si elle continue à vivre, c'est par la force, par l'exaspération même de son amour. Car l'amour des mères est ainsi fait que, plus il est méprisé, plus il s'exalte, plus il devient divin.

Bonne maman Couzet passa par toutes les phases du martyre. En elle, deux sentiments luttaient : son désir de fuite et l'envie maladive d'être partie, de ne plus être à charge de personne, de permettre ainsi, ô ironie, qu'Aline s'achetât une robe de plus par an, et son désir de rester, de continuer à vivre auprès de Jules, de son petit-fils, de la lumière de ses yeux, de l'âme de son âme, de celui qu'elle aimait de tout l'amour qu'elle partageait jadis entre son mari et Aline.

Après huit jours de combat, ce fut le premier qui l'emporta. Et quand sa décision fut prise, irrévocablement, elle écrivit au bourgmestre de sa petite ville pour lui demander

Digitized by Google

une place à l'hospice. On la lui devait bien, à elle, qui avait tant travaillé pendant ses jeunes années. D'ailleurs, elle était favorablement connue de tout le monde au pays et la réponse, affirmative, arriva au bout d'une semaine. C'était une grande enveloppe d'allure administrative que Léopold trouva chez le concierge en rentrant du bureau. Un peu étonné, il la remit à sa belle-mère qui, pour l'ouvrir se réfugia dans sa chambre. Aline attendait avec l'inquiétude de savoir ce que contenait cette lettre. Le souper refroidissait. Personne ne parlait.

Tout à coup, bonne maman rentra dans la chambre. Elle tenait la lettre ouverte à la main. Sans mot dire, elle la tendit à son gendre qui la lut d'un coup d'œil et la donna à sa femme. Aline poussa un cri, se jeta aux genoux de sa mère.

« Oh! maman, cria-t-elle, tu avais tout entendu et tu ne disais rien! »

Elle sanglotait, se traînant par terre, demandait pardon comme un petit enfant.

« Non, tu ne partiras pas! balbutia-t-elle. Tu ne feras pas cela! Comment veux-tu que je puisse vivre, maintenant, si tu nous quittes. Toute ma vie, je me reprocherais cela comme un crime! Maman, dis-moi que tu ne nous quitteras pas! Oh! maman, pardon, je t'en conjure. Dis-nous que tu ne partiras pas!... »

La vieille restait sans larmes et tentait de relever Aline. Lorsqu'elle y fut parvenue, elle la prit contre elle et récita tout d'une haleine ces mots, comme une leçon apprise :

« Je n'ai rien entendu du tout et je ne sais pas ce que tu veux dire. J'ai demandé une place à l'hospice parce que je me fais très vieille et que je veux aller mourir au pays. Voilà tout. Il ne faut pas te mettre dans des états pareils, mon enfant. Je n'ai rien à te pardonner. Je vous aimerai là-bas comme je vous aimais ici. Rien ne sera changé. Et vous viendrez souvent me voir. C'est la seule prière que je vous adresse. Jules m'écrira chaque semaine, et il

Digitized by Google

viendra passer ses vacances auprès de moi, n'est-ce pas Jules?...

— Oh! oui, grand'mère! » dit l'enfant qui avait commencé à pleurer pour imiter sa mère, mais dont les larmes instantanément se séchèrent à ce seul mot magique : les vacances.

Quant à Léopold, il garda un silence prudent. L'incident comblait ses vœux. Il médita une phrase banale pour la servir au moment propice. Aline s'était tue enfin. Bonne maman, les yeux fermés savourait la joie amère du sacrifice. Ce fut alors que Léopold conclut, en se levant de table :

« Chacun est libre ici d'agir à sa guise. Ceux qui ne s'y plaisent pas peuvent s'en aller. On ne leur en conservera pas rancune. »

Et en ce moment, on eût pu voir une espèce de sourire d'ironie — le premier et le seul qu'elle connut dans sa vie — flotter un instant sur les lèvres exsangues de l'aïeule.

Deux jours plus tard, ses enfants la mettaient en wagon. Elle eut le courage d'être gaie; elle se pencha jusqu'à mi-corps à la portière pour apercevoir plus longtemps Jules, debout sur le quai, qui agitait un mouchoir et lui envoyait des baisers. Et les employés de la gare conservèrent longtemps le souvenir de cette vieille, décoiffée, bavante, hurlante, terrible, qui tendait dans le vent une face de bête affamée au bout d'un long cou décharné.

(*A suivre.*) GEORGES RENCY.

Digitized by Google

# LA MISSION SOCIALE DE L'ÉCRIVAIN

Le caractère dominant de notre époque, qui est surtout une période de transition, c'est l'inquiétude des esprits, cette espèce d'ignorance qui laisse nos instincts dans l'incertitude de la route à suivre et du sacerdoce à assumer. La foule ne sait pas encore formuler avec netteté la foi qui devra guider son labeur moral vers l'avenir. Contrariée par toutes sortes de croyances, sollicitée par de multiples tendances qui osent se réclamer toujours des désintéressements les plus purs, elle agit souvent avec une réelle inconscience en essayant de ménager tous les intérêts, sans vouloir — sans oser plutôt — aborder la réalisation des doctrines qu'elle augura profitable à une rénovation sociale. Tous les milieux subissent ce malaise. Mais plus que les autres la bourgeoisie s'affole dans cette anxiété.

Issue du peuple pourtant, fortifiée des droits qu'elle enleva au despotisme des classes oisives des siècles passés, elle garde un ferment d'altruisme qui la rend quelquefois assez hardie pour croire à la nécessité des rénovations osées. A certaines heures, comme si elle retrouvait les lointaines ascendances des races asservies autrefois et la plainte accumulée des générations de malchanceux, elle frémit d'ardeur généreuse et cherche à s'animer d'une conviction résolument humanitaire. Il semble alors qu'il y ait, dans son esprit, un foyer qui s'allume et s'éclaire des lumières de la justice comme un flambeau que l'on ranime d'un souffle. Mais il est aussi, dans cet esprit, des intermittences d'obscurité et d'abandon, des pas-



Digitized by Google

sades de lassitude où la race semble annihiler sa volonté et redouter son effort. C'est parce que le désintéressement n'a pas assez imprégné son âme et guidé sa foi. C'est qu'elle se heurte à des scrupules puérils et craint le progrès, parce qu'il comporte le sacrifice de ses privilèges. Et alors son esprit se referme, comme gêné par l'aveuglante lumière qui vient de l'aurore et monte de la vie renouvelée. A la beauté de l'effort hardi succède la peur, la crainte de l'inconnu, comme ces fuites de fauves qui devancent, aux savanes des tropiques, les tempêtes et les tornades. C'est l'effroi de l'avenir.

Ce malaise se manifeste de façons multiples et suivant les phases de l'évolution qui mène lentement, mais sûrement, la vie. Il est à certaines heures une réaction politique, à d'autres un recul économique, quelquefois il nie l'efficacité de la beauté et de la science chez les humbles. Mais dans tous les domaines, de telles tentatives de réaction, politiques, économiques, esthétiques, sont les résultats d'un égoïsme irraisonné, rien de plus.

***

Ainsi peut s'expliquer *le dédain que certaines élites osent professer encore pour la rénovation du peuple par l'art.*

Certes, ce n'est plus le préjugé d'autrefois. L'on met, à attaquer les apologies plébéiennes, moins de ténacité, parce que l'on juge l'évolution nécessaire et qu'il importe de les favoriser si l'on ne veut pas être submergé. Mais il manque à cette condescendance une force de pénétration, celle de *la logique.*

Nous commençons à nous défier de la grandiloquence stérile pour demander aux idées autre chose que des formules et des mots, c'est-à-dire une œuvre expérimentale, la réalisation immédiate de ce que nous jugeons profitable à tous. La constatation est heureuse. Par elle s'avère un altruisme de plus en plus intense, une mentalité meilleure et des instincts plus spontanés. Mais il y a encore beaucoup à faire, et comme ce travail de transformisme serait plus utile, si plus de logique encore savait le guider.

Digitized by Google

Voilà l'éducation à réaliser, voilà le devoir à subir : celui de l'homme qui conçoit et ose agir comme il pense, même si sa conception peut amener des transformations dont il pâtira lui-même. L'on s'étonne quelquefois du peu de réussite de certaines rénovations démocratiques, de tendances philosophiques nouvelles, surtout quand elles émanent des audaces bourgeoises. C'est une erreur. En somme, nous ne savons pas toujours pousser le rationalisme jusqu'à abdiquer des satisfactions que nous proclamons injustes, parce qu'elles ne sont pas générales.

Pour ces raisons, nous semblons faire fi de la possibilité de rénover l'intelligence populaire par l'art. L'erreur est déplorable. Elle est indigne de notre époque et de ce que nous osons appeler nos « aspirations démocratiques ».

En esthétisme, nous formons l'étiage de la compréhension du peuple avec des critiques qui ne tiennent aucun compte du milieu populaire et des éléments d'instruction qui le favorisent. Et nous osons quelquefois nier aux humbles le droit de jouir des œuvres de beauté, sous prétexte d'ignorance, sans penser que cette ignorance est imputable, en somme, à notre indifférence et à notre égoïsme.

***

Nous pouvons instruire la plèbe en art, tout aussi bien qu'en science et en politique. Sa mentalité, si elle était bien formée, ne serait pas plus rebelle à la compréhension d'une œuvre de Rodin, de Meunier, de Puvis de Chavannes, d'un motif de Wagner ou d'une évocation altruiste de Paul Adam, qu'aux épinaleries de Detaille, aux rigodons d'un Offenbach, aux trémolos à « croix de ma mère » d'un d'Ennery ou d'un Richebourg.

Car s'il y a dédain maintenant dans l'âme des foules, c'est parce qu'il n'y eut pas évolution, ce transformisme nécessaire, auquel les élites d'ailleurs eurent recours pour constituer les intellectualités plus élevées dont elles sont si fières à présent.

Nous nous étonnons de trouver, dans nos milieux ouvriers

Digitized by Google

de Belgique, la foule des peinards de l'usine ou de la mine, applaudissant dans les théâtres provinciaux, des *Tour de Nesles* et autres *Deux Orphelines*, et dédaignant, par exemple, l'*Ennemi du peuple*.

Mais c'est une chose bien naturelle et nous sommes naïfs de nous en étonner.

La bourgeoisie elle-même, qui ose pourtant s'arroger le droit de comprendre et de s'intéresser aux œuvres évolutives de beauté, le fait souvent par snobisme et *subit* ce qu'on lui présente, parce que la mode dicta son bon goût. Pour elle, comme pour la plèbe, il n'y a pas de tare de l'esprit, mais seulement manque d'éducation. Tout est là.

La faute est imputable à ceux qui assument le devoir de guider la vie des foules, aux autorités, aux artistes, *mais à ceux-ci surtout*. Ils ne savent pas préparer les voies. Les uns sont guidés par trop de dédain, enfermés dans les « tours d'ivoire » avec leurs chimères, se moquant de la vie, parce qu'elle leur réserve des désillusions. Les autres cherchent en l'art, non pas le sacerdoce, mais le métier qui donne le bien-être si l'on sait flatter les pires instincts. Les politiciens enfin sont indifférents à une rénovation qui sort un peu du terre à terre coutumier et visent plus à une évolution morale qu'à une amélioration matérielle. Or, ces deux tâches se complètent. Et l'on ne conçoit plus, en notre époque, si poussée au rationalisme, l'enseignement des foules restreint seulement aux exigences de la vie.

De plus, il y a manque de logique. Nos écoles d'art forment des créateurs d'œuvres et nous ne favorisons pas assez la diffusion de l'idée de beauté qui les anime. Ainsi, le littérateur, le musicien, le peintre, le sculpteur, restent les pourvoyeurs des élites, des favorisés de la fortune ou de l'éducation. Ce n'est pas assez.

Parce que son intelligence fut mal cultivée, l'ouvrier, tôt asservi au dur labeur de l'usine ou de la houillère, ne saura pas jouir de l'œuvre de beauté qu'un artiste, dont il paya en somme l'instruction, saura créer. Et il aura la rancœur de dire : « Voilà une peinture que les élites disent admirables,

Digitized by Google

un drame que la critique savante louange, une musique que l'on glorifie. Et ces choses belles, je ne les comprends pas; je ne sais même pas en subir la beauté, parce que je n'ai pas reçu l'éducation spirituelle qui permet à d'autres de poser de telles appréciations. Pourtant le peintre, le littérateur, le musicien furent instruits avec mes deniers, puisque mon travail et les impôts qui me frappent servirent à créer et à entretenir les écoles où ils puisèrent les éléments de leurs arts. » N'est-ce pas d'une logique irréfutable?

Il y a donc une lacune grave dans l'enseignement esthétique des foules. On ne saurait la combler par l'organisation d'une éducation méthodique, insipide, farcie de ces préceptes qui, en art bien plus qu'ailleurs, annihilent les meilleurs instincts. Il faut la concevoir surtout comme le fruit d'une évolution expérimentale, incessante, puisque l'art suit aussi une perpétuelle transformation. Que les manifestations d'art ne soient plus réservées aux élites ou aux favorisés de la fortune, que des conférences instruisent les masses, que les autorités favorisent cet enseignement, que les artistes fassent de leur rôle un *sacerdoce d'altruisme avant tout* et que la vie du peuple soit entourée d'un décor plus heureux, afin que les étapes de la beauté se déroulent devant ses yeux avec les rythmes de la nature.

Ainsi, petit à petit, la rénovation éloignera le dédain générique. Mieux guidée vers l'avenir, parce qu'une croyance à la beauté aura remplacé un scepticisme inconscient, la foule mettra une part plus grande et surtout plus spirituelle dans l'éternelle évolution de la vie.

***

Évidemment, nous sommes au seuil d'une ère sociologique nouvelle. A bien la considérer, à étudier les éléments qui en forment le prologue, elle apparaît comme un recommencement logique des tentatives de 1789, c'est-à-dire un retour vers cette évolution hardie qui caractérisait le travail des Constituants. Cette évolution semble pourtant plus rationnelle et moins

Digitized by Google

utopique, consolidée par ces expériences que le siècle qui vient de finir a fournies avec une prodigalité remarquable. Et les doctrines dont on prône à présent la réalisation, même dans les milieux qui eussent semblé réactionnaires, il y a vingt ans, sont favorisées d'une sorte de pratique, parce que toutes sortes d'études ont permis d'en concevoir les qualités profitables ou les défauts dont il importait de se défier. En somme, l'évolution des idées fut, en ce dernier demi-siècle, expérimentale. C'est ce qui explique la mentalité altruiste des foules.

Cette mentalité n'est pas spéciale à certaines professions qui ont plutôt pour devoir de guider la vie. Et autant que le législateur et le politicien, l'homme de lettres conçoit le travail nouveau qui s'offre à lui et l'obligation qu'il doit assumer s'il veut donner à son œuvre un caractère d'utilité au sens strict du mot. Il comprend qu'il n'est pas possible de se désintéresser du formidable effort qui secoue les sociétés, de ce labeur tenace qui fait vibrer jusqu'en leurs arcanes les plus secrètes toutes les castes, de cette évolution qui mène le monde vers un espoir de félicité. Petit à petit il plie son art aux exigences du moment, non pas parce qu'un vain désir de succès le guide, mais parce qu'il comprend qu'il doit apporter sa part dans l'œuvre sociale qui sollicite tant de bonnes initiatives.

Il suit le philosophe, l'économiste, le politicien. Sans dédaigner le caractère de beauté que doit comporter son art, il rêve d'un effort plus direct dans l'examen et les conclusions qu'il peut déduire du monde actuel ou de l'avenir dont il étudie les aspirations.

*Ainsi son œuvre devient plus utile, parce qu'elle participe au travail d'altruisme que tant d'efforts assument maintenant.*

Le mouvement n'est pas encore suffisamment généralisé, mais cette tendance de l'écrivain devient chaque jour plus significative. *Elle va vers l'examen de l'état social, vers des déductions de morale et d'enseignement profitables à tous.*

Nous insistons sur ces derniers mots. Cette instruction et cette morale que les publicistes apportent dans leurs créations, ne seront vraiment méritoires que si elles peuvent pénétrer

Digitized by Google

dans tous les milieux, voire dans les plus populaires. Ainsi l'effet utile sera mieux atteint, parce que toutes les classes subiront la conclusion que l'écrivain fit sortir de l'étude des mondes actuels et de l'avenir.

Nous le disions au début de cette étude, la foule — c'est-à-dire le peuple — n'est pas plus rebelle que les élites à l'enseignement du beau. Et si elle paraît maintenant plus réfractaire, c'est seulement parce qu'on dédaigna trop longtemps de l'instruire, de faire suivre à son intelligence cette évolution qui permet en somme aux privilégiés du savoir ou de la fortune de comprendre la beauté de certaines œuvres nouvelles et de dédaigner la vulgarité des autres. Évidemment, on ne peut pas songer à obtenir des générations d'à présent l'étude constante de cette évolution. Mais il est permis de demander aux écrivains de produire des œuvres qui, sans rien perdre de leur caractère de beauté et de la tendance moralisatrice qu'elles doivent comporter, soient comprises par la foule. Celle-ci doit aussi mieux choisir ses œuvres et surtout dédaigner celles qui sont trop facilement agréables et pas assez moralisatrices et instructives.

M. Paul Bourget, dans la préface d'une réédition d'*André Cornelis* et du *Disciple*, montre ces rôles de l'écrivain et du lecteur. « Imprimer de plus en plus chez ceux qui lisent cette conviction qu'à la racine de tous les problèmes de la vie physique il y a des faits à observer, une réalité à connaître, dégager quelques-uns de ces faits, les décrire, en montrer les liaisons nécessaires, accroître la psychologie de quelques témoignages authentiques, apporter quelques preuves à l'appui ou à l'encontre des grandes doctrines qui, servant de directions aux individus et aux sociétés, les aiguillent, si elles sont exactes, vers la santé, si elles sont inexactes vers la décadence, telle me semblait être une des fonctions bienfaisantes de la littérature quand je commencais d'écrire. Je n'en connais pas de plus haute encore aujourd'hui. »

Ce rôle exact, tout de probité, nul écrivain ne devrait s'en départir.

*L'œuvre de la littérature sera doublement utile quand l'écri-*

Digitized by Google

*vain, soucieux d'instruire la foule, ne cherchera pas seulement l'approbation des élites, mais aussi la compréhension du peuple auquel il présentera des œuvres d'enseignement et de rénovation sociale, c'est-à-dire belles par l'art et belles par l'esprit moralisateur dont elles seront imprégnées.*

***

Il n'est plus possible de nier qu'il se présente en littérature une préoccupation de reconstitution sociale qui s'alimente non seulement d'études psychologiques, mais encore d'examens essayant de pénétrer cet ardu problème de rénovation qui fait évoluer tous les esprits. Le roman n'est plus — j'entends celui du littérateur qui essaie de donner libre essor à ses inspirations et dédaigner un succès qui a pour prix les flagorneries du snobisme — un effort d'art seulement voué à la réalisation d'un critérium de beauté. La mentalité du lecteur a le droit de lui demander autre chose qu'une passagère satisfaction, qu'une saveur de style joli, aux floraisons heureuses. Dédaigneux du pessimisme des uns, de la grandiloquence vide des autres, des acrobaties de style qui cachent bien mal le manque d'idées, la littérature revient à l'étude exacte, saine et réformatrice de la société. Elle se tourne vers l'évolution sociale et désire faire servir son énergie utile à l'examen du monde nouveau qui se présente à elle avec ses tares, ses beautés et ses espoirs. Elle palpe et dissèque la vie et, comme un médecin penché sur l'être révélateur d'un mal nouveau, elle cherche la blessure à fermer et le remède qu'il faut apporter à la souffrance collective.

M. Camille Mauclair, dans une remarquable étude qu'il consacrait à l'évolution littéraire, disait : « La littérature va céder le trop-plein de ses ressources nerveuses à la musique, par exemple, et devenir de la philosophie en *énergies imagées*. Il faut ajouter à ce programme du roman de demain une sorte de recrudescence de croyance passionnée et grave, qu'on devine dans l'époque, qui n'est pas la foi proprement dite, ni le mysticisme, mais un déisme large, la contemplation ardente

Digitized by Google

et volontaire de la vie. Les écrivains et les artistes se remettent à aimer la vie pour elle-même et à l'aimer débarrassée de tout le fatras de féminisme dilletante dont ils la surchargeaient naguère. Un souffle de simplicité puissante et de vérité a passé sur les lettres françaises. Lyrique ou concentrée, l'œuvre du romancier de demain sera un acte d'autorité morale vis-à-vis de la société, un conseil. C'est là que nous en sommes venus et nous allons probablement assister à une littérature d'investigation intérieure, qui replacera toute la société sur des bases inconnues. »

On ne peut pas mieux exprimer la *nécessaire* évolution actuelle. Et nous disons nécessaire à dessein, car on ne conçoit guère les errements de la littérature d'autrefois, dans le monde d'aujourd'hui. Son travail superficiel n'est plus possible et l'effet utile, vague, trop restreint aux élites, qui en était la conséquence, ne doit plus nous satisfaire. N'est-il pas naturel d'ailleurs que le littérateur s'impose une mission nouvelle, dans le monde si divers qui s'offre maintenant à lui? On ne le voit pas bien dédaigneux des évolutions sociales qui transforment les pensées et la vie, restant sourd à ces appels de tant d'efforts palpitant autour de lui, soucieux seulement de garder dans sa « tour d'ivoire » son rêve fou de « l'art pour l'art », trois mots absolument vides de sens, comme disait Alexandre Dumas, proclamant dans la préface du *Fils naturel* la beauté du rôle d'éducateur dévolu à l'écrivain. N'est-il pas naturel, d'ailleurs, que le littérateur s'impose une mission nouvelle, doublement utile dans cette étonnante diversité d'instincts, d'espoirs et de rénovations qui s'offre à lui? Sa mentalité spéciale, faite pour l'étude, domine les vulgarités de la vie. *Elle sait mieux les étudier, les comprendre, en déduire des morales profitables. Et ainsi, assumant la tâche de juger cette vie, elle accepte de formuler un enseignement.*

Ce devoir, de nombreux écrivains français l'ont adopté. Amenés devant une société faite d'éléments nouveaux et souhaitant non seulement des historiens, mais aussi et surtout des moralisateurs, ils conçurent de donner à leurs œuvres une forme plus en rapport avec les idées du moment. Après

Digitized by Google

Flaubert, qui le premier voulut fournir au roman, à côté du dogme de l'art pour l'art, un caractère expérimental plus utile, une création meilleure se révéla. Et ce fut Taine et son déterminisme, les Goncourt commençant l'étude psychologique dans un décor impressionniste et pittoresque, Zola, lyrique sans force de pénétration, parce qu'il sacrifia trop — dans les premières œuvres surtout — l'étude psychologique, Maupassant, Bourget qui étudie avec une intellectualité, trop affinée quelquefois, l'âme et les conséquences qu'elle apporte dans la vie, et toute une pléiade de plus hardis, le génial Paul Adam, si logiquement libertaire et d'une mentalité prodigue, cherchant dans tous les milieux sociaux la réalisation de rêves altruistes, les Rosny, les Margueritte, Anatole France, qui cingle avec une courtoisie si spirituelle une société avilie, Descaves, Estaunié, De Curel, Cases, Hervieu, Lavedan, Mirbeau, Huysmans, Elemir Bourges. J'en oublie et non des moins érudits, des moins audacieux. Et c'est une joie de constater que les œuvres de ceux-là ne se sont pas attachées seulement à l'étude de certaines castes. Elles furent logiques jusqu'à demander aux populaires les plus malchanceux des éléments utiles à la rénovation de l'humanité. Le roman révolutionnaire a son succès. On ne dédaigne plus, sous prétexte de snobisme, l'examen des revendications prolétariennes; on s'intéresse aux rumeurs qui montent de la rue, aux colères des foules, aux menaces que les corons de misère des pays de houillères et d'usines jettent aux satisfaits dans les heures de famine et de hargne. *Ainsi, tous les états de la vie sont étudiés et l'écrivain donne à son art une conception résolument sociologique et altruiste.*

***

Il est permis de regretter que cette tendance n'ait pas trouvé dans le monde littéraire de Belgique plus de prosélytes. Pourtant notre milieu ne constitue pas une ambiance mauvaise, et pas plus que les autres il ne demeure étranger aux évolutions sociales. A bien le considérer, on y trouve même une intensité

Digitized by Google

de vie plus grande que dans les autres pays, un progressisme qui nous mène vers plus de justice et que les traditions et la réaction issues des autorités funestes ne peuvent étouffer. On peut dire que notre pays est souvent un champ d'expériences des réformes économiques et politiques dont les penseurs augurent la réussite. On y tente des essais de rénovation, comme si nos foules, bien plus propices que les autres, offraient des garanties de raisonnement sûr et de sens pratique qu'impose la logique. Cela montre le rationalisme méritoire qui imprègne l'esprit collectif. Et c'est déjà beaucoup. Ainsi s'est formé un état intellectuel spécial animé d'aspirations diverses, mais bien définies, favorisé de sincérités et d'efforts remarquables, forçant tous les milieux, voire ceux qu'on eût pu croire attardés aux pires réactions, à tenter des essais de vie sociale renouvelée, guidée vers plus de fraternité et de justice.

Et voilà l'état mental belge qui s'offre aux efforts de l'écrivain. Il n'est pas, il s'en faut de beaucoup, ni moins intéressant, ni plus aride. Il apparaît au contraire prodigue de sensations et riche d'études superbes, un champ vaste et fertile où l'on peut glaner, pour l'enseignement et la moralisation des foules, de belles moissons intellectuelles.

Malheureusement il faut bien reconnaître que la littérature belge dédaigna trop longtemps ce sacerdoce. Alors qu'en France, on vit les écrivains apporter d'intéressantes contributions à l'étude des mœurs, de la politique et de la philosophie, se mêler directement à la vie publique, l'étudier, en retirer des enseignements salutaires, trop rares furent chez nous les instinctifs qui osèrent se vouer au travail de l'art utile, au sens strict du mot, débarrassé des dédains et des pessimismes. La rénovation littéraire fut pourtant remarquable. Elle eût pu être mieux guidée, orientée vers les foules et non vers d'infimes élites.

Sous le fallacieux prétexte de *l'art pour l'art,* inféodé à un ridicule dédain du populaire, nous avons laissé passer sans en comprendre les beautés et les hardiesses, la fièvre évolutive de nos doctrines. Nous avons produit des œuvres de coteries,

Digitized by Google

pour les succès faciles des revues qu'on ne lit pas, pour les camaraderies intéressées, jamais pour la foule (que nous eûmes l'indélicatesse de croire trop stupide). Enfermés dans les « tours d'ivoire » des poètes et des prosateurs, pourtant remplis de talent, ont chanté les vierges mystiques, les chevaliers glaneurs de fleurs de lis, les tristesses bêtes et les songes creux. Des rimeurs de vingt ans ont narré les cauchemars de leurs désespérances, les rêves perdus, la peine des amours envolés, comme s'ils connaissaient vraiment la vie, ces puceaux. Et tout cela sous prétexte de beauté ! *Comme s'il n'était pas possible de faire œuvre saine, équitable en même temps que belle, œuvre utile que dédaignerait moins les foules.*

Il s'est trouvé quelques écrivains trop rares, malheureusement, qui n'ont pas voulu se désintéresser de cet état social. Lassés du caractère trop artificiel et faux des doctrines littéraires faites seulement pour des coteries, dédaigneux des ingéniosités qui semblaient jadis les seules qualités des talents reconnus, ils ont osé formuler des pensées nouvelles et sacrifier un peu des subtilités d'autrefois à une éloquence plus immédiatement utile. Des maîtres n'eurent pas crainte de faire évoluer leurs tendances. Aux habiletés des descriptions, aux beautés des vocables, à l'agencement musical des mots, il en est qui savent adjoindre à présent un fond spirituel, plus sûr et une morale bien déterminée. Le dilletantisme chez quelques-uns s'envole. Et petit à petit nos littérateurs s'adonnent à la pathologie du milieu où ils vivent.

Qu'elle continue à évoluer, et la littérature belge n'aura rien à envier à la littérature française, la meilleure, celle qui s'impose un devoir moral et une éloquence sociale en rapport avec les besoins de la vie collective. Ainsi elle réalisera un labeur d'altruisme et de sincérité, ces qualités qui doivent être les véritables guides de nos œuvres. Elle réalisera, à côté de l'œuvre de beauté, une régénération perpétuelle, une renaissance morale qui suivra le rythme éternel de la nature.

***

Digitized by Google

Résumons-nous. *L'œuvre de demain de la littérature belge doit être résolument altruiste et utile au sens immédiat du mot.* Elle ne doit pas seulement satisfaire le désir de beauté — trop souvent spéciale — des coteries d'art, elle doit s'adresser à la foule en lui fournissant un enseignement et une morale salutaires, c'est-à-dire des guides de la vie.

Que nos écrivains se placent donc devant la société, devant nos plèbes les plus malheureuses, ou devant les classes les plus oisives et qu'ils en étudient et l'âme et l'existence. En réalisant avec les éléments de ces examens des œuvres d'où seront bannies les grandiloquences stériles, les scepticismes faux et les dilletantismes prétentieux, ils créeront une littérature évangélique, expérimentale, un art altruiste que la foule comprendra et dont l'effet utile sera considérable.

Ainsi l'écrivain belge remplira, lui aussi, son rôle d'apôtre.

MARIUS RENARD.

Digitized by Google

# CHRONIQUE DES LIVRES

ALBERT BERTHEL, *Petits contes de femmes.* (Bruxelles, chez l'auteur.)

Ces petits contes de femmes ont comme un faux air dix-huitième siècle et semblent faits pour être lus sur le sofa, en quelque alcôve galante. On les savourerait bien aussi, assis dans le sable, au bord de la mer, où plus de volupté luit aux yeux des femmes, où s'ébauchent et se dénouent mille intrigues perverses... C'est assez dire que la « vieille morale » y est quelque peu traitée par dessous la jambe, et de fait nous n'en conseillerions pas la lecture aux habitués des *Semaine religieuse.*

C'est une littérature trop pimentée pour ceux-là. Mais pour ceux qui se plaisent aux choses lestement troussées et qui, au surplus, ne dédaignent pas les artifices d'une prose raffinée, ils trouveront en ces petits contes de quoi chatouiller leurs désirs...

***

V. HORION, *Une évolution spiritualiste.* (Liége, J. Pierre.)

« Cette évolution, dit l'auteur, en une laconique préface, sera mieux comprise par qui lira mes ouvrages philosophico-littéraires antérieurs, « Oripeaux » et « Récidive », composés à une époque où, n'ayant pas de boussole, je cherchais inconsciemment ma voie. »

Nous ne demanderions pas mieux que de lire ces ouvrages,

Digitized by Google

mais, ajoute l'auteur, ils sont devenus introuvables! Il est vrai que, dans sa dernière brochure, M. Horion nous ouvre suffisamment la porte de sa « chambre intérieure », et les explications qu'il donne de son évolution sont assez claires. Catholique dans son jeune temps, puis libre-penseur, indifférent, sceptique, presque matérialiste, l'étude des philosophies et des religions l'a conduit au spiritualisme, et il se croit aujourd'hui dans le vrai, parce qu'il a trouvé, en principe du moins, *le point équilibrant des Kabbalistes*...

Ça n'est pas clair. Il y a bien d'autres mystères dans la doctrine des « spiritualistes », mais si vous ne comprenez pas, c'est que, comme le dit fort spirituellement l'auteur, ces questions, quand on ne se tient pas au courant, nous sont aussi étrangères que des coussins d'édredon aux nègres de l'Afrique australe...

Tant pis! Il fait trop chaud (et les vacances!) pour pénétrer les arcanes du Karma...

***

ÉDOUARD DE MORSIER, *Confessions*. (A. Lemerre, Paris.)

En ces vers, tout vibrants de tendresse et de passion, l'auteur chante les joies et les souffrances de la vie, les amours printanières, les souvenirs d'antan, les regrets, les adieux. On ne peut lire ces poèmes sans émotion. Ils sont tout pénétrés des pleurs que le poète a versés, et comme il le dit lui-même, ont été écrits aux heures les plus tristes. Il en est de vraiment poignants, où l'on voit saigner l'âme d'un père qui ne se console pas d'avoir perdu un enfant adoré. C'est un long cri de douleur, qui déchire le cœur, éperdument, et la hantise du cher petit disparu, loin d'apaiser la blessure et de guérir la plaie, l'avive encore et la rend plus cruelle.

Je pleure en écrivant ceci.

Et ce navrement profond d'un père, qui est poète, fait que ces vers, tout trempés de larmes, vous remuent étrangement, jusqu'au plus intime de l'être.

Sans doute, et malgré soi, on songe à l'émouvant poème

Digitized by Google

que V. Hugo écrivit après la mort de sa fille, et qu'il dressa, comme une croix, à l'entrée des *Contemplations*. Mais les vers de M. de Morsier ont un tel accent de sincérité, expriment, sans phrase, sans rien qui sente la rhétorique, un désespoir si morne, un si douloureux martyre, qu'ils peuvent, sans crainte, supporter la comparaison avec les strophes infiniment désolées du grand poète. Ce sont, pour reprendre un mot de Bossuet, « deux têtes de mort assez touchantes ».

***

VALÈRE GILLE, *Le Coffret d'ébène*. (Collection des poètes français de l'étranger, publiée sous la direction de Georges Barral.)

Fondée en 1897, la Collection des poètes français de l'étranger publie aujourd'hui son huitième volume. Non sans une légitime fierté, M. G. Barral, dans son appel au public français, rappelle le chemin parcouru jusqu'à ce jour. C'est d'abord la saisissante *Nuit* d'Iwan Gilkin, puis le *Cerisier fleuri* et le *Promethée* du même auteur, la *Cithare* et le *Collier d'opales* de Valère Gille, les *Héros et Pierrots* d'Albert Giraud, *les Poèmes ingénus* de Fernand Séverin. Route jalonnée de belles œuvres, comme on voit. *Le Coffret d'ébène*, dont vient de s'enrichir la Collection, brille d'un éclat pur à côté des autres œuvres publiées par les soins de M. Barral.

En ce coffret, l'auteur a retrouvé ses anciennes pensées, ses rêves ingénus, ses folles ardeurs, ses espoirs d'autrefois, ses remords, ses doutes... Certes, tous ces poèmes, dont beaucoup furent rimés « au cours des jeunes années », n'ont pas tous même valeur : il y a là des roses qui furent jolies, sans doute, au matin de leur floraison, mais qui aujourd'hui sont bien fanées, des feuilles mortes et jaunies, mais il y a aussi des fleurs qui ont gardé leur fraîcheur et leur parfum, et, comme dit Ronsard, « toute leur verte nouveauté » ; un ruissellement de pierreries s'échappe de ce coffret ouvert et plus d'un poème, artistement ciselé, flambe comme un joyau d'or fin.

Le volume est divisé en trois parties : *La Rose*, *Le Glaive*,

Digitized by Google

*La Lampe*, titres symboliques qui marquent bien les étapes successives d'une âme qui se cherche dans les choses et en elle-même : chansons d'amour, d'abord, les ardeurs et les inquiétudes de la chair ; rêves de magiques conquêtes, ensuite, appareillage vers les régions de l'idéal ; enfin, songeries au coin de l'âtre sous la fraternelle clarté de la lampe, mélancolie de l'homme qui a constaté la vanité des choses...

M. Valère Gille exprime tout cela en beaux vers, frappés d'une main sûre : impeccables poèmes, sonnets « sans défaut », patiemment œuvrés selon la formule parnassienne. Voici un sonnet qui, dans une forme lapidaire, dit magnifiquement la vanité de tout :

Hâte-toi, car le temps est court. Allons, travaille :
Tends la toile, polis le marbre, fonds l'airain ;
Fais résonner la lyre ou façonne un quatrain,
Et redresse le front, heureux de ta trouvaille.

Tu sais que tout s'écroule et qu'il n'est rien qui vaille
Le pérennel éclat de ton art souverain ;
Prends l'essence de l'être et d'un esprit serein
Fixe-la, sans savoir que la foule te raille.

Pense à demain pourtant : qu'importe un siècle ou deux !
Rien n'existe vraiment. Artiste vaniteux,
Déjà le dernier jour de la Terre se lève.

Demande aux astres morts leur secret redouté.
Ton œuvre est vain, et toi-même, tu n'es qu'un rêve
D'un Dieu qui songe au fond de son éternité.

***

ALFRED JARRY, *Messaline*, roman de l'ancienne Rome. (Paris, édition de la *Revue blanche*.)

On se souvient du tapage fait, il y a quelques années, à propos d'*Ubu roi*. Le public se montra scandalisé des crudités dont foisonnait la pièce. Le roman de Messaline, transporté sur la scène, provoquerait, je pense, les mêmes clameurs. Mais le lecteur s'accommode plus facilement des horreurs qu'on lui sert dans un livre. Et l'on s'imagine aisément les tableaux qu'évoque, de lui-même, et sans qu'il soit besoin de rien inventer, un sujet comme celui-ci.

Messaline ! ce nom seul éveille en l'esprit des scènes de basse



Digitized by Google

luxure, et la page ardente de Juvénal, montrant l'impératrice qui rôde à pas de louve dans l'infâme quartier de Suburre, et quittant la dernière, lassée, mais non assouvie, sa cellule de prostituée, chante dans toutes les mémoires. M. Jarry, à grands renforts d'érudition, refait cette scène et bien d'autres. Il la livre à Mnester, le mime, à C. Silius, et marque d'un fer rouge l'insatiable appétit de cette gouge impériale. Messaline apparaît, en ces chapitres pleins d'une magnifique horreur, comme une grande détraquée, amoureuse de boue et de sang, comme un être monstrueux, rué sans cesse au bestial accouplement. Et sur le fond sanglant de cette histoire de décadence, se détache, falote, la figure de l'imbécile Claude, qui bafouille et bave et s'abrutit dans son lit.

Roman étrange, aux phrases singulièrement brisées, et dont l'érudition, par trop étalée, agace un peu; œuvre curieuse, cependant, et qui s'attache à restaurer une époque de pourriture, de décrépitude morale.

***

*Une âme obscure*, par JEAN DE FERRIÈRES. (Paris, Ollendorff.)

L'auteur nous conte, en ce roman, la vie lamentable d'une femme à travers le siècle. Une longue suite de déceptions, plus cruelles, plus amères les unes que les autres, lui font, après une adolescence douloureuse et abandonnée, une vieillesse misérable et solitaire, sans personne, autour d'elle, à qui confier l'intime souffrance de son cœur, en qui répandre le trop-plein de sa tendresse. Elle a soif d'aimer et d'être aimée, un éperdu besoin de caresses la fait souffrir. Mais l'aumône d'amour qu'elle mendie, cet amour vers lequel tendent toutes ses aspirations, personne ne songe à le lui donner. Son mari, parfait égoïste, ne s'inquiète pas d'elle; elle découvre à sa mère, coquette, indifférente, un passé de vilénie; elle se met à aimer un gamin qu'elle a recueilli et qui, devenu homme, la rudoie, l'exploite et même la vole; elle croit un moment à l'affection d'un homme qui la traite de vieille toquée; ses amis, ses amies sont tous pleins d'hypocrisie. Et ainsi elle est obligée de refouler ses aspirations, de comprimer tous les élans de son

Digitized by Google

cœur. Et son existence se déroule, vide, terne, sans but. Des lectures sentimentales lui procurent un instant des sensations imaginaires, sa faim d'amour est si grande qu'elle s'écrit et s'adresse à elle-même des lettres passionnées, qu'elle lit et relit en tremblant. Devenue avec l'âge plus défiante et plus farouche, elle reporte sur les oiseaux, sur les chiens, enfin sur les bibelots rares et précieux, l'affection dont les hommes n'ont pas voulu et elle meurt, sans qu'une joie, sans que le moindre bonheur ait illuminé la détresse de cette pauvre âme obscure.

Ce roman vaut par la qualité de l'émotion qui s'en dégage : malgré le fond sombre de l'action, l'auteur n'a pas prodigué les effets mélodramatiques : il raconte simplement, en une phrase nerveuse et précise, au tissu serré, et l'impression laissée n'en est que plus profonde.

***

G. OHNET, *Le brasseur d'affaires*. (Paris, Ollendorff.)

Ceux qui aiment les intrigues, les aventures compliquées et habilement combinées, tout ce qui fait, en un mot, la gloire du roman-feuilleton, se délecteront à lire ce nouvel ouvrage du fécond romancier. Ils palpiteront d'angoisse et de crainte à voir le personnage sympathique — il y a des personnages sympathiques dans tous les romans de M. Ohnet — se débattre au milieu de la bande louche des forbans qui cherchent à le corrompre, le menacent dans ses plus chères affections, en veulent même à sa vie. Et ils auront la satisfaction de voir, à la fin, le vice puni et la vertu triomphante — et leur digestion, un moment troublée au spectacle des horreurs commises par d'affreux coquins, s'achèvera sans encombre et tout doucement. Ils remercieront l'auteur de leur avoir procuré de saines émotions et attendront, bourgeoisement, le prochain roman du « Maître ». M. Ohnet a de la chance et il peut se flatter de servir, comme elle le souhaite, une clientèle qui lui reste fidèle. Son *Brasseur d'affaires* compte déjà une bonne trentaine d'éditions. Et il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il

Digitized by Google

aura fait pleurer les sentimentales habituées des cabinets de lecture...

***

LOUIS DUMONT-WILDEN, *Visages de décadence*. (Paris, Lemoigne. — Bruxelles, Lamartin.)

La couverture de ce livre a été illustrée par M. Henry Meunier. Un visage de femme, voilé de mélancolie, se détache sur un fond de grisaille où rien autre n'apparaît, où les choses sont noyées comme dans la brume qui monte, le soir, des lourds marais dormants. Un pli de la lèvre donne à cette pâle figure de résignée une expression de fierté dédaigneuse.

Cette composition résume bien l'impression qui se dégage de l'œuvre de M. Dumont. Le jeune auteur, en une dizaine de contes au charme précieux, narre quelques épisodes de la vie sentimentale. Les personnages qu'il fait parler ne sont pas des jeunes gens qui entrent dans la vie en conquérants, ivres de leurs vingt ans et croyant au succès; ils ont tous des âmes fatiguées et maladives, des cerveaux trop lourds, et ils trouvent vaines toutes les agitations des hommes : *ils ont lu tous les livres*.. Êtres qui ont voulu avoir leur part de l'absolu, mais qui sont las de l'effort et qui voudraient retrouver le petit enfant qu'ils furent autrefois : visages de décadence, enfin. Ces adolescents se sentent des tristesses infinies, ils ont peur de l'amour et du plaisir, et ils prononcent des paroles de vieillard, des phrases désabusées. Et généralement leur mélancolie s'aggrave de celle des choses au milieu desquelles ils rêvent. C'est le décor des villes mortes, des calmes plaines flamandes, des grands parcs solitaires, qui conseillent le découragement, le renoncement à la vie, qui disent la vanité de tous les efforts...

Et les phrases mêmes où l'auteur traduit les lassitudes et les tourments de ces âmes artificielles, trop ornées par la vie passionnée, ont quelque chose de la torpeur des êtres et du milieu, des nuances assoupies les revêtent, des grâces alanguies, le charme des choses qui vont mourir...

Cependant M. Dumont a bien senti ce qu'il y a d'énervant et de dangereux dans l'unique spectacle des décadences. Et

Digitized by Google

lui-même, dans une exquise préface, nous annonce qu'il s'arrache au « poison si finement lénitif de cette atmosphère ». Il s'est d'abord laissé charmer par ces images sentimentales, par ces visages d'automne, ces visages de lassitudes. Mais à présent, il s'est ressaisi. « Je n'ai pas d'abord, dit-il, compris votre sens précis, chers amis imaginaires à qui j'accordai si longtemps ma complaisance : Michel Laruns, Étienne, dilettantes désabusés, dévotement agenouillés devant la femme; Cosen-Doc, qui formas ton âme simpliste dans la résignation de Nieuport; Philippe, amant passionné qui ne sus accepter la douleur; François Vernon, enfant malade, qui compris ton démérite fatal, et toi, Desiderio, prince d'Édonée, qui dédaignas la gloire.

A présent, je sais qui vous êtes. J'ai connu le poison de vos tendresses et qu'il est lâche, quand on a pénétré la décadence, de s'y abandonner sans combat. Aussi j'entends vous renier... »

Déjà, de-ci de-là, et d'un bout à l'autre, me semble-t-il, du *Repentir de l'ascète*, qui clôt le livre, c'est la joie de vivre, le retour à la simplicité, qu'au fond de leur mélancolie, rêvent tous ces êtres. . Un d'eux ne souffre-t-il pas de « ne pouvoir retrouver les lignes simples qui font si magnifiques les caractères primitifs »?

*Visages de décadence* est ainsi comme un miroir de l'âme contemporaine, de l'âme des jeunes surtout, qui, à une minute de son évolution — c'était hier, n'est-ce pas? — fut si fortement influencée par Schopenhauer et Nietszche, par tous les nébuleux pessimistes du Nord, et aussi par les néo-chrétiens. Il est temps que la jeunesse s'affranchisse de la discipline de ces maîtres, qui ne sont pas des professeurs d'énergie et qu'elle ait davantage le souci et le goût de l'action...

On le voit, *Visages de décadence* est loin d'être une œuvre banale et c'est pour nous un plaisir de saluer, en M. Dumont, un écrivain de race qui écrit, parce qu'il a quelque chose à dire et qui le dit bien. Il y a, sans doute, dans son livre de début, des beautés un peu compliquées, trop artificielles, mais l'auteur saura, quand il le voudra « retrouver les lignes simples qui font si magnifique..... toute œuvre d'art ».

Digitized by Google

G. RÉVAL, *Les Sèvriennes. — Un lycée de jeunes filles.* (Paris, Ollendorff.)

Voici deux beaux livres, et qui, outre leur valeur littéraire, ont le mérite d'être une bonne et courageuse action. Le bruit qu'ils ont fait dans le monde universitaire — bombe éclatant dans le sanctuaire de la sacro-sainte Routine — n'est pas encore apaisé; espérons que l'émotion produite se traduira autrement que par des protestations platoniques ou des discussions stériles. Après de pareils livres, c'est des actes qu'il faudrait, d'utiles et généreuses réformes, non des mots, non des pompeuses et vides circulaires ministérielles.

*Les Sèvriennes* ne sont pas, comme on pourrait s'y attendre, une satire de la très haute culture que reçoit, à l'école de Sèvres, l'élite des lycéennes : c'est un tableau sincère et exact — on le sent si bien! — de la vie scolaire, qui a ses jours sereins et ses bourrasques, dans un milieu spécial, curieux à observer et qui n'avait pas encore eu son historien.

Les professeurs, avec leurs qualités et leurs défauts, sont croqués sur le vif; on les voit dans l'originalité — ou la pose — de leur enseignement, leurs tics, leurs manies, leurs gestes, jusqu'au son de leur voix, dirait-on, sont saisis, fixés comme en un instantané. On comprend que certains amours-propres aient crié... Mais l'auteur, ici, n'a pas eu, à dessein, la plume malveillante, son seul souci a été d'être vrai, de montrer, comme il le dit, l'école toute nue.

Les jeunes filles sont étudiées depuis leur entrée à Sèvres jusqu'à leur sortie et c'est là surtout qu'apparaît la maîtrise de l'auteur. Rien, en effet, n'était plus délicat à observer que la transformation de ces êtres inachevés, « dans l'aube déjà resplendissante de la pensée qui s'éveille, à ce moment extraordinaire, où soudain l'esprit atteint sa puberté, moment d'orgueil immense, où la jeune fille se croit assez forte pour marcher seule dans la vie ». Chez quelques-unes, l'étude ouvre le cerveau sans que la pensée s'élève, s'affranchisse; d'autres et c'est celles-là, le plus souvent, que « l'autorité supérieure » traitera en révoltées, cultivent leur moi, organisent leur vie intellec-

Digitized by Google

tuelle et morale, cherchent dans leur ciel une étoile, se forment un idéal, fier et hautain, qui les aide à vivre libres, fières, sous la seule loi de leur conscience.

Et sur cette vie à Sèvres, en cette retraite charmante, en cette maison laborieuse, Mme Gabrielle Réval a écrit un livre amusant, instructif, irrévérencieux, quelquefois, mais tendrement irrévérencieux. Sa langue est franche, ennemie des pudibonderies, pleine de verve : le mot propre ne lui fait pas peur. On sent là un esprit droit, une nature élevée et indépendante, très peu respectueuse des *fô-ôrmes*, inexorable devant toute hypocrisie.

Ce caractère se retrouve, et mieux marqué encore, dans *Un lycée de jeunes filles*. Mais il y a, ici, plus de pitié, plus de passion, et si on y trouve moins de pittoresque, par contre, il y a plus de profondeur, et ce livre, où l'auteur dit le triste roman de ces jeunes diplômées qui, encore enchantées du rêve qu'elles firent, tombent sans famille, sans amis, dans la plus terrible réalité, a une portée sociale beaucoup plus haute. Non pas, comme on l'a cru, que Mme G. Réval y fasse le procès de l'enseignement laïque au profit de l'enseignement religieux. Tel est loin d'être son dessein. Si le professeur-femme dans les petites villes, surtout, est enveloppé de haine et de défiance, abreuvé d'injures et victime des plus infâmes calomnies, c'est que la terre n'est pas remuée encore où doit tomber la semence qu'elle est prête à répandre généreusement. Affranchie elle-même de toute routine et de tout préjugé, elle trouve devant elle un monde hostile, fermé à toute idée nouvelle, incapable de comprendre le sacerdoce de ces femmes qui rêvent d'affranchir leurs sœurs et, du même coup, d'affranchir le troupeau humain, trop habitué à sa chaîne.

La société n'est pas mûre pour ce haut et libre enseignement. Et l'administration elle-même étrangle et jette à l'assistance publique celles qui, trop fières pour accepter le pharisaïsme des doctrines officielles et capituler avec leur conscience, rêvent de libérer les intelligences, de les mettre à la garde de l'honneur et de la raison, osent commettre le

Digitized by Google

crime impardonnable de ne pas trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles...

De graves pensées surgissent en l'esprit à chaque page de ce livre, œuvre de sincérité, de passion, d'espoir. Et l'on ne songe pas un seul instant à secouer le charme douloureux émanant de ces pages, qui prêchent — mais de façon vivante et dramatique — la justice, l'amour, l'égalité.

* * *

MAURICE DES OMBIAUX, *Le joyau de la mitre.*

Ce joyau, c'est Balbine, la belle amie du prince-évêque de Liége. Avec une spirituelle et charmante bonhomie, en des pages colorées et savoureuses, l'auteur conte, en ce roman qui fait revivre les mœurs wallones d'antan, les amours de cette « belle et honneste dame » avec son seigneur et maître, et un jeune batteur de cuivre, Alain de Dinant, fameux en l'art de dinanderie.

C'est au XIV^e^ siècle que se place cette histoire, au moment de la querelle des Awans et des Waroux. Mais le romancier ne s'est pas asservi à un scrupuleux respect de la vérité historique : il emprunte à diverses époques leurs mœurs et coutumes, montrant ainsi l'unité de l'âme wallone, dont les éléments essentiels se retrouvent, toujours pareils, dans le présent comme dans le passé de la race. Ce livre symbolise admirablement l'esprit de la vieille cité mosane : le peuple y est spirituel, goguenard, toujours de bonne humeur et le cœur sur la main, toujours prêt à fronder le pouvoir. La joie et la gaieté, c'est bien l'âme du Wallon. Et cette âme chante en tous les tableaux, pleins de vie et de cette jolie lumière qui caresse la ligne harmonieuse des coteaux de Wallonie, que M. des Ombiaux a brossés de son pinceau alerte et jovial. Tableaux de batailles, processions, cortèges, fêtes populaires avec, naturellement, le cramignon traditionnel, danses et ripailles, beuveries et mangeries, tout cela est d'un pittoresque amusant, respire la santé, la joie de vivre.

C'est saint Aubin, surtout, qui incarne l'âme populaire : un saint qui n'a rien de l'anachorète, patron des buveurs, qui

Digitized by Google

a toujours soif, facétieux, bon enfant, serviable, complaisant aux amours, un de ces philosophes populaires que le peuple, aujourd'hui encore, vénère, auquel il continuera d'offrir des offrandes et de naïves prières, malgré tous les efforts de l'Église pour attirer vers d'autres saints, plus impersonnels et plus froids, trop parfaits, son culte et ses croyances. Le bonhomme fait un peu penser à l'amusant Jérôme Coignard de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, d'Anatole France. Mais pour faire vivre cette intéressante figure, l'auteur n'a pas eu besoin de s'inspirer du roman français, il n'a eu qu'à puiser, et à pleines mains, dans le trésor des traditions locales, si intelligemment rassemblées par les folkloristes.

Si Balbine est le joyau de la mitre, on peut dire, sans exagération, que saint Aubin est le joyau du roman.

***

CAMILLE LEMONNIER, *Le vent dans les moulins*. (Paris, Ollendorff.)

Si le *Joyau de la mitre* exalte la race wallone, c'est la Flandre, la « douce mère Flandre » qui respire et palpite en ce nouveau roman de M. Lemonnier. Comme, en lisant ces deux œuvres, on sent bien les différences profondes qui séparent les deux races! Le Flamand est têtu, tenace, lent à penser et à agir, replié sur lui-même, rêveur, mélancolique, attaché à la terre qu'il aime avec passion. Les idées nouvelles n'entrent que péniblement et à la longue en son cerveau, façonné depuis longtemps par ses maîtres, le seigneur et le curé, à l'obéissance muette; les difficultés, les misères de la vie ne lui enlèvent pas sa douceur passive et résignée de bête usée au labour, mélancoliquement, il accepte sa destinée. Il n'est pas gai : cependant, comme tout le monde, il a ses heures de joies et de liesse. Mais c'est une joie bruyante et sauvage, avec quelque chose de brutal : le vieux cœur des Jacqueries tressaille encore aujourd'hui chez ces fils de la terre. Dries Abbeels lui-même, le doux rêveur du roman, songe, en découvrant les misères qui l'entourent et qui révoltent son âme éprise de justice, aux soirs de tuerie quand les *Kerels* sortaient des bois...

Digitized by Google

Il y a, cela va de soi, d'autres éléments encore qui composent l'âme flamande, mais M. Lemonnier n'a pas eu le dessein de faire, en son roman, la psychologie complète du vieux peuple des Flandres. Il le connaît admirablement et semble avoir communié avec l'âme des petites gens surtout, de ces humbles existences des hameaux, serfs des semailles et des labours, toute la vieille humanité des campagnes. Dans la peinture de ces hommes simples, au geste lent, à la parole rare, dont la vie se déroule, par le soleil et par la pluie, au grand air qui tanne leur peau, ou dans les petites maisons basses où ils fument des pipes, M. Lemonnier met une cordiale et intime humanité. C'est le réalisme plein de sympathie des vieux peintres flamands, dont les tableaux de genre sont merveilleux. Ceux qu'a brossés, avec amour, notre grand romancier — et il y en a beaucoup — sont revêtus de la beauté des chefs-d'œuvre. C'est comme ses paysages : quelle maîtrise, quelle perfection ! Cela sent à plein nez la nature, comme il dit lui-même du vieux Kokx, le peintre naïf et sincère des campagnes flamandes. On dirait qu'il l'aspire délicieusement, cette terre de la mère Flandre. Il la chante, et son roman est un poème, un hymne auguste et religieux à la glèbe sacrée. Et ce qui donne à ses descriptions une saveur particulière, c'est qu'elles sont presque toujours symboliques. Dries Abeels se dit que tous les travaux de la terre, à chaque saison, ont un sens mystérieux qu'il cherche à pénétrer. Et il finit par comprendre ce que dit la chanson du vent dans les moulins : que tout homme doit travailler, comme le ruisseau coule, comme le moulin tourne. C'est le secret du bonheur. Et ce premier article de l'Évangile nouveau, rêvé par Dries Abeels et ses amis, on peut le considérer comme résumant la philosophie du livre.

*Le vent dans les moulins* est une des plus belles choses qu'il nous ait été donné de lire en ces derniers temps.

***

E. BOUTMY, *Psychologie du peuple anglais*. (Paris, A. Colin.)

On sent que cette *Psychologie du peuple anglais* est faite par un esprit pénétrant, habitué à remonter aux causes les plus

Digitized by Google

lointaines. On sait, d'autre part, que M. Boutmy a fait de longs séjours en Angleterre et son livre acquiert par là une plus haute valeur. Dans ce consciencieux travail, M. Boutmy étudie d'abord les éléments qui, par leurs lentes et successives combinaisons, ont servi à composer le caractère de l'Anglais dans les premiers temps de son histoire ; ensuite, il s'attache à retrouver, à travers les changements survenus au cours des siècles, ces éléments primordiaux dont l'influence, en dépit des apparences, continue à se faire sentir. Et il explique ainsi toute la vie anglaise : civile, politique, religieuse, militaire. N'est-il pas piquant de voir apparaître, derrière l'Anglais moderne, l'ancêtre au grand corps blanc perpétuellement baigné d'air humide, qui s'offrait, presque sans réagir, et pour ainsi dire tout neuf, à l'action des causes extérieures? C'est ce fond permanent de la race qu'a très bien saisi l'auteur, ce qu'elle demeurera dans tous les temps, quelque forme qu'elle revête — démocratie ou oligarchie, monarchie ou république, pays de libre-échange ou de droits protecteurs. La conclusion de son livre nous paraît inattaquable : la physionomie de l'Anglais, d'après M. Boutmy, gardera toujours, sous le masque changeant, certains caractères durables. « Ces caractères, ajoute l'auteur, sont l'effet de causes plus fortes que la volonté des hommes et que le jeu des événements. »

***

*Portraits intimes* (5e série), par A. BRISSON. (Paris, A. Colin.)

M. A. Brisson nous donne aujourd'hui la cinquième et dernière série de ses *Portraits intimes*. Cette nouvelle galerie de portraits n'est pas moins amusante à parcourir que les précédentes. Certes, il ne faut pas s'attendre à rencontrer, dans ce volume, des pages de haute critique, des aperçus originaux et variés sur le mouvement littéraire contemporain : M. Brisson ne vise pas si haut. C'est un curieux de reportage littéraire, un infatigable interviewer ; seulement, il se fait que ses conversations avec les célébrités du jour — ou de la veille — offrent un intérêt bien supérieur à ces légères et frivoles interviews que

Digitized by Google

prennent, avec une inintelligence souvent évidente, tant de journalistes... Elles fourmillent de renseignements précieux, dont l'historien des lettres pourrait bien, un jour, faire son profit. Il y a là une mine d'anecdotes, de souvenirs, de bons mots, documents biographiques et psychologiques de haute valeur. Telles les pages consacrées à de Curel, à Feydeau, à Brieux, à Rollinat, à Offenbach, à tant d'autres encore. Car — et ce n'est pas le moins amusant —, dans cette série se coudoient les personnalités les plus variées et les plus inattendues : des auteurs dramatiques, des romanciers, des poètes, des artistes, et... le doyen des pompiers de France, le ferblantier de Georges Sand, M. Lassouche, marchand de curiosités, M. Clodomir, le danseur de l'empire, aujourd'hui « marchand de gouttes » à l'enseigne du *Vieux Cloloche*... Cette bigarrure fournirait, si l'on voulait, ample matière à philosopher. Ce n'est pas sans malice que M. Brisson a ainsi rassemblé tant de noms qui hurlent de se voir accouplés... Du reste, si ses jugements sont imprégnés d'un optimisme aimable et indulgent, l'ironie n'en est pas absente et une pointe de causticité nous avertit, par moments, d'être sur nos gardes...

***

Vicomte SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *La genèse d'un roman de Balzac : les Paysans*. (Paris, Ollendorff.)

Elle est navrante l'histoire de ce chef-d'œuvre né et grandi au milieu de difficultés de tout genre : difficultés matérielles, luttes de l'auteur contre la fatigue, l'énervement, la maladie, lutte aussi du mot avec l'idée, de Jacob contre l'Ange.

M. Spoelberch, érudit passionné, aux tiroirs pleins d'inédits, était mieux placé que tout autre pour nous conter l'éloquente odyssée des *Paysans* Il nous fait connaître la première version, demeurée jusqu'ici dans les cartons, de ce roman que Balzac tenait pour le plus considérable de ceux qu'il avait résolu d'écrire. Elle eut pour titre, d'abord : *Le grand propriétaire*, puis *Qui a terre, a guerre*. Ces pages, que publie intégralement le savant chercheur, diffèrent essentiellement de la profonde étude que tout le monde connaît, c'est un crayon,

Digitized by Google

une esquisse, un brouillon, mais un brouillon de génie. Et grâce aux documents précieux et patiemment rassemblés que nous possédons maintenant, nous pouvons, avec la plus grande facilité, nous expliquer l'ampleur que le sujet a prise peu à peu dans la pensée du puissant auteur de *la Comédie humaine*.

Le roman parut dans la presse, sous le titre : *Qui a terre, a guerre*. Ce fut, pour Balzac, une époque douloureuse. De nombreuses lettres, presque toutes inédites, nous initient aux démêlés de l'auteur avec M. de Girardin. A chaque instant des questions d'intérêts, l'amour-propre, la vanité faisaient surgir entre ces deux hommes des chocs, des conflits, que la charmante Mme de Girardin apaisait momentanément, mais qui finirent par du papier timbré et la brouille complète. Cette partie du livre de M. Spoelberch est du plus haut intérêt.

Balzac n'acheva pas son œuvre et rien n'est dramatique comme le récit des efforts tentés par l'écrivain pour donner aux *Paysans* une fin digne du reste. Douloureux aussi le récit des démarches faites par la veuve du grand homme pour arriver à faire mettre la dernière main à ce chef-d'œuvre.

Des recherches comme celles auxquelles s'attache passionnément M. Spoelberch de Lovenjoul sont de la plus haute utilité : elles nous font pénétrer plus complètement dans l'intimité des écrivains et nous apprennent à les admirer et à les aimer davantage pour leur patient labeur.

***

AD. VAN BEVER et PAUL LÉAUTAUD, *Poètes d'aujourd'hui*. 1880-1900. Morceaux choisis. (Paris, Société du *Mercure de France*.)

Les poètes de ces vingt dernières années, dont les œuvres ont paru en des éditions de luxe, difficilement abordables ou sont demeurées éparses en des revues éphémères et ignorées du grand public, doivent de la reconnaissance à MM. Van Bever et Léautaud : ils ont enfin leur anthologie, et grâce à eux, leurs noms, escortés de quelques poèmes de choix, vont voler sur les lèvres des hommes. Et ce n'est que justice. Car enfin, ces jeunes poètes sont longtemps restés fermés au

Digitized by Google

public, un peu, il est vrai, par leur propre faute, à cause de leurs doctrines passablement absconses; mais il n'est pas moins vrai, d'autre part, qu'ils ont apporté, par réaction contre les exagérations des suprêmes Parnassiens, de nouvelles façons de sentir et de voir. Parmi eux, beaucoup ont exagéré et, par ricochet, rendu ridicules les sérieux essais de réforme tentés par quelques-uns que n'enchantait plus la poésie trop plastique, trop bien œuvrée des prêtres du Parnasse. Et bien des poèmes, qui n'avaient d'autre prétention que d'épater le bourgeois, ont mérité l'éternel oubli. Mais une fois qu'on se fut dégoûté du bizarre et de l'extravagant, folle écume moussant sur une liqueur étrange, mais de prix, on fit le triage du bon et du mauvais, et l'on vit, malgré l'opposition irréductible de quelques-uns, que l'on avait affaire à de vrais poètes, de tendances diverses, et qui avaient écrit d'admirables choses.

Il suffit de parcourir le livre de MM. Van Bever et Léautaud pour s'en convaincre. Certes, tout n'y est pas également beau, et telle pièce qui figure en belle place eût pu, nous semble-t-il, être citée en note, à titre de curiosité, plutôt que comme un échantillon de belle et simple poésie. Mais cela est affaire d'impression et de goût personnels.

Rendons plutôt justice à l'impartialité des auteurs qui ont accueilli, dans leur ouvrage, les poètes les plus divers : Verlaine et Mallarmé, P. Gregh, Raymond de la Tailhède, H. de Régnier, P. Valéry, G. Kahn, E. Verhaeren, Vielé-Griffin, Francis Jammes, Maurice Magre, Paul Fort, H. Barbusse, P. Quillard, Samain, C. Guérin, de Montesquiou, Rodenbach, Retté, Rimbaud, Herold, etc., etc.

Cela témoigne, de leur part, d'une admiration intelligente et d'une large sympathie. Les notices, surtout, ont du prix; on avait si peu de renseignements sur les « poètes d'aujourd'hui ». Maintenant qu'on connaît mieux leur visage, leur poésie nous paraîtra plus humaine et moins nébuleuse.

Pour tout cela, MM. Van Bever et Léautaud ont droit à toute notre gratitude et leur livre a ce grand mérite d'être venu à son heure.

Digitized by Google

A. ALBALAT, *La formation du style par l'assimilation des auteurs*. (A. Colin.)

Dans un précédent ouvrage, *L'art d'écrire enseigné en vingt leçons*, dont le succès a été considérable, M. Albalat avait exposé une méthode de style déduite de règles et de procédés généraux. Le nouveau livre qu'il présente au public a pour but non plus, comme il le dit lui-même, d'enseigner l'art d'écrire *en soi*, mais de montrer, au point de vue de la pratique, *comment* on peut apprendre à écrire en étudiant et en s'assimilant les procédés des bons écrivains, soit dans le style descriptif, soit dans le style abstrait.

Rechercher et trouver ces procédés dans les œuvres des auteurs célèbres, tant anciens que modernes, les analyser, les décomposer avec une précision souvent minutieuse, puis faire voir selon quelles lois ils s'appliquent, tel est le but de ce livre.

Bien que l'auteur, à chaque instant, fasse, et avec raison, le procès des manuels et des traités, bien qu'il insiste pour qu'on rompe enfin avec la routine, il ne nous semble pas qu'on rencontre, en cet ouvrage de M. Albalat, des nouveautés bien hardies, et il nous y paraît médiocrement révolutionnaire. Les conseils qu'il donne sont excellents, mais non inédits, et M. Albalat se ferait singulièrement illusion s'il croyait les avoir inventés.

Quel est le professeur de rhétorique qui n'ait pas dit à ses élèves que la lecture, l'imitation, le pastiche, la description, l'amplification, l'antithèse, que sais-je encore, ne doivent pas être négligés si l'on veut se former à l'art difficile d'écrire? Il est vrai qu'il est toujours utile de le redire. Et des conseils qui se présentent sous la forme agréable que sait leur donner M. Albalat, illustrés qu'ils sont de nombreux exemples empruntés aux écrivains les plus variés de toutes les époques, ont plus de chance d'être écoutés que ceux donnés pédantesquement par d'ennuyeuses « rhétoriques ». J. V.

Digitized by Google

# LE MOIS POLITIQUE

Connaissez-vous un journal franco-belge, qui s'intitule *la Raison?* Titre plein de modestie et dont les promesses sont largement tenues; car, moyennant 3 francs l'an, on peut, en lisant *la Raison*, se faire des convictions rationalistes pour le restant de sa vie. Ce n'est pas, on le voit, acheter trop cher une denrée rare.

La méthode des rédacteurs de *la Raison*, à la tête desquels figurent M. Charbonnel et M. Furnémont, est une méthode plutôt simpliste. Elle consiste dans la cueillette facile des insanités et des gredineries dont sont responsables un certain nombre de mauvais prêtres et de moines et nonnettes inintelligents. Tantôt on nous initie aux exploits d'un Flamidien plus ou moins authentique, tantôt on nous donne l'extrait scandaleux d'un livre de confesseur, tantôt d'un sermon joyeux, tantôt d'une circulaire drôlatique, promettant le ciel ou quelque guérison au prix d'une obole ou d'une prière particulière. Ainsi, selon la croyance de ces incrédules, indifférents sur le choix des moyens, s'infiltrera dans l'âme des lecteurs et des lectrices le doute profitable, commencement de la sagesse vulgaire.

Est-ce tout? Non encore. Car *la Raison* imprime les dissertations nébuleuses d'un économiste qui en remontrerait à Jean-Paul Richter pour l'originalité de ses déductions *in abstracto;* les harangues lyrico-épiques d'un poète parisien qui faillit payer de sa peau des paradoxes funambulesques sur l'anarchie; les engueulades colorées de M. Urbain Gohier, et bien d'autres déclamations tonitruantes ou doucereuses, dont les auteurs, professionnels ou dilettantes de l'article de fond, se paient l'aimable divertissement dans ce journal.

Digitized by Google

Je crois donc qu'il faut lire *la Raison*, cela ne servît-il qu'à nous montrer à quel point la propagande de la pensée libre est malaisément compatible avec le développement des formes démocratiques de la société. Si je ne craignais d'être jugé paradoxal moi-même, je dirais que cette propagande est en recul aujourd'hui sur ce qu'elle était aux environs de 1700, lorsque Bayle publiait son admirable *Dictionnaire critique*, ou bien un peu plus tard, lorsque d'Alembert rassemblait dans son étonnant pamphlet contre les jésuites tout un faisceau de flèches habilement acérées, ou encore que J.-J. Rousseau défendait, avec une emphase si belle et si généreuse, la religion de la nature contre les constructions idéologiques des philosophes.

Les conditions de la vie ont changé, il est vrai, depuis cent et quelques ans. Les encyclopédistes parlaient à la conscience d'une classe, qui était la leur ; ils prêchaient des aristocrates de nom, de rang ou d'intelligence comme eux-mêmes ; ils n'avaient cure des paysans ni des artisans des villes. Quand ils nous peignaient les premiers, c'était à la façon de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, sur le mode élégiaque et avec des couleurs tendres, dont l'habile artifice échappait à toute confrontation avec la réalité. Et, d'autre part, on sait ce que pensaient des rustres épars sur leurs domaines le baron d'Holbach et le châtelain de Ferney. Dans les cités l'instruction était toute « cléricale », et il faut attendre 1789 pour que des bribes échappées aux catéchismes révolutionnaires se figent sur les lèvres mal desserrées des petites gens.

Avec un nouvel état social aurait dû, semble-t-il, coïncider une nouvelle forme de la vulgarisation des doctrines libre-penseuses. Il n'en a rien été, et l'échec relatif de ces doctrines n'a pas d'autre cause manifeste. Pour convaincre ceux qu'une longue ascendance a familiarisés, dès le berceau, avec la pratique d'un culte, il n'y a que deux moyens plus ou moins efficaces. Il y a le prêche et il y a l'exemple, et peut-être l'exemple, de par les lois bien connues de l'imitation, est-il, sur de frustes mentalités, d'un poids plus déterminant que l'initiation doctrinale. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir à tous



Digitized by Google

les étages de la vie sociale le mimétisme opérer avec cette force irrésistible, qui est la force de l'instinct : habits, nourriture, modes passagères ou coutumes opiniâtres, tout se modèle, jusqu'au type ethnique, sous le coup de pouce donné de haut. Et dans une même couche de la race, l'enfant simule le geste du père, l'adolescent s'essaie aux usages des aînés.

Voilà où gît donc, en très grande partie, la solution du problème de l'émancipation morale des foules. Or, quelles leçons reçoivent-elles chaque jour, ces foules, de la part de ceux qui s'instituent bon gré mal gré ses éducateurs, qui se disent bien haut et se croient émancipés du dogme? Elles voient les bourgeois de haut vol, dans chaque occurrence où la vie privée s'extériorise et devient une sorte de spectacle pour autrui, se conformer aux convenances religieuses, dont ils ne savent assez vertement critiquer le respect chez le voisin. Elles les voient confiant leurs fils aux collèges catholiques, cloîtrant leurs filles au Sacré-Cœur, les mariant devant un autel paré de fleurs et illuminé de cierges ; elles les voient, le plus souvent, réclamant ou acceptant, à l'heure suprême, les secours d'une foi qu'ils ont décriée pendant toute leur vie.

Le dernier échantillon de ces mœurs contradictoires nous fut fourni précisément par l'un des plus notoires parmi les amis de *la Raison*. M. Jaurès, l'orateur socialiste français, a épousé une croyante, et il a permis à sa femme d'élever sa fille dans la religion catholique. Toute la presse s'est occupée, avec une véhémence de polémique qui touchait parfois à l'injure, de ce cas singulièrement démonstratif, et, dans *la Raison* même, on a pu entendre tel ami de M. Jaurès se faire l'avocat d'office du brillant *leader*, tandis que tel autre jouait, d'office aussi, le personnage d'une sorte de Fouquier Tinville, requérant contre lui avec une implacable sévérité.

J'ai honte et dégoût de sonder les replis d'une âme, même de l'âme d'un homme « public », et je n'insiste pas sur ce qu'il y a d'incorrect, peut-être de répugnant et pourtant d'hygiénique aussi dans la lessive qu'on a faite l'autre jour. Le linge de M. Jaurès n'est pas marqué à mes initiales, et qu'il fleure la lavande ou qu'il soit souillé de la fange des ruisseaux, peu me

Digitized by Google

chaut, à moi, qui n'ai ni sa notoriété, ni ses intimes contradictions.

Mais je veux simplement retenir de cette anecdote la vanité des efforts d'une chapelle, dont les officiants sont si mal assurés contre les retours offensifs du soi-disant mal, qu'ils combattent avec tant d'entrain chez autrui. En vérité, tant que le bataillon carré des *libertins*, comme on disait au grand siècle, sera composé de la sorte qu'il est, il n'y aura pas beaucoup à redouter pour les idées et les pratiques traditionnelles.

Au surplus, les rédacteurs de *la Raison*, non contents de cette contradiction qui n'est peut-être pas celle du seul M. Jaurès parmi eux, semblent ignorer qu'ils en nourrissent une autre, plus redoutable, au fond d'eux-mêmes. Ces gens, qui se disent chargés de libérer notre mentalité du faix séculaire des préjugés religieux, se font les propagateurs d'une religion nouvelle. Le socialisme des foules n'est, ne peut être une philosophie; il se résume dans un idéalisme vague, un désir inassouvi de changement au mieux; on l'a trop dit pour qu'il faille le répéter : le socialisme est la doctrine du paradis sur la terre, et sous peine de s'appeler la *Déraison*, la feuille de MM. Charbonnel et consorts devrait bien nous épargner l'apologie d'un travestissement de dogmes et de pratiques, allant des lois de Marx, si bien qualifiées par M. Bernstein, jusqu'aux premières communions rouges.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

# PETITE CHRONIQUE

**Les théâtres.** — Les théâtres ont ouvert leurs guichets; c'est du moins le cas pour la Monnaie, qui, fidèle à une longue tradition, nous convia dès le 5 septembre, à une reprise de *Lohengrin*. Qu'il est loin, le temps où les *Huguenots* ou *Guillaume Tell* s'imposaient sans contredit pour cette première épreuve! Pourtant, ménagers des susceptibilités de quelques barbons, MM. Kufferath et Guidé nous réservaient pour les lendemains d'une soirée wagnérienne *Faust*, le *Chalet* et *Rigoletto*, c'est-à-dire les œuvres-types de l'art italien et de l'art français de 1848 à 1870. Faut-il se fâcher de ces précautions directoriales? Ce serait, en vérité, puéril. Un théâtre lyrique est une grosse entreprise, et de clientèle aussi bigarrée que sourcilleuse. Pour un wagnérien intrépide qui se délecte à l'audition de la *Walkyrie* on compte dix wagnériens d'eau douce qui préfèrent ingénûment *Lohengrin* et *Tannhäuser*, et que de fanatiques de Meyerbeer et de Rossini pour un rallié à la première manière du maître allemand! Il a y donc toute une échelle esthétique, nous menant de la paresse apeurée des abonnés sexagénaires à l'intransigeance candide des novateurs quand même, et les directeurs de la Monnaie, qui ont si habilement manœuvré en 1908-1901, ne manqueront pas de souplesse ingénieuse en 1901-1902.

*Lohengrin* a été un succès de rentrée pour Mme Litvinne et M. Dalmorès, une révélation vocale pour M. Séveilhac (l'an dernier les barytons furent inférieurs à la Monnaie) et une épreuve très honorable pour le reste de l'interprétation. Dans *Rigoletto* on a retrouvé M. Albers, chanteur et comédien d'élite, et dans le *Chalet*, on a subi la vieillerie des ritournelles romantiques, grâce à M. Belhomme, dont la voix de basse chantante, la verve très sincère et l'expérience scénique ont triomphé de l'ennui que dégage cet acte interminable. Enfin, si *Faust* ne nous a rien appris de particulier sur M. Imbart de la Tour, dont tout Bruxellois informé connaît la grande sûreté vocale, on a eu la joie — quasi patriotique — d'y observer les très réels progrès de Mlle Paquot, qui avait fait dans *Don Juan* un début si sensationnel l'hiver dernier. Un art des demi-teintes, du dramatique mieux soutenu et contenu, la voix toujours ample et généreuse,

Digitized by Google

voilà, avec la jeunesse, ce qui a surtout plu en Mlle Paquot. C'est à elle, tout pesé, et à M. Dalmorès que semble acquise, dès cette aube d'hiver, la grande faveur du public.

Des autres théâtres nous ne dirons plus mot à cette place, un nouveau collaborateur, M. Robert Sand, devant y consacrer désormais des chroniques mensuelles, où un peu de philosophie et beaucoup de souvenirs anecdotiques se mêleront a l'actualité des jugements. R.

---

## BIBLIOGRAPHIE.

### Quelques remarques à propos de la formation du style (1).

Il faut lire, a-t-on dit et redit, pour se former un style, il faut s'assimiler les bons auteurs. C'est là un principe que tous les *manuels de littérature* reprennent pour leur compte. Mais, la plupart du temps, ils s'en tiennent à ce vague conseil, laissant le soin de l'interpréter pratiquement à la perspicacité de ceux qui le suivront. Et, sans doute, ils sont sages de ne pas restreindre la liberté de ceux-ci par des règles plus précises, s'il est vrai que chaque esprit trouve dans la lecture d'un livre un profit différent selon sa qualité, comme aussi selon le genre et le degré de la culture qu'il a préalablement reçue.

Pourtant, M. Antoine Albalat, qui naguère, résolvant, au moins avec beaucoup de crânerie, un très difficile problème, nous donnait *L'art d'écrire enseigné en vingt leçons*, entreprend aujourd'hui de nous montrer « comment on peut apprendre à écrire en étudiant et en s'assimilant les procédés des bons écrivains ». Lecture, imitation, pastiche, description, amplification, antithèse, voilà les points essentiels sur lesquels porte son nouvel exposé : *La formation du style par l'assimilation des auteurs*.

Il n'est pas toujours aisé de saisir la pensée exacte de l'auteur. Quand on croit la tenir, on ne tarde parfois pas à constater qu'il n'en est rien : un peu plus loin, il semble dire le contraire de ce qu'il a avancé précédemment.

Il en est ainsi notamment dans le chapitre sur la lecture, où il passe en revue les différentes méthodes préconisées jusqu'ici, entre autres celle qui consiste à faire « un recueil d'expressions choisies » et celle qui recommande d'extraire « des pensées saillantes ». D'après

(1) ANTOINE ALBALAT, *La formation du style par l'assimilation des auteurs*. Paris, A. Collin, 3 fr. 50.

Digitized by Google

M. Albalat, ces méthodes sont mauvaises : « Ce qu'on doit chercher, c'est à s'assimiler le *ton*, la *tournure d'esprit*, la *sensibilité*, le *procédé intime et caché*, qui fait trouver précisément le genre de beautés qu'on admire (1)... Il faut lire, écrit-il encore, pour découvrir, admirer et *s'assimiler le talent* (2). »

Il y a là de quoi nous étonner : s'assimiler la tournure d'esprit, la sensibilité, le talent d'autrui, nous paraît totalement impossible. Étant purement personnelles, innées, ces qualités ne sont-elles pas inassimilables? A vouloir les prendre chez les autres, on force sa nature, on n'aboutit qu'à se donner un air emprunté, à perdre son originalité propre.

Mais ce que nous croyons vrai, c'est que la lecture de certains écrivains *éveille* et *développe* le *talent qui sommeille en nous*. Nous avons parfois de secrètes affinités intellectuelles avec l'auteur, ou des manières de penser et de sentir radicalement opposées aux siennes. En entrant en contact avec lui, nous prenons nettement conscience de ces affinités ou de ces oppositions, nous sommes entraînés dans sa voie par sympathie, ou nous allons en sens inverse, aiguillonnés par une antipathie instinctive. C'est à la lecture des *Martyrs* de Chateaubriand, ressuscitant les vieux âges, qu'Aug. Thierry avoue avoir reconnu sa vocation d'historien.

Non, on ne *s'assimile* pas le *talent* d'un auteur; on étudie celui-ci surtout pour surprendre les *secrets de son art*, lequel seul est assimilable. C'est ici que l'imitation joue un rôle considérable, comme du reste M. Albalat l'a fort bien montré par de nombreux exemples, spécialement ceux de Virgile, Racine, A. Chénier, Lamartine.

Tout écrivain commence par être imitateur avant de devenir soi. L'originalité vraie n'arrive qu'avec le temps, la maturité, à la suite de longs efforts. Mais d'abord on tâtonne, on cherche un guide. Même la première imitation est souvent purement servile, un pastiche. M. Albalat avec raison recommande celui-ci — à titre de simple exercice littéraire, bien entendu — et il en fournit de curieux spécimens.

Cette imitation matérielle porte exclusivement sur la forme, qu'on finit par s'assimiler assez complètement. On a beau dire qu'il s'agit d'être *personnel* en écrivant : on ne se crée pas un *style à soi* du coup; il faut nécessairement commencer par s'initier chez les bons écrivains à la technique de la phrase, au vocabulaire, à toutes les ressources de la langue. Certes, la série des formes de la phrase n'est pas épuisée, elle ne le sera jamais; quand on a du talent réel, on en crée

(1) Page 5.
(2) Page 15.

Digitized by Google

toujours de nouvelles; seulement il faut d'abord avoir dérobé leur secret à ceux qui les premiers ont été créateurs.

Mais si le pastiche même est un excellent exercice pour le débutant, pourquoi lui défendez-vous de collectionner « des expressions choisies », des tournures, ne fût-ce que pour servir à cette sorte d'entraînement? D'ailleurs, quand on tentera d'être original en écrivant, les formes recueillies chez les autres pourront encore être parfaitement utilisées. Sans doute, il ne s'agira pas, par exemple, pour les expressions d'emprunt, de les « plaquer » au hasard dans la phrase, mais de les fondre si bien dans notre style, par leur parfaite convenance à l'idée, qu'elles aient l'air d'être spontanées, naturellement jaillies de notre propre cerveau. M Albalat lui-même, chose singulière, après avoir condamné les « recueils d'expressions », approuve ailleurs cette méthode et rappelle l'heureux usage qu'en ont fait de grands écrivains. « L'imitation, dit-il, consiste *à transporter et à exploiter dans son propre style les images, les idées ou les expressions d'un autre style.* C'est le procédé le plus général, le plus efficace, le plus courant dans l'art d'écrire [1] »... « Becq de Fouquières nous apprend que Chénier collectionnait les images des anciens pour les transposer chez lui [2]. »

S'il est bon, à certaines conditions, d'emprunter aux meilleurs auteurs leur forme, il y a aussi grand avantage à s'approprier leurs idées. M. Albalat le déclare en plus d'un endroit, et Becq de Fouquières, dont il invoque à ce propos l'autorité, écrit : « Il (A. Chénier) les (auteurs grecs) étudiait, les annotait, se promettant d'imiter ce passage, de développer cette pensée, de s'approprier telle ou telle expression; souvent il en faisait des extraits [3]. » Et, plus haut, notre auteur désapprouve les extraits!...

Certes, il y a l'imitation servile, qui tue toute originalité. Mais il y a aussi celle qui est libre, intelligente, qui est « une continuelle invention ». L'imitateur habile, prenant chez autrui fond et forme, jette ces matériaux dans son propre creuset, où ils entrent en fusion et d'où ils sortent transformés. Ainsi on reste original tout en imitant; l'exemple des grands écrivains en est une preuve éclatante.

Mais parmi les auteurs à lire, qu'on peut imiter, dans le bon sens du mot, lesquels faut-il choisir? Ceux qui sont de nature à être facilement assimilés, c'est-à-dire qui nous livreront le plus sûrement les secrets de l'art d'écrire : telle semble être la réponse logique. Et je crois que c'est aussi la pensée de M. Albalat. Mais, ici encore, elle n'est pas toujours nettement exprimée.

(1) Page 28.
(2) Page 38.
(3) Page 39.

Digitized by Google

Y a-t-il, comme il le prétend, un style où le procédé soit nul, un style sans rhétorique? « C'est Voltaire, dit-il, qui résume ce genre de style. » Voilà pourquoi, ajoute-t-il, « il n'y a rien à prendre chez lui, sauf le ton (1). » Et plus loin : « Au surplus, il y a de la rhétorique et des antithèses dans Voltaire (2). »

Laquelle de ces assertions contraires est la vérité? Nous croyons que c'est la dernière. Il y a partout de la rhétorique, c'est-à-dire application de procédés; mais il y a rhétorique et rhétorique. Il y a celle, sans parti pris, si naturelle, qui se dissimule avec tant d'art, qu'il n'en paraît plus rien au dehors, et il y a celle qui est voulue et que l'on prend aisément sur le fait.

Celle de Voltaire appartient à la première espèce. Le naturel, qui est sa caractéristique, est au fond le comble de l'art, le fruit délicieux d'un long apprentissage. Car l'art ne nous est pas inné, il est acquis. C'est l'opinion d'Horace :

*Qui studet optatam cursu contingere metam*
*Multa tulit fecitque puer; sudavit et alsit;*
*Abstinuit venere et vino. Qui Pythia cantat*
*Tibicen, didicit prius, extimuitque magistrum.*

C'est par ces comparaisons qu'il fait entendre que l'écrivain doit apprendre son métier.

Il ne faut pas accepter à la lettre ce que Lamartine dit de lui-même :

Pourquoi donc chantais-tu? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit du ruisseau sous l'ombrage roulant :
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Je chantais *spontanément*, semble-t-il dire. La vérité est que Lamartine aussi a été à l'école, M. Albalat l'a fait voir. Même les génies primitifs ont eu leur maître : la Nature. Celle-ci a fait l'éducation d'Homère. Et le rossignol, dont le chant, qu'il recrée perpétuellement, est si beau, se souvient inconsciemment des modulations et des roulades de ses ancêtres, qu'il a écoutées, à peine éclos, au bord du nid.

ARTHUR DAXHELET.

(1) Page 295.
(2) Page 300.

Digitized by Google

# LA LOI SUR LES CONGRÉGATIONS EN FRANCE

## SES TENDANCES ET SON EXÉCUTION

C'est le 3 octobre dernier qu'a expiré le délai accordé par la loi du 1er juillet 1901 (1) aux congrégations françaises pour déposer au ministère de l'intérieur leur demande d'autorisation.

Dans la période du 2 juillet au 3 octobre un grand nombre de congrégations religieuses ont fait parvenir leur demande au ministère ; d'autres, ne voulant pas se soumettre au gouvernement, ont préféré quitter la France. Elles ont émigré dans toutes les directions, notamment vers le Nord : la Belgique, la Hollande et l'Angleterre vont leur servir de refuge jusqu'à nouvel ordre.

Cet exode des religieux donne, à ce qui vient de se passer en France, un intérêt plus ou moins international comme, à la fin du XVIIe siècle, l'émigration des réfugiés français faisait de la révocation de l'Édit de Nantes un événement intéressant l'Europe entière.

La loi du 1er juillet reconnaît trois sortes d'associations :

1° Les associations n'ayant d'autre but qu'un simple accord des parties et auxquelles l'article 2 de la loi laisse toute liberté, de sorte qu'elles n'ont pas à s'occuper des formalités de cette loi (2) ; 2° les associations désirant obtenir la capacité juri-

(1) Loi publiée dans le *Journal officiel* du 2 juillet 1901.

(2) L'article 2 est ainsi conçu : « Les associations de personnes pourront se former librement sans autorisation ni déclaration préalable, mais elles ne jouiront de la capacité juridique que si elles se sont conformées aux dispositions de l'article 5. »



Digitized by Google

dique prévue par l'article 6 et qui, par suite, ont souscrit une déclaration préalable (1); 3° les associations qui, désirant obtenir une capacité juridique plus étendue, ont demandé la reconnaissance d'utilité publique.

Il est évident que ce que le gouvernement français vise ce sont les associations religieuses auxquelles il attribue les privilèges indiqués aux deux derniers paragraphes.

Passons donc en revue les congrégations auxquelles la loi du 1er juillet se rapporte :

Il parut un peu avant le mois d'octobre une note qui semble avoir été puisée aux sources officieuses et fut considérée comme telle par la presse. Elle indiquait la situation des congrégations avant la loi, de la façon suivante :

Le nombre total des congrégations existant en France s'élève à 1,663 dont 152 d'hommes et 1,511 de femmes.

Il y a sur ce nombre 910 congrégations autorisées, dont 5 d'hommes et 905 de femmes, et 753 congrégations non autorisées, dont 147 d'hommes et 606 de femmes. Les 753 congrégations non autorisées possèdent 4,292 établissements, dont 2,010 pour les hommes et 2,282 pour les femmes.

En outre, parmi les congrégations autorisées, un certain nombre possèdent des établissements qu'elles ont ouverts, comme le prétend le gouvernement, sans autorisation. Sur les 905 congrégations de femmes autorisées, il y en a ainsi 276 qui ont ouvert 10,970 établissements sans autorisation. De même les 5 congrégations d'hommes autorisées possèdent à côté de leurs établissements autorisés 1,276 établissements qui ne le sont pas. Ces établissements devront obtenir la licence, aux

(1) Art. 6 : « Toute association régulièrement déclarée peut, sans aucune autorisation spéciale, ester en justice, acquérir à titre onéreux, posséder et administrer, en dehors des subventions de l'État, des départements et des communes :

« 1° Les cotisations de ses membres ou les sommes au moyen desquelles ces cotisations ont été rédimées, ces sommes ne pouvant être supérieures à cinq cents francs (500 francs) ;

« 2° Le local destiné à l'administration de l'association et à la réunion de ses membres ;

« 3° Les immeubles strictement nécessaires à l'accomplissement du but qu'elle se propose. »

Digitized by Google

termes de la loi du 1er juillet 1901, par décret du Conseil d'État; ils sont au nombre total de 12,176 pour les associations des deux sexes.

Pour l'autorisation des congrégations mêmes, une loi est nécessaire (1) et l'on constate, par l'examen des chiffres précités, que le Parlement — si toutes les congrégations s'étaient soumises — aurait été saisi de 753 demandes d'autorisation pour 4,292 établissements, et le Conseil d'État de 276 demandes pour 12,176 établissements.

Ajoutons encore à cet aperçu que les Chambres ne pourront pas être saisies de ces demandes avant la fin de l'année. Le gouvernement chargé de les présenter, en accompagnant chacune d'elles de son avis, favorable ou défavorable, est tenu de procéder pour chaque cas à une instruction et notamment de prendre l'avis des conseils municipaux des communes intéressées (2). A moins de provoquer des réunions exceptionnelles de ces conseils, ce qui ne semble pas devoir se faire, il faudra donc attendre la session normale de novembre des assemblées municipales.

(1) Voir l'article 13 de la loi, qui est ainsi conçu : « Aucune congrégation religieuse ne peut se former sans une autorisation donnée par une loi qui déterminera les conditions de son fonctionnement.

« Elle ne pourra fonder aucun nouvel établissement qu'en vertu d'un décret rendu en conseil d'État.

« La dissolution de la congrégation ou la fermeture de tout établissement pourront être prononcées par décret rendu en conseil des ministres. »

(2) Voir les articles 21 et 24 du premier des décrets d'administration (du 16 août 1901) relatifs à l'exécution de la loi.

L'article 21, concernant l'instruction des demandes, dit :

« Le ministre fait procéder à l'instruction des demandes mentionnées en l'article 16 du présent règlement, notamment en provoquant l'avis du conseil municipal de la commune dans laquelle est établie ou doit s'établir la congrégation et un rapport du préfet.

« Après avoir consulté les ministres intéressés, il soumet au Parlement les projets de loi tendant soit à accorder, soit à refuser l'autorisation. »

L'article 24 concernant les établissements dépendant d'une congrégation religieuse autorisée y ajoute :

« Le ministre fait procéder, s'il y a lieu, à l'instruction, notamment en provoquant l'avis du conseil municipal de la commune où l'établissement doit être ouvert et les rapports des préfets, tant du département où la congrégation a son siège que de celui où doit se trouver l'établissement. Le décret d'autorisation règle les conditions spéciales de fonctionnement de l'établissement. »

Digitized by Google

Avant la session de 1901, le Parlement ne pourra donc pas aborder l'examen des demandes des congrégations, d'autant plus que chaque Chambre aura à fixer la procédure suivant laquelle elle fera cet examen et à décider si elle instituera une commission spéciale pour l'examen préalable de tous les dossiers.

La présente étude n'a pas pour but de suivre la nouvelle loi dans tous ses détails, ce qui n'aurait guère d'intérêt pour le lecteur, mais d'en indiquer les tendances générales.

Nous ne nous occuperons donc pas ou quasi pas de tout ce qui est d'un intérêt secondaire, comme, par exemple, de la disposition prescrite par le règlement d'administration publique et concernant les demandes d'avis qui font partie de l'instruction des demandes à fin d'autorisation. Le Conseil d'État, comme le déclare le ministre de l'instruction publique, M. Leygues, a pensé qu'il était nécessaire de maintenir l'avis préalable du conseil municipal, avis qui, du reste, était déjà exigé par l'article 3 de la loi du 24 mai 1825.

On peut avoir différentes opinions sur cette disposition du gouvernement. Avec *le Temps* on peut craindre que souvent la passion politique ou antireligieuse ne dicte les réponses des conseils municipaux; mais, d'autre part, on ne saurait oublier que ce sont les conseils municipaux qui ont immédiatement et quotidiennement affaire aux congrégations religieuses et à leurs établissements. Le procès des Assomptionnistes, aussi bien que les campagnes électorales dont diverses régions de la France ont été le théâtre, nous a prouvé combien remuants et combien actifs dans la vie politique sont, lorsqu'il en est besoin, les religieux. Les congrégations demandent des privilèges comme associations, elles désirent obtenir des capacités juridiques spéciales, souvent elles jouissent des subventions de l'État, des départements et des communes, et il est évident qu'un examen *in loco* sur leur conduite et sur l'influence qu'elles exercent dans les communes où elles se sont établies n'est pas seulement désirable, mais absolument nécessaire.

Mais, ce n'est pas là le point sensible, si l'on peut dire, de la loi du 1er juillet 1901; il y a des intérêts plus importants dont

Digitized by Google

elle règle le jeu. La grosse affaire, en somme, est celle-ci : l'arrêté du gouvernement du 1er juillet (ajouté à la loi même), ainsi que le premier décret d'administration publique d'août, impose aux congrégations, qui demanderont l'autorisation, l'obligation de se soumettre à la juridiction ordinaire du lieu.

Les religieux peuvent-ils compter, en pratique, sur des adoucissements à la loi ?

Le règlement d'administration publique est sur ce point catégorique dans sa sévérité. Par le premier décret du 16 août, les congrégations sont tenues non seulement de joindre à leur demande une déclaration de soumission, mais encore une acceptation de l'évêque du diocèse duquel elles ressortissent (1).

Pour certaines congrégations, par exemple pour toutes les congrégations de femmes, il n'y a pas de difficultés à craindre, parce que la juridiction de l'ordinaire s'applique déjà à elles. Mais parmi les congrégations d'hommes il y en a — et ce sont même les congrégations les plus puissantes — qui affectent un caractère international et ont leur siège à Rome. Elles dépendent, à ce titre, exclusivement de la curie, et la presse a rappelé, non sans opportunité, dans le courant de cette année, le fait historique de Mgr Darboy, le prélat libéral si mal vu à Rome, se heurtant à un refus formel lorsqu'il voulut, dans son diocèse, se faire ouvrir la porte du noviciat des jésuites. C'est ce prélat qui fut fusillé pendant la Commune, et s'il le fut, c'est que le Vatican ne voulut pas intervenir pour lui.

Vis-à-vis des congrégations la cour pontificale s'est toujours réservé la juridiction sur trois points : 1° les statuts ou constitutions des congrégations; 2° le droit de visite, c'est-à-dire le

(1) Voir l'article 20 du premier décret du 16 août 1901 :

« La demande doit être accompagnée d'une déclaration par laquelle l'évêque du diocèse s'engage à prendre la congrégation et ses membres sous sa juridiction. »

Le même, pour les établissements dépendant d'une congrégation autorisée ; l'article 23 (dernier alinéa) :

« La demande est accompagnée d'une déclaration, par laquelle l'évêque du diocèse où doit être situé l'établissement s'engage à prendre sous sa juridiction cet établissement et ses membres. »

Digitized by Google

droit de pénétrer dans les établissements de la congrégation, d'y exercer un contrôle, etc.; 3° le droit de réformation, c'est-à-dire le droit de modification des règles intérieures ou de changement de direction au point de vue du personnel.

En ce qui regarde ces trois points, les grandes congrégations religieuses dépendent donc exclusivement de la cour de Rome.

Pour les autres points, particulièrement pour tout ce qui regarde la charge d'âmes, ces religieux dépendent des évêques. Dans une circulaire du cardinal Gotti, c'est-à-dire du pape — circulaire qui est considérée comme une interprétation conciliatrice —, on trouve ce fait exprimé comme suit :

« Les réguliers dépendent des évêques pour l'érection d'une nouvelle maison dans le diocèse, pour les écoles publiques, les asiles, les hôpitaux et autres établissements de ce genre, la promotion de leurs sujets aux ordres, l'administration des sacrements aux fidèles, la prédication, l'exposition du saint Sacrement, la consécration des églises, la publication des indulgences, l'érection d'une confrérie ou pieuse congrégation, la permission de publier des livres; enfin les réguliers dépendent des évêques pour ce qui regarde la charge d'âmes dans les endroits où ils sont investis de ce ministère. »

Tandis que, du côté du Vatican, on comprend de cette façon la soumission des congrégations religieuses aux évêques, le gouvernement, soutenu par plusieurs évêques français, désire compléter cette soumission à la juridiction de l'ordinaire.

Il n'y a pas à en chercher bien loin la raison. Le gouvernement se trouve en contact continuel avec les évêques; ceux-ci sont des *fonctionnaires d'État* pour ainsi dire. Or, c'est par eux que le gouvernement désire agir sur les congrégations religieuses, dont les richesses s'accroissent de jour en jour, en France, et dont l'influence antirépublicaine et antidémocratique se manifeste si clairement pendant les périodes électorales. C'est surtout par la presse que les congrégations religieuses exercent sur la population cette influence antirépublicaine (qu'on se rappelle les *Croix* et leur campagne, qu'on se rappelle le procès des Assomptionnistes, etc.) qui

Digitized by Google

commence à ennuyer dans les cercles gouvernementaux. C'est évidemment aussi l'opinion de certains évêques français, qui non seulement connaissent très bien l'esprit remuant des moines, mais envient aussi leur puissance croissante.

Que la presse ultramontaine et intransigeante le comprenne de cette façon, cela nous est montré journellement et, de ce côté, l'attitude mécontente de la plupart des évêques est évidente.

Tous les journaux n'osent pas s'exprimer d'une manière aussi franche et aussi dénuée de scrupule que *l'Autorité* par exemple. Son directeur, M. Paul de Cassagnac, conserve, même en vieillissant, l'habitude de dire sans détours et parfois un peu brutalement ce que les autres n'osent que penser :

« Les évêques, écrivit-il encore ces derniers jours, en répétant, du reste, ce qu'il n'a pas cessé de dire pendant de longs mois, les évêques, en effet, et à de rares exceptions près, sont devenus, ainsi qu'on l'a dit souvent, de véritables sous-préfets. Ils obéissent, comme de simples employés des contributions indirectes, et le silence scandaleux qu'ils gardent, à cette heure, durant la crise terrible que subit l'Eglise française, montre quelle est l'étendue de leur défection (1). »

On n'a pas à se demander comment du côté de ces ennemis intransigeants de la république, l'on juge les tendances de la loi du 1er juillet 1901.

« Soumettre les congrégations à ce qu'on appelle l'*ordinaire*, c'est-à-dire à la juridiction épiscopale, s'écrie de Cassagnac, c'est les soumettre au directeur des cultes, à cette canaille de Dumay. »

Le ton est un peu grossier, mais la déclaration est claire; elle n'a que plus de prix. Comme explication, le célèbre publiciste ajoute : « Sous le régime actuel, alors qu'on n'est désigné comme évêque, par Dumay, qu'après avoir fait promesse solennelle de trahir l'Église au bénéfice de l'État et qu'après avoir pris les engagements les plus répugnants, placer les congrégations sous la main directe des évêques, c'est les placer

(1) *L'Autorité* du 15 septembre 1901.

Digitized by Google

sous la main de l'État. Nous sommes retournés, malheureusement, au temps lamentable des évêques constitutionnels (1). »

Cette comparaison des évêques actuels aux évêques assermentés, d'il y a cent ans, n'est d'ailleurs pas faite seulement par des catholiques intransigeants. Un article du *Temps* rappelle également les Constituants avec leur « Constitution civile du clergé régulier ».

Au surplus, cette appréciation du haut clergé séculier n'aurait pas autant d'importance, si elle n'était un des effets du désaccord qui règne entre les opinions émises, en ce moment encore, sur le Concordat et sa portée politique. On connaît le traité conclu jadis entre la papauté et l'État français concernant les affaires.

*Le Temps* considère même l'entreprise du gouvernement, si celui-ci tient ferme dans la soumission des congrégations religieuses, comme un retour au gallicanisme le plus aigu : « On reviendrait aux conceptions des docteurs gallicans les plus intransigeants, à celles d'un des plus célèbres d'entre eux, l'ancien procureur général de Henri IV, Pierre Pithou. Dans son livre sur les *Libertés gallicanes*, qui servit de base à la Déclaration de 1682, figurait à l'article 71 « la prohibition de toutes les exemptions dans l'ordre monastique, » ce qui voulait dire que les congrégations ne pouvaient plus dépendre du

(1) Un autre publiciste plus poli, mais d'une politesse glacée, M. Henri des Houx, après une visite au Vatican, écrivait récemment dans *le Devoir*, journal de défense fondé à Bruxelles par les congrégations, les lignes suivantes : « Les religieux sont placés sous l'autorité de l'évêque, pour ce qui concerne le service des chapelles ouvertes au public, pour les pouvoirs sacramentaux extérieurs à la clôture, pour les prédications dans les paroisses, etc. Mais pour l'observation de leurs règles et la gestion de leurs biens, ils sont, pour ainsi dire, extra-diocésains. En cas de conflit, ajoute M. des Houx, c'est à Rome qu'on doit s'adresser, et « presque toujours » le pape délèguera l'évêque à fin d'enquête. Faute d'avoir respecté cette règle, nous avons vu en France les évêques de Nancy et de Laval s'engager en de déplorables conflits avec les maisons du Bon Pasteur et le collège de l'Immaculée Conception. Si ces affaires eussent été portées directement à la congrégation romaine compétente, les prélats eussent évité bien des amertumes. Pour être formulé dans des termes plus enveloppés, le blâme n'en est pas moins net. » (*Le Devoir* du 17 juillet 1901.)

Digitized by Google

pape. Or, cela, la papauté ne l'a jamais admis, et en fait cela n'a jamais été appliqué (1). »

Il en est qui prétendent que le Concordat ne s'occupe pas des congrégations, tandis que son article 1er garantit la « liberté de l'Église catholique ». Mais cette opinion est contredite par d'autres, et il nous semble, à nous, qu'historiquement, elle est inexacte.

Lorsque, le 4 avril 1802, le citoyen Portalis, orateur du gouvernement, exposait ses opinions dans la séance du Corps législatif, il disait : « Le pape avait autrefois, dans les ordres religieux, une milice qui lui prêtait obéissance, qui avait écrasé les vrais pasteurs et qui était toujours disposée à propager les doctrines ultramontaines..... Conformément à la discipline fondamentale, nous n'aurons plus qu'un clergé séculier, c'est-à-dire des évêques et des prêtres. »

Lucien Bonaparte, parlant au nom des Consuls, était du même avis lorsqu'il disait dans son rapport au Corps législatif du 7 avril : « Le Concordat rétablit tout ce qui est utile; il écarte tout ce qui est superflu et abusif; il reconstitue la religion catholique, apostolique et romaine dans la partie du clergé séculier, nécessaire aux services publics, et il la dégage de toute cette armée monastique, indépendante de l'épiscopat, souvent contraire à son utile influence. »

On ne saurait parler plus net. Mais voici, d'autre part, ce que nous apprend l'histoire :

Dès 1802, le gouvernement des Consuls avait fait une exception en faveur des congrégations hospitalières; les religieuses soignant les malades étaient appelées par M. Portalis : « Ces vierges chrétiennes connues sous le nom de sœurs de la charité. » Ensuite, en 1808, la république consulaire s'étant transformée en empire, Napoléon laissa rentrer les religieux, probablement parce qu'il croyait que les moines ne pourraient lui causer d'embarras à lui et à sa dynastie, pas plus au dehors qu'en France. D'abord cela se fit à titre d'exception (il en était ainsi des sœurs de Saint-Vincent); plus tard, cela devint une

(1) *Le Temps* du 20 août 1901.

Digitized by Google

règle générale; mais il n'en est pas moins vrai que, contrairement à l'esprit du Concordat, les ordres religieux ne dépendant que du siège pontifical, furent rappelés en France.

Examinons maintenant comment la loi du 1er juillet 1901, exprimant nettement l'esprit du Concordat, est reçue par les religieux mêmes.

Quiconque a attentivement suivi, pendant ces derniers mois, les discussions de la presse catholique française, doit reconnaître, que l'attitude des congrégations a été pleine d'hésitation, d'incertitude. Jusqu'au dernier moment les religieux n'ont su que faire, et beaucoup d'entre eux n'avaient pas prévu, évidemment, ce qui allait advenir. Mais il n'est pas moins évident, que la politique hésitante du Vatican a beaucoup contribué à l'incertitude des moines.

Il paraît que les grandes congrégations religieuses ont attendu jusqu'au dernier moment des instructions nettes et précises sur l'attitude à prendre vis-à-vis du gouvernement. D'autre part, il semble que la haute politique du Vatican a consisté en ceci : ne pas tracer une règle générale et ne pas donner des directions absolues. Le pape — comme les journaux cléricaux l'ont communiqué, après avoir interviewé un prélat occupant une charge de confiance auprès du saint-siège — le pape laisse aux supérieurs une certaine latitude d'action, et chacun, selon sa conscience, en sauvegardant les droits dans l'avenir, pourra prendre l'attitude qui lui semblera la meilleure.

Exprimé en quelques mots, cela signifie que les congrégations auraient à arranger elles-mêmes leurs affaires; le saint-siège se contenterait de suivre de loin les événements.

L'article de *l'Autorité* que nous venons de citer était écrit à propos d'une conversation que dom Guersin, père coadjuteur du couvent des Chartreux, de la Grande Chartreuse, avait eue avec un rédacteur du *Petit Marseillais*. Dom Guersin se serait exprimé en ces termes :

« Les abbés démocrates nous perdront. Ils poussent tout droit le clergé vers le socialisme. Leur erreur fait l'affaire du gouvernement, qui veut créer en France un schisme religieux

Digitized by Google

et imposer à notre nation un clergé qui soit absolument le serviteur du pouvoir politique. »

Le père coadjuteur aurait prétendu connaître *les noms de six évêques* qui sont acquis à ces projets. Un septième aurait été prié de se joindre à eux.

Nous pouvons laisser ce dernier pour compte au bon père Dom Guersin, mais il résulte de tout cela qu'il y a deux courants dans le clergé français et que, pour le moment, les démocrates ont le dessus contre les éléments orthodoxe-ultramontains et conservateurs — grâce surtout à ce que le gouvernement de la république soutient les premiers.

L'existence de ce double courant nous explique l'attitude du gouvernement qui se sent fort et qui — à juger d'après une circulaire parue à la fin du mois de septembre et envoyée à tous les procureurs généraux — paraît vouloir agir avec unité contre les congrégations récalcitrantes. Elle nous explique de même l'attitude des ordres religieux eux-mêmes, qui se sont soumis tacitement ou bien ont quitté le pays, sans manifester d'intentions révolutionnaires.

Qu'on ne suppose pas que c'est une pensée d'humilité qui a dicté leur attitude aux religieux; le motif de leur passivité est par trop évident : il est dans leur impuissance et leur manque de cohésion.

Ce que nous aurions pu voir peut-être, si les ordres religieux s'étaient sentis plus forts, a été dénoncé par un article qui a paru dans *l'Écho de Fourvières* et que nous avons été surpris de retrouver partout dans la presse catholique française. L'article nous annonçait, dix jours avant le terme attendu, que la majorité des congrégations non autorisées resteraient dans l'expectative, sans faire aucune démarche : « Certes, prétend l'article, le gouvernement trouverait sa besogne simplifiée, s'il voyait tous les religieux se disperser d'eux-mêmes et s'empresser de fuir à l'étranger. A quoi se résoudra-t-il, au contraire, s'il se trouve en présence de volontés très nombreuses et bien arrêtées de ne céder que devant la force? Fera-t-il un choix, frappant les uns, épargnant les autres? Mais les socialistes, ses alliés, ne l'entendent pas de cette oreille-là. Osera-t-il donc appliquer

Digitized by Google

la loi dans toute sa rigueur à toutes les communautés non autorisées? C'est une assez rude besogne : il s'agit de chasser de leurs demeures 25,000 hommes et 80,000 femmes environ!..... »

Que les affaires ne soient pas allées jusqu'à ce point, cela ne s'explique que par l'impuissance des intransigeants, parmi les catholiques, et par le peu de fraternité qui a régné pendant ces dernières années dans les rangs du clergé lui-même.

C'est plus que la discorde, c'est le schisme que l'on trouve au fond de l'attitude si hésitante et si divergente des religieux; on le voit encore bien nettement en lisant la protestation d'un des ordres religieux qui ont quitté le pays, notamment de la déclaration des quatre provinciaux de la Compagnie de Jésus en France. Cette déclaration, du reste, est une pièce remarquable, non seulement à cause de la critique, prudemment formulée, mais dure, des congrégations qui se sont soumises, mais aussi en raison de l'exposé net des motifs pour lesquels les jésuites ont préféré quitter la France.

Après avoir montré que les dispositions de la loi étaient aggravées encore par l'arrêté du 1er juillet et le règlement d'administration, les quatre provinciaux disent :

« Et c'est le motif principal qui nous empêche de demander l'autorisation. La loi actuelle n'est qu'un nouveau pas en avant dans la guerre qui se poursuit contre l'Église. » En opposant ensuite leur propre opinion à celle des religieux trop dociles, les auteurs de la déclaration continuent : « Pour nous, entre le gouvernement qui persiste à mettre comme condition préalable à l'autorisation l'abandon par les congrégations de l'exemption canonique, et le saint-siège qui déclare « ne pas permettre qu'on méconnaisse ou amoindrisse l'exercice direct et immédiat de son autorité suprême sur les ordres ou instituts religieux » (Lettre du cardinal Gotti aux évêques de France, 10 juillet), nous avouons, avec tous les religieux qui ont pris le chemin de l'exil ou se sont dispersés, ne pas trouver de formule de conciliation (1). »

(1) Déclaration du 1er octobre 1901 signée : R. de Scorraille S.-J., provincial de Toulouse; L. Peultier S.-J., provincial de Champagne; M.-G. Labrosse S.-J., provincial de Paris; M. Bouillon S.-J., provincial de Lyon.

Digitized by Google

Soyons prudents, cependant, en jugeant cette pièce qui, comme force d'expression et de dignité, ne laisse rien à désirer. Il est, en France, des ordres religieux qui demanderaient vainement l'autorisation, les Chambres ayant la ferme résolution de ne pas les tolérer, et les jésuites, assurément, sont de ce nombre. Ils le savent parfaitement et les Chambres, décidant en dernière instance sur leur admission, ils ont devancé le refus, ils sont partis en gardant les honneurs d'une attitude digne et avec toute l'habilité politique dont leurs supérieurs ont donné tant de preuves.

Regardons de près la situation des congrégations religieuses après le 3 octobre :

D'après la statistique officielle, 596 récépissés ont été délivrés par le ministère des cultes à 64 congrégations d'hommes demandant l'autorisation pour 2,001 établissements et à 532 congrégations de femmes demandant l'autorisation pour 6,777 établissements. Au total, cela fait 8,778 établissements religieux.

Parmi ces congrégations, 448 ne sont pas autorisées ; leurs demandes, après enquête, seront donc soumises au Parlement, avec l'avis du gouvernement : ces 448 congrégations possèdent 1,958 établissements d'hommes et 1,791 établissements de femmes.

148 congrégations ont été autorisées, mais possèdent des établissements non autorisés. Pour les autoriser, comme nous l'avons exposé, il suffira donc d'un décret rendu en Conseil d'État. Ces 148 congrégations ont 43 établissements d'hommes et 4,986 établissements de femmes.

Dans la seconde catégorie — celle de l'autorisation par décret — se trouvent en particulier les sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui, pourvues d'autorisation pour 80 établissements seulement, ont déposé leur demande pour 965 établissements qui n'en sont pas pourvus. Tel est également le cas pour la Congrégation masculine des lazaristes, qui n'a qu'un établissement autorisé sur 40 et a déposé sa demande pour les 39 établissements non autorisés.

Les principales des 64 congrégations d'hommes qui ont

Digitized by Google

sollicité l'autorisation sont : les dominicains (prédication), le tiers-ordre de Saint-Dominique (enseignement), les capucins, les eudistes, les franciscains, les pères de Picpus, les passionnistes, les oblats, les marianistes, les pères de Saint-Jean de Dieu, les pères de l'Oratoire, les pères de la Grande-Chartreuse, les pères du Saint-Esprit, les trappistes de Cîteaux, les petits frères de Marie, les prêtres de Saint-Philippe de Neri, les rédemptoristes, les prémontrés, les clercs de Saint-Viateur, les frères de Lamennais, etc.

Quant aux ordres religieux qui ont quitté la France ils sont partis dans toutes directions. Les pères Chartreux du Glandier (Corrèze), par exemple, se sont retirés en Hollande, comme ces religieux de Lille qui achetèrent un château sous la commune d'Oosterhout près de Breda. Les carmélites de Saint-Brieuc se sont rendues dans l'île de Jersey, comme les Bénédictins de la congrégation de France, dont la maison mère est à Solesmes, ont gagné l'île de Wight, en Angleterre. Les carmélites de Saintes ont quitté leur monastère de la Pinellerie pour s'établir dans le diocèse de Gand, où le cardinal Goossens leur a procuré un établissement. C'est d'ailleurs la Belgique qui a surtout donné l'hospitalité aux religieux français. Ainsi les dominicaines de Chinon se sont rendues à Moustiers près de Namur; les pères de la Congrégation de Marie et leurs novices, autrefois établis à Pontchâteau (Finistère), sont partis pour Saint-Berger (Flandre orientale); les rédemptoristines de Saint-Amand (Nord), pour les environs de Tournai, où ils ont trouvé un immeuble; une vingtaine de carmélites d'Angoulême se sont rendus à Bruxelles, etc. D'autres religieux sont partis pour l'Espagne, l'Autriche, etc.

En général, les ordres religieux seront bien accueillis à l'étranger. La richesse de beaucoup d'entre eux est proverbiale; ils gardent leurs biens-fonds, et tous les châteaux de Belgique seront donc pour eux « à vendre ou à louer », tandis qu'en Hollande et en Angleterre les grandes villas recevront volontiers ces riches hôtes. Qu'on n'oublie pas que si l'Espagne est parfois appelée « le pays des moines », les religieux espa-

Digitized by Google

gnols sont sans contredit moins riches et, par suite, moins puissants.

C'est en Angleterre (l'île de Jersey) seulement qu'on a entendu un mouvement de protestation, de la part de la population, contre l'admission des congrégations françaises. Le Parlement local a dû voter une loi interdisant, sous peine d'expulsion, à tout ordre religieux étranger comptant plus de six membres, de s'établir dans l'île. Les journaux parlent aussi d'une enquête que le Conseil fédéral helvétique a demandée à tous les cantons. Une attitude tout à fait particulière est celle de l'Espagne, pays lui-même plein d'ordres religieux et de leurs institutions. Là, un décret royal est venu tout à coup troubler les religieux, en donnant six mois aux congrégations pour se soumettre à une déclaration exigée d'elles et qui les met également sous la surveillance.

« C'est une honte, dit *la Croix*, l'organe des moines, pour la catholique Espagne qui se place au-dessous des nations hérétiques, empressées, au contraire, à faire bon accueil aux proscrits de France. »

Mais, ces ordres religieux sont-ils à considérer comme un gain pour les pays où ils vont? Voilà une autre question. Il y a une différence essentielle entre les réfugiés, dont nous avons parlé plus haut, ceux qui, sous le règne de Louis XIV, quittèrent la France après la révocation de l'Édit de Nantes, pour se fixer aussi, pour la plus grande partie dans le Nord, et ces religieux français du commencement du XX^e^ siècle. Les premiers étaient presque sans exception des *travailleurs productifs* ; savants, artisans, qui avaient conquis la maîtrise dans leur métier. Les religieux d'aujourd'hui ne pourront enrichir une population qu'à la manière des rentiers.

En ce qui regarde la tendance de la loi, on doit donner, en principe, raison au *Temps* lorsqu'il établit que « *le régime de l'autorisation préalable est contraire au principe même de la liberté dont l'essence est de réprimer, non de prévenir* ». Mais le lecteur de cette étude verra aisément, après notre exposition de la situation en France, que la question des congrégations n'est pas de celles qu'on résoud de la sorte, en se bornant à

Digitized by Google

quelques variations heureuses sur le « principe de la liberté ».

Politiquement, le cabinet Waldeck-Rousseau impose à bon droit des conditions préalables aux congrégations religieuses venant demander des privilèges comme associations : privilèges en ce qui regarde l'enseignement de la jeunesse, la fondation de toutes sortes d'établissements politiques et sociaux, privilèges aussi au point de vue des impôts, etc. Mais il est d'autant plus fondé à agir ainsi que l'esprit antirépublicain et antidémocratique de ces corporations s'est manifesté dans ces derniers temps, avec une acuité particulière. En mettant des bornes à la libre expansion des moines de toute couleur et de tout habit, le gouvernement français fait simplement acte de défense républicaine et il serait aussi absurde de le lui reprocher que de blâmer des mesures préventives d'hygiène ou de protection ouvrière en matière sociale.

Quant à la question de savoir si le ministère actuel a pris la bonne voie, c'est l'avenir qui nous l'apprendra. Qu'on n'oublie pas, cependant, que le gouvernement est encouragé et soutenu dans cette voie par une grande partie du clergé français et qu'on se rappelle ensuite, avant de se faire une opinion définitive, l'influence politique que les ordres religieux exercent en France par leur presse, par leurs intrigues dans l'armée, par leur propagande dans les périodes électorales; qu'on se rappelle enfin que la France s'est trouvée, un moment, à la veille d'un coup d'État césarien !

L. CORNÉLISSEN RUPERTUS.

Digitized by Google

# LA MAIN QUI NE SAIT PAS

Pourquoi, dans le discours, taxe-t-on de *gaucherie* cette disgracieuse allure, ces attitudes dysharmoniques, ces gestes raides, inélégants qui dérivent tantôt d'une imperfection innée, tantôt d'une éducation défectueuse ? Pourquoi aussi, assignant à ce terme une acception plus concrète, a-t-on fait de lui le synonyme d'une inaptitude manuelle caractérisée par le manque de concordance entre les mouvements des doigts et l'acte que l'on se propose d'accomplir, si ce n'est parce que tout cela rappelle la traditionnelle maladresse de notre main gauche ?

L'inégalité mécanique que sanctionne ainsi le langage usuel se manifeste également dans l'ordre psychologique. Quand, pour attester la véracité d'un témoignage, c'est la main droite qui se lève, quand son geste énergique appuie un commandement ou bien accentue une déclaration solennelle, quand de son index impérieusement étendu elle désigne un but à atteindre, quand enfin cette même main se porte au-devant de celle d'un ami on lui adresse de loin un salut sympathique, ce choix instinctif implique certainement pour elle l'attribution d'une supériorité morale dont la main gauche serait dépourvue.

En cela d'ailleurs nous ne faisons qu'imiter les anciens qui, eux aussi, accordaient à la dextre — au détriment de l'autre main — une vertu d'expression particulière. Il n'est pas jusqu'aux peuplades primitives dont l'éthique rudimentaire ne professe pour la main gauche une sorte de mépris. La preuve nous en est fournie par la répugnance singulière qu'éprouvent



Digitized by Google

les Boschimen et les Hottentots à faire usage de cette main : à ce point, disent les voyageurs, qu'on les croirait manchots. On rapporte aussi que les nègres guinéens réservent pour la main gauche les besognes dégoûtantes, et tandis qu'ils entretiennent leur main droite dans un état de propreté parfaite, l'autre porte des ongles longs et sales et reste couverte d'une crasse immonde. Un dédain aussi peu déguisé se retrouve chez certaines tribus australiennes, entre autres chez les habitants de l'archipel Kingsmill qui, au lieu de désigner comme nous la main gauche par le côté qu'elle occupe, l'appellent tout simplement la *main sale*. Aux îles Samoa, la main gauche devient la *main malade*, celle qui *prend mal*. Enfin, dans le langage imagé propre à leur race, les Indiens Chippaways qualifient la main droite de *grande main*, alors que la gauche est pour eux la *main qui ne sait pas*.

Partout, en un mot, se dessine une évidente tendance à l'avilissement de la main gauche ; si bien que parmi les expressions servant à dénommer ce malheureux appendice, il ne s'en rencontre aucune qui ne comporte un sens péjoratif.

Si, remontant plus loin encore, jusqu'aux âges où vivaient des humanités depuis longtemps éteintes, on examine de près les vestiges qu'elles ont laissés, on constate qu'alors déjà la main gauche se trouvait frappée de la même déchéance. Dans la fabrication des instruments ou des armes dont usaient nos premiers ascendants, la main gauche presque toujours ne remplissait qu'un rôle accessoire. Lorsqu'à l'exemple de Cushing, on essaie de confectionner soi-même ces objets, il devient évident, par la forme et la direction des éclats, que la partie essentielle du travail s'exécutait avec la main droite : pendant qu'une extrémité — la gauche — fixait le bloc encore brut, l'autre — la droite — s'appliquait seule au taillage du silex.

Actuellement, les peuples qui en sont restés à l'âge de pierre ne procèdent point d'autre façon. Au dire des ethnologistes, il en aurait été de même à la période du bronze : car les outils datant de cette époque et réclamant l'emploi d'une seule main sont tels qu'ils ne pouvaient être utilisés que par le bras droit. Témoin le manche d'une petite faulx découverte à

Digitized by Google

Möringen, sur l'emplacement d'une ancienne cité lacustre, dont jamais un gaucher n'aurait pu se servir.

Un indice non moins significatif nous est fourni par l'analyse des dessins préhistoriques. Lorsqu'un artiste inexpérimenté s'exerce à tracer la silhouette d'une figure, vous observez que le profil regarde constamment vers la gauche si le dessinateur est droitier; par contre, quand vous avez affaire à un gaucher, la tête de l'homme qu'il veut représenter apparaît presque invariablement tournée vers la droite. En sorte qu'à elle seule l'orientation de l'image suffit pour déceler les habitudes manuelles de l'auteur. Or, dans la série déjà considérable des graphismes fossiles recueillis un peu partout, il ne s'en présente qu'un petit nombre dont le faire soit celui d'un gaucher.

Chez les hommes d'antan comme à l'époque moderne, chez les races aux mœurs encore grossières comme parmi les nations les plus civilisées, les coutumes, la langue, l'art lui-même proclament donc unanimement l'infériorité de notre extrémité gauche.

Mais il ne s'ensuit pas qu'il s'agisse là d'un phénomène constant. Organisée sur le même modèle que sa congénère, la main gauche, chez certains ambidextres, se montre susceptible d'acquérir des facultés tout aussi merveilleuses. Parfois même, s'insurgeant contre la prévalence séculaire de sa rivale, elle se hausse au premier rang. C'est elle alors qui non seulement assume les tâches de la vie ordinaire, mais encore, par une usurpation plus flagrante, se substitue andacieusement à la main droite dans toutes les opérations exigeant un doigté délicat. Parmi les artistes, pour ne parler que de ceux-là, ne cite-t-on pas plusieurs gauchers — tels Léonard de Vinci et Holbein — qui nous ont légué des œuvres d'une incomparable splendeur ?

A quelle *cause* convient-il de rapporter cette curieuse transposition et quelle peut être sa *signification* au point de vue de la théorie évolutive ?

Bien souvent déjà ces deux questions, la première surtout,

Digitized by Google

ont été agitées. On a écrit des livres entiers en vue de les résoudre. Et cependant, il faut bien le reconnaître, ces efforts n'ont que partiellement abouti. Malgré de très actives polémiques dont les arguments ont été puisés dans les branches les plus diverses — anatomie, physiologie, archéologie, ethnologie, histoire, — le mystère de la gaucherie demeure en grande partie inexpliqué. A l'heure présente, on en est encore à chercher la solution de cet irritant problème. On ne saurait néanmoins prétendre que tant de laborieuses études aient été poursuivies en vain ; elles nous ont mis en possession de faits nombreux, d'observations pleines d'intérêt qui, étendues et complétées, pourront ultérieurement servir de base à des conclusions rigoureuses.

Mais d'où provient, direz-vous, cette persistante incertitude ? Comment les sciences biologiques, auxquelles sont dues tant d'admirables découvertes, se trouvent-elles en défaut vis-à-vis d'un phénomène en apparence aussi simple ?

Il y aurait lieu de s'en montrer surpris si l'on ne se rappelait que dans toutes les recherches portant sur l'organisme humain, le moindre détail se complique inévitablement de facteurs inconnus. Trop souvent le terrain que vous croyez solide se dérobe quand vous y posez le pied, et par une sorte de mirage psychique, la solution qui semble proche s'éloigne au moment où l'on pense la saisir. Non moins que les autres, le phénomène du gauchisme est soumis à cette loi, et l'on verra, dans les pages qui vont suivre, combien de difficultés il a fallu vaincre pour n'obtenir en fin de compte qu'un résultat assez imparfait.

## I

La déviation physiologique constituée par le gauchisme se rencontre-t-elle assez communément pour justifier une étude approfondie ? Tel est le premier point sur lequel il importe d'être fixé.

Des évaluations précises basées sur une imposante statistique, celle entre autres du professeur Hyrtl, fixent à 2 p. c. la

Digitized by Google

proportion moyenne des gauchers pour les contrées européennes. Quelque élevé qu'il paraisse, ce chiffre est pourtant encore au-dessous de la réalité : car pour l'établir on n'a tenu compte que des individus atteints d'un gauchisme avéré, alors qu'à côté d'eux devraient figurer un grand nombre de sujets chez lesquels l'anomalie, sans être moins effective, ne se constate qu'en de rares occasions. Et ce rapport lui-même, il y aurait lieu de le majorer si l'on faisait intervenir dans le calcul les cas de gaucherie rudimentaire relativement si nombreux chez les petits enfants.

Des observations de Wilson, de Delaunay et d'autres, il résulte en effet que le nourrisson commence par user à peu près indifféremment, quand ses deux mains ne se meuvent pas à la fois, de son extrémité droite et de son extrémité gauche ; à partir du septième ou huitième mois seulement, on voit poindre les premiers signes d'une différentiation, la main droite étant celle dont l'enfant se sert de préférence quand il lui faut développer un certain effort. Mais cette prédilection n'a rien d'absolu ; il resterait encore un bon quart de sujets chez lesquels, en pareille circonstance, la main gauche entre seule en jeu.

Ajoutons enfin qu'au témoignage de Lombroso et d'Ottolenghi, il existe toute une classe d'individus — les criminels nés — où la prépondérance de l'extrémité gauche, au point de vue de sa longueur et de sa puissance musculaire, forme la règle et non plus l'exception. A vrai dire, il ne s'agit pas ici d'un véritable gauchisme ; mais on ne peut méconnaître les connexions intimes qui rattachent l'une à l'autre ces deux anomalies, et dans le cas où l'on se résoudrait à les confondre, la proportion générale des gauchers s'en trouverait encore sensiblement accrue.

Loin donc de constituer une aberration absolument insolite, échappant par là-même au contrôle scientifique, la gaucherie se présente comme un état quasi physiologique dont le caractère est assez particulier et l'occurrence assez fréquente pour que d'éminents biologistes aient conçu le désir d'en découvrir les *causes*.

Digitized by Google

## II

Avant tout, on a dû se demander si dans l'organisation même de la main gauche ne se rencontrait pas quelque condition dépréciatrice susceptible d'expliquer son infériorité fonctionnelle.

Bien certainement les dimensions et l'énergie musculaire du membre supérieur droit l'emportent d'habitude sur celles de son congénère. Mais il est une quantité d'opérations manuelles dans lesquelles n'entrent pour rien la force ou le volume de l'organe. Au surplus, cette inégalité matérielle est à peine sensible chez l'enfant, alors que cependant, avant la fin de sa première année, il accuse déjà dans ses mouvements une tendance marquée à la droiterie. Qui saurait dire d'ailleurs si ce développement relatif du bras droit — constaté chez la généralité des adultes — n'a pas tout simplement son origine dans l'emploi plus fréqnent de cet appendice, lequel nous serait imposé par une circonstance d'un tout autre ordre dont la nature nous échappe ? Dans une précédente étude, parue ici même, j'ai signalé déjà l'ampleur comparative des crêtes sensitives tapissant la paume et les doigts de notre main droite. Bien que ce détail soit en apparence secondaire, il semble assez logique de lui assigner un rôle effectif dans la préférence accordée à cette main. Seulement, ici encore, on aurait le droit d'attribuer, par un raisonnement inverse, la différence dont il s'agit à un exercice plus actif.

C'est dire que dans les particularités anatomiques de nos mains on n'a rien — ou presque rien — découvert qui permette d'affirmer leur imparité *virtuelle*.

Mais ne se peut-il pas que, sans offrir de défaut nettement perceptible, la main gauche soit frappée d'une insuffisance fonctionnelle analogue à celle d'un organe mal innervé, ou bien encore d'une machine bien construite dont une faute invisible vient entraver la marche régulière ? Cela non plus ne saurait être admis, car les cas ne sont point rares où même chez un droitier de naissance l'extrémité gauche sait au besoin faire

Digitized by Google

preuve d'une vigueur et d'une habileté peu communes. Voyez, par exemple, la foule des jongleurs, des prestidigitateurs, des acrobates qui se servent de leurs deux mains avec une égale adresse. Rappelez-vous aussi les bretteurs dont la main gauche, soumise à un entraînement assidu, finit par acquérir une redoutable dextérité.

De cette aptitude latente de la main gauche une démonstration plus frappante encore nous est fournie par ce qu'on appelle l'*écriture en miroir*, l'*écriture symétrique*, la *Spiegelschrift* des Allemands qui, dans ces derniers temps, a donné lieu à tout un ensemble d'expériences remarquablement instructives.

Voici en quoi consiste ce très curieux phénomène. Posez sur une feuille blanche vos deux mains armées chacune d'un crayon mou ou même d'une plume assez douce; puis, avec la main droite, commencez à tracer une ligne quelconque d'écriture, en ayant soin de laisser courir d'une façon machinale la main gauche sur le papier. A votre grande surprise, vous allez voir celle-ci, obéissant à une impulsion automatique, inscrire sans effort et même sans en avoir conscience une phrase composée de lettres et de mots semblables à ceux qu'a formés sciemment la main droite. Seulement, par une inversion bizarre, les caractères de gauche seront inclinés en sens contraire et les mots se succéderont non plus de gauche à droite comme dans l'écriture usuelle, mais de droite à gauche; ce dont vous pourrez vous convaincre à l'instant en regardant au travers de la feuille après l'avoir retournée ou bien en redressant l'image au moyen d'un miroir.

Il est même des circonstances où l'écriture spéculaire s'obtient directement, c'est-à-dire sans l'intervention de la main droite. Témoin le fait de ce paralytique qui, privé dès sa jeunesse de l'usage de son membre supérieur droit et voulant apprendre à écrire de la main gauche, transcrivait en écriture renversée le texte qu'il avait sous les yeux. Témoin encore l'histoire du gaucher névropathe dont Marinesco a récemment entretenu l'Académie des sciences de Paris. Son écriture habituelle, exécutée ou non d'après une copie, est l'écriture en

Digitized by Google

miroir, et cela quel que soit l'idiome qu'il adopte : français, allemand ou roumain. Il en va de même pour les chiffres, tandis que les dessins sont correctement reproduits. Lorsque, utilisant son étonnant polyglottisme, on lui demande de choisir la langue hébraïque, dont les phrases, on le sait, se développent de droite à gauche, les mots se suivent dans le sens voulu tant que la main droite tient la plume; mais dès qu'il use de la main gauche, l'ordre des vocables se renverse à l'instant; il écrit alors l'hébreu suivant le mode adopté pour les langues européennes. Quand enfin on lui commande d'écrire sur le sable avec la pointe des orteils, c'est le pied gauche qui se charge instinctivement de satisfaire à cette injonction, et les caractères tracés par lui se disposent dans l'ordre spéculaire.

Il semble d'ailleurs que l'inversion de l'écriture réalisée par l'action isolée de la main gauche implique dans une certaine mesure l'existence d'une anomalie des centres nerveux. Le sujet de Marinesco était, je l'ai dit tantôt, entaché de névropathie, et les observations récentes de Lochte ont fait ressortir la fréquence toute particulière du phénomène chez les faibles d'esprit et les individus atteints de démence.

D'ingénieuses expériences sont venues confirmer les observations qui précèdent pour ce qui regarde l'indépendance de la main gauche en matière d'écriture symétrique. Elles ont porté tout spécialement sur des hystériques, ces malades si dignes d'intérêt — et si insupportables — que la science moderne a tant de fois mis à contribution en vue d'élucider certains points obscurs de la pathologie nerveuse. Rien n'est plus facile, on le sait, que de provoquer chez de tels sujets des paralysies momentanées de la sensibilité et du mouvement. Or, si l'on impose à l'un d'eux une suspension passagère de la mobilité du côté droit et qu'à l'imitation de Féré, on lui suggère ensuite l'idée d'écrire avec la main gauche, on verra cette dernière, après un court instant d'hésitation, former des lignes entières affectant l'orientation de la *Spiegelschrift*.

Cela ne veut pas dire pourtant que la spontanéité de notre extrémité gauche soit le privilège exclusif des paralytiques ou des déséquilibrés. Que, par exemple, suivant les indications

Digitized by Google

Treitel et de Weber, on ordonne à un écolier, bien portant d'ailleurs, d'écrire en se servant de cette main, l'autre demeurant tout à fait inactive, et très souvent ses mots seront tracés à rebours. Le phénomène se produira même presque sûrement s'il s'agit d'un enfant gaucher, encore très jeune, appartenant au sexe féminin.

Le caractère *normal* de l'écriture en miroir apparaît d'ailleurs clairement dans l'expérience suivante imaginée par Féré, et qu'on réussit d'ordinaire sans trop de difficulté. Vous priez une personne quelconque, dont les deux mains sont munies d'un crayon, d'écrire de la main droite; puis, le mouvement une fois commencé, vous immobilisez brusquement cette dernière main en l'empoignant avec force; il se fait alors que l'extrémité gauche entre à son tour en action, comme si elle voulait achever la tâche entreprise par sa congénère. Seulement, elle ne parvient à l'accomplir que d'une façon très imparfaite et suivant le mode spéculaire; elle se dirige en effet de droite à gauche, et dans son graphisme plus ou moins incorrect se reconnaissent certaines lettres à forme renversée.

Notons enfin que l'on a vu plus d'une fois, par une curieuse aberration, des *sténographes* gauchers contracter spontanément l'habitude de l'écriture spéculaire.

Non seulement donc il arrive que la main gauche, entraînée par l'autre, imite à sa façon les actes qu'exécute cette dernière, mais encore elle fait preuve en certains cas d'une initiative véritablement singulière.

Mise en éveil par l'étrangeté du phénomène, l'ingéniosité des chercheurs s'est attachée à en définir la cause première. S'agit-il, ainsi que le suppose Féré, d'une manifestation circonscrite de cette disposition native qui détermine la *symétrie* constante de certains gestes? Voici, en ce cas, comment s'expliquerait l'indépendance éventuelle de l'écriture sinistrale :

Dans tous leurs mouvements, mais surtout dans leurs mouvements automatiques, nos deux mains recevraient virtuellement du centre nerveux une impulsion identique. Pour nous garer d'un coup ou d'une chute, nous jetons d'instinct nos deux bras en avant; voulons-nous saisir un objet qui nous

Digitized by Google

attire ou même essayer d'atteindre un but inaccessible, nous tendons, ici encore, les deux bras à la fois. N'est-ce pas là aussi le geste naturel de la supplication, de l'adoration, de l'extase? A vrai dire, dans les actes usuels de la vie, notre main gauche, cédant le pas à l'autre, ne remplit qu'un rôle effacé; mais qu'un obstacle quelconque vienne entraver l'effort de la main droite et l'influx nerveux sera bien obligé de parcourir la seule voie qui lui reste ouverte.

Ou bien faut-il attribuer la particularité en question à une sorte de *transposition visuelle* particulière à certains individus? On sait depuis toujours que les images des objets projetés sur notre rétine sont régulièrement renversées comme celles des plaques photographiques, et qu'une rectification cérébrale doit sans cesse intervenir pour redresser l'erreur. Pourquoi dès lors ne pas admettre, chez les spéculo-scripteurs, un vice, une lacune dans l'élaboration centrale de l'image, rendant impossible ou difficile la correction dont il s'agit? Se représentant à l'envers les modèles d'écriture qu'il a sous les yeux, le spéculiste les reproduirait tout simplement comme il les voit.

Quelle que soit d'ailleurs son interprétation, le fait en lui-même démontre que la main gauche *pourrait* écrire comme la main droite. Non moins que sa congénère, elle possède toutes les conditions requises pour extérioriser au moyen de caractères graphiques les infinies modalités de notre pensée : avec cette différence toutefois que, chez elle — les cas de gauchisme mis à part — cette faculté reste latente aussi longtemps qu'un artifice expérimental ne vient pas en déceler l'existence.

## III

Il n'est pas contestable cependant que dans la vie de chaque jour notre main droite soit celle que nous utilisons le plus fréquemment, et si cette prééminence effective passe à peu près inaperçue, c'est uniquement parce que dès l'enfance nous nous sommes familiarisés avec elle. Qu'une maladie quelconque, qu'un accident néfaste nous enlève inopinément l'usage de la main droite sans porter en même temps une

Digitized by Google

trop rude atteinte à l'intégrité des centres psychiques, et le paralytique ou le manchot en ressentiront cruellement la privation.

Que penser dès lors de cette imprévoyance apparente de la nature qui, disposant de deux organes doués ou peu s'en faut des mêmes qualités physiologiques, favorise l'un au détriment de l'autre au lieu de développer dans une égale mesure leurs précieuses aptitudes? Nés ambidextres, ou du moins nous comportant comme tels au moment de notre naissance, pourquoi ne le restons-nous pas? Pour quel motif surtout, mus par une impulsion inverse, certains sujets confèrent-ils spontanément à leur main gauche les attributions réservées d'ordinaire à la main droite?

D'ores et déjà, il peut être posé en principe que les multiples hypothèses imaginées pour expliquer le développement de la gaucherie se groupent en réalité sous deux rubriques : l'*innéité* ou l'*éducation*. Le gauchisme ne sera donc jamais que *congénital* ou *acquis*, à moins encore qu'il ne représente le produit combiné de ces deux facteurs intervenant en ordre successif.

Pour ce qui concerne l'*innéité*, la question qui se pose tout d'abord est celle-ci : existe-t-il bien réellement chez les futurs gauchers, au jour même de leur naissance, une disposition organique spéciale qui règle impérieusement leur choix? Dans l'affirmative, quel est l'appareil où l'on devrait la localiser?

Un célèbre anatomiste viennois, Hyrtl, n'a pas dédaigné d'appliquer à l'étude de cette intéressante question sa géniale initiative et ses recherches paraissent avoir abouti à une conclusion formelle. Elles ont révélé en effet la présence, chez les individus voués au gauchisme, d'une anomalie particulière résidant dans la *transposition exceptionnelle de certains vaisseaux*. Quelques notions préliminaires très simples permettront de saisir le sens de son explication. Parmi les personnes les plus dénuées de connaissances médicales, il en est bien peu qui ne sachent que le sang du cœur se distribue aux différentes régions du corps par des canaux larges d'abord, puis de plus en plus étroits, que l'on désigne sous le nom

Digitized by Google

d'*artères*. La plus volumineuse d'entre elles, celle qui part directement du cœur — l'aorte — se recourbe en forme de crosse presque immédiatement après son émergence, et cette crosse elle-même, logée dans la partie supérieure de la poitrine, se porte de droite à gauche. De sa convexité se détachent, l'une directement, l'autre indirectement, deux gros vaisseaux, les artères sous-clavières, dont la fonction est de desservir les deux membres supérieurs. Naissant de la crosse de l'aorte en un point plus rapproché du cœur, la sous-clavière droite reçoit le sang de cet organe sous une pression plus forte. Il en résulte que la circulation du bras droit présente normalement une activité plus grande : d'où le développement plus considérable qui s'observe d'habitude dans le membre ainsi favorisé. Mais il se rencontre des cas où l'ordre de ces émergences se trouve interverti par le fait d'un croisement assez singulier, la sous-clavière *droite* se détachant de la partie *gauche* de la crosse, alors que, de son côté, la sous-clavière *gauche* vient se brancher sur la portion *droite* de ce même tronçon vasculaire.

Or, si l'on s'en rapporte aux observations de Hyrtl, les sujets atteints de cette sorte de monstruosité étaient précisément des gauchers. Il semblerait même que ceux-là seuls qui offrent la susdite anomalie soient affectés de gauchisme : car celle-ci a été constatée environ deux fois sur cent, chiffre correspondant exactement à celui par lequel s'exprime le rapport général entre les gauchers et les droitiers. Toutefois, la rigueur de cette conclusion n'aurait rien d'absolu. On connaît, en effet au moins un cas où, nonobstant la transposition des sous-clavières, le droitisme s'était intégralement maintenu.

Une seconde théorie, déduite des recherches de Gratiolet, le fameux anthropologiste français, va chercher plus haut et plus loin la raison première de la gaucherie. C'est dans un appareil occupant un rang beaucoup plus élevé que le cœur, c'est dans le *cerveau* lui-même qu'elle localise l'origine de cette particularité.

Longtemps on a cru que les deux moitiés latérales du

Digitized by Google

cerveau n'offraient entre elles aucune différence matérielle et s'acquittaient des mêmes fonctions. Mais en cela l'on commettait une double erreur. Les belles études de Broca, de Brown-Séquard, de Bastian, d'autres encore, ont mis en effet hors de doute la prééminence anatomique et physiologique du cerveau *gauche*. Par lui débute l'évolution du centre nerveux et, plus tard, au cours de l'existence, ce sera lui encore qui atteindra le plus haut degré de développement. En fait, chez l'homme, l'hémisphère *gauche*, à l'état normal, l'emporte en poids et en volume sur l'hémisphère *droit*. Dans cette inégalité quasi constante résiderait le secret de la prévalence presque universelle de tout le côté *droit* du corps, dont la puissance musculaire et la sensibilité, d'après van Biervliet, dépasseraient d'un dixième environ celles du côté gauche (1).

Ce n'est pas seulement, au surplus, par l'excès relatif de ses dimensions que la moitié gauche du cerveau manifeste sa supériorité. Elle y ajoute un privilège tout spécial : celui de présider à elle seule à l'organisation du *langage*. Si certaines parties intégrantes de notre hémisphère gauche venaient à disparaître, la plus merveilleuse de nos facultés nous serait enlevée du même coup; cette privation absolue de la parole dont sont frappés de malheureux paralytiques deviendrait chez nous un état naturel et permanent. Il y a plus : les gestes eux-mêmes, en tant que moyens d'expression, dépendent primitivement de l'hémisphère gauche. Vers le huitième mois de la vie, à l'âge où l'enfant se trouve encore dans l'impossibilité d'extérioriser par des symboles verbaux ses sentiments et ses désirs, les mouvements intentionnels par lesquels il s'efforce d'y suppléer s'exécutent quatre-vingt-dix fois sur cent à l'aide du bras droit. Et lorsque, par la suite, une lente initiation l'aura doté d'un mode de communication nouveau, plus subtil et plus adé-

(1) Il serait intéressant de s'assurer si l'infériorité du côté gauche constatée pour le corps humain s'observe également chez les animaux — tout au moins chez ceux dont les extrémités antérieures possèdent la faculté de saisir les objets. Mais je ne connais guère, sous ce rapport, que les recherches faites sur le crabe, recherches desquelles il résulte que, dans les trois quarts des cas, la pince droite l'emporte en volume et en poids sur la pince gauche.

Digitized by Google

quat, le geste restera toujours, selon l'expression de Mazel, le compagnon obligé et parfois exubérant de la parole.

Mais quoi ! dira-t-on, ne faites vous pas erreur quand vous attribuez à la supériorité de la portion *gauche* du cerveau la prépondérance du bras *droit?* Je comprends que l'on soit tenté de découvrir dans un pareil énoncé une contradiction flagrante ou tout au moins un lapsus involontaire. Il n'en est rien cependant. Interrogez le premier anatomiste venu, et vous apprendrez de lui la raison de cette apparente inconséquence; il vous enseignera que dans la masse intérieure des centres nerveux s'opère normalement un *entrecroisement* presque total des nerfs qui président aux contractions de nos muscles. De cette très singulière disposition — dont la cause première nous échappe — il résulte que la musculature du côté *droit* du corps reçoit ses fibres nerveuse de l'hémisphère *gauche* du cerveau et *vice versa*.

Imaginez maintenant, pour en revenir à l'origine du gauchisme, que le rapport normal des hémisphères soit renversé, qu'autrement dit la moitié droite du cerveau atteigne chez certains individus des proportions plus considérables que la moitié gauche, et la gaucherie vous apparaîtra comme une suite toute naturelle de cette inversion.

En fait, la théorie de Gratiolet n'a rien que de logique. Elle ne heurte aucun principe et l'on ne peut lui refuser au moins l'avantage d'une grande vraisemblance. Cependant, il faut bien en convenir, le développement exagéré de l'organe n'implique pas toujours un fonctionnement plus parfait : la délicatesse de sa structure intime, la qualité exceptionnelle de ses composants chimiques suffiront souvent pour contrebalancer et au delà l'insuffisance de sa masse. Ne sait-on pas, pour n'en citer qu'un exemple, que les grosses têtes ne sont pas toujours les plus fortes? Faut-il ajouter aussi que la prépotence de l'hémisphère gauche n'est peut-être qu'un phénomène secondaire résultant purement et simplement de la suractivité habituelle du membre droit, qui, elle-même, dépendrait de circonstances inconnues?

Il importerait enfin, avant d'accepter définitivement cette

Digitized by Google

hypothèse, qu'elle eût subi le contrôle d'une vérification objective, et celle-ci ne pourrait s'effectuer qu'en soumettant les cerveaux d'un assez grand nombre de gauchers à des mensurations comparatives. Or, on ne possède relativement à ce point que de très rares observations, lesquelles, à la vérité, paraissent favorables à la thèse de Gratiolet. L'une d'entre elles porte sur un sujet atteint de gaucherie invétérée, mort en 1887, et chez qui l'on put constater par des pesées et des épreuves volumétriques très précises la prééminence effective de la partie droite du cerveau.

En serait-il de même pour la totalité des gauchers? Des recherches ultérieures pourront seules nous le dire, et la question offre assez d'intérêt pour qu'on ne laisse échapper aucune occasion de les poursuivre. Rappelons à ce sujet qu'un savant américain, le professeur Wilson, a voulu que sa propre personne — il était gaucher de naissance — servît à combler cette lacune. Il y a pourvu dans la mesure du possible en formulant dans ses écrits le désir explicite de voir les deux hémisphères de son cerveau soumis à une nécroscopie minutieuse. Ce souhait, il l'exprimait en l'année 1891. Espérons pour lui, sinon pour la science, que l'occasion ne s'est point encore offerte de le réaliser.

En attendant qu'elle ait reçu cette confirmation objective, la théorie de Gratiolet peut déjà compter à son actif les cas particuliers de gauchisme — plus communs qu'on ne le pense — où l'anomalie ne porte pas sur l'extrémité supérieure seule, mais *atteint tout un côté du corps* : ce qui implique nécessairement l'intervention d'une cause centrale.

Voici, à ce propos, quelques détails recueillis sur lui-même par le Dr Brociner. La gaucherie du bras se compliquait chez lui d'un gauchisme manifeste de la jambe. Son membre inférieur gauche lançait des objets pesants à une plus grande distance que l'autre; au moment de la mise en marche, cette même jambe s'avançait la première ; toujours aussi c'était par le pied gauche qu'il commençait à se chausser. Il n'était pas jusqu'aux organes des sens qui ne participassent chez lui à la gaucherie générale : son œil gauche était celui dont il usait le

Digitized by Google

plus volontiers pour ses examens microscopiques, et le tic tac de la montre était perçu plus distinctement par son oreille gauche que par l'autre.

## IV

Mais en admettant même qu'il fût péremptoirement établi que l'une ou l'autre des aberrations précédemment invoquées exercent sur le développement de la gaucherie une action directe, la science — qui sans cesse s'applique à la découverte des causes premières — ne saurait encore se déclarer satisfaite. Qu'il s'agisse d'une transposition vasculaire ou d'une inversion cérébrale, elle aurait encore à rechercher l'*origine* de cette anomalie. Et pour résoudre cette nouvelle énigme, il lui faudrait alors choisir entre deux alternatives : ou bien supposer un écart tout à fait accidentel, un caprice inexplicable de la nature, ou bien attribuer la déviation anatomique d'où résulte le gauchisme à la transmission régulière d'un état organique très spécial préexistant déjà chez le progéniteur.

Ainsi posée, la question devient celle-ci : le gauchisme est-il ou non la conséquence inéluctable d'un *vice héréditaire ?*

Sans doute nous empruntons exclusivement à nos parents les qualités ou les défauts d'ordre divers qui, dès le moment de la naissance et même plus tôt, constituent à chacun de nous une individualité propre. Mais la seule hérédité dont j'entends m'occuper ici est celle, beaucoup plus restreinte, à laquelle est due l'apparition chez l'enfant de telle ou telle propension bien définie, de tel ou tel trait nettement caractérisé appartenant à ses ascendants immédiats. A n'envisager que le fait brut, l'influence de ce genre d'hérédité ne paraît point contestable : car les enfants issus de gauchers sont eux-mêmes fréquemment — beaucoup plus fréquemment que tous les autres — atteints de gauchisme.

Est-ce à dire cependant qu'ils apportent en naissant dans la structure de leur cerveau, dans la conformation de leurs artères, ou bien encore dans leurs nerfs ou dans leurs muscles cette disposition organique qui, dès l'instant où ils voient le jour, en font virtuellement des êtres d'exception ? Ne se peut-il

Digitized by Google

pas que certains d'entre eux, nés indemnes de toute tare créés pour être droitiers, soient graduellement convertis au gauchisme par l'exemple de ceux qui les entourent?

Il est d'observation constante que les nouveau-nés, quelles que soient leurs tendances ataviques, meuvent indifféremment, les deux bras tant qu'ils n'ont pas dépassé la moitié de leur première année. Et quand, vers cette époque, le fils ou la fille d'un gaucher commencent à manifester une préférence pour l'emploi de la main gauche, sera-t-il bien certain qu'en cela ils n'auront point subi purement et simplement l'influence du milieu, à laquelle la plasticité même de leur jeune organisation les rend particulièrement accessibles ?

Beaucoup l'ont pensé, et actuellement encore, la théorie de l'*imitation* ne laisse pas que de compter de nombreux partisans. Mais, hâtons-nous de le dire, les faits invoqués à l'appui de cette opinion sont plus spécieux que probants. Pour peu qu'on les soumette à l'analyse, ils perdent toute valeur démonstrative, et c'est en vain, comme on va le voir, que l'on tenterait de réfuter les objections qui leur ont été opposées. En sorte qu'entre l'hypothèse de l'hérédité immédiate, congénitale et celle d'une éducation anormale, il convient de choisir sans hésiter la première.

(*A suivre.*) C. VANLAIR.



Digitized by Google

# L'AÏEULE[1]

## X

C'est un grand jardin planté de tilleuls, là-bas, au pays. Des allées longues et droites y découpent en réguliers rectangles une vaste pelouse parsemée d'arbustes. Quelques bancs verts sont disposés aux carrefours. Il y fait doux et triste comme dans un cimetière.

C'est le jardin de l'hospice où bonne maman Couzet, depuis un mois, se débarrasse de la vie. Cherchez-la dans le coin le plus sombre du jardin : vous la trouverez assise, les mains sur les genoux, les yeux perdus au loin devant elle. Elle ne prie pas, elle ne pense à rien; elle se laisse mourir tout simplement.

Quand elle est arrivée ici, elle n'était pas sage et les bonnes sœurs eurent bien de la peine à la plier aux exigences de la maison. Elle ne prétendait pas se soumettre à l'horaire qui règle minutieusement l'emploi du temps, qui ordonne le lever et le coucher à des heures fixes, qui rend l'existence semblable à une horloge bien réglée. La nuit, elle sanglotait dans son lit, elle appelait Jules avec des gémissements. Et ses voisines de dortoir se plaignaient à la supérieure d'avoir eu leur sommeil troublé par ses cris. Elle refusait aussi de manger au réfectoire. Elle ne répondait pas aux femmes qui voulaient lier conversation avec elle. Les religieuses tâchèrent de la rendre

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1901.

Digitized by Google

plus sociable. Mais elles durent se contenter de sa promesse qu'elle ne crierait plus la nuit, et ne purent obtenir qu'elle parlât aux autres vieilles de l'hospice.

Tout le jour elle demeurait seule, assise au jardin, dans un endroit qu'elle avait choisi et où elle retournait toujours. Des massifs en faisaient une retraite de feuillage. Personne n'y passait jamais. Bonne maman pouvait s'y croire à cent lieues du monde. Et le silence, la paix inaltérable qui y régnaient la préparaient à sa mort prochaine. Pour s'y rendre, elle marchait d'un pas lent et automatique. Quand elle s'y trouvait, elle s'asseyait et déposait les mains sur ses genoux. Alors, il pouvait se produire n'importe quoi dans la maison, une querelle de vieilles, des voix aiguës se disputant, des gronderies de sœurs : bonne maman ne remuait pas un doigt. Elle était là comme une statue, elle ne chassait pas les insectes qui bourdonnaient autour d'elle. Et comme l'automne dépouillait les arbres, souvent elle était toute couverte de la pluie d'or des feuilles.

O ! ces agonies de vieilles et de vieux dans les hospices, ces prisons de la charité ! Parce qu'ils sont logés et nourris, parce qu'il ne leur manque pas les quelques sous nécessaires à leur tabac ou à leurs sucreries, on croit qu'ils sont heureux, les pauvres. Mais ils n'ont pas le bien le plus précieux, la liberté de leur personne, cette sensation indispensable qui permet de penser : « Je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, » et qui, supprimée, emporte avec elle tout l'intérêt que l'on avait à vivre. Très nettement, ils sentent qu'ils sont désormais de trop sur la terre, qu'on ne leur a donné la place qu'ils occupent qu'en raison de leur grand âge, de leur faiblesse, et parce qu'on espère qu'ils ne l'occuperont pas longtemps. Quand l'un d'eux vient à mourir, tous les autres remarquent que l'administration n'a pas attendu sa disparition pour désigner celui des candidats qui le remplacera. Ils savent qu'on escompte leur dernière heure. Ils éprouvent l'obscur sentiment qu'en vivant trop longtemps ils abuseraient de

Digitized by Google

la charité publique. Aussi se hâtent-ils de mourir bien vite, et leur entrée à l'hospice est semblable à l'entrée à l'hôpital d'un malade condamné, que l'on soigne par acquit de conscience et sans espoir de guérison.

Bonne maman Couzet connut toutes ces misères mentales et souffrit d'autant plus que ce qu'elle avait laissé derrière elle lui était plus cher. Vraiment, c'est une grande duperie que l'amour. Pourquoi nous attachons-nous aux êtres et aux choses, puisque la séparation menace toutes nos affections? Il serait si simple de vivre en égoïste, sans époux, sans enfant, sans ami, sans chien. Au moins, la mort ou le départ ne viendrait pas si souvent abattre le frêle édifice de notre bonheur en nous enlevant des êtres sans lesquels nous ne jugeons plus possible de continuer à vivre. Le cœur humain est un grand fou qui refuse de s'accorder avec la raison. Pour le bonheur et, à la fois, le malheur de l'humanité, il demeurera toujours en enfance.

Bonne maman Couzet regrettait Jules de toutes les forces de son âme. Quand elle était assise dans le jardin, c'était lui, lui seul, pendant des heures et des heures qu'elle revoyait. Jamais nous ne saurons jusqu'à quel point la volonté de l'amour est puissante. Dans la détresse des séparations, qui peut dire que nous ne parvenons pas à nous rendre réellement présente la personne morte ou éloignée que nous aimons? Un jour, une sœur vint à passer devant le banc où se trouvait la pauvre aïeule, et comme celle-ci ne la regardait pas, ne lui souriait pas de cet air servile que prennent les autres pensionnaires à la vue d'une religieuse, la sœur s'approcha et lui demanda à quoi elle songeait.

« A rien, murmura la vieille, toute saisie.

— Mais alors, qu'est-ce que vous voyez là devant vous, du matin au soir?

— Je vois mon petit-fils, » dit-elle. Et le ton de sa voix avait une telle ardeur mystique que la sœur tressaillit et, troublée, s'en alla.

Elle le voyait, en effet, à tous ses âges et, chaque jour,

Digitized by Google

elle recommençait l'histoire de l'enfant. Jules naissait, mignon comme un Jésus, et elle-même l'emmaillottait pour la première fois. C'était elle, à ses cris, qui l'enlevait et le portait à sa mère. Quand il avait bu, c'était elle encore qui le recouchait dans son petit berceau. La nuit, qui le veillait? Elle toujours. Et si l'enfant avait la fièvre, c'était elle aussi qui préparait les cataplasmes et dosait les remèdes. Jules grandissait, marchait seul. Elle revoyait ses premiers pas, tremblait pour lui, aidait sa démarche incertaine, le baisait avec fureur, avec ivresse au moment où, enfin, il atteignait le but. Tous les menus incidents de ces années adorables reparaissaient devant les yeux de son âme. Elle n'en avait oublié aucun. Ah! la mémoire des grand'mères! Les mamans se souviennent de beaucoup de choses ravissantes qu'elles racontent à leurs fils, plus tard, quand ils ont de la barbe et ne s'asseoient plus sur leurs genoux. C'est le truc des mères, le truc innocent qu'elles emploient pour rattacher à leur maternité les grands jeunes gens qui les oublient. Ces histoires du passé, contées par une bouche chérie, cette autobiographie anecdotique qu'elle vous expose avec un rire attendri, n'est-ce pas son arme la plus sûre contre l'indifférence? Mais les bonnes mamans ont une mémoire plus fidèle encore. Elles se rappellent tout, elles, et non seulement les événements notables, mais l'enfance tout entière de leurs adorés petits enfants : le jour où ils mangèrent pour la première fois un biscuit trempé dans du lait, celui où ils quittèrent le maillot, celui où ils se levèrent tout droits, d'un coup de rein, dans leur berceau, celui où ils échangèrent la robe et la culotte, ceux aussi où ils firent des chutes, où ils souffrirent des dents, où ils dirent un mot drôle, où ils firent une grimace, tout enfin, et tous les jours, et tous les mille riens charmants qui composent l'histoire de l'homme entre un et sept ans. C'était tout cela que bonne maman Couzet voyait sans lassitude défiler devant elle, contre la sombre verdure d'un massif. Tout cela lui était présent, elle le vivait, elle en goûtait la

Digitized by Google

joie ineffable. Et soudain, la cloche du souper tintait, son rêve s'évanouissait, et elle se retrouvait toute seule dans les ténèbres. Jules avait fui, là-bas, vers cette allée. Elle croyait entendre encore son dernier éclat de rire. Alors, elle se levait lentement, lentement, le visage tourné vers la vision fuyante, et elle tendait ses mains jointes, ses pauvres mains crispées, nouées, désespérées, vers l'ombre qui lui dérobait son cher petit enfant.

Jules, au début, lui écrivait une fois par semaine. C'étaient des lettres cérémonieuses, pleines de formules cousues bout à bout. On n'y apercevait pas le caractère et la spontanéité de l'enfant. Mais bonne maman ne remarquait pas ce défaut. Elle dévorait tout de confiance et, sans comprendre toujours les phrases solennelles que le gamin avait copiées dans un manuel, elle savait que sa main les avait écrites et cela lui suffisait. Quand la lettre était arrivée d'une heure, on pouvait bien la lui prendre : elle la connaissait par cœur. Et la nuit, elle les relisait toutes, tracées en signes radieux sur le fond des ténèbres.

Des mois passèrent. L'automne se noya dans les pluies. Le vent sifflait dans les cheminées. On interdit aux vieilles de s'asseoir au jardin. Leur prison devenait plus étroite. Maintenant, elles vivaient toutes ensemble sous la surveillance directe d'une sœur, dans la grande salle d'ouvrages ou à la chapelle. Quand le temps était beau, on les menait en promenade. Un jour, on passa devant la maison que bonne maman Couzet occupait au temps de sa jeunesse. Elle la reconnut de loin et manifesta un trouble extraordinaire. Ses petits yeux gris s'animaient, ses mains tremblèrent. Au moment où l'on arriva devant la porte, ses jambes se dérobèrent sous elle, et il fallut que sa voisine, avec mauvaise grâce, la soutint.

« Qu'avez-vous donc, vous? questionna-t-elle d'un ton bourru.

— Là, là, ma maison! balbutiait l'aïeule. C'est là qu'Aline est née, ma fille. C'est là qu'elle s'est mariée. Dans la boutique, mon pauvre homme est mort. Ah! il y

Digitized by Google

a bien du temps! Mon Dieu, mon Dieu, ma maison!

— Qu'est-ce qu'elle dit? Qu'est-ce qu'elle dit? interrogeaient curieusement toutes les femmes.

— Elle est folle! répondit celle qui la soutenait. Est-ce qu'on va à l'hospice quand on a eu une maison pareille? »

Et toutes hochèrent la tête avec une méprisante pitié. Pourtant, maman Couzet l'avait bien reconnue, son ancienne maison. On y vendait des œufs, du fromage et des légumes. Elle avait même vu un autre nom que le sien inscrit sur l'enseigne. Et cela lui fit une grande peine, ce fut comme si elle la quittait une seconde fois. En rentrant à l'hospice, elle avait la fièvre, et la sœur la força à se mettre au lit tout de suite.

L'immense dortoir avait deux files de couchettes séparées par des rideaux suspendus à des tringles. Un couloir central menait à des portes latérales. Le jour tombait de la voûte par des lanterneaux à vasistas. Et l'on était là comme dans une tombe, parce qu'on n'y voyait ni les arbres, ni le ciel, et que la lumière coulait, toujours égale, à travers des vitraux dépolis. Il pouvait bien faire du soleil au dehors. Ici, le soleil n'entrait jamais. Dès les premiers froids, on allumait du feu dans trois grands poêles de fonte, et le soir, à l'heure du crépuscule, les vieilles malades regardaient d'un air morne les trois panses rebondies des pots qui rougeoyaient dans l'ombre.

C'est dans cette salle que bonne maman Couzet passa ses derniers moments. Le lendemain du jour où elle avait pris le lit, le médecin vint la visiter. Quand il l'eut examinée, il dit à mi-voix à la religieuse qui l'accompagnait :

« Rien à faire. Épuisement total. »

L'aïeule paraissait dormir, mais elle avait parfaitement entendu. Un instant, la terreur de la mort la rendit toute froide; ses doigts s'émurent et labourèrent les draps. Mais presque aussitôt, une pensée qu'elle eut chassa toutes ses craintes.

« Si je vais mourir, il faut que je revoie Jules une dernière fois. »

Digitized by Google

Dès lors, elle ne songea plus qu'à cela. Elle pria avec une ferveur inaccoutumée pour que Dieu lui accordât cette joie suprême. Dans son cerveau affaibli, un travail s'opérait, obscur, lent, difficile. Pour que Jules vînt la voir, il fallait que quelqu'un l'appelât à son chevet. Qui choisirait-elle pour accomplir cette tâche nécessaire? Elle n'avait confiance en personne. Ses compagnes étaient toutes méchantes et jalouses. Les sœurs, bienveillantes, ne lui refuseraient pas une promesse, mais elles ne la tiendraient pas. Elle fit appeler l'aumônier qui l'avait souvent confessée, et ce fut ce brave homme qui écrivit, devant elle, à Léopold et à Aline. La lettre partit. Bonne maman fit un rapide compte mental : elle serait demain à Bruxelles. Jules pourrait prendre un train le lendemain matin et arriver à l'hospice avant midi. Plus qu'un jour et demi à attendre, deux nuits à dormir, et Jules serait là! Cette certitude lui ouvrait à l'avance un coin du paradis. Ses légers sommeils étaient traversés par des visions d'anges qui tous prenaient le visage de Jules pour lui sourire. De vieux airs qu'elle chantait jadis lui revenaient en sourdine et la ravissaient. Elle était pleinement heureuse, et ses traits étaient calmes comme ceux d'une sainte. Elle mourait doucement, doucement, et jamais elle n'avait mieux vécu de la vraie vie que pendant sa paisible agonie. Dans l'hospice, les religieuses la proposaient en exemple aux autres femmes. Mais celles-ci ne voulaient pas croire à sa mort prochaine, tant elle paraissait sans douleur et sans effroi.

« C'est une mijaurée, disaient-elles. Elle se fait dorloter et elle est aussi malade que vous et moi... »

Elle n'était, en effet, nullement malade. Son esprit nageait dans une mer d'illusions délicieuses. Son corps était si faible qu'elle ne le sentait plus et ses vieilles douleurs rhumatismales s'étaient toutes évanouies. Quand elle se croyait seule, elle chantonnait des romances où il y avait toujours un oiseau bleu, des fleurs et de l'amour. Parfois aussi elle parlait à mi-voix, racontait des histoires,

Digitized by Google

grondait un enfant invisible, puis souriait et recommençait à chanter.

Vers le soir du jour où la lettre avait été envoyée, elle s'endormit et ne se réveilla que le lendemain dans l'après-midi. On avait cru ce sommeil mortel, et, pour que les autres pensionnaires ne la vissent pas mourir, on avait fermé les rideaux autour de sa couche. En ouvrant les yeux, l'aïeule n'aperçut que ces draperies blanches qui l'isolaient. Elle poussa un grand cri et, par suite de quelle aberration, se persuada qu'elle avait dormi deux nuits et un jour et que Jules était arrivé pendant son sommeil. A la sœur qui accourut, elle cria :

« Où est Jules? Il est venu, je le sais! Qu'on l'amène, je veux le voir! Vous savez bien que je vais mourir! Dépêchez-vous. Où est-il, mon petit enfant? Je suis sûre qu'il est là, derrière la porte et que vous ne voulez pas le laisser entrer. Oh! vous êtes méchante! Pourquoi m'avez-vous enfermée ici? Vous vouliez me faire mourir plus vite, n'est-ce pas? Vous avez dit à Jules que j'étais déjà morte, sans doute, et il est parti, et maintenant je ne le verrai plus. Sentez mes mains, elles sont déjà toutes froides. Je n'ai presque plus de sang, presque plus de forces. J'en avais gardé juste assez pour l'embrasser, mon petit ange! Et voilà que vous l'avez renvoyé et que vous ne m'avez pas éveillée! Dieu vous punira, méchante femme! Pourquoi avez-vous fait cela? Je n'ai jamais été méchante avec vous, pourtant. Est-ce que vous ne comprenez pas, dites, que je dois le revoir avant de mourir? Si je ne le revois pas, je ne saurai pas mourir, je vais souffrir comme une damnée. Oh! je vous en supplie, allez regarder derrière la porte. Peut-être qu'il est encore là et qu'il n'ose pas entrer. Jules, Jules! Viens, mon petit. Je suis ici, viens vite!... »

Sa voix était terrible. Elle montait à des notes aiguës, vertigineuses; elle s'y maintenait un instant, puis se brisait tout à coup et se traînait, minable, hoquetante, à peine plus haut qu'un soupir. Rien n'était atroce comme

Digitized by Google

de l'entendre. La sœur, en pleurant, essayait de la calmer. D'autres sœurs accourues demeuraient là impuissantes, les mains jointes, les yeux pleins de larmes. L'aumônier vint à son tour, tenta d'expliquer à la vieille son erreur. Mais elle ne le reconnut pas et l'injuria comme les autres. Maintenant, elle ne poussait plus qu'un cri : Jules ! toujours le même. Elle criait très fort, puis ses forces diminuaient et le nom, à la fin, n'était plus qu'un murmure. Mais soudain — où allait-elle en chercher la puissance ? — sa voix s'élevait derechef et l'appel suppliant remplissait toute l'immense maison. On l'entendait au grenier, dans la cave. On l'entendait au jardin, sur la route. Les pensionnaires, transies de terreur, n'osaient ni lever les yeux, ni parler. Contre les grilles de l'hospice, des gens épouvantés collaient leur face curieuse. Tout le monde percevait, dans cette clameur, l'accent même de la mort. Et l'on attendait qu'elle cessât pour se dire qu'une âme avait quitté la terre.

Brusquement, — il était 5 heures et l'obscurité tombait — le cri se tut. Dans la salle assombrie, personne ne remua, personne ne parla. On espérait que la fatigue allait endormir la malheureuse. Mais quand le médecin se pencha vers elle, il recula en tremblant.

« Oh ! ces yeux ! » dit-il.

Les yeux de l'aïeule, grand ouverts et fixes, mais d'une fixité surnaturelle, regardaient la porte de la salle. Il faisait sombre déjà et pourtant, tant ces yeux étaient brillants, tout le monde les voyait et personne ne pouvait en détacher les siens.

Dans la tache toute blanche du visage, du visage plus blanc que les draps, ils faisaient deux trous de lumière, et cela était épouvantable et sublime à la fois. La bouche était morte, les lèvres bleues, le nez pincé, les cheveux morts, la peau cadavéreuse. Mais les yeux vivaient d'une vie surhumaine. Et ceux qui étaient là eurent l'impression très nette que cette femme était morte et qu'il n'y avait plus rien de vivant en elle que ses yeux. Elle regardait

Digitized by Google

toujours la porte. Mais les mots sont impuissants à traduire ce regard. Non, ce n'était pas regarder qu'elle faisait. La lumière de ses prunelles ne devait plus connaître l'obstacle des portes et des murs. C'était plus loin, beaucoup plus loin qu'elle se portait et elle devait voir des choses que personne ici ne pouvait voir. Tout à coup, ces yeux miraculeux eurent un battement de cil et parurent s'humecter.

« Elle pleure! » dit le médecin tout bas.

Mais ce qui coula de ces yeux, ce furent, sur les joues plus blanches que les draps, deux grosses gouttes de sang. Et au même instant, la porte s'ouvrait, et Jules avec Aline apparurent sur le seuil.

GEORGES RENCY.

Digitized by Google

# AU PAYS DE LA SOIF [1]

Ce ne fut que le soir que nous atteignîmes une halte : une vraie rivière coulait auprès, bordée de lauriers roses d'où s'enfuirent des milliers de tourterelles, de guêpiers et de geais verts. On but à perdre haleine, on alluma le feu et on s'endormit. Le soleil déjà haut nous réveilla. Les tourterelles étaient revenues. J'en tirai une douzaine qui remplacèrent le lard au riz. On fit du café. On chanta, on déballa les toiles, les couleurs, on se mit à peindre en fumant des cigarettes, on se demanda pardon, on oublia tout et on passa une superbe journée. Des caravanes passaient au loin sous le soleil. Les chameaux bruns allongeaient leurs jambes maigres dans le sable qu'ils soulevaient en petits nuages, en balançant d'immenses palanquins dont les couleurs joyeuses rutilaient de lumière, les Arabes poussaient des cris pour exciter leur marche. Des femmes venaient emplir au ruisseau leurs outres de peau de bouc goudronnées et luisantes.

Nous ne voulions plus quitter ce lieu de délices que nous habitions un peu en Robinsons, sans avoir la moindre notion du temps. On ramassait de l'alfa pour la nuit, et quand la fraîcheur commençait à monter, on s'étendait sur le sol. Cette fraîcheur ne dura guère. Le vent s'éleva venant du Sud, nous obligeant bientôt à nous voiler la figure d'un pli de nos turbans et à chercher abri sur l'autre flanc de la colline. A l'aube, le

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1901.

Digitized by Google

soleil se montra comme un disque dans un ciel jaune de sable qu'un vent impétueux soulevait rageusement.

« C'est le sirroco, dit l'Arabe. »

On respirait de la flamme, on étouffait, le sable se collait sur nos visages, à nos mains; craquait sous nos dents, emplissait nos yeux, entrait dans nos narines, nous aveuglant, provoquant des éternuements sans fin.

Après la tourmente de neige, la tourmente de sable; la première est blanche et vous glace, l'autre est jaune et vous brûle, l'une vient du Nord, l'autre du Sud ardent. Nous nous groupâmes derrière nos bêtes couchées, tirant à nous couvertures et burnous qu'on disputait au vent et attendîmes. Vers midi se produisit une accalmie. La place n'était plus tenable, on boucla les bagages sur les ânes et en avant. On quitta la rivière, se dirigeant vers le sud, le vent et le soleil en face. L'accalmie ne dura qu'une heure. La tourmente recommença de plus belle. Mais l'Arabe nous annonça le banc de sable qui précède l'arrivée à El-Aghouat. Cela nous rendit courage. Malheureusement, le banc de sable s'étendait sur plusieurs lieues, les pieds s'y enfonçaient, ralentissant la marche: en une heure, nous avions fait à peine 2 kilomètres. A ce moment nous aperçûmes devant nous, voilé par la poussière, un équipage en détresse. Un lourd chariot attelé de douze mulets était enlisé dans le sable mouvant. Notre arrivée fut saluée avec joie. On se mit à la besogne, les uns tirant les bêtes ou les fouettant à tour de bras, les autres poussant les roues. Et le véhicule en détresse sortit enfin de l'ornière. On manœuvrait le chariot comme une barque à voile; les bêtes tiraient en flèche, tout à fait à droite, puis à gauche; le chariot ne roulait plus; on le traînait. Cela dura une bonne partie de la nuit. On attendit le matin et tout le monde se coucha sous la bâche, sur les sacs de farine ou de sel, ou au milieu des tonneaux de pétrole et des caisses de biscuits. Le vent tomba vers le matin et l'on aperçut El Aghouat à l'horizon : une île de verdure au milieu d'une mer de sable; la silhouette élégante des hauts palmiers, formant une forêt et cachant encore les habitations, se détachait sur un ciel clair et doré. Une route plus ferme se

Digitized by Google

dessinait; nous suivions le chariot, aux roues grinçantes, les bêtes allaient bon pas; nos bourriquots délivrés de leur charge se roulaient dans le sable et se relevant aussitôt accouraient vers nous comme des chiens, faisant mille gambades. On longeait les jardins fermés de petits murs de terre grise d'où émergeaient des dattiers immenses. Le long de leur stipe rugueux, grimpaient des vignes, dont les raisins noirs se mêlaient aux régimes des dattes dorées couronnant la cime des palmiers. Des figuiers, des grenadiers, des cactus, des amandiers et des néfliers tressaient leurs rameaux et leurs fruits en un inextricable enchevêtrement que trouaient à peine les rayons du soleil.

Enfin, voici la ville : des maisons en terrasses, des cubes de terre grise séchée au soleil, remplacent les pierres. On les entasse les uns sur les autres en un équilibre approximatif, et quand les quatre murs sont élevés, on couche sur le faîte des troncs de palmiers pour former les plafonds et du même coup le toit qui reste plat. On jette en travers de ces poutrelles de grandes palmes que l'on recouvre de terre mouillée et battue: ce sera la terrasse. On perce une porte et une ou deux petites meurtrières qui sont les fenêtres, et voilà la maison construite. J'entends la maison du peuple, même aisé. L'habitation du riche est élevée avec un peu plus de soins et meublée de nattes de paille ou d'alfa tressé, de peaux de mouton pour dormir et de coffres pour serrer les costumes des femmes et les bijoux. Nous cherchâmes une chambre que nous trouvâmes dans un fondouk, une grande cour entourée de trous plus ou moins habitables.

Nous avions donc un chez nous et allions, après un mois de marche pénible sous un soleil implacable, après avoir fait plus de 500 kilomètres dans des conditions que notre légèreté et notre inexpérience nous avaient faites souvent atroces, nous allions pouvoir nous reposer un peu. On déballa sérieusement les toiles et les couleurs et l'on se mit à parcourir la ville, s'arrêtant à chaque coin pittoresque (et Dieu sait s'il y en a avait) pour brosser une pochade, une impression, un portrait. Tout était beau sous ce splendide soleil, sous ce beau

Digitized by Google

ciel sans nuage dont le reflet bleuit les ombres et dore les lumières, et a mérité très justement à ces contrées le nom de *Pays bleu.*

Un pan de mur au pied duquel dormaient un groupe d'Arabes du Sud, aux burnous troués, nous servit de premier motif. Des chevaux tout bridés, en plein soleil, attendaient le réveil des maîtres pour partir. Ils cherchaient pour leur tête un peu d'ombre entre leurs jambes de devant ou sous le ventre de leur voisin d'entraves. Les uns étaient d'un blanc de neige, avec le naseau rose comme une pivoine et l'œil noir, la crinière et la queue tombant jusqu'à terre étaient d'une belle couleur orange, due à la teinture du henneh; d'autres avaient la robe noire et luisante; les reflets en étaient bleus comme l'acier; tous portaient la grande selle arabe en maroquin rouge, et sur leurs flancs pendaient les larges étriers d'argent massif ajourés, cliquetant à chaque mouvement contre une large lame de damas ou un long fusil attaché à la selle.

Quand les Maures s'éveillèrent et se virent en proie à notre curiosité et à nos pinceaux, ils se levèrent dédaigneusement en nous lançant une injure : *Ini haldini l'bou* (que ton père soit maudit), enfourchèrent leurs fines juments et, soulevant la poussière, ils partirent dans un éblouissement.

La religion de Mahomet, comme vous le savez, interdit aux fidèles toute reproduction de chose vivante et ceux qui prêtent leurs traits à un artiste sont punis dans l'autre monde. La civilisation a eu depuis peu de temps raison de ces croyances et le *dieu Argent* vient assez facilement à bout des scrupules d'un bon nombre de musulmans.

En revenant par la place du Marché, nous fûmes attirés par un rassemblement assez considérable d'indigènes formant cercle autour d'un moricaud sordide qui récitait je ne sais quel boniment, tandis que d'autres accompagnaient le discours à grands coups de tam-tam. Nous nous glissons jusqu'aux premiers rangs, et bientôt le jongleur, car c'en était un, fouilla dans un sac et posa à terre deux des plus terrifiants animaux qu'on puisse voir, deux cérastes ou vipères à cornes. Leur tête large, leur cou gonflé de rage, les yeux fixes et la langue en

Digitized by Google

flamme, elles attendaient sur le tapis ; le charmeur les prit par le cou, tout près de la tête, leur ouvrit la gueule et fit voir les crochets ; il les manipula, les excita, s'accroupit et les posa sur sa tête rasée ; mais en ce moment un farceur lui passa dans le cou, sous le burnous, le bout d'un bâton. La sensation lui fit croire à la chute d'un des reptiles dans ses vêtements, il se redressa comme un ressort, les yeux hagards, la bouche démesurément ouverte, se démenant comme un épileptique, à la grande joie de tous les spectateurs. Ce ne fut que lorsqu'il revit à terre les deux ignobles bêtes qu'il partit lui-même d'un rire que fut loin de calmer la pluie de pièces de deux sous qui tombèrent alors dans le plateau exposé à ses pieds. La terreur de cet Arabe était bien légitime. La vipère cornue est un des plus redoutables ophidiens connus. Elle est grise et longue de 30 à 35 centimètres ; son nom lui vient de deux petites cornes qu'elle porte au-dessus des yeux ; elle se cache toute la journée sous le sable, et malheur à celui qui pose le pied à portée de ses horribles crochets ! La morsure en est irrémédiablement mortelle. L'Arabe atteint s'enveloppe la tête sous un pan de son burnous et se couche, attendant la mort qui commence à le glacer. Dix minutes après, la victime a cessé de vivre.

Dans un voyage que je fis *plus tard* et dans de meilleures conditions, j'eus l'occasion d'accompagner le chasseur attitré de Bou-Saâda, où ces effroyables bêtes pullulent. En une matinée, il en trouva trente-sept. Il les découvrait sous le sable où elles laissaient le matin une légère trace ; il me les montrait du bout de son roseau, et je ne les voyais pas ; alors il les faisait sauter, leur posait sa canne près de la tête, les prenait par là, entre ses deux doigts, et les jetait dans un sac.

Nous en avions une douzaine déjà quand nous rencontrâmes une nouvelle trace. Il la suivait lentement, prudemment. « Elle n'est pas loin, disait-il, elle est à quelques pas. » Je marchais derrière lui, posant mes pieds dans l'empreinte des siens. Tout à coup, d'un buisson voisin, bondit un lièvre. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, l'Arabe avait jeté là son sac à vipères, saisit son fusil et tira sur le lièvre qu'il blessa. « Attends là, » dit-il, et il se mit à la poursuite de l'animal me laissant en

Digitized by Google

tête à tête avec ces horribles bêtes qui pouvaient s'échapper, et l'autre qui était certainement à deux pas, peut-être plus près, l'Arabe ne se trompait jamais. Je n'osais faire un mouvement, j'aurais pu poser mes pieds sur l'effroyable serpent que je ne voyais pas, mais que je savais là; la peur me glaçait, malgré la chaleur qui montait de tout ce sable et tombait de ce large soleil. Mes yeux se troublaient. Si j'allais m'évanouir et tomber le visage sur le monstre... Mes mains se crispaient d'épouvante. Quand une seconde détonnation éclata et, après cinq minutes qui me parurent un siècle, l'Arabe revint triomphant, tenant le lièvre, dont la peur n'avait pas été comparable à celle dont je mourais. Il trouva la bête à 25 centimètres de mon talon! Ce fut ma première et ma dernière chasse à la vipère. Je rapportai la bête vivante en Belgique, dans un bocal à conserves, entouré de toile métallique; le couvercle de fer vissé était criblé de petits trous par où on introduisit plus tard de l'alcool; quand la bouteille fut remplie, la bête se débattit vingt minutes avant de mourir.

Le soir, nous montions à la ville haute. L'air était plus frais, les étoiles brillaient par myriades dans un ciel d'une inconcevable profondeur. Sous la lumière verte de la lune, les hautes maisons rectilignes projetaient leur ombre épaisse que trouait çà et là la tache rouge des fenêtres éclairées; une douceur traînait dans l'atmosphère chargée de senteurs alanguissantes. Une musique lointaine, étrange et barbare attirait la foule dans une rue sombre, vers une large baie éclairée. C'était un concert arabe. Couché, accroupi ou assis le long des murs blanchis jadis à la chaux, et où s'accrochent des images et des affiches illustrées clouées indifféremment à l'endroit ou à l'envers, le public indigène s'extasie. La scène est éclairée par des lanternes vénitiennes ou des lampes belges suspendues au plafond crevassé. Dans un coin, le caouadji prépare ses décoctions de café odorant ou de thé à la cannelle et les porte précieusement aux consommateurs qui absorbent le breuvage bouillant en grillant des cigarettes dont la fumée embrouillarde la salle d'une vapeur bleue. Un musicien, qu'accompagnent à grands coups de tam-tam deux grands négros à faces luisantes,



Digitized by Google

joue pendant une grosse demi-heure sans s'interrompre, sur une espèce de petite clarinette criarde, un air monotone qu devient obsédant, énervant, enrageant... Alors une danseuse se lève déjà lasse et s'avance en un déhanchement pourtant gracieux et souple; une profusion de bijoux ornent son cou, ses oreilles, sa chevelure, ses poignets et ses chevilles, faisant songer malgré soi à une boutique d'orfèvre ambulant; celle-là portait une robe d'un rouge éblouissant, tenue aux épaules par de larges boucles d'argent. Ses cheveux d'un noir de jais, tressés et mêlés de laine brune, étaient retenus par un foulard de soie orange et vert rutilant de perles et de pièces d'or. Ses yeux sombres empruntaient une étrange langueur à l'antimoine dont ses paupières étaient peintes et sa bouche, entr'ouverte en un énigmatique sourire, montrait des dents superbes; elle dansait des hanches, les pieds presque immobiles, tandis que ses mains aux doigts dorés de henneh scandaient le rythme de la musique... Alors elle s'avança vers les groupes, courbant les reins et la tête en arrière et reçut sur son front les menues monnaies qu'y collèrent ses adorateurs. Elle se retira comme une reine, tandis que la musique continuait appelant une autre Salomé qui, voilée de fumée comme une déesse, allumait une bastos ou une camelia à une braise que lui tendait familièrement l'aimable caouadji.

Je pris mon album et mon fusil et sortis de la ville. Je suivis les bords de la rivière de l'Oued M'Si, la rivière des roseaux. Elle se traîne sur le sol, profonde de 15 centimètres à peine, arrose plus loin les superbes jardins de La Ghouat et se perd dans les sables à quelques lieues de là. Vienne un orage, la dormeuse se réveille, se gonfle, rugit, court en torrent enlevant tout sur son passage, bêtes et gens. Une quantité énorme de petits serpents d'eau fourmillent dans sa vase. Je revins avec de nombreux croquis et une cigogne. On ne me félicita guère. On mangea pourtant la cigogne au riz, et le cou fut servi à part en guise de petite saucisse. Cependant nos fonds baissaient considérablement, malgré notre genre de vie plutôt monastique, et l'on décida le soir même de partir pour Biskra, où nous devions recevoir des nouvelles de

Digitized by Google

nos familles. Nous allions devoir retraverser le Pays de la soif par 48 degrés de chaleur à l'ombre (66 au soleil) à travers le sable brûlant. Nous étions bruns comme des grains de café et le régime que nous avions suivi, nous avait parcheminé la peau sur les os. Nous dûmes nous débarrasser de nos pauvres bourriquots que nous embrassâmes comme de vieux et tendres amis, pauvre bêtes! Elles avaient eu bon temps avec nous, jamais battues! toujours des caresses. On marchait devant elles, un chardon ou une branche d'Alfa à la main, et elles suivaient allègrement, malgré leur charge. Un négro nous les acheta toutes deux pour un louis... Peut-être à l'heure présente, leur peau résonne-t-elle sous les doigts d'un tambourinaire arabe..., peut-être sur elle battra-t-on la charge des futurs égorgements. Pauvres et douces bêtes...

A 3 heures du matin, sac au dos, les gourdes pleines, nous fîmes nos adieux à la reine des Oasis encore endormie, nous retraversâmes le banc de sable et quand le soleil se leva, La Ghouat incendiée de rayons nous apparut pour la dernière fois, avec ses palmiers d'or et ses collines rouges, dans un dernier et féerique enchantement.

Nous fîmes à l'aquarelle, dans les caravansérails où nous arrêtions, quelques portraits qu'on nous payait 15 ou 20 francs chacun. A Metlili, le chariot que nous avions sauvé nous rejoignit, et le conducteur nous offrit de porter nos bagages et nos personnes un bout de chemin. On accepta avec empressement. On avait fixé sur le papier les nobles traits du patron, un vieux rougeaud, et de sa femme; on nous avait payé largement et offert en sus une bouteille de fine champagne que nous mîmes précieusement dans nos bagages. Nous étions déjà loin quand le vent s'éleva, comme par une malédiction. C'était encore le siroco! Pendant que nous longions une mare, une troupe de bécassines se leva. Je pris mon fusil, je sautai à bas du chariot, et tandis que celui-ci continuait lentement sa route, je poursuivis un chimérique dîner. Je finis par rejoindre et surprendre les sauvages oiseaux, et j'en abattis deux qui tombèrent à l'eau. Je dus me déchausser pour aller les ramasser, puis je courus dans la direction qu'avait prise le chariot. Le sable

Digitized by Google

enveloppait tout; le chariot avait disparu avec mes amis. Je criai, rien ne me répondit! Les traces des roues avaient disparu, effacées par le vent. Je ne voyais plus à dix pas devant moi, et le silence était troublé par le seul bruit que faisait le sable en retombant du ciel. Le désespoir s'emparait de mon cerveau affolé, quand je me heurtai à un poteau du télégraphe. Évidemment, ils avaient dû suivre cette route, qui est la plus courte; malgré le sable aveuglant, je pus suivre la direction des fils, courant, appelant. J'aperçus enfin la silhouette du chariot. Il était arrêté, et les mulets étaient groupés en tas, les pieds dans les cordes de l'attelage. Je grimpai sous la bâche, et je vis étendus, les uns sur les autres, et ronflant comme des orgues, mes cinq compagnons et les conducteurs ivres comme toute la Pologne. L'Arabe était sur le dos, tenant serrée contre son cœur la bouteille à laquelle il semblait faire une brûlante déclaration. Je m'assis auprès d'eux et attendis patiemment le réveil de nos automédons. Du reste, le temps ne nous permettait guère d'avancer. On passa la nuit où l'on était, et le lendemain, le vent étant tombé, on se remit en route sans même parler de l'incident. A quoi bon, du reste, nous devenions fatalistes!

Le récit de notre retour vers Djelfa serait une répétition de ce qui précède. De Djelfa, nous nous dirigeâmes vers l'est. Toujours du sable surchauffé, toujours le ciel bleu, toujours le grand soleil implacable! La faim et la soif jamais apaisées! La fatigue de la marche sans repos appréciable, sans sommeil réparateur, nous rendaient insupportables les uns aux autres. On ne se parlait plus. On se boudait tout le jour sans savoir pourquoi, on se maudissait mutuellement, s'accusant injustement des souffrances endurées. La blague, ce grand soutien, avait quitté nos lèvres, qu'une soif ardente rendaient muettes; nous avions en horreur ce soleil que nous avions cherché. Ces bouquets de palmiers si gracieux, que nous avions admirés à La Ghouat, nous paraissaient benêts, et les Arabes, qui passaient majestueux dans leurs grands burnous de laine, ne recevaient en réponse à leurs salutations que des propos grossiers ou ironiques. C'est dans cet esprit que nous arrivâmes, après

Digitized by Google

quinze longs jours, à Bou-Saada, petite oasis cachée dans les sables derrière les montagnes du Kardadda. Comme dans toutes les villes du Sud, comme à La Ghouat, les habitations sont en terrasses, où le soir on va prendre le frais. La bonne humeur nous revint avec l'apaisement de nos besoins. L'eau y est abondante et fraîche, mais légèrement purgative. Les fruits y sont pour rien. Les enfants nous apportaient des figues fraîches, des bananes, des dattes plus que nous ne pouvions en manger. Le pain seul est détestable; cuit sur la pierre brûlante, sans levain, farine et son mêlés au sable de la meule, il craque sous la dent comme de la terre. On pouvait avoir des pigeons pour 20 centimes. Les perdrix y pullulaient, je pouvais en tirer trente et quarante en moins d'une matinée. Nous allâmes deux ou trois fois dîner au restaurant arabe; une porte où flotte un rideau gras; l'intérieur, un antre de fauves noiret puant, une table étroite et longue sans nappe; aux deux côtés, des bancs souillés de graisse, où l'on s'assied comme des tailleurs.

La *tcheurba* est servie dans des espèces de bols qu'on vous apporte avec des cuillers rondes en corne ou en os. C'est une soupe rouge faite aux piments, avec des corinthes, de la graisse de chèvre, des haricots, enfin tout ce qui leur tombe sous la main. A la première gorgée de ce potage on croit avaler du feu, les yeux se remplissent de larmes comme ceux du roi de Thulé, et comme lui on croit devoir rendre l'âme. On sert ensuite un ragoût de chevreau, puis un chevreau en ragoût; les Arabes se mettent à cinq ou six autour d'une portion qu'ils mangent avec leurs doigts; quand l'assiette est vide, ils demandent une autre portion, une autre encore et ainsi jusqu'à satiété. Ils boivent ensuite tour à tour dans le même vase une gorgée d'eau, et se dirigent en se tenant par la main vers un coin d'ombre, où ils feront la sieste.

Vers le soir, nous entrâmes au bain maure : une salle hexagonale, des colonnes tordues comme des bâtons de sucre d'orge et reliées par des arceaux *plus-que-cintrés;* de l'ombre du plafond, très haut, descend une lampe de cuivre ajouré, discrète. Vous vous déshabillez là et quand tombe le dernier

Digitized by Google

vêtement, un garçon vous enroule vivement autour des reins une aune de mousseline et vous présente des sandales de bois. Il vous conduit par la main, à travers un corridor sombre, gluant, jusqu'à *l'étuve*. Il vous y pousse par une porte basse et vous croyez entrer dans de l'azur de nuit; tout est bleu de vapeur.

La salle était haute et s'élevait en dôme. Dans l'opacité de l'atmosphère se mouvaient des corps bruns, humides et nus, d'autres étaient couchés sur les dalles brûlantes. Les rayons d'une lampe tombaient, accrochant des luisants de bronze aux épaules.

La chaleur vous surprend, suffocante, et la sueur vous inonde immédiatement. Mais au bout d'un instant, on est bien. La chaleur semble délicieuse, l'eau ruisselle sur vos membres et un petit chatouillis vous court sur la peau. Alors le garçon vous conduit, toujours par la main, près d'un bac de pierre où se mêlent l'eau chaude et l'eau froide. Puis viennent les masseurs. Ils vous étendent sur les dalles et vous massent savamment chaque muscle. Ils manient le patient en tous sens, le mettent sur le dos, lui écrasent du pouce les pectoraux, semblant modeler de l'argile. Ils vous roulent en paquet, la tête entre les genoux, les mains derrière le dos, puis vous serrent dans leurs bras, faisant craquer les articulations comme dans un étau. Ils chantent en travaillant. Leur mélopée avait sous cette voûte des échos d'église et donnait à nos nerfs des vibrations indéfinissables. Quand la lassitude est absolue, ils vous lavent; ils se gantent la main d'une poche en estomac de veau, et vous frottent, vous inondent d'eau tiède et d'écume de savon, ils semblent préparer un cadavre au grand voyage. Alors ils vous mettent debout, vous drapent de linges secs, les membres et les reins, vous entourent la tête de mousseline, et comme un fantôme vous sortez de l'étuve pour retourner à l'ombre, sous les colonnes torses. Là un matelas vous attend, on vous couvre chaudement, on vous apporte une tasse de café ou de thé brûlant, avec une cigarette tout allumée. Ou bien on promène autour de vous une soucoupe où brûle de la myrhe et du benjoin. Quand vous

Digitized by Google

regagnez la rue, vous avez la sensation de sortir du tombeau pour recommencer une nouvelle existence.

Nous prîmes nos arrangements pour partir le lendemain soir, avec une caravane qui allait aussi vers l'Est. A l'heure dite, nous apportâmes nos bagages. Il y avait là une quarantaine de dromadaires, agenouillés, chargés de gros sacs noirs et de peaux de bouc pleines d'eau. On nous désigna nos montures. On m'avait destiné un grand chameau à l'œil très doux et inquiet. Quand je me fus assis les jambes croisées tenant la bosse entre mes genoux, et sans bride, il déplia ses longues jambes de derrière me projetant en avant; à peine avais-je repris mon équilibre qu'il redressait les jambes de devant, me lançant en arrière au point de me désarticuler; encore une formidable secousse et la bête était debout, mais moi par terre, provoquant, par ma mine, l'hilarité bruyante de tous les moricauds. On dut recommencer, cette fois je me tins très bien, mais mon ami Flaschoen, qui était très grand, ayant voulu grimper sur sa bête dressée d'avance, se fit traîner dans le sable sur un espace de 15 mètres par l'animal qui semblait prendre grand plaisir à la chose.

Quand tout le monde fut en selle, les chameliers poussèrent de petits cris aigus et répétés pour exciter les bêtes qui se mirent en marche, à une allure plutôt lente, mais soutenue, imprimant à leur cavalier un mouvement de tangage auquel on s'habitue très vite du reste. Bientôt Bou-Saada fut perdu de vue, d'autant plus que le soir tombait. Nous tournions le dos au soleil, qui allongeait l'ombre de nos montures bien loin devant nous, sur le sol violacé, et les petits cailloux que lançaient devant eux les chameaux en marche, brillaient comme des étincelles qui s'éteignaient en retombant à terre. Bientôt la nuit fut complète; des milliards d'étoiles criblaient le ciel, et la lune, pleine et ronde, semblait le berger du céleste troupeau. J'avais pressé un peu l'allure de ma bête et je me trouvais en avant de la colonne. L'animal connaissait sa route, je n'avais qu'à me laisser porter par elle et rêver. On entendait au loin les aboiements continus des chiens de tente. Ils nous flairaient à plusieurs kilomètres de loin, et donnaient l'alarme,

Digitized by Google

ne s'arrêtant que lorsque nous étions bien loin, bien loin. Le pas des dromadaires dans le sable est excessivement silencieux. Un Arabe chantonnait bercé sur sa haute selle. Les autres, enveloppés des longs plis vagues de leur burnous et balancés sous la clarté froide de la nuit, faisaient songer à des ombres errantes. Nous marchions toujours dans l'obscurité plus épaisse, où brillait parfois l'éclair d'un long fusil qu'un Arabe portait en travers sur ses genoux. La position incommode qu'exigeait l'équilibre sur notre selle, nous fatiguait beaucoup, mais les Arabes accoutumés aux longs voyages des caravanes ne semblaient guère s'en soucier. On ne pouvait pourtant pas faire arrêter la troupe pour nous permettre de changer la position d'une jambe ankylosée. Nous commencions à trouver terriblement longue l'étape nocturne; il était plus de minuit et nous marchions depuis 5 heures du soir. Je demandais alors à l'Arabe le plus proche :

« Sommes-nous encore loin de la première halte?

— Un petit kilomètre, me répondit-il. »

Les dromadaires n'avaient pas changé d'allure; d'un pas grave et lent, ils allaient devant eux. La lune s'était couchée et la nuit était noire. Les petits cailloux continuaient à crépiter sous les lourdes bêtes impassibles. Je consultai ma montre à la lueur du feu de ma cigarette; nous avions encore marché pendant vingt minutes. Décidément le kilomètre était un bon kilomètre... Une demi-heure se passa et nous marchions toujours.

« Voyons, dis-je à l'Arabe, où est la halte et quand y arriverons-nous?

— Un tout petit kilomètre, me répondit le moricaud, et tu pourras descendre et te reposer.

— Mettons vingt minutes, me dis-je, et patientons. »

Cette nuit de juillet était chaude, les étoiles riaient au ciel, des bandes de chacals traversaient la plaine en glapissant, chassant un lièvre ou se disputant un lambeau de charogne. Des Arabes dormaient sur leurs bêtes et l'un d'eux chantait toujours son éternelle et monotone mélopée.

Les vingt minutes s'écoulèrent et nous marchions encore. Je

Digitized by Google

ne sentais plus vivre mes jambes, et le tangage que me communiquait la marche saccadée de ma monture me broyait les reins.

« Allons, dis-je encore à l'Arabe, ne te moque pas de moi. Dis-moi juste quand nous pourrons nous arrêter, je suis brisé?

— Encore un petit kilomètre, me répondit le bourreau, et je te jure. »

Du moment qu'il me disait *je te jure*, je savais à quoi m'en tenir : il mentait! et je pris mon parti d'attendre, de ne plus rien demander, je me résignais à tout; j'étais collé sur cette bête pour la vie! qu'importe, c'est écrit; il me conduira au bout du monde sans que je puisse en descendre. Allah le veut ainsi; que sa volonté s'accomplisse!...

Pourtant, au bout d'une demi-heure, des aboiements très lointains se perçurent.

« Là-bas, la halte! me dit l'Arabe! encore un petit kilomètre... »

Une heure après, nos chameaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes. L'Arabe m'avait indiqué des kilomètres de spahis. Je descendis et restai les genoux dans le sable, les jambes totalement mortes; une longue et vigoureuse friction y ramena le sang et la vie... On était près d'un puits où d'autres caravanes attendaient. Des chameaux agenouillés, d'autres debout; des chevaux tout sellés, parmi lesquels circulaient les nomades, faisaient songer aux dessins dont l'immortel Gustave Doré a parsemé la Bible. De petits feux brûlaient çà et là éclairant des groupes d'Arabes accroupis autour de la flamme et attendant le matin. Leurs figures bronzées aux reflets rouges étaient à demi cachées par le capuchon de leur burnous rabattu, mais leurs yeux fauves luisaient dans l'ombre aux récits d'aventures que leur contait un vieux à barbe grise. On prépara le caoua (le café). Nous nous roulions dans le sable, en attendant qu'on le servit, appelant un instant de sommeil rebelle. Il y avait pourtant juste treize heures que nous... *chamelions*, et nos nerfs vibrants encore de fatigue chassaient le repos. L'aube parut; le ciel s'éclaircit à l'est; un cercle d'opale, puis le soleil lança ses traits d'or vers nous, éclairant les sables immuables, les

Digitized by Google

sables sans fin! La caravane se dirigeait de ce point vers le nord et nous abandonnait. Nous ne nous attendions guère à celle-là! On nous remit nos bagages, et les Arabes chassèrent devant eux les hauts dromadaires, qu'ensanglantait le levant... Maudissant pour la centième fois les voyages, nous mîmes sac au dos et nous nous dirigeâmes vers les côtes brûlantes qui bornaient à l'est notre champ visuel.

Ah! qui pourrait exprimer à ceux qui ne sont point passé là l'atrocité des chemins parcourus par nos fantômes. Ces récits pourront vous étonner, vous qui avez lu maints voyages en ces pays presque voisins. Ceux qui les ont écrits étaient en bonne posture : l'argent, ce tout puissant métal, leur permettait d'avoir tout un attirail de domestiques, de cuisiniers, de chevaux ; ils pouvaient emporter de l'eau, du vin, des conserves, des literies, s'arrêter, prendre froidement des croquis du pays parcouru, noter au fur et à mesure les impressions de leur voyage. Mais nous, jeunes, sans expérience, imprudemment lancés dans des difficultés imprévues, sans argent presque! Quels maux nous attendaient! Mes compagnons malades de la fièvre, peut-être moins robustes que moi, se traînaient misérables, m'accablant de reproches, m'accusant d'être la cause de toutes leurs souffrances, comme si je n'en avais pas ma grande part, souffrant moi-même de leur misère... Nous arrivâmes au pied d'une côte où paissaient des chèvres noires aux oreilles tombantes.

« Allons, Gustave, dis-je à Flaschoen, un peu de courage, mon ami, et allons jusque là-bas demander du lait au berger! »

Il se laissa traîner par le bras jusqu'en haut, et nous hélâmes le gardien du troupeau. Celui-ci était sans doute endormi à l'ombre de quelque jujubier. Il ne répondit point.

« A la guerre comme à la guerre, lui dis-je encore, fais comme moi. »

Saisissant une chèvre de bel aspect, je la flattai de la main, et je me mis sous elle, suçant les mamelles. Malgré ce que la manœuvre avait de peu appétissant, mon brave ami me regardait faire en souriant tristement; mais quand il me vit me

Digitized by Google

relever rassasié, il choisit la plus belle bête, et imitant mes caresses, il se laissa glisser à terre. Mais il se releva comme piqué par une vipère et sacrant comme un damné... Le malheureux avait choisi le patriarche... du troupeau.

La nuit, nous arrivâmes à une maison abandonnée et presque détruite. On me détacha en enfant perdu... pour chercher à souper, nous n'avions ni riz, ni pruneau! Je revins avec un pain tout chaud et des navets crus que j'avais *razziés* dans un jardin des environs, au risque d'attraper un coup de fusil.

Le lendemain, nous arrivâmes à M'Sila. Encore une oasis! Une nouvelle Capoue. L'administrateur, M. du Kermont, dont le nom est béni dans notre mémoire, nous offrit, au nom de l'art, l'hospitalité la plus large. Il faisait lui-même un peu de peinture, et se disait très heureux de pouvoir être agréable à ceux que le hasard amenait dans sa commune. Il mit à notre disposition des matelas par terre, des draps, des couvertures. Nous pouvions enfin dormir déshabillés!... Il nous apportait l'absinthe vers 11 heures.

A midi, nous mangions à sa table ; la nappe blanche, les couverts d'argent, le potage fumant servi par sa noble et gracieuse femme, entourée de ses charmants bébés, nous amenaient les larmes aux yeux. Il venait peindre avec nous et nous traitait en bons camarades. Nous abusâmes cinq jours de ses bontés. Il nous fit donner des chevaux et des mulets pour partir, et toujours dans le sable, par une chaleur de fournaise, tantôt à cheval, tantôt à pied, toujours couchant par terre et maigrissant chaque jour, nous arrivâmes aux Tamarins où l'on mangea des vers de fromage, puis à El Kantara, où l'on se serra le ventre. Partis à l'aube, nous arrivâmes enfin, par une belle nuit de juillet à Biskra.

Biskra, qu'arrose une petite rivière, abrite 90,000 Arabes, à l'ombre de milliers de dattiers, d'oliviers et d'une grande quantité de figuiers, d'abricotiers, de grenadiers et de vignes. Sur les bords de l'eau croissent des ficus, des bananiers, des bambous, des cocotiers, des caféiers, des cannes à sucre, des eucalyptus dont les feuillages servent de fond à un merveilleux mélange des fleurs les plus belles et les plus rares.

Digitized by Google

Nous étions malheureusement dans un état d'esprit qui nous coupait l'enthousiasme. Mes amis étaient pris de dysenterie. Il y avait à l'ombre 48° et 49° centigrades, 70° au soleil. Nous n'avions plus un sou dans notre ceinture. Nous habitions, dans le quartier arabe, une petite chambre sans meuble, d'où nous pouvions monter aux terrasses pour y dormir la nuit sur des nattes. Nous avions remis en gage au propriétaire nos boîtes de couleurs, nos revolvers et mon violon, et il nous apportait deux fois par jour un ragoût dont nous ne laissions rien. Nous avions reçu des nouvelles de nos parents et de nos amis. Il y avait quatre mois que nous en étions privés. La joie de les savoir tous heureux et bien portants nous fit pleurer de bonheur. On leur écrivit pour demander de prompts secours.

La police locale nous surveillait, nous inquiétait, nous cherchait misère, parce que nous avions refusé de faire le portrait du brigadier de gendarmerie qui avait une sale tête. On voulait voir en nous des espions, des déserteurs, des échappés de bagne, que sais-je encore!

Les touristes ne venaient jamais à cette époque où Biskra est un enfer; donc, si nous y venions, nous, c'est que nous n'étions pas touristes; alors quoi? Tel était le raisonnement du brigadier qui avait une terrible envie de nous mettre dedans!

« Quels sont vos moyens d'existence? nous disait-il.

— Nous faisons des portraits.

— Alors pourquoi avez-vous refusé de faire le mien?

— Parce que nous ne pourrions pas, nous n'avons plus de rouge pour peindre le nez. »

Mais nos papiers étaient parfaitement en règle, et nous ne donnions aucune prise à ses intentions. Force lui fut donc de nous laisser tranquilles. La chaleur ne m'empêchait guère de sortir. J'errais dans les rues où pas un Arabe ne se montrait; de grands chiens kabyles, moitié chacals, me poursuivaient en courant sur les terrasses grillées de soleil. Les murs, le sable étaient aveuglants de lumière. Parfois une femme des Ouleds Nails, qu'on aurait dit vêtue d'un drapeau, tant les couleurs

Digitized by Google

de son costume étaient violentes, traversait, comme un oiseau des îles, la route flambante de lumière.

Un soldat, un disciplinaire, me pria de lui dessiner sur le bras, pour être ensuite fixé par le tatouage, un cœur traversé d'une flèche. J'exécutai avec plaisir ce petit travail et il me mit discrètement dans la main une pièce de 50 centimes, avec laquelle je courus chercher du tabac, car la privation de fumer s'était jointe à toutes les autres depuis notre ruine. Le lendemain, je reçus la visite de deux autres clients, sur le biceps desquels je dessinai — mystère et symbolisme! — un cœur reposant sur un tambour, puis deux mains entrelacées en une étreinte fraternelle, bénéfice net, 1 franc. A titre d'encouragement sans doute, ils m'engagèrent à mettre à notre porte un petit écriteau avec ces simples mots : Dessinateur sur bras.

« Vous feriez beaucoup d'affaires, ajoutaient-ils sérieusement.

— J'aimerais mieux être sur pied, râla mon ami Flaschoen, et m'en aller d'ici. »

Dix jours après, nous reçûmes les secours demandés. On paya l'Arabe qui en fut littéralement abasourdi; il nous rendit nos couleurs et mon violon sur lequel j'exécutai, *illico*, le *Chant du départ*. Nous prîmes prosaïquement le train qui nous déposa à Philippeville. Nous y passâmes la nuit à l'asile. Le lendemain, nous nous embarquâmes pour Alger. Toujours tenus à de rigoureuses économies, nous travaillâmes à bord, portant du charbon aux cuisines, lavant le pont avec les marins, pieds nus, et maniant élégamment le balai de bouleau, roulant les cordages ou nettoyant les légumes. Nous nous asseyions à l'heure de la soupe avec les hommes du bord, autour de la grande gamelle d'où chacun tirait, à la pointe du couteau, un morceau de bœuf, de mouton, un aileron de poulet, nageant dans une purée étonnante qui nous faisait regretter la cigogne au riz que nous avions mangée à La Ghouat.

Alger! grand branle-bas.

« Allons! vous autres, nous criaient les marins, à la besogne, ce n'est pas fini!

Digitized by Google

— Merci, répondis-je, à force de tirer aux cordages, des poils m'ont poussé dans la main. Du reste, nous n'avons plus faim, nous ne travaillons plus. »

Nous débarquâmes joyeux, nous parcourûmes une fois encore la ville où nous avions laissé quelques amis de passage qui furent heureux de nous revoir.

Deux jours après, nous voguions vers Marseille sur une mer superbe, et ce fut les larmes aux yeux que nous vîmes disparaître la blanche Djézaïre, Alger la Belle, avec son amphithéâtre de joyeuses terrasses et ses gracieux palmiers qu'inclinait une légère brise. Marseille apparut le lendemain. Le train nous emporta d'une traite à travers la Provence jusqu'à Paris, où un gamin, nous voyant bruns de soleil, traverser les rues, s'écria :

« Voilà ce que c'est que de boulotter tant de chocolat, çà remonte à la peau »

Ne connaissant pas le Pays de la soif, il avait trouvé le mot de la fin.

NESTOR OUTER.

Digitized by Google

# CAUSERIE DRAMATIQUE

**LA COURSE DU FLAMBEAU, de M. Paul Hervieu, au théâtre du Parc.**

Depuis son entrée au Théâtre français, en septembre 1895, M. Paul Hervieu a eu la bonne fortune de voir ses premières prendre quelque peu l'allure de soirées de combat. Elles ont suscité les plus vives polémiques; dans la critique comme dans le public, la discussion a été longue et passionnée; parfois même, elle a duré plus que le succès.

Pourtant, ces représentations n'avaient ni l'allure des grandes soirées romantiques, ni celle qu'eurent plus tard les premières de l'Œuvre ou du Théâtre libre; ce n'est pas au nom de l'art que l'auteur livrait bataille : c'était plutôt au nom du bonheur. Et, par cette préoccupation, M. Paul Hervieu se rattache directement à la tradition d'Alexandre Dumas fils; mais avec quelque chose de moins brutalement juridique, quelque chose de plus poignant, de plus irrémédiable aussi dans ses conclusions.

Certaines comédies de Dumas fils avaient une thèse trop précise et trop matérielle; c'est une des raisons pour lesquelles leur succès va plutôt décroissant; aujourd'hui, par exemple, que le divorce est entré dans nos mœurs, nous ne pouvons plus nous intéresser qu'historiquement aux efforts faits pour l'obtenir et une pièce tendant à montrer la nécessité de cette réforme du code peut à peine éveiller notre curiosité; plus jamais elle ne remuera nos passions.

Digitized by Google

Au contraire, les thèses du théâtre de M. Paul Hervieu sont presque exclusivement morales. La crise s'annonce, se produit et se résout, sans qu'extérieurement il apparaisse de grands changements dans la vie des personnages. « Tous les drames ne se dénouent pas devant les tribunaux et ils n'arrivent pas tous à ce qu'on appelle — si improprement! — le grand jour de l'audience. Il est de ces drames dont les acteurs sont d'exquises et nobles créatures, dont les victimes ne se plaignent pas, dont les témoins ne parlent pas, où la trahison, le suicide et le meurtre gardent le respect des convenances. C'est la *tragédie* dans le monde (1). »

Ce même contraste entre la surface si polie et le fond si troublé existe dans l'expression; même aux heures de révolte, même dans les moments où les passions violentes semblent devoir faire éclater l'armure de politesse qui les contient, mais les protège aussi contre toute trivialité, ni les personnages ni l'auteur, ne se transforment en prédicateurs ou en tribuns. Jamais, dans leur douleur, les acteurs de ces drames si âpres n'élargissent le cadre de leur vie pour y englober l'existence de ceux qui souffrent et pensent comme eux. L'action reste à leur taille, dans les bornes de leur passion, et s'il s'en dégage une leçon morale ou sociale, c'est de la vie elle-même et de son expérience personnelle que le spectateur la tire, sans qu'à aucun instant elle lui ait été présentée de toutes pièces.

Pourquoi alors, en dépit de ces qualités, de l'intérêt qu'elles ont suscité, des polémiques qu'elles ont soulevées, les pièces de M. Paul Hervieu ne semblent-elles pas devoir entrer au répertoire? Pourquoi continue-t-on à le lire sans demander à retourner l'entendre? Peut-être une analyse rapide de la *Course du flambeau* nous fournira-t-elle cette réponse.

L'héroïne du drame, Sabine Revel, une jeune veuve ruinée par les entreprises téméraires de son mari, vit avec sa fille unique, Marie-Jeanne, et sa mère, M^me^ Fontenais, qui, heureusement, a pu sauver de ce désastre la plus grosse part de sa fortune. Parmi leurs amis se trouve Maravon, un ancien

(1) René Doumic, les *Jeunes* (Paul Hervieu).

Digitized by Google

professeur de philosophie, dont le fils, Didier, a fait de brillantes études d'ingénieur et veut entreprendre de grandes affaires industrielles. Son père, fils de paysan, s'est élevé jusqu'à un bon rang dans la bourgeoisie par son énergie et son intelligence. Le fils sent continuer en lui la poussée de sa race, il veut être riche, très riche. « Être millionnaire, n'est-ce pas, en effet, dans les mœurs actuelles, être baron ou comte, si l'on veut? » Il possède un brevet qu'il croit de premier ordre, des commenditaires disposés à le soutenir, et son père lui a confié la petite fortune qu'il avait amassée. Celui-ci l'a fait d'ailleurs sans regret, presque avec résignation, convaincu qu' « au profit de la génération nouvelle, la nature s'évertue à dépouiller la génération précédente. Elle demande sans trêve aux ascendants, sous forme de dépenses, labeurs, anxiétés, dotations, sacrifices, tout le reste de leurs forces vives, pour en équiper, armer, parer ceux qui descendent vers la plaine de l'avenir ».

Didier aime Marie-Jeanne, et celle-ci, le jour où l'on fête le dix-huitième anniversaire de sa naissance, lui promet de devenir sa femme. Le même jour, Mme Revel, qui ignore ce projet, a refusé d'épouser Stangy, un vieil ami qu'elle aime profondément, pour ne pas nuire à l'établissement futur de sa fille. Aussi sent-elle plus cruellement toute la solitude qui l'attend dans la vie quand Marie-Jeanne lui avoue son amour; elle veut s'opposer à ce mariage; elle se révolte à l'idée que sa fille lui préfère un fiancé; puis elle finit par céder devant les prières de Marie-Jeanne, et la résignation de Mme Fontenais en disant : « Oui, à cette heure, tu me fais revivre la fille que je fus. Je le comprends par la fille que j'ai... C'est juste. »

Trois ans après, lorsque le rideau se lève sur le deuxième acte, Didier se débat au milieu des plus graves difficultés financières ; il lui faudrait, pour éviter la faillite, trois cent mille francs que tous les banquiers lui refusent. Seule, Mme Fontenais pourrait le sauver en lui avançant cette somme ; le père de Didier et Sabine la supplient de lui fournir cette commandite. Mais elle reste inflexible ; elle rappelle



Digitized by Google

longuement et durement à sa fille les sacrifices qu'elle a faits pour son gendre d'abord, pour sa petite-fille ensuite. Elle offre de prendre le jeune ménage entièrement à sa charge, mais elle n'abandonnera rien de sa fortune pour éviter la honte à Didier. Elle ne croit guère d'ailleurs à ce que les hommes d'affaires appellent leur honneur. « Ces messieurs, dans l'occurrence, nous disent : Pour réhabiliter notre honneur d'homme, donnez-nous seulement votre argent de femme... » Plus tard, Maravon dira d'elle : « A son âge de femme, chez qui les sources de la maternité sont taries, elle est *déshumanisée*... » L'instinct du sacrifice maternel est mort en elle.

Alors, Marie-Jeanne, affolée, tente auprès de sa mère une suprême démarche ; elle lui rappelle Stangy, le seul ami assez généreux pour répondre immédiatement à son appel ; elle la supplie de lui écrire, et comme ses prières ne parviennent pas à surmonter la répugnance de la mère, elle va jusqu'à lui reprocher de ne pas l'avoir épousé : « Songeant au sacrifice exagéré que, dans un autre temps, vous avez cru bon d'accomplir, je ne puis m'empêcher d'apercevoir qu'il retombe, à présent, sur ma destinée. » Et, une fois de plus, la mère se sacrifie.

Stangy n'a pas répondu. La faillite va être déclarée ; un concordat a été obtenu, mais il faut que Didier verse immédiatement cent mille francs. Tous les jours, M^me^ Fontenais soutient la lutte contre sa fille et ses petits-enfants, maintenant installés chez elle. La santé de Marie-Jeanne est gravement compromise ; elle est sujette à de longs évanouissements, à des vertiges, premiers symptômes d'une consomption. Pour la sauver, il faut d'abord que son mari obtienne le concordat, qui la délivrerait de ses inquiétudes. Affolée, Sabine pénètre une nuit dans la chambre de sa mère, force son tiroir et y prend une liasse de titres de rente qu'elle veut négocier chez l'agent de change de M^me^ Fontenais. Elle passe des heures à essayer d'imiter la signature de sa mère nécessaire pour la conversion de ces titres nominatifs, et elle s'assimile si bien cette écriture que le lendemain, lorsque l'agent de change lui remet l'argent et lui fait signer un reçu, c'est le nom de sa

Digitized by Google

mère qu'elle trace au lieu du sien. Prise, ce n'est pas encore à elle-même qu'elle songe, c'est à sa fille. « Le plus dur ne fut pas d'avouer, mais de restituer... » Malgré tout ce qu'elle a d'invraisemblable, la scène est impressionnante et Mme Réjane a su la composer avec un art saisissant.

Mais le médecin ordonne le départ immédiat de Marie-Jeanne pour l'Engadine. L'air vif des hauteurs peut être fatal à Mme Fontenais, qui souffre de troubles cardiaques. Sans oser lui avouer le véritable objet de ses craintes, Sabine la supplie de rester à Paris; Mme Fontenais croit qu'on veut l'écarter peut-être par haine pour elle, en raison de son attitude vis-à-vis de Didier. Elle refuse de faire les frais du voyage si elle n'en est pas, et mise ainsi en demeure de sacrifier la vie de sa fille ou celle de sa mère, Sabine subit la nécessité de ce crime pour sauver Marie-Jeanne.

Au dernier acte Stangy est rentré en Europe, marié. La lettre de Mme Revel après l'avoir suivi en Amérique vient de lui parvenir, et il arrive mettre sa fortune à la disposition de son amie. Il offre à Didier une situation dans ses affaires ; mais il lui faudra s'expatrier, aller pendant plusieurs années surveiller l'exploitation de vastes domaines dans la Louisiane. Marie-Jeanne accepte pour son mari, malgré l'état de sa santé et décide de le suivre dans cet exil.

Cette fois, Sabine se révolte; pour sa fille elle a sacrifié son amour, compromis son honneur, peut-être tué sa mère; et toute cette abnégation ne l'empêchera pas d'être délaissée, tant il est vrai que l'amour l'emporte sur toutes les autres affections. « Non ! non ! tu ne m'aimes pas !... dit-elle à sa fille. L'on n'aime que ce que l'on préfère... Les gens que l'on n'aime pas, ou que l'on aime un peu, ou que l'on aime bien, ce ne sont que les degrés divers de l'indifférence. » Puis, Marie-Jeanne partie, elle tombe accablée de douleur dans les bras de sa mère ; elle songe, dans sa souffrance, au mal qu'elle-même lui a fait, et veut maintenant l'expier par des tendresses. Mais Mme Fontenais, dont le climat rude des Alpes a ébranlé le cœur, ne peut supporter tant d'émotions répétées; elle est prise d'une crise violente et meurt immédiatement.

Digitized by Google

Tel est le récit rapide de cette lutte tragique entre l'amour maternel, l'amour filial et l'amour conjugal — s'il est permis toutefois de se servir de cet adjectif d'étude de notaire pour caractériser la passion d'un homme et d'une femme qui s'aiment complètement.

Les défauts principaux du théâtre de M. Paul Hervieu y apparaissent clairement. Tout d'abord les personnages manquent de cette complexité dans le caractère, de cette multiplicité dans le désir, de cette variété dans les aspirations qui est le propre de la vie. Ils sont construits tout d'une pièce; leur cœur ne contient qu'un seul sentiment, qui laisse même peu de place à une vague pitié; ce ne sont pas des hommes, ce sont des entités, et s'ils résument en eux une certaine catégorie d'êtres qui leur ressemblent, c'est à la manière d'une formule algébrique : ce sont presque des universaux. Il y a conflit entre eux, mais en eux-mêmes il n'y a guère de lutte, et Mme Revel sacrifie sa mère à sa fille avec si peu de remords que, dans la suite, jamais un mot ne décèle son inquiétude.

De même, dans la *Loi de l'homme*, Laure de Raguais veut à toute force empêcher sa fille d'épouser André d'Orcieu, le fils de la maîtresse de son mari; elle prétend garder sa fille sans considérer le bonheur de celle-ci, et ne cède que devant l'évidence de la loi qui déclare son consentement inutile.

Un autre défaut de ce théâtre se rattache plus intimement encore au métier dramatique. On avait reproché à M. Paul Hervieu, lors de l'apparition de sa première pièce, les *Paroles restent*, d'avoir un peu abusé de ficelles trop visibles. Il est peut-être tombé cette fois dans l'excès contraire. Ainsi, en dehors même des invraisemblances que nous relevions tout à l'heure dans tout le rôle de Maravon, je ne pense pas qu'il y ait une seule bonne « entrée » ou une seule « sortie » naturelle; si encore il se taisait dans ces moments-là; en toutes autres circonstances pourtant, il raisonne avec subtilité et bienveillance, et c'est en somme le personnage le plus vivant; mais qu'il arrive ou qu'il prenne congé, il ne dit plus que des pauvretés dans le genre de celle d'un personnage du théâtre de

Digitized by Google

M. Maurice Maeterlinck, qui quitte la scène sur ces mots : « Je vais dire quelque chose à quelqu'un. »

Enfin, parfois aussi le style, l'écriture même manquent de naturel et de simplicité. M. Paul Hervieu n'a guère le don de l'image ; c'est un défaut qu'il ne palliait dans ses romans qu'à force de sobriété, et souvent aussi par la place prépondérante donnée à l'analyse. Mais dans cette pièce, en dehors de l'explication du symbole contenu dans le titre de l'ouvrage, du récit de ces fêtes d'Athènes où les jeunes gens se passaient l'un à l'autre, en courant, un flambeau qu'ils ne devaient jamais laisser s'éteindre, comme de génération en génération les hommes se transmettent la vie et avec elle toutes les forces acquises, il n'y a guère de morceau vraiment bien venu. Et, pour le montrer, je ne veux citer que cette phrase malheureuse du rôle de Sabine, lorsqu'elle raconte comment elle a pu remonter le courage de sa fille : « En la galvanisant, en tirant de ses yeux une étincelle de foi et de joie, je cédais au besoin de m'électriser par elle d'une audace qui ne fût plus capable de reculer. »

Pourtant, il ne faudrait pas trop médire du drame de M. Paul Hervieu, surtout lorsqu'il est interprété par une admirable actrice comme Mme Réjane (Sabine) et par des artistes du talent de Mme Daynes-Grassot (Mme Fontenais) et Gaston Dubosc (Stangy), qui y ajoutent ce qui y manque peut-être de vie et d'émotion. Ce théâtre a toutefois le mérite de soulever de gros problèmes et de les maintenir dans leur domaine moral, partant, de leur garder une large portée.

Je ne sais s'il censure les mœurs en souriant ; c'est peut-être là une caractéristique du théâtre contemporain plus qu'un défaut de l'auteur. Mais s'il ne soulève pas de grandes passions, du moins contient-il juste assez de misanthropie pour éveiller la réflexion et assez de vérité pour retenir la pensée.

ROBERT SAND.

Digitized by Google

# CHRONIQUE ARTISTIQUE

## LE SALON D'ANVERS

La besogne des critiques d'art était encore, il y a dix ans, fort aisée : ils avaient à défendre le passé ou à prôner l'avenir; il y avait la « vieille école » et la « nouvelle école »; on bataillait pour ou contre la peinture officielle; on trouvait du génie à M. Slingenayer pour se donner le droit de mépriser Verwée; puis, Verwée lui-même, passant dans le rang des « perruques », les chercheurs de nouveauté se plurent à admirer uniquement l'impressionnisme.

En ces temps heureux, on était forcément enrégimenté : suivant l'âge que l'on avait, on était condamné à un certain genre de peinture. Parce que les gens de cinquante ans voyaient brun, ceux de vingt ans voyaient outremer. C'était une époque héroïque.

Aujourd'hui, les jeunes se sont mis à peindre comme des vieillards et les vieux ont voulu adopter le « goût du jour »; tandis que le groupe du Sillon revenait au bitume, Heymans et Verheyden, voire Speekhaert, l'ancien chef de l'école du gris, éclaircissaient sans cesse leur palette, admettaient même, dans une certaine mesure, le procédé pointilliste. Plus d'écoles, à peine des coteries, les sociétés de peintres se font au hasard des relations, sans souci de tendances communes. Au surplus, les partis pris se sont singulièrement adoucis. Les peintres eux-mêmes admettent qu'on puisse avoir du talent lorsqu'on n'emploie pas leur procédé. Chacun peint à sa guise, comme il voit, ou plutôt comme il croit voir. Cette anarchie vient-elle

Digitized by Google

de ce que toutes ces écoles intransigeantes se sont usées d'elles-mêmes, de ce qu'à force de voir les esthétiques se contredire, les artistes ont fini par ne plus croire à aucune théorie? Peut-être. Mais j'y verrais plutôt le signe heureux d'une esthétique nouvelle, de cette esthétique de l'inconscient que M. André Beaunier déterminait fort heureusement dans un article récemment publié dans la *Revue bleue* sur Jules Laforgue. Puisque le principe des choses, la vie elle-même, est une évolution inconsciente et continue, l'art ne peut être en aucun cas asservi à des règles fixes : il doit être l'expression sans cesse variable de l'infinie variété des impressions personnelles. Dès lors, plus de règles, plus de canons, plus d'écoles; autant de producteurs, autant de formes esthétiques; mieux encore : autant d'impressions, autant de formes esthétiques. Si l'on admet une pareille théorie, toutes les formules sont légitimes; toutes les œuvres d'art si frustes, si barbares, si incohérentes qu'elles soient, peuvent être admirées. Le critère — si tant est qu'il y ait un critère, — c'est le goût personnel, le sens de la mesure que peut avoir le spectateur. Je ne crois pas que cette théorie, assez subtile, soit jamais entrée dans la cervelle d'un peintre. Sauf exception, les peintres et les sculpteurs sont aussi fermés à l'abstraction que les femmes. Dans leurs réunions, après boire, ils aiment assez à se jeter de grands mots à la tête; ils disent volontiers de vénérables bêtises sur l'esthétique et la beauté. Mais heureusement dans ce domaine ils n'inventent rien, ils se contentent de répéter plus ou moins exactement les articles qu'ils ont lus ou les discours qu'ils ont entendus. Cependant ils obéissent inconsciemment à ces doctrines de l'esthétique nouvelle en ce sens qu'ils refusent d'accepter les lois imposées, de s'enrégimenter dans les écoles et qu'ils entendent exprimer à leur fantaisie leurs impressions les plus fugitives.

Le salon d'Anvers, qui, comme de raison, fait à la respectable école une place considérable et dominatrice, nous montre cependant à merveille cette heureuse anarchie de tendances. Toutes les formules y sont représentées, depuis celle de M. Ooms jusqu'à celle de M. Heymans.

Digitized by Google

Les « maîtres » anversois, les peintres minutieux d'anecdotes historiques, feu Ooms et De Vriendt, Van der Ouderaa, Siebert, etc., ont naturellement la place d'honneur. Il est vrai qu'ils représentent à eux seuls, ou à peu près, la vénérable peinture d'histoire. Quant à la peinture de genre, elle a, pour ainsi dire, complètement disparu et les bonnes gens qui viennent au salon pour « voir des images » ont bien raison de dire que les expositions d'aujourd'hui sont bien moins amusantes que celles d'autrefois. On n'y voit plus guère que des paysages : elles sont encombrées de marines, de sous-bois et de vergers, et quand on n'aime pas la peinture par elle-même, pour ce qu'elle donne d'impression, pour ce qu'elle manifeste de personnalité artiste, on s'ennuie à défiler devant ces kilomètres de toile peinte. Ces rares spectateurs qui savent regarder la peinture comme elle doit être regardée, trouvent-ils plus de plaisir à des salons comme celui d'Anvers? Point du tout. Il leur faut des heures d'efforts et de fatigue pour découvrir l'œuvre intéressante dans l'entassement des toiles médiocres, des tableaux de vente, dont ces salons officiels sont encombrés. J'entends sans cesse des plaintes nouvelles contre la sévérité des jurys. Je crois au contraire qu'ils ne sont pas assez sévères. Ils devraient nous protéger davantage contre l'envahissement des toiles d'amateurs et des œuvres trop insuffisantes. Je les voudrais sans pitié, aussi bien pour les jeunes, éternels prometteurs, que pour les vieux qui ont cessé de tenir.

Aux salons officiels, ce n'est pas parmi les peintres connus et cotés qu'il faut chercher la surprise d'une émotion neuve et forte. Ils ont peu à peu pris l'habitude de n'y envoyer que des œuvres déjà vues, ou des envois de peu d'importance, des cartes de visite. Frédéric nous montre sa *Cuisine de petite ville*, qui n'est décidément pas un bon Frédéric, plus un petit paysage d'Ardennes qui est charmant ; René Janssens montre un *Intérieur de sacristie* et un *Couloir d'église*, qui ont toutes les qualités habituelles à ce peintre, mais qui certes ne marqueront pas dans son œuvre ; M. Eugène Laermans a le triptique des *Émigrants ;* M. Firmin Baes, la *Nativité ;* M. Mar-

Digitized by Google

cette, le *Halo ;* M. Jacob Smits, le *Père du condamné*, toutes choses fort intéressantes, mais déjà vues ; de même les envois de MM. Coppens, Delvin, Delaunois, Hannotiau, Leempoels, Hens, Gustave-Max Stevens, Van den Eeckhoudt, Claus.

Ici, ce sont principalement les paysages qui nous donneront le plaisir d'une véritable émotion d'art. Chassagnol, le personnage chargé dans *Manette Salomon* de porter la parole pour les Goncourt avait raison : les seuls grands peintres moderne sont les paysagistes. Nous en avons en Belgique d'incomparables et plusieurs d'entre eux ont, au salon d'Anvers des toiles de premier ordre. Celle qu'expose Heymans, les *Fonds de Bertogne*, notamment, est à signaler d'abord.

Cet artiste est vraiment admirable dans la peinture des bois mouillés de pluie et dorés de soleil ; il évoque avec une puissance extraordinaire l'impression de l'humidité irisée de la forêt, de la fraîcheur printannière des jeunes pousses. Son tableau des *Fonds de Bertogne* transporte tout à coup le spectateur dans un de ces coins perdus de l'Ardenne où l'on entend vraiment battre le cœur de la terre, ou la nature fruste, simple et joyeuse parle seule. Je crois que nul mieux que lui ne sait aujourd'hui écouter son langage éternel et le traduire selon les besoins de notre âme d'à présent. Je disais en commençant cet article que les partis pris d'école s'étaient de nos jours beaucoup adoucis, que de plus en plus les peintres manifestaient la bonne volonté de travailler sans système préconçu. Il y a longtemps qu'Heymans adopta cette méthode excellente et renonça aux facilités du procédé immuable. A côté de certaines toiles peintes largement, grassement, j'ai vu de lui des pointillés hardis.

En un art très volontaire, très conscient de ses moyens, il varie de manière suivant l'impression qu'il veut rendre. Quand il s'agit d'exprimer la vibration de la lumière matinale, il ne lui répugne point de peindre comme Van Rysselberghe ; quand il veut traduire la tranquillité des fins de jours, il n'hésite pas à adopter le coup de pinceau large et onctueux des maîtres d'autrefois.

Digitized by Google

L'art de Verheyden est plus instinctif, mais ce peintre n'a point d'égal quand il s'agit de célébrer la gaîté des matins, la douceur rieuse des vergers en fleur. Celui qu'il expose au salon d'Anvers suffit véritablement à éclairer la salle où il se trouve : c'est un rayon de soleil dans ce sinistre local.

C'est également pour sa sincérité, pour l'impression de plein air qu'elle donne que j'ai admiré la *Nuée* de Maurice Blieck.

Je l'ai admirée avec d'autant plus de plaisir que cet artiste avait jusqu'à présent consacré ses rares dons naturels à chercher par de petites habiletés à donner à ses paysages l'impression violente, et vieillie des paysages romantiques. Il y arrivait beaucoup mieux assurément que les pauvres diables qui fournissent les brocanteurs de Courbets et de Corots ; il parvenait même dans ce genre à un semblant de personnalité et sa manière, assurément savoureuse plaisait à ces amateurs qui s'imaginent qu'il suffit de peindre gras, d'accentuer les valeurs et d'obtenir le ton chaud, pour égaler les vieux flamands, mais les vrais amateurs et les vrais amis de M. Blieck regrettaient de voir tant de dons naturels se consacrer à un art aussi vide d'émotion. Il semble être revenu décidément aujourd'hui à la sincérité de sa nature ; il a voulu écarter de sa mémoire tous les souvenirs de musée qui l'obsédaient il a voulu redevenir lui-même, et ses réelles qualités de peintre ont aussitôt pris une nouvelle ampleur. C'est un régal de couleur que cette *Nuée* qu'il expose au salon d'Anvers. Des qualités analogues signalent à l'attention l'exposition de M. Meerkaert. Ce peintre a notamment une marine, une *Impression de mer du Nord* qui est charmante d'ingénuité, de simplicité et de naturel. Je goûte également beaucoup le *Lever de lune en Campine* de M. Louis Cambier, un jeune peintre qui montre un sens très particulier du paysage mélancolique, le *Brabant en été* de François de Haspe, un artiste qui cherche à exprimer le charme des grasses plaines de nos pays, avec une précision un peu sèche, á la Frédéric, l'exposition de Gilsoul, toujours intéressant, toujours décoratif et somptueux, le très joli *Coin de banlieue* de Charles Houben, une *Vue de la Seine* de Huklenbrok, peintre savoureux, puissant et précis, les jolis effets de

Digitized by Google

ciel de Léon Huygens, les petites toiles délicatement peintes de Marcel Jeffrys, les tableaux très sentis et très vibrants de Evert Larock, puis encore le *Marais campinois*, de Paul Mathieu, un paysagiste très joliment sentimental, les aimables *Baigneuses* de Charles Michel, les *Saules*, de Henri Roidot, la *Vieille grange* d'Emmanuel Viérin, le *Ruisseau*, de Rodolphe Wytsman.

Une exposition qu'il faut particulièrement signaler, c'est celle de M. Ferdinand Willaert. Ce peintre gantois s'est attaché avant tout à exprimer le charme simple et fort, un peu mélancolique aussi, de sa ville natale, ses vieux canaux, bordés d'antiques logis, ses eaux croupies, sa vie intime, ses espoirs, ses regrets. Rien n'est plus profondément senti que son *Vieux canal à Gand* et que son *Matin sur la Lieve à Gand*. M. Willaert, qui expose depuis longtemps, nous a déjà montré beaucoup de tableaux de ce genre, mais il me semble que je n'en ai point vu de plus émouvants que ceux-ci. Il y a encore à regarder d'une façon toute particulière parmi les paysages l'envoi d'un jeune, d'un nouveau venu, d'un inconnu d'hier, M. François Tordeur. En une grande toile très fouillée, très savoureusement peinte, il nous évoque un de ces village dont le voisinage des villes commence timidement à altérer le caractère. C'est un site des environs de Bruxelles, un site de ce pays brabançon si varié, si coloré dont Den Duyts exprima puissamment le caractère, et c'est un peu Den Duyts que rappelle la manière de M. Tordeur, si tant est qu'elle rappelle quelqu'un, car ce jeune artiste montre dès l'abord une réelle puissance d'originalité.

Parmi les portraits, les toiles intéressantes sont plus rares. L'art du portraitiste est nécessairement plus volontaire, plus intellectuel, plus pensé que celui du faiseur de paysages. Un bon portrait doit avoir quelque chose de divinatoire ; la physionomie humaine étant essentiellement changeante, il s'agit pour le portraitiste, non pas d'en exprimer simplement la forme matérielle, mais d'en reproduire les caractères dominants qui traduiront le caractère moral de l'individu représenté. Chez de grands portraitistes, ce travail compliqué se

Digitized by Google

fait inconsciemment, instinctivement ; chez quelques rares artistes, il se fait grâce à un effort volontaire ; chez la plupart, il ne se fait pas du tout ; c'est pourquoi la plupart nous donnent ces images veules et quelconques dont s'encombrent les maisons bourgeoises. Parmi les meilleurs portraits de ce salon d'Anvers (il n'y en a guère), je signalerai celui du sculpteur Kerfyzer, par Alfred Bastien. C'est une œuvre largement et puissamment peinte dans les tons gras et chauds qu'affectionne M. Bastien, avec la violence d'accent d'un jeune artiste qui a beaucoup admiré Vélasquez. Le moyen, il est vrai, de ne pas se souvenir de Vélasquez quand on fait le portrait de M. Kerfyzer ! Puis il y a le portrait grave et distingué du docteur G., par M. Artot, celui de M. Jules Leclercq, par M. Lemmers, sobre et consciencieux, celui du Dr Dudicq par Servais Detilleux, celui de M. Clément Lyon, par Watelet, un tryptique familial dans lequel M. Vanhove a cherché avec science et minutie à évoquer le grand style des « tableaux aux donateurs » des gothiques.

Ce sont encore en quelque sorte des portraits que les curieux tableaux exposés par M. Menet : *Væ victis* et *La Margot*. Ce jeune artiste a de la verve ; il ne manque ni d'originalité, ni dè vigueur ; mais on peut lui reprocher une vulgarité voulue, une brutalité de manières qui pousse son art jusqu'à la caricature.

Malgré ces quelques œuvres que je viens de signaler, le salon d'Anvers, je le répète, ne nous apporte aucune révélation nouvelle, mais demeure en dehors même de l'ordinaire médiocrité des salons officiels. Les quelques étrangers qui y exposent n'excitent pas plus notre enthousiasme que les nationaux. Parmi les Français, il y a un petit portrait de Fantin-Latour, qui n'est pas particulièrement remarquable ; un tableau de Jacques Blanche, qui est intéressant parce que Jacques Blanche est toujours intéressant, mais qui n'est pas un très beau Jacques Blanche ; un joli paysage mélancolique et nerveux d'André Dauché ; un beau Cottet ; une grisaille aimable de Duhem. Les Anglais n'exposent pas ou presque pas. Il y a quelques envois de Hollande : un paysage de

Digitized by Google

Ludolf Berkemeier, un portrait plein de style de G.-D. Gratama, un beau Mesdag.

Les Allemands seuls sont assez intéressants. Ils font rarement en Belgique des envois aussi considérables par l'importance et par la qualité. Au milieu de la salle qui leur est consacrée trône un très beau portrait de Frère-Orban, par Lembach. Je ne crois pas que ce soit là un Frère-Orban très exact, mais c'est assurément un Frère-Orban plein de style et de délicatesse. Puis il y a le tableau curieusement coloré de Karl Bautzer, un *Bal de paysans hessois*; un très beau portrait de Karl Blos, peintre consciencieux et savant; une intéressante marine d'Otto Engel; un excellent paysage de M. Gunther-Naumburg; un portrait de Kampf; un portrait officiel, mais habile, de l'empereur, par feu Max Koner; un paysage très joliment peint d'Eugène Kampf, un artiste de Dusseldorf, qui a fort heureusement rompu avec les insupportables traditions de cette école bourgeoise et minutieuse; un portrait d'enfant, plein de distinction, de Mme Sabine Lepsius; une *Sablière près du Artz*, de Conrad Lessing, qui a du caractère; puis de nombreuses anecdotes, exécutées avec tout le « Gemuth » allemand. Cependant, cette peinture de genre, dans laquelle se perdit longtemps tout l'art d'Outre-Rhin, a perdu de sa vogue. L'exposition d'Anvers traduit fort heureusement cette renaissance de l'art germanique que l'on a déjà signalée. Elle nous montre un effort considérable vers une expression picturale plus raffinée, plus artiste, plus européenne.

Faut-il parler de la sculpture? Elle est peut-être moins intéressante encore que la peinture au salon d'Anvers. Deux œuvres seules excitent une vraie curiosité : un grand groupe de Bonquet, la *Tentation*, qui montre chez ce jeune artiste un progrès considérable et semble nous annoncer un maître, et la curieuse tentative de Levêque, la *Ruine de Sodome*. Le grand artiste qu'est l'auteur des *Ouvriers tragiques*, n'a certes pu faire une œuvre inintéressante, mais cette sculpture n'en apparaît pas moins comme une grande erreur. L'œuvre sculpturale exige une ligne décorative : cette *Ruine de Sodome* n'est

Digitized by Google

qu'un amas confus, un de ces enchevêtrements de corps nus qu'aimait à peindre Wiertz, et le fait est que c'est bien Wiertz qu'évoque l'incohérence et la grandiloquence de la tentative de M. Levêque. Quant aux maîtres, aux sculpteurs arrivés, ils n'ont que de petits envois sans grande importance. Jef Lambeaux montre un buste et une esquisse; Constantin Meunier, son *Haleur*, déjà vu; Lagae, son *Buste du cardinal de Malines;* Rousseau, son haut-relief *Puberté;* Samuel, son buste du procureur général Mesdach de Ter Kiele; Dillens, un buste, un buste admirable il est vrai, un buste de femme plein de grâce et de vie. Parmi les jeunes, on peut signaler Matton, qui a un buste charmant de grâce et d'esprit et une esquisse intéressante, mais incomplète, *Campagne flamande;* Kemmerich, dont la *Détresse* est d'une belle vigueur.

Cette longue énumération ne fait pas au salon d'Anvers, on le voit, un bilan bien favorable. On s'était plaint du salon de Bruxelles : celui-ci est certainement inférieur. Et il paraît que le jury a été sévère! Au surplus, tous ces salons officiels sont voués, tôt ou tard, à la même médiocrité; il faut nous y résigner, il faut apprendre à ne plus aller y chercher la forte émotion d'art que nous demanderons à des artistes isolés ou à de petits groupes choisis. De plus en plus, les triennaux deviennent le grand marché de la peinture. Nous apprendrons peut-être un jour à ne pas les considérer autrement.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Digitized by Google

# LE MOIS POLITIQUE

Notre Parlement ne se refuse rien. Pour sa rentrée il avait réservé le grand débat militaire et une interpellation de M. Smeets sur les derniers incidents dont les grèves de Seraing ont été la cause occasionnelle. Il y a eu là des échanges de horions fort regrettables, et on a pu croire que le *lock-out* finirait en tragédie ; des coups de revolver ont porté, des ouvriers ont été blessés, tandis qu'ils assaillaient des ingénieurs et les cernaient dans une gare. Ce sont des mœurs auxquelles, depuis quelques années, nous n'étions plus habitués. Vont-elles renaître ? A en juger par le ton modéré des orateurs socialistes à la Chambre, on croirait que non. Mais, dans leurs journaux de la région, ces messieurs et leurs compères avaient embouché une autre trompette. Toujours ils donnent le spectacle déplorable d'entraîneurs, qui quittent la partie lorsqu'ils la jugent perdue.

M. Smeets, que le parquet demande l'autorisation de poursuivre, est bien le type achevé de ces moutons recouverts d'une peau de fauve. Je l'ai vu de près, jadis, et il m'a fait tout l'effet d'un brave homme, un peu gâté par la fièvre des meetings, les parlottes de comité et les fréquentations de cabaret. Petit, nerveux, vif comme la poudre, rageur aussi, il a la spécialité des emportements du verbe et du geste, quoiqu'au demeurant il n'ait jamais fait grand mal. Il doit sa popularité, comme M. Troclet, à son extrême serviabilité, à ses allures casse-cou et aux quelques mois de prison que lui a infligés la justice pour des propos excessifs, constituant des excitations

Digitized by Google

au désordre. La main chez lui est aussi leste que la langue est prompte, et pas plus tard que vendredi 11 octobre, il se colletait avec un de ses collègues du conseil communal de Seraing. Au demeurant, c'est un déplorable agitateur et, pour les ouvriers du bassin, un ami dangereux. En lui se personnifie et s'éternise la conception quarante-huitarde du socialisme, dont MM. Defuisseaux frères nous ont offert, depuis vingt ans, les plus purs modèles.

Cette grève de Seraing ne rimait, semble-t-il, à rien, puisqu'elle a été désapprouvée, indirectement, par le conseil général du P. O. Et à l'heure où j'écris, tout est rentré dans l'ordre. Mais que de salaires perdus, que de maisons sans pain, et surtout que de petits débitants, chez lesquels les dettes seront difficilement éteintes!

La Chambre a paru peu soucieuse d'un trouble local, qui n'était que passager. Elle était, d'ailleurs, préoccupée d'un autre débat.

J'ai déjà dit, dans cette *Revue*, ce que je pensais de l'attitude des partis dans la question militaire. Celle-ci se posera à chaque session, jusqu'à ce qu'on ait fait avec le service personnel le mariage de raison qui est dans les nécessités du présent et dans la logique de l'avenir. Le service personnel est comme certains impôts et certaines lois sociales; qu'il plaise ou déplaise, il devra être accepté, parce qu'il fait partie d'un ensemble d'institutions, cohérentes et harmoniques, dont nos démocraties ne peuvent se passer.

C'est ce que n'admet pas le parti catholique belge, et, le comparant à ce parti en France et dans d'autres pays, j'ai essayé de montrer ici combien il était peu logique et mal inspiré. Je n'y insisterai pas, ni non plus sur les désirs utopiques de certains libéraux et des socialistes, entichés de leur rêve de Nation armée à la Suisse. Le jour où l'on écrira l'histoire politique détaillée de notre pays, on préparera aux lecteurs de vives gaîtés, en leur contant, si l'on est sincère, que la Nation armée est sortie du cerveau de M. Lorand, comme Athéné du cerveau du père des dieux; que M. Lorand, gagné à ce qu'il avait vu et ouï en Suisse, convertit M. Féron à cette

Digitized by Google

invention bâtarde et baroque; que M. Féron fit d'autres prosélytes, et qu'un beau matin on inscrivit la N. A. à la platform progressiste sans qu'aucun examen sérieux en eût préparé et justifié l'adoption.

Que les socialistes se soient, avec ardeur, ralliés à cette solution moyenâgeuse de la question militaire, il serait puéril de s'en étonner. Tout ce qui peut affaiblir le pouvoir central, tant qu'il est aux mains de la bourgeoisie, est fait pour flatter les instincts anarchiques des militants du P. O. Ajoutez qu'en supprimant, ou à peu près, le régime de l'encasernement, c'est-à-dire de l'obéissance passive avec ses attributs de hiérarchie, de déférence envers les chefs, de respect au drapeau, etc., on favoriserait singulièrement le rêve égalitaire de ces mêmes gens, leur internationalisme mal défini, et, en général, tous les dadas dont sont pétris leurs discours électoraux.

En somme, il y a, dans l'opposition au service personnel, sérieusement organisé, d'une partie de la gauche et de quasi toute la droite, de quoi rendre impossible une solution satisfaisante du problème militaire, et je crois qu'il coulera beaucoup d'eau sous les ponts avant qu'on aboutisse à autre chose qu'à des biais fâcheux.

Le gouvernement ne l'ignore pas, et il faut bien reconnaître que la commission nommée par lui l'a déchargé d'une grande part de la responsabilité dont il redoutait justement le poids. Cette commission a ressemblé à la montagne en travail dont parle le fabuliste. Quelques libéraux y ont seuls fait preuve de logique et, disons le mot, de clairvoyance patriotique.

Je sais bien qu'il y a eu chez les membres militaires un très grand zèle déployé, que des mémoires ont été rédigés, des chiffres alignés, qu'on a eu, en un mot, tous les simulacres d'une belle démonstration. Mais si j'en crois la récente brochure du général Brialmont, toute cette stratégie n'a guère servi les véritables intérêts de l'armée, et loin d'avoir, par leurs avis et leurs arguments, contraint les pouvoirs à nous rapprocher de la seule solution logique, il semblerait que ces messieurs leur



Digitized by Google

eussent fourni des armes pour se dérober à ce que beaucoup de patriotes appellent simplement un devoir.

Il n'est pas tendre pour la sous-commission militaire, le général Brialmont; il y va, avec sa franchise intraitable de vieux soldat, et il ne mâche pas de dures vérités.

Que critique-t-il, en somme, dans l'attitude et les propositions des membres techniques de la commission?

Il leur reproche tout d'abord d'avoir omis d'inscrire dans leur programme plusieurs questions « qui auraient dû faire l'objet d'un examen approfondi », notamment celle du rôle assigné à la garde civique, celle de la mobilisation de l'armée en cas de guerre et de l'approvisionnement des places fortes. Il leur reproche leur attitude dans cette délicate et grosse affaire de l'enceinte d'Anvers, et de la place de Termonde, où ils auraient laissé voir leur « désir de donner satisfaction à des intérêts civils au sujet desquels le cabinet a pris des engagements envers les députés des deux villes ». Il leur reproche d'avoir voté le maintien de la rémunération qui entraîne indirectement la condamnation du service personnel, d'avoir concédé dans le recrutement une part aux engagements volontaires, ce qui est une autre atteinte au principe de la généralité du devoir patriotique; enfin, d'avoir réduit inconsidérément la durée du temps de service et, par là, l'effectif de paix, alors que, d'autre part, ils portaient l'effectif total de l'armée de 130,000 à 180,000 hommes.

Voilà des accusations graves et qui sont, dans la remarquable brochure du général Brialmont, étayées de chiffres et de données précises. Il faudra voir ce que répliqueront les intéressés. Mais il nous sera permis de regretter le désaccord entre le président de nos ligues de patriotes et les généraux en activité sur des points touchant à un intérêt essentiel et peut-être à notre vie même, en tant que nation.

Il n'y a pas que des critiques dans la brochure du général Brialmont. Elles en constituent le corps, si l'on veut, mais l'âme, c'est le projet de réorganisation de l'armée qu'expose l'auteur.

Ce projet suppose un effectif de 180,000 hommes, dont

Digitized by Google

« 100,000 formeraient l'armée de campagne et 80,000 occuperaient les forteresses ». Il a été conservé des chiffres d'effectif, des évaluations et des durées de service de la sous-commission tout ce qui était compatible avec une œuvre sérieuse et répondant aux besoins patriotiques. On constatera, notamment, que la garnison d'Anvers serait presque entièrement formée, en cas de danger, de troupes de réserve, tandis que 4 escadrons de cavalerie, 6 compagnies du génie, les compagnies spéciales de cette arme et de l'artillerie et 35 batteries de forteresse suffiraient au service des forts en temps de paix. L'accroissement des dépenses serait de 10,686,000 francs, ce qui n'a d'effrayant que l'apparence ; car la rémunération des miliciens représentant 12 millions et le général Brialmont étant résolument partisan de sa suppression, il y aurait large compensation, et les contribuables ne se plaindraient pas.

Les contribuables, soit, mais les petits électeurs?

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

# PETITE CHRONIQUE

**Les théâtres.** — Puisqu'il est entendu et réglé que désormais la comédie et le drame ont ici leur chroniqueur, on nous permettra de réserver à nos seuls théâtres lyriques toute l'attention du mois.

La *Monnaie* n'a pas donné d'œuvres nouvelles, ni de reprises dites à sensation. Elle a vécu du répertoire courant, et elle ne s'en est pas mal trouvée. Ce qui avait, à certains égards, fait défaut en 1900-1901, c'était l'homogénéité des l'interprétations. A côté de Mme Litvinne, ou de telle autre artiste de passage, il y avait eu à regretter des défaillances ou des insuffisances; certain duo américain avait troublé des digestions par une méthode par trop originale dans l'émission des sons et dans la prononciation du français.

Maintenant l'harmonie est aussi complète qu'on pouvait le désirer. Dans la troupe d'opéra-comique, le coude-à-coude s'est fait entre les vétérans, MM. David, Badiali, d'Assy et Forgeur, et l'on a eu, par exemple, grâce à trois d'entre eux, grâce aussi à Mlle Thiery, une reprise adorable du *Barbier*. Il manquait l'an passé une basse bouffe, et en engageant M. Belhomme de l'Opéra-Comique, les directeurs de la Monnaie ont été merveilleusement inspirés. Il a fait un Bartolo suave, comme il a été un Vulcain désopilant; sa verve est personnelle, d'une discrétion pleine d'élasticité et d'à-propos, il ne lui manque ni la voix (on l'a bien vu dans le *Croyez-vous qu'il soit bien facile*), ni le geste, ni la physionomie.

Mlle Thiery a bien les grâces mignardes et la coquetterie astucieuse de Rosine. Dans la scène du billet, si elle n'a pas démontré au public que Figaro n'était qu'une bête, comme il dit, elle n'en a pas moins fort spirituellement joué l'Agnès qui en sait long sur la diplomatie de l'amour. Son chant est sûr, sa voix, cristalline; elle a des gestes menus comme sa personne mutine; elle enchante comme elle touchait dans *Mimi* ou dans *Mignon*.

M. David reste le plus consciencieux des artistes d'opéra-comique; c'est un grand mérite que cela, et c'est le seul qu'il paraisse briguer.

Digitized by Google

Il est d'une correction un peu froide, et il fait, surtout au premier et au dernier acte, un Almaviva qui aurait lu la *Mère coupable* et gagné ses grades à Eton. M. Badiali, vocalement peu doué, a de l'entrain et une expérience à toute épreuve. Quant à M. d'Assy, il est bouffon sans trop de charge, et il faut que Basile soit bouffon pour n'être pas odieux.

On a continué à applaudir M. Dalmorès et Mme Litvinne dans *Lohengrin*. Décidément le jeune ténor de la Monnaie est en grand progrès, et n'était un reste d'inexpérience dans son jeu, un rien de ténu dans le haut de sa voix, il serait tout à fait l'égal de sa partenaire.

J'allais oublier de dire qu'on nous a rendu, pour des fins patriotardes, la *Muette de Portici*. Faut-il s'en fâcher? On aurait tort, car il est des épreuves qui, en tournant mal, tournent bien. Après l'étourdissante vogue du *Barbier*, qui n'a pas une ride, on est, en somme, satisfait de constater que la médiocrité trouve dans ce bas monde quelque jour son juste châtiment. Auber fut un de ces médiocres qui connurent la gloire en gros sous; il ne reste plus de lui qu'un souvenir fade et l'étonnement d'une vogue si longue et si peu raisonnée. Il faut reconnaître que Mme Verlet et M. Forgeur sont douloureusement partagés dans les fonctions princières, dont le librettiste les a revêtus; que MM. Imbart et Albers se comportent avec une belle vaillance et que Mme Brianza, à l'heure où Sada Yacco mimait ses désespoirs d'amour, pirouettait agréablement pour nous expliquer les siens. L'orchestre est resté excellent et les chœurs ne gâtent rien. R.

*

**Quelques livres.** — Nous avons à signaler quelques livres, qui, n'étant pas strictement littéraires, laissent assez naturellement indifférent notre chroniqueur. C'est d'abord *Un reportage belge en Extrême-Orient*, de Victor Collin (édition du *Matin*, illustrée de photogravures). M. Collin, notre confrère anversois, est mort au moment même où son livre sortait des presses. Sympathique autant qu'intelligent, de belle et vaillante humeur dans ses récits écrits au hasard de la rencontre et avec la vitesse de l'instantané, il laissera un souvenir durable chez ceux qui l'ont connu. Et des autres, pour peu qu'ils lisent ce reportage, il conquerra l'estime posthume pour son caractère généreux, indépendant, entièrement loyal. Nul d'entre les journalistes, qui ont eu sous les yeux l'odieux spectacle des représailles européennes en Chine, n'a dit des paroles aussi dures pour notre orgueil de civilisé, et il en est peu qui aient eu l'ubiquité de Victor Collin. Les croquis de pays, les portraits, les descriptions sobres et nettes abondent dans son récit ; elles lui assurent une

Digitized by Google

valeur moins éphémère qu'on ne l'accorde généralement à cette sorte d'écrits.

Dans un genre bien différent, signalons de Saint-Simonin (pseudonyme qui ne brille pas par la modestie), *Les propos de Félix Faure* (chez Ollendorff). C'est le recueil de notes prises par un vieil ami du défunt président après des conversations, où celui-ci s'épanchait librement sur les thèmes qui lui étaient à la fois les plus chers et les plus familiers. Quand *le Figaro* donna une première édition de ces « propos », il y eut un grand tapage dans la presse et dans le monde politique de Paris. Chacun se crut lésé ou mieux informé que Saint-Simonin. En somme, s'il faut se fier aux appendices où sont consignées les protestations et rectifications les plus notoires, ç'a été, comme dans Shakspeare, beaucoup de bruit pour rien.

Les jugements émis par M. Félix Faure sont d'une modération et d'une bienveillance quasi générales; mais il perce quelque ironie sous cet optimisme, et il y a de l'olympien dans le bonhomme, qui appelle l'empereur de Russie Nicolas tout court et qui dit « *mon* peuple, *mes* ministres ». Il y a surtout le désir d'accroître les prérogatives présidentielles, et, qui plus est, l'autorité de la fonction même. Cela explique bien des colères et des suspicions, dans les camps les plus opposés, contre l'ami du tzar et le patron de Monjarret.

*

Notre collaborateur, M. Gustave Abel, a publié il y a quelque temps déjà une excellente brochure de propagande, où il résume de façon personnelle les critiques de Bernstein : *Socialiste et Socialistes* (Gand, Duvivier). On vend cette brochure de 160 pages dix centimes; c'est pour rien, et nous la recommandons à tous les libéraux.

*

Signalons de M. le comte Goblet d'Alviella un très remarquable mémoire sur les *Rapports historiques entre la religion et la morale,* lu à Paris en septembre 1900, au Congrès international d'histoire des religions. Dans le même ordre d'idées nous avons reçu de M. Charles Christophe, docteur gantois, *Le Principe de la vie comme mobile moral, selon J. U. Guyau* (Paris, Armand Colin, extrait de la *Revue de Métaphysique et de morale*). Enfin, M. Jules Leclercq, qui a écrit des pages si chaleureuses et si nobles sur les Boers et les Arméniens, met sa pénétrante érudition et sa fine dialectique au service de la cause des Finlandais, dans une étude intitulée : *Le conflit entre la Russie et la Finlande* (Bruxelles, Schepens et Cie).

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# LES ENSEIGNEMENTS DU SCRUTIN

## I

*Statistique de l'élection du 27 mai 1900.*

Je me propose, en cette étude, d'examiner, d'après les résultats de l'élection législative de 1900, quels ont été les effets de la nouvelle législation électorale et si le mode d'application de la représentation proportionnelle que cette législation a sanctionné n'est pas susceptible d'améliorations et de perfectionnements.

La première chose à faire, c'est d'établir la statistique du scrutin, de dresser le tableau des forces électorales de tous les partis dans les différents arrondissements.

Au moment de l'élection, il était à peu près impossible d'avoir des renseignements et des chiffres exacts. Les résultats officiels, hâtivement publiés, n'étaient pas toujours exempts d'erreur et, d'ailleurs, dans bien des arrondissements, il est impossible de savoir ce que représente exactement telle liste de candidats dont le chiffre de voix est trop infime pour intéresser d'autres gens que les statisticiens.

Et les statisticiens ne sont pas parvenus à s'y reconnaître ;



Digitized by Google

ceux qui sont le mieux placés pour avoir de première main tous les renseignements officiels y perdent leurs mathématiques. Deux honorables fonctionnaires, M. Camille Jacquart, du ministère de l'intérieur, et M. Vercruysse, du ministère de l'industrie et du travail, ont essayé de nous fournir le tableau complet de la répartition des votes dans tous les arrondissements du pays et, par suite, l'indication des forces électorales dont chaque parti dispose dans le pays. Ils n'y ont pas réussi, et la meilleure preuve de l'inexactitude de leurs chiffres, c'est que ces chiffres ne concordent pas; tantôt l'un, tantôt l'autre de ces messieurs a oublié de noter les voix obtenues par un socialiste ou un démocrate chrétien luttant pour l'honneur du drapeau dans un arrondissement où il n'obtient que quelques centaines de suffrages.

Il y a mieux encore : si vous recherchez, dans les *Annales parlementaires,* les rapports des commissions qui ont vérifié les pouvoirs des élus, vous constatez que les chiffres, quand on les donne, ont subi des modifications inexplicables. C'est ainsi, par exemple, que le rapporteur chargé de vérifier les résultats de l'arrondissement de Termonde attribue gravement aux candidats députés le chiffre beaucoup plus considérable des voix données aux candidats sénateurs dans la double circonscription Saint-Nicolas-Termonde.

Il était donc impossible au début d'éviter de nombreuses erreurs et les statistiques que j'ai moi-même données dans des articles de journaux étaient loin d'en être exemptes. Mais depuis, le *Bulletin du ministère de l'intérieur* a donné, de la façon la plus complète, les chiffres vrais et officiels, vérifiés par les fonctionnaires du département sur les procès-verbaux mêmes des élections. Ces renseignements sont complétés par ceux de l'*Annuaire statistique*, qui indiquent le nombre de suffrages émis dans chaque circonscription. J'ai donc pu m'assurer que les chiffres qui vont suivre sont tous absolument exacts. Il subsiste cependant, pour l'établissement des chiffres d'ensemble, une cause d'erreur dont je n'ai pu m'affranchir : c'est l'impossibilité de déterminer, sans enquête locale et même après enquête, le caractère exact de certaines listes de

Digitized by Google

candidats : tel contingent de 200 à 300 voix obtenues par des candidats isolés doit-il être compté aux socialistes ou aux daensistes? ou sont-ce de simples irréguliers? Impossible bien souvent de le savoir.

Peu importent, du reste, ces inexactitudes de détail. Ce ne sont pas quelques centaines de voix qu'il faudrait porter en plus à droite ou à gauche qui pourraient modifier la physionomie du scrutin.

Dans le tableau qui va suivre, j'ai indiqué, pour chaque arrondissement, d'abord le total des votes valables et le diviseur électoral; j'ai mentionné ensuite le nombre de voix et le nombre d'élus de chaque parti, rejetant dans une dernière colonne les suffrages donnés aux candidats locaux, aux commerçants, ouvriers libéraux et dissidents de toutes nuances. J'y ai indiqué aussi, pour chaque parti, les totaux partiels par province. C'est un renseignement dont nous aurons à nous servir plus tard, notamment en examinant les modifications qu'aurait pu donner l'établissement de circonscriptions provinciales.

Sous l'étiquette de démocrates chrétiens, je n'ai rangé que ceux qui, comme l'abbé Daens et ses partisans, ont rompu avec le parti catholique conservateur et ont lutté contre lui. A la suite de la publication de statistiques dressées suivant le même principe, j'ai reçu une protestation courtoise de M. Ch. de Ponthière, député de Liége, qui revendique pour ses amis, les députés Renkin, Carton de Wiart, Levie, Mabille, V. Delporte et pour lui-même le titre de démocrates chrétiens. Tous ces messieurs sont, je le sais, animés de sentiments plus ou moins démocratiques, mais cela n'empêche pas que, sur le terrain électoral, ils se sont mêlés aux conservateurs, ont été élus sur des listes communes avec eux et, au Parlement même, ils ne se sont, pour ainsi dire, jamais séparés de la majorité conservatrice; dès lors, il était impossible de les ranger, au point de vue statistique, dans une catégorie spéciale et de leur faire la place à part qu'ils réclament.

Digitized by Google

| | Votes valables. | Chiffre diviseur. | Catholiques. Voix. | Élus. | Libéraux. Voix. | Élus. | Socialistes. Voix. | Élus. | Démoc. chrét. Voix. | Élus. | DISSIDENTS. Voix. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Anvers | 126,605 | 10,767 | 64,607 | 6 | 43,290 | 4 | 13,161 | 1 | 5,046 | » | 192<br>309 |
| Malines | 54,699 | 11,691 | 35,075 | 3 | 15,974 | 1 | 2,264 | » | » | » | 719<br>667 |
| Turnhout | 39,369 | 10.236 | 30,710 | 3 | 7,542 | » | » | » | 1,117 | » | » |
| *Province d'Anvers* | 220,673 | » | 130,392 | 12 | 66,806 | 5 | 15,425 | 1 | 6,163 | » | » |
| Bruxelles (1) | 231,148 | 10,794 | 89,964 | 8 | 32,383<br>24,185 | 3<br>2 | 59.389 | 5 | 10,178 | » | 9,818<br>2,538<br>1,552<br>1,141 |
| Louvain | 73,697 | 10,635 | 42,543 | 4 | 17,000 | 1 | 11,640 | 1 | 1,620 | » | 486<br>408 |
| Nivelles | 61,894 | 12,601 | 25,203 | 2 | 15,579 | 1 | 20,924 | 1 | » | » | 188 |
| *Province de Brabant* | 366,739 | » | 157,710 | 14 | 89,147 | 7 | 91.953 | 7 | 11,798 | » | » |
| Bruges | 41,190 | 11,281 | 25,265 | 2 | 11,281 | 1 | 633 | » | 4,011 | » | » |
| Courtrai | 54,800 | 11,626 | 35,403 | 3 | 11,626 | 1 | 3,176 | » | 4,595 | » | » |
| Dixmude-Furnes-Ostende | 46,318 | 10,263 | 30,790 | 3 | 14,451 | 1 | » | » | 1,077 | » | » |
| Roulers-Thielt | 51,209 | 10,827 | 43,310 | 4 | 6,940 | » | » | » | 959 | » | » |
| Ypres | 35,821 | 8,237 | 22,924 | 2 | 8,237 | 1 | 278 | » | 4,382 | » | » |
| *Province de Flandre occidentale* | 229,338 | » | 157,692 | 14 | 52,535 | 4 | 4,087 | » | 15,024 | » | » |
| Alost | 54,675 | 10,717 | 33,339 | 3 | 7,430 | » | 3,189 | » | 10,717 | 1 | » |
| Audenaerde | 31,297 | 9,297 | 18,558 | 2 | 11,385 | 1 | » | » | 727 | » | 627 |
| Eecloo-Gand | 129,565 | 10,481 | 71,125 | 6 | 31,181 | 2 | 20,963 | 2 | 6,296 | » | » |
| Saint-Nicolas (2) | 45,768 | 8,686 | 34,744 | 4 | 7,807 | » | 2,662 | » | » | » | 290<br>265 |
| Termonde | 36,818 | 8,144 | 24,432 | 3 | 5,782 | » | » | » | 4,287 | » | 1,401<br>355<br>561 |
| | | » | 182,108 | 18 | 63,585 | 3 | 26,814 | 2 | 22,027 | 1 | » |

Digitized by Google

| | | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Charleroi | 131,012 | 15,201 | 30,280 | 2 | 18,048 | 1 | 76,008 | 5 | » | » | 670 |
| Mons | 85,955 | 10,621 | 21,242 | 2 | 20,237 | 1 | 42,451 | 3 | » | » | 1,624<br>401 |
| Soignies | 54,773 | 13,437 | 18,362 | 1 | 13,437 | 1 | 22,732 | 1 | » | » | 242 |
| Thuin | 49,155 | 12,722 | 18,617 | 1 | 12,722 | 1 | 17,308 | 1 | » | » | 508 |
| Tournai-Ath | 90,890 | 13,506 | 40,552 | 3 | 36,832 | 2 | 13,506 | 1 | » | » | » |
| *Province de Hainaut* | 411,785 | » | 135,059 | 9 | 101,276 | 6 | 172,005 | 11 | » | » | » |
| Huy-Waremme | 56,488 | 10,844 | 21,159 | 1 | 13,640 | 1 | 21,689 | 2 | » | » | » |
| Liége (1) | 137,950 | 10,658 | 37,271 | 3 | 25,230<br>9,655 | 2<br>» | 63,952 | 6 | » | » | 1,842 |
| Verviers (3) | 54,482 | 9,666 | 19,332 | 2 | 12,128 | 1 | 19,325 | 1 | 3,697 | » | » |
| *Province de Liége* | 248,920 | » | 77,762 | 6 | 60,653 | 4 | 104,966 | 9 | 3,697 | » | » |
| Hasselt | 29,769 | 7,531 | 22,595 | 3 | 5,852 | » | » | » | 1,322 | » | » |
| Tongres-Maeseyck | 41,971 | 8,981 | 26,943 | 3 | 5,333 | » | 841 | » | » | » | 8,854 |
| *Province de Limbourg* | 71,740 | » | 49,538 | 6 | 11,185 | » | 841 | » | 1,322 | » | » |
| Arlon-Bastogne-Marche | 39,984 | 11,415 | 22,830 | 2 | 15,417 | 1 | 1,469 | » | 268 | » | » |
| Neufchâteau-Virton | 36,932 | 13,943 | 21,013 | 1 | 13,943 | 1 | 1,976 | » | » | » | » |
| *Province de Luxembourg* | 76,916 | » | 43,843 | 3 | 29,360 | 2 | 3,445 | » | 268 | » | » |
| Dinant-Philippeville | 56,683 | 11,098 | 28,180 | 2 | 11,098 | 1 | 16,487 | 1 | 918 | » | » |
| Namur | 69,997 | 13,154 | 31,571 | 2 | 13,154 | 1 | 25,272 | 1 | » | » | » |
| *Province de Namur* | 126,680 | » | 59,751 | 4 | 24,252 | 2 | 41,759 | 2 | 918 | » | » |
| Total général | 2,050,914 | » | 993,945 | 86 | 498,799 | 33(2) | 461,295 | 32(2) | 61,217 | 1 | » |

(1) A Bruxelles et à Liége il y a eu deux listes libérales : celle des libéraux modérés et celle des libéraux progressistes.

(2) A Gand, les démocrates chrétiens étaient alliés avec les commerçants anti-coopérateurs et les progressistes avec les socialistes ; des deux élus de la liste socialiste, l'un, M. F. Cambier, appartient au parti progressiste dont il est même l'un des chefs ; les totaux doivent donc être rectifiés comme suit : 34 élus libéraux, 31 élus socialistes.

(3) Chiffres rectifiés lors de la vérification des pouvoirs.

Digitized by Google

## II

*Les anomalies du résultat.*

Ce qui saute immédiatement aux yeux quand on examine ces chiffres, c'est que le résultat total n'est point proportionnel aux forces des partis.

En effet, si nous faisons la répartition entre les chiffres totaux obtenus par chacun d'eux, nous trouvons le résultat suivant :

Chiffre diviseur : 13.126.

| | | |
|---|---|---|
| Catholiques . . . | 993,945 voix, | 75 élus |
| Libéraux . . . . | 498,799 » | 38 » |
| Socialistes. . . . | 461,295 » | 35 » |
| Démocrates chrét. . | 61,217 » | 4 » |

Résultat qui diffère sensiblement de celui qui a été proclamé et que nous avons noté tantôt.

On a tenté de dissimuler cet écart par des artifices de statistique; M. Camille Jacquart, le statisticien du ministère de l'intérieur, n'additionne que les voix « utilisées » : celles qui ont servi à chaque parti à faire élire ses candidats, et c'est ainsi qu'il en arrive à établir que les catholiques ont eu plus de 52 p. c. des votes émis, mais son calcul — inexact d'ailleurs au point de vue des chiffres — est aussi établi suivant un faux principe et de manière à montrer la situation du parti catholique plus forte qu'elle ne l'est en réalité : les catholiques, en effet, ayant eu des élus dans toutes les circonscriptions, ont eu toutes leurs voix utilisées, tandis que les daensistes n'ont pu utiliser que les voix qu'ils ont recueilli à Alost et que les libéraux ont perdu toutes celles qu'on leur a donnés à Turnhout, Roulers, Alost, Saint-Nicolas, Termonde et dans le Limbourg.

Digitized by Google

Ce n'est pas une raison pour calculer comme si les libéraux n'existaient pas dans ces arrondissements, comme si les daensistes n'avaient pas eu 10,000 voix à Bruxelles. Que l'on ne tienne pas compte des voix qu'il est impossible de ne pas laisser perdre, des voix qui se sont égarées sur des candidats dissidents qui ne représentent que des influences locales, rien de plus légitime ; ceux qui se séparent d'un parti et luttent contre des candidats ne peuvent être considérés comme étant des électeurs de ce parti et c'est le tort de M. Vercruysse, l'autre statisticien ministériel, d'avoir ajouté aux voix obtenues par les candidats officiels de chaque parti, celles données aux dissidents qui les combattaient. Il n'est pas besoin, pour défendre la R. P., d'artifices semblables, qui grossissent de plus de 20,000 voix le chiffre des suffrages obtenus par les candidats du gouvernement. La vérité est, il faut le reconnaître, que le parti catholique, qui n'a pas eu la majorité des suffrages émis, a eu néanmoins plus de la moitié des élus, 86 contre 66, alors qu'il n'eût dû en avoir que 75 contre 77, ou au moins 76 contre 76.

Ces derniers chiffres sont plus exacts, car dans les calculs de tout à l'heure, je n'ai pas tenu compte des divisions du parti libéral. Ces divisions, qui ont été évitées presque partout, se sont affirmées cependant dans quelques circonscriptions au moment du scrutin, et leur effet inévitable devait être de diminuer d'une unité le contingent des élus libéraux. Il n'en reste pas moins vrai que les catholiques ont obtenu au moins dix élus de plus qu'il ne leur revenait en bonne proportionnalité.

De quoi cela provient-il ?

D'abord et avant tout de ce que les excédents de suffrages inutilisés ont été beaucoup plus considérables pour les partis d'opposition que pour le parti catholique. On s'en convaincra aisément par l'examen du tableau ci-après, qui renseigne pour chaque circonscription le nombre des voix utilisées et des voix perdues de chaque parti :

Digitized by Google

| | Chiffre diviseur. | Catholiques. Élus. | Voix utilisées. | Voix perdues. | Libéraux. Élus. | Voix utilisées. | Voix perdues. | Socialistes. Élus. | Voix utilisées. | Voix perdues. | Démocrates chrétiens. Élus. | Voix utilisées. | Voix perdues. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Anvers | 10,767 | 6 | 64,602 | 5 | 4 | 43,068 | 222 | 1 | 10,767 | 2,394 | » | » | 5,046 |
| Malines | 11,691 | 3 | 35,073 | 2 | 1 | 11,691 | 4,283 | » | » | 2,264 | » | » | » |
| Turnhout | 10,236 | 3 | 30,708 | 2 | » | » | 7,542 | » | » | » | » | » | 1,117 |
| *Province d'Anvers* | » | » | 130,383 | 9 | » | 54,759 | 12,047 | » | 10,767 | 4,658 | » | » | 6,163 |
| Bruxelles | 10,794 | 8 | 86,352 | 3,612 | 3<br>2 | 32,382<br>21,588 | 1<br>2,597 | 5 | 53,970 | 5,419 | » | » | 10,178 |
| Louvain | 10,635 | 4 | 42,540 | 3 | 1 | 10,635 | 6,365 | 1 | 10,635 | 1,005 | » | » | 1,620 |
| Nivelles | 12,601 | 2 | 25,202 | 1 | 1 | 12,601 | 2,978 | 1 | 12,601 | 8,323 | » | » | » |
| *Province de Brabant* | » | » | 154,094 | 3,616 | » | 77,206 | 11,941 | » | 77,206 | 14,747 | » | » | 11,798 |
| Bruges | 11,281 | 2 | 22,562 | 2,703 | 1 | 11,281 | » | » | » | 633 | » | » | 4,011 |
| Courtrai | 11,626 | 3 | 34,878 | 525 | 1 | 11,626 | » | » | » | 3,176 | » | » | 4,595 |
| Dixmude-Furnes-Ostende | 10,263 | 3 | 30,789 | 1 | 1 | 10,263 | 4,188 | » | » | » | » | » | 1,077 |
| Roulers-Thielt | 10,827 | 4 | 43,308 | 2 | » | » | 6,940 | » | » | » | » | » | 969 |
| Ypres | 8,237 | 2 | 16,474 | 6,450 | 1 | 8,237 | » | » | » | 278 | » | » | 4,382 |
| *Province de Flandre occidentale* | » | » | 148,011 | 9,681 | » | 41,407 | 11,128 | » | » | 4,087 | » | » | 15,024 |
| Alost | 10,717 | 3 | 32,151 | 1,188 | » | » | 7,430 | » | » | 3,189 | 1 | 10 717 | » |
| Audenaerde | 9,279 | 2 | 18,558 | » | 1 | 9,279 | 2,106 | » | » | » | » | » | 727 |
| Eecloo-Gand | 10,481 | 6 | 62,886 | 8,239 | 2 | 20,962 | 10,219 | 2 | 20,962 | 1 | » | » | 6,296 |
| Saint-Nicolas | 8,686 | 4 | 34,744 | » | » | » | 7,807 | » | » | 2,662 | » | » | » |
| Termonde | 8,144 | 3 | 24,432 | » | » | » | 5,782 | » | » | » | » | » | 4,287 |
| *Province de Flandre orientale* | » | » | 172,771 | 9,427 | » | 30,241 | 33,344 | » | 20,962 | 5,852 | » | 10,717 | 11,310 |

Digitized by Google

| | | | | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Charleroi | 15,201 | 2 | 30,402 | 5,884 | 1 | 15,201 | 2,847 | 5 | 76,025 | 3 | " | " | " |
| Mons | 10,621 | 2 | 21,242 | " | 1 | 10,621 | 9,616 | 3 | 31,863 | 10,588 | " | " | " |
| Soignies | 13,437 | 1 | 13,437 | 4,925 | 1 | 13,437 | " | 1 | 13,437 | 9,295 | " | " | " |
| Thuin | 12,722 | 1 | 12,722 | 5,895 | 1 | 12,722 | " | 1 | 12,722 | 4,586 | " | " | " |
| Tournai-Ath | 13,506 | 3 | 40,518 | 34 | 2 | 27,012 | 9,820 | 1 | 13,506 | " | " | " | " |
| *Province de Hainaut* | " | " | 118,321 | 16,738 | " | 78,993 | 22,283 | " | 147,533 | 24,472 | " | " | " |
| Huy-Waremme | 10,844 | 1 | 10,844 | 10,315 | 1 | 10,844 | 2,796 | 2 | 21,688 | 1 | " | " | " |
| Liége | 10,658 | 3 | 31,974 | 5,297 | 2<br>" | 21,316<br>" | 3,914<br>9,655 | 6 | 63,948 | 4 | " | " | " |
| Verviers | 9,666 | 2 | 19,332 | " | 1 | 9,666 | 2,462 | 1 | 9,666 | 9,659 | " | " | 3,697 |
| *Province de Liége* | " | " | 62,150 | 15,612 | " | 41,826 | 18,827 | " | 95,302 | 9,664 | " | " | 3,697 |
| Hasselt | 7,531 | 3 | 22,593 | 2 | " | " | 5,852 | " | " | " | " | " | 1,322 |
| Tongres-Maeseyck | 8,981 | 3 | 26,943 | " | " | " | 5,333 | " | " | 841 | " | " | " |
| *Province de Limbourg* | " | " | 49,536 | 2 | " | " | 11,185 | " | " | 841 | " | " | 1,322 |
| Arlon-Bastogne-Marche | 11,415 | 2 | 22,830 | " | 1 | 11,415 | 4,002 | " | " | 1,469 | " | " | 268 |
| Neufchâteau-Virton | 13,943 | 1 | 13,943 | 7,070 | 1 | 13,943 | " | " | " | 1,976 | " | " | " |
| *Province de Luxembourg* | " | " | 36,773 | 7,070 | " | 25,358 | 4,002 | " | " | 3,445 | " | " | 268 |
| Dinant-Philippeville | 11,098 | 2 | 22,196 | 5,984 | 1 | 11,098 | " | 1 | 11,098 | 5,389 | " | " | 918 |
| Namur | 13,154 | 2 | 26,308 | 5,263 | 1 | 13,154 | " | 1 | 13,154 | 12,118 | " | " | " |
| *Province de Namur* | " | " | 48,504 | 11,247 | " | 24,252 | " | " | 24,252 | 17,507 | " | " | " |
| Total général | " | " | 920 543 | 73,402 | " | 374,042 | 124,757 | " | 376,022 | 85,278 | " | 10,717 | 50,500 |

Digitized by Google

Ces chiffres montrent que les voix perdues représentent, pour les catholiques, 7 p. c. du chiffre total, pour les socialistes 18 p. c., pour les libéraux 25 p. c. et pour les démocrates chrétiens 82 1/2 p. c.

Ce n'est pas tout à fait de la justice distributive. Et remarquez que ce n'est pas, comme on se plaît à le dire, le parti le plus faible qui souffre nécessairement des déchets de la répartition. C'est dans le Hainaut que les socialistes ont le plus de suffrages et le nombre de leurs voix perdues y est cependant plus élevé que celui des autres partis; dans la province de Namur, toutes les voix libérales sont utilisées, bien que les libéraux y aient moins de voix que les catholiques et même que les socialistes, en ce qui concerne Namur.

Une autre raison pour laquelle le total des sièges attribués aux partis n'est pas en rapport avec le chiffre total de leurs suffrages, c'est que les chiffres diviseurs varient considérablement d'une circonscription à l'autre; à Hasselt, il n'a fallu que 7,531 voix à chacun des trois candidats catholiques pour se faire élire; à Charleroi, les élus ont dû réunir chacun 15,201 suffrages; ce qui ne provient pas seulement de ce que le vote plural étant plus répandu en pays wallon, le nombre des suffrages à émettre y est plus grand sans que le nombre de députés — nombre établi d'après le chiffre de la population — soit augmenté dans la même proportion, le nombre plus ou moins grand des voix perdues influe aussi sur le chiffre diviseur, et si ce chiffre est si faible à Hasselt, c'est parce que ni les libéraux ni les démocrates chrétiens n'ayant pu arriver à faire élire leur candidat, toutes les voix qui leur ont été données sont des voix perdues.

Ces variations du diviseur d'après les arrondissements ont notamment pour résultat d'attribuer aux libéraux, pour 374,042 votes utilisés, trente-trois élus, et aux socialistes, pour 376,022 votes utiles, seulement trente-deux élus, y compris M. F. Cambier, qu'ils ont fait élire à Gand et qui n'appartient pas à leur parti.

Pourquoi? Parce que c'est dans le Hainaut que les socialistes ont le plus grand nombre de suffrages et que, dans cette pro-

Digitized by Google

vince, les diviseurs sont plus élevés que dans les autres. Les suffrages y ont comparativement moins de valeur, puisqu'il en faut un plus grand nombre pour élire un député.

Les catholiques, eux, ont des élus dans toutes les circonscriptions, mais leurs principales forces étant en pays flamand ils ont beaucoup plus de voix utiles dans les arrondissements où le diviseur est en dessous de la moyenne que dans ceux où il est au-dessus. Non seulement ils ont moins de voix perdues que les libéraux et les socialistes, mais il a fallu aussi à leurs candidats moins de voix pour se faire élire qu'à ceux des autres partis.

Cependant, c'est là une cause accessoire qui n'influe que très faiblement sur les différences que nous avons constatées entre les forces électorales des partis et la représentation qui leur a été attribuée ; elle ne représente tout au plus qu'un écart de deux sièges, tandis que la perte des excédents de suffrages correspond, pour les autres partis, à une différence de huit sièges.

## III

### *La circonscription provinciale.*

Le premier remède que l'on a imaginé pour parer à ces inconvénients et rendre la proportionnalité plus exacte, c'est d'agrandir les circonscriptions. Déjà, lors du vote de la loi, l'opposition avait demandé que l'on substituât le vote par province au vote par arrondissement.

Il est évident, en effet, que les grandes circonscriptions sont à peu près indispensables si l'on veut atteindre à une représentation exacte des partis.

Il est intéressant, en tout cas, de rechercher si le vote par province eût modifié sensiblement les résultats et s'il eût suffi à remédier aux inconvénients qu'ils accusent.

On a pu voir, au tableau qui se trouve au paragraphe premier, combien de voix les différents partis ont obtenues dans chaque province.

Digitized by Google

Si l'on avait fait la répartition d'après ces chiffres, ont eût obtenu les résultats suivants :

| | Chiffre | Catholiques. | | Libéraux. | | Socialistes. | | Démoc. chrét. | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | diviseur. | Voix. | Élus. | Voix. | Élus. | Voix. | Élus. | Voix. | Élus. |
| Anvers . . | 11,134 | 130,392 | 11 | 66,806 | 6 | 15,425 | 1 | 6,163 | » |
| Brabant. . | 11,798 | 157,710 | 13 | 89,147 | 7 | 91,953 | 7 | 11,798 | 1 |
| Flandre occidentale . | 12,130 | 157,692 | 13 | 52,535 | 4 | 4,087 | » | 15,024 | 1 |
| Fland. orientale . . | 11,824 | 182,198 | 16 | 63,585 | 5 | 26,814 | 2 | 22,027 | 1 |
| Hainaut. . | 15,006 | 135.059 | 9 | 101,276 | 6 | 172,005 | 11 | » | » |
| Liége . . | 12,130 | 77,762 | 6 | 60,653 | 5 | 104,966 | 8 | 3,697 | » |
| Limbourg . | 9,907 | 49.538 | 5 | 11,185 | 1 | 841 | » | 1,322 | » |
| Luxembourg | 14,614 | 43,843 | 3 | 29,360 | 2 | 3,445 | » | 268 | » |
| Namur . . | 13,919 | 59.751 | 4 | 24,252 | 1 | 41,759 | 3 | 918 | » |
| Total. . | » | » | 80 | » | 37 | » | 32 | » | 3 |

D'après ces chiffres, il semble que l'adoption de la circonscription provinciale n'aurait rien changé au résultat dans le Hainaut ni dans le Luxembourg, mais qu'il en eût été autrement dans les sept autres provinces. Dans les provinces d'Anvers et de Limbourg les libéraux enlèvent un siège aux catholiques, ils leur en prennent deux dans la Flandre orientale. Dans le Brabant et la Flandre occidentale ce sont les démocrates chrétiens qui gagnent un siège à leur détriment. A Namur les socialistes prennent un siège aux libéraux qui le leur reprennent à Liége ; en fin de compte les catholiques ont six élus de moins, les libéraux quatre de plus et les démocrates chrétiens deux.

Mais ce n'est là qu'une apparence: si l'on avait voté par province les voix ne se seraient pas partagées comme elles l'ont fait dans les scrutins d'arrondissement : les électeurs n'aiment point à perdre inutilement leurs suffrages en les dispersant sur des candidats qui n'ont point chance d'être élus, et tel arrondissement qui n'a donné qu'un nombre infime de voix à des candidats obscurs luttant sans espoir pour l'honneur des principes de leur parti eût peut-être apporté un beaucoup plus grand nombre de suffrages à une liste provinciale en tête

Digitized by Google

de laquelle auraient figuré les hommes de valeur et de talent qui se sont présentés au chef-lieu de la province. De plus, pour certains partis la lutte eût été plus générale qu'elle ne l'a été. Dans la province d'Anvers, les socialistes, qui n'ont pas eu de candidat à Turnhout, et les démocrates chrétiens, qui n'en ont pas présenté à Malines, eussent pu, avec le scrutin provincial, obtenir plus de voix qu'ils n'en ont eu en luttant dans deux arrondissements seulement.

Ce sont là des causes qui eussent pu changer les résultats au détriment des majorités catholiques. Mais il en est d'autres beaucoup plus efficaces qui auraient travaillé en leur faveur. C'est tout d'abord la division du parti libéral; dans trois arrondissements, Bruxelles, Liége et Gand, le libéralisme progressiste a opposé ses candidats à ceux du libéralisme modéré; le scrutin provincial n'eût pas modifié cette situation, et dans trois provinces au moins nous aurions eu deux listes libérales. C'est ce dont il n'a pas été tenu compte dans le calcul qui précède et c'est cependant un élément très important, qui eût probablement fait perdre au moins un siége aux libéraux dans chacune de ces provinces.

Il faut tenir compte aussi des difficultés extrêmes qu'eût soulevé la formation des listes provinciales, les rivalités entre les candidats des divers arrondissements, leurs compétitions acharnées pour être placés avant d'autres; déjà dans les circonscriptions où plusieurs arrondissements ont été réunis, nous avons eu un échantillon de l'ardeur de ces luttes intestines, et il n'est pas douteux qu'elles ont influé déplorablement sur les résultats du scrutin. Le mal eût été bien plus grave si la même situation s'était reproduite partout et l'on aurait vu sans doute bien des candidats se présenter seuls aux suffrages des électeurs de leur arrondissement plutôt que d'accepter une cinquième ou une sixième place sur la liste élaborée au chef-lieu de la province.

De plus, ces très grandes circonscriptions où le candidat est éloigné de ses électeurs ne tiennent pas compte de l'esprit du corps électoral : parmi ceux qui votent, on trouve très peu de politiciens, mais, par contre, beaucoup de gens tiennent à

Digitized by Google

voter pour un monsieur qu'ils connaissent, et c'est surtout dans les petites villes que ce sentiment se manifeste avec intensité, dans celles auxquelles précisément les listes provinciales auraient offert des places peu avantageuses; en sorte que ceux qui tiennent surtout à la représentation des intérêts locaux auraient été amenés à voter plutôt pour la liste du parti le plus fort, de façon à ce que cette liste ayant le plus d'élus possible, le candidat de leur village y arrivât en ordre utile.

Donc, si l'établissement de circonscriptions provinciales eût pu, dans une certaine mesure, assurer une proportionnalité plus exacte, cette solution séduisante en théorie aurait eu dans la pratique des inconvénients considérables, et mieux vaut chercher ailleurs le remède aux imperfections révélées par le dernier scrutin.

## IV

### *L'utilisation des excédents.*

Le système d'Hondt est le plus parfait et le meilleur des systèmes de répartition proportionnelle; quelques-uns le contestent, mais la pratique leur a donné tort et il n'est plus besoin de démontrer que ce procédé est celui qui peut le mieux et le plus exactement, dans une circonscription donnée, assurer la répartition proportionnelle des sièges.

Le principe du système, c'est l'annulation des voix qui ne se groupent pas en nombre suffisant pour obtenir une représentation; quand un groupe électoral n'a que juste assez de voix pour obtenir un demi-député, comme il est impossible de le lui donner, c'est comme si le groupe n'existait pas; les voix qu'il a réunies sont des voix nulles, inefficaces, on n'en tient pas compte. Rien n'est plus logique et plus légitime. De même, lorsqu'un parti a assez de voix pour avoir un député et quart, la fraction ne compte pas, on la supprime.

Seulement, quand on procède ainsi non pas dans une seule circonscription mais dans une trentaine à la fois, il se peut que toutes ces fractions annulées représentent ensemble un nombre respectable d'unités; c'est ce qui est arrivé, nous l'avons vu, aux dernières élections législatives.

Digitized by Google

L'exactitude des résultats est absolue dans le détail, quand on prend chaque circonscription à part, elle est fortement faussée dans l'ensemble. Ne vaut-il pas mieux sacrifier le détail à l'ensemble, et au lieu d'annuler les excédents, les ajouter à ceux des circonscriptions voisines pour arriver ainsi à une répartition générale exacte et complète. L'idée n'est pas neuve, elle a été défendue jadis par M. Massau, le savant professeur de l'université de Gand, qui combattait avec acharnement l'adoption du système d'Hondt. Elle se heurte à des difficultés d'applications qu'il n'est pas impossible de résoudre, mais qu'il eut été imprudent de soulever tant que le principe de la représentation proportionnelle restait dans le domaine des discussions théoriques.

La première de ces difficultés, c'est que pour additionner les voix obtenues par un parti dans diverses circonscriptions, il faut déterminer quels sont, dans ces circonscriptions, les candidats qui appartiennent au même parti, qui « se présentent ensemble » pour employer la terminologie de notre code électoral. J'ai pensé, et cette formule a été admise dans le projet d'électorat provincial dont la gauche progressiste a saisi les Chambres, j'ai pensé que le moyen le plus simple était de permettre aux candidats qui appartiennent au même parti de le proclamer par une déclaration collective.

D'après le projet que M. Walther de Sélys a présenté au Sénat avant la dernière dissolution, la simple déclaration individuelle d'un candidat isolé aurait même suffi pour le rattacher au parti dont il se réclamait; mais il y aurait eu, semble-t-il, quelque chose d'excessif à permettre ainsi à un candidat de se solidariser par sa seule volonté à d'autres candidats qui ne veulent pas de lui, et le procédé consacré par le dernier projet progressiste est certainement préférable.

Cela fait, la solidarité entre les candidats locaux d'un même parti étant ainsi officiellement affirmée, rien ne sera plus facile que de déterminer le nombre total des voix obtenues par chaque parti dans l'ensemble du pays, et d'établir en conséquence quel est le nombre de mandats qui revenait à chacun d'eux.

Digitized by Google

La seconde difficulté, c'est de déterminer dans quelles circonscriptions chaque parti obtiendra les sièges qui lui reviennent en vertu de cette répartition générale.

Pour mieux comprendre le problème, reprenons les chiffres de l'élection législative du 27 mai, et appliquons dans chaque arrondissement le diviseur normal, celui qu'on obtient en divisant par le nombre des sièges de la circonscription le nombre des suffrages valables qui y ont été émis en indiquant pour chaque parti, combien les répartitions ainsi faites leur attribueraient de sièges, combien de voix sont utilisées pour chacun d'eux et combien restent sans effet.

Il n'a pas été nécessaire de faire figurer dans ce nouveau tableau les démocrates chrétiens; en effet, dans aucune circonscription, ils n'atteignent le quotient normal et toutes les voix qu'ils ont obtenues dans l'ensemble du pays, 61,217 ainsi que nous l'avons vu, sont de celles qui restent provisoirement inutilisées.

Notons encore qu'ici nous sommes autorisés, mieux que dans l'hypothèse de la circonscription provinciale, à additionner toutes ensemble les voix obtenues par les candidats libéraux de toutes nuances. En effet, le principe de la déclaration collective étant admis, rien n'empêche, s'il y a dans un parti des dissidendes locales, les candidats de ce parti qui se présentent dans une même circonscription sur des listes différentes, d'adhérer les uns et les autres à la déclaration commune. Ainsi, à Bruxelles, les candidats de la Ligue libérale et ceux de l'Association libérale eussent parfaitement pu signer tous la déclaration de solidarité avec les candidats libéraux de la province aussi bien qu'ils ont pu, après l'élection, se mettre d'accord pour signer en commun un manifeste collectif. Les avantages électoraux qui devaient résulter de cette déclaration de solidarité, la gravité de la responsabilité que l'on eût assumée en invitant les libéraux de province à opter entre la politique de la Ligue et celle de l'Association, permettent de croire et d'affirmer que cette solution, unioniste sans l'être, eût prévalu certainement.

Quoi qu'il en soit, voici les chiffres :

Digitized by Google

| | Suffrages Valables. | Quotient diviseur. | Catholiques. Total des voix. | Élus. | Voix utilisées. | Voix inutilisées. | Libéraux. Total des voix. | Élus. | Voix utilisées. | Voix inutilisées. | Socialistes. Total des voix. | Élus. | Voix utilisées. | Voix inutilisées. | Sièges non répartis. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Anvers | 126,605 | 11,509 | 64,607 | 5 | 57,545 | 7,062 | 43,290 | 3 | 34,527 | 8,763 | 13,161 | 1 | 11,509 | 1,652 | 2 |
| Malines | 54,699 | 13,674 | 35,075 | 2 | 27,348 | 7,727 | 15,974 | 1 | 13,674 | 2,300 | 2,264 | » | » | 2,264 | 1 |
| Turnhout | 39,369 | 13,123 | 30,710 | 2 | 26,246 | 4,464 | 7,542 | » | » | 7,542 | » | » | » | » | 1 |
| *Province d'Anvers* | » | » | » | 9 | 111,139 | 19,253 | » | 4 | 48,201 | 18,605 | » | 1 | 11,509 | 3,916 | 4 |
| Bruxelles | 231,148 | 12,841 | 89,964 | 7 | 89,887 | 77 | 32,383<br>24,185 | 2<br>1 | 25,682<br>12,841 | 6,701<br>11,344 | 59,389 | 4 | 51,364 | 8,025 | 4 |
| Louvain | 73,697 | 12,282 | 42,543 | 3 | 36,846 | 5,697 | 17,000 | 1 | 12,282 | 4,718 | 11,640 | » | » | 11,640 | 2 |
| Nivelles | 61,894 | 15,473 | 25,203 | 1 | 15,473 | 9,730 | 15,579 | 1 | 15,473 | 106 | 20,924 | 1 | 15,473 | 5,451 | 1 |
| *Province de Brabant* | » | » | » | 11 | 142,206 | 15,504 | » | 5 | 66,278 | 22,869 | » | 5 | 66,837 | 25,116 | 7 |
| Bruges | 41,190 | 13,730 | 25,265 | 1 | 13,730 | 11,535 | 11,281 | » | » | 11,281 | 633 | » | » | 633 | 2 |
| Courtrai | 54,800 | 13,700 | 35,403 | 2 | 27,400 | 8,003 | 11,626 | » | » | 11,626 | 3,176 | » | » | 3,176 | 2 |
| Dixmude-Furnes-Ostende | 46,318 | 11,579 | 30,790 | 2 | 23,158 | 7,632 | 14,451 | 1 | 11,579 | 2,872 | » | » | » | » | 1 |
| Roulers-Thielt | 51,209 | 12,802 | 43,310 | 3 | 38,406 | 4,904 | 6,940 | » | » | 6,940 | » | » | » | » | 1 |
| Ypres | 35,821 | 11,940 | 23,924 | 1 | 11,940 | 10,984 | 8,237 | » | » | 8,237 | 278 | » | » | 278 | 2 |
| *Prov. de Flandre occid.* | » | » | » | 9 | 114,634 | 43,058 | » | 1 | 11.579 | 40.956 | » | » | » | 4,087 | 8 |
| Alost | 54,675 | 13,668 | 33.339 | 2 | 27,336 | 6,003 | 7,430 | » | » | 7,430 | 3,189 | » | » | 3,189 | 2 |
| Audenarde | 31,297 | 10,432 | 18,558 | 1 | 10,432 | 8,126 | 11,385 | 1 | 10,432 | 953 | » | » | » | » | 1 |
| Eecloo-Gand | 129.565 | 12,956 | 71,125 | 5 | 64,780 | 6,345 | 31,181 | 2 | 25,912 | 5,269 | 20,963 | 1 | 12,956 | 8,007 | 2 |
| Saint-Nicolas | 45,768 | 11,442 | 34,744 | 3 | 34,326 | 418 | 7,807 | » | » | 7,807 | 2,662 | » | » | 2,662 | 1 |
| Termonde | 36,818 | 12,272 | 24,432 | 1 | 12,272 | 12,160 | 5,782 | » | » | 5,782 | » | » | » | » | 2 |
| *Prov. de Flandre orient.* | » | » | » | 12 | 149,146 | 33,052 | » | 3 | 36,344 | 27,241 | » | 1 | 12,956 | 13,858 | 8 |



Digitized by Google

| | Suffrages valables. | Quotient diviseur. | Catholipues. Total des voix. | Élus. | Voix utilisées. | Voix inutilisées. | Libéraux. Total des voix. | Élus. | Voix utilisées. | Voix inutilisées. | Socialistes. Total des voix. | Élus. | Voix utilisées. | Voix inutilisées. | Sièges non répartis. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Charleroi | 131,012 | 16,376 | 36,286 | 2 | 32,752 | 3,534 | 18,048 | 1 | 16,376 | 1,672 | 76,008 | 4 | 65,504 | 10,504 | 1 |
| Mons | 85,955 | 14,325 | 21,242 | 1 | 14,325 | 6,917 | 20,237 | 1 | 14,325 | 5,912 | 42,451 | 2 | 28,650 | 13,801 | 2 |
| Soignies | 54,773 | 18,257 | 18,362 | 1 | 18,257 | 105 | 13,437 | » | » | 13,437 | 22,732 | 1 | 18,257 | 4,475 | 1 |
| Thuin | 49,155 | 16,385 | 18,617 | 1 | 16,385 | 2,232 | 12,722 | » | » | 12,722 | 17,308 | 1 | 16,385 | 923 | 1 |
| Tournai-Ath | 90,890 | 15,148 | 40,552 | 2 | 30,296 | 10,256 | 36,832 | 2 | 30,296 | 6,536 | 13,506 | » | » | 13,506 | 2 |
| *Province de Hainaut* | » | » | » | 7 | 112,015 | 23,044 | » | 4 | 60,997 | 40,279 | » | 8 | 128,796 | 43,209 | 7 |
| Huy-Waremme | 56,488 | 14,122 | 21,159 | 1 | 14,122 | 7,037 | 13,640 | » | » | 13,640 | 21,689 | 1 | 14,122 | 7,567 | 2 |
| Liége | 137,950 | 12,540 | 37,271 | 2 | 25,080 | 12,191 | 25,230 | 2 | 25,080 | 150 | 63,952 | 5 | 62,700 | 1,252 | 2 |
| | | | | | | | 9,665 | » | » | 9,655 | | | | | |
| Verviers | 54,482 | 13,620 | 19,332 | 1 | 13,620 | 5,712 | 12,128 | » | » | 12,128 | 19,325 | 1 | 13,620 | 5,705 | 2 |
| *Province de Liége* | » | » | » | 4 | 52,822 | 24,940 | » | 2 | 25,080 | 35,573 | » | 7 | 90,442 | 14,524 | 6 |
| Hasselt | 29,769 | 9,923 | 22,595 | 2 | 19,846 | 2,749 | 5,852 | » | » | 5,852 | » | » | » | » | 1 |
| Tongres-Maeseyck | 41,971 | 13,990 | 26,943 | 1 | 13,990 | 12,953 | 5,333 | » | » | 5,333 | 841 | » | » | 841 | 2 |
| *Province de Limbourg* | » | » | » | 3 | 33,836 | 15,702 | » | » | » | 11,185 | » | » | » | 841 | 3 |
| Arlon-Bastogne-Marche | 39,984 | 13,328 | 22,830 | 1 | 13,328 | 9,502 | 15,417 | 1 | 13,328 | 2,089 | 1,469 | » | » | 1,469 | 1 |
| Neufchâteau-Virton | 36,932 | 18,466 | 21,013 | 1 | 18,466 | 2,547 | 13,943 | » | » | 13,943 | 1,976 | » | » | 1,976 | 1 |
| *Province de Luxembourg* | » | » | » | 2 | 31,794 | 12,049 | » | 1 | 13,328 | 16,032 | » | » | » | 3,445 | 2 |
| Dinant-Philippeville | 56,683 | 14,170 | 28,180 | 1 | 14,170 | 14,010 | 11,098 | » | » | 11,098 | 16,487 | 1 | 14,170 | 2,317 | 2 |
| Namur | 69,997 | 17,499 | 31,571 | 1 | 17,499 | 14,072 | 13,154 | » | » | 13,154 | 25,272 | 1 | 17,499 | 7,773 | 2 |
| *Province de Namur* | » | » | » | 2 | 31,669 | 28,082 | » | » | » | 24,252 | » | 2 | 31,669 | 10,090 | 4 |
| Total général | » | » | » | 59 | 779,261 | 214,684 | » | 20 | 261,807 | 236,992 | » | 24 | 342,209 | 119,086 | 49 |

Digitized by Google

Il résulte de ces chiffres qu'avec le quotient normal il y a :

| | Voix utilisées. | Voix inutilisées. |
|---|---|---|
| Pour les catholiques . . . . . | 779,261 | 214,684 |
| Pour les libéraux. . . . . | 261,807 | 236,992 |
| Pour les socialistes . . . . . | 342,209 | 119,086 |
| Pour les démocrates chrétiens . . . . | » | 61,217 |
| Pour l'ensemble . . . | 1,383,277 | 631,979 |

Mais, d'autre part, nous voyons que les catholiques n'ont obtenu que 59 sièges, les libéraux 20, les socialistes 24 et qu'il reste 49 sièges encore vacants. Il y a donc environ un tiers des voix qui restent inutiles et un tiers des mandats qui restent à conférer.

Comment faire la répartition de ces quarante-neuf sièges?

Nous avons vu plus haut (§ II), que si l'on tenait compte des voix obtenues dans l'ensemble du pays la Chambre eût dû être composée comme suit : catholiques, 75; libéraux, 38; socialistes, 35; démocrates chrétiens, 4.

Les résultats d'arrondissement donnent : catholiques, 59; libéraux, 20; socialistes, 24; démocrates chrétiens, 0.

Les quarante-neuf sièges non répartis doivent donc se partager ainsi : catholiques, 16; libéraux, 18; socialistes, 11; démocrates chrétiens, 4.

Si donc on procède à la répartition complémentaire d'après le procédé qui apparaît tout d'abord comme le plus simple et le plus pratique, c'est-à-dire attribuer les quarante-neuf sièges restés vacants aux excédents inutilisés les plus forts, on devra respecter une double limitation : celle du nombre d'élus attribués à chaque arrondissement et celle du nombre d'élus auquel chaque parti a encore droit.

Ainsi, d'après le tableau que nous avons dressé, il reste vacant à Anvers deux sièges; il va de soi que quand deux sièges auront été attribués encore à l'arrondissement d'Anvers en suivant l'ordre d'importance des excédents, on ne pourra plus lui en attribuer un troisième. De même, les catholiques ont droit à seize nouveaux sièges quand on leur en aura attribué seize. On ne pourrait plus, sans rompre la proportionnalité, leur en donner un dix-septième.

Voici, du reste, comment on procéderait dans cette hypo-

Digitized by Google

thèse : le plus gros de tous les excédents inutilisés étant celui de 14,072 voix qui reste aux catholiques dans l'arrondissement de Namur, on donnerait aux catholiques un des sièges restés disponibles dans cet arrondissement ; puis, aux catholiques également, un siège à Dinant (excédent, 14,010) ; ensuite, un libéral serait proclamé élu à Neufchâteau-Virton (13,943), un socialiste à Mons (13,801), un libéral à Huy (13,640), un socialiste à Tournay (13,506), deux libéraux à Soignies et Namur (13,437 et 13,154), etc., l'attribution des sièges se continuant ainsi suivant l'importance des excédents de suffrages conservés par les différents partis dans chaque arrondissement. L'opération est très simple ; mais elle ne peut se poursuivre jusqu'au bout avec la même simplicité. Arrivé, en effet, au trente-cinquième excédent, celui des socialistes dans l'arrondissement de Namur (7,773 voix), nous constatons que les excédents catholique (14,072) et libéral (13,154), ayant déjà déterminé l'attribution des deux sièges restés vacants dans cet arrondissement, l'excédent socialiste (7,773) doit forcément rester inopérant ; même constatation pour ce qui concerne l'excédent des catholiques à Huy-Waremme, qui n'arrive qu'après celui des libéraux et celui des socialistes, quand il n'y a que deux sièges vacants.

C'est la première limite, celle qui a été posée pour faire respecter l'intérêt local, celle qui empêche une circonscription d'obtenir plus de représentants qu'il ne lui en revient. Nous rencontrons ensuite la seconde.

Lorsque les catholiques, avec un excédent de 6,917 voix, ont obtenu leur seizième siège supplémentaire à Mons ; lorsque les libéraux, avec l'excédent de 6,701 voix qu'ils ont à Bruxelles (liste de la Ligue libérale) ont, eux aussi, obtenu le dix-huitième siège supplémentaire, ces deux partis ont leur représentation complète ; on ne peut plus rien y ajouter sans fausser les résultats ; aussi, les excédents de 5,000 et 6,000 voix que les libéraux et catholiques ont encore dans les arrondissements où des sièges restent encore vacants (Verviers, Gand, Termonde et Tongres) doivent-ils être sacrifiés aux excédents plus faibles des socialistes et des démocrates chrétiens.

Digitized by Google

Il se fait même que, dans cette répartition, tous les sièges ne sont pas attribués : il manque encore deux sièges aux socialistes, sièges qui restent vacants à Hasselt et à Louvain. Pour Louvain, cela peut encore s'arranger, les socialistes y ont des candidats et, bien qu'on leur y ait déjà attribué un élu dans la répartition complémentaire, on peut, à la rigueur, leur en donner un second; mais, à Hasselt, ils n'ont pas lutté; il faudra donc donner le siège vacant à un autre parti, au parti libéral, qui se trouve avoir à Hasselt le plus fort excédent non représenté.

Du reste, cet accident local ne se serait certes pas produit si les élections avaient été régies par des règles équivalentes à celles que nous venons d'exposer : les partis auraient eu, dans toutes les circonscriptions, des candidats chargés d'y recueillir des voix pour le parti et auxquels, éventuellement, pourrait échoir un des mandats de la répartition supplémentaire.

Ce procédé de l'utilisation des excédents peut, dans certains cas, modifier d'une façon assez sensible les résultats de la répartition qui a été faite d'après le système d'Hondt, et produire des anomalies locales assez caractérisées. Mais, c'est là une question secondaire et tout accessoire si l'on envisage les choses du point de vue auquel nous sommes placé, mettant le souci d'arriver à un résultat d'ensemble aussi exact que possible au-dessus de la préoccupation d'avoir dans les scrutins locaux l'approximation la plus exacte possible.

Cependant, pour assurer dans une plus large mesure encore la conciliation de l'intérêt local et de l'intérêt général, les députés progressistes ont adopté une formule plus parfaite et plus exacte dans le projet de représentation proportionnelle pour la province et la commune dont ils ont saisi le Parlement.

Mais avant d'exposer les règles qu'ils ont formulées, il importe de rencontrer encore une objection importante qui a été formulée par le gouvernement lorsque M. Walther de Sélys-Longchamps défendit au Sénat un système analogue à celui que je viens d'exposer. Dans sa réponse, M. Vanden Heuvel, ministre de la justice, déclarait inadmissible un système qui suppose des calculs dont les éléments sont en partie empruntés à des élections se faisant hors de l'arrondis-

Digitized by Google

sement, un système qui prend des chiffres à travers tout le pays. » Cette manière de procéder, disait le ministre, pourrait encourir le reproche d'inconstitutionnalité. »

Et, en effet, on peut se demander s'il est bien constitutionnel de procéder ainsi à une répartition générale; les élections de chaque province ne doivent-elles pas être distinctes et séparées?

Aucunement; il suffit de se reporter au texte même de l'article 48 de la constitution pour reconnaître qu'il n'a pas la portée rigoureuse qu'on voudrait lui donner.

Nous ne sommes plus, en effet, en présence de l'ancienne rédaction de cet article. La constitution ne dit plus aujourd'hui que les élections se font par province; elle se borne à dire que « la constitution des collèges électoraux est, pour chaque province, réglée par la loi »; les mots: « pour chaque province », ont été introduit au cours de la discussion pour donner satisfaction à ceux qui, craignant l'excessive centralisation des partis, ne voulurent pas qu'on pût réunir plusieurs provinces en une seule circonscription électorale.

Mais pourra-t-on soutenir de bonne foi que la formule que j'ai exposée ne respecte pas les intérêts locaux? Chaque circonscription n'a-t-elle pas ses députés spéciaux? Les électeurs d'une province peuvent-ils imposer à ceux de la province voisine des candidats qui leur sont étrangers? En aucune façon; chacun vote chez soi et ne peut voter que pour les candidats qui ont été présentés par des électeurs de son arrondissement; dans chaque arrondissement, tout candidat qui atteint le quotient électoral local est nécessairement élu, et ce n'est que lorsqu'il s'agit de faire un choix entre les candidats qni n'ont pas atteint ce quotient que l'on tient compte des résultats d'ensemble de l'élection.

Aussi a-t-on pu remarquer que l'objection constitutionnelle n'a été formulée que d'une façon fort dubitative et encore faut-il tenir compte que dans le projet du Dr Gaussin dont M. W. de Sélys c'était fait le défenseur au Sénat, la répartition locale était entièrement supprimée.

*(A suivre.)* HERMANN DUMONT.

Digitized by Google

# CAUSERIE

## SUR L'IMPARTIALITÉ DANS L'HISTOIRE

### I

Ils n'étaient déjà pas si mal avisés, les Romains du premier siècle de notre ère, qui tenaient en grand honneur les écoles d'éloquence où les jeunes gens s'initiaient aux subtilités de la controverse et apprenaient à plaider alternativement le pour et le contre.

Ce peuple, l'un des plus pratiques qui aient jamais existé, ne considérait pas comme temps perdu celui que les jeunes gens consacraient à développer leur jugement. Le but de cette éducation était non pas d'orner la mémoire de faits précis, de connaissances exactes, mais surtout d'*apprendre à apprendre.*

Envisager les questions sous tous leurs aspects, faire la part de toutes les opinions; s'adresser à tous les tempéraments; émouvoir ceux-ci, convaincre ceux-là; s'habituer à peser dans la balance de la Raison la valeur des arguments; s'efforcer laborieusement d'édifier un monument oratoire avec fondements, étais, soutiens, suivant les règles de l'art, puis chercher les points faibles pour y introduire le coin de la logique et en amener, par des démonstrations rigoureuses, l'effondrement complet; voilà, n'est-il pas vrai, un sport incomparable pour fortifier l'intelligence, l'assouplir, l'élargir et l'affiner tout à la fois. On dira : C'était en même temps des écoles de démoralisation; à lutter ainsi indifféremment et avec la même ardeur pour le vrai et pour le faux, on s'habituait à ne plus

Digitized by Google

priser que le succès. La palme appartenait aux plus habiles, non aux plus consciencieux. En est-on bien sûr? Et n'est-ce pas en perfectionnant sans cesse ce merveilleux instrument de précision qu'est le cerveau humain, que l'homme peut arriver à la compréhension de plus en plus claire et nette de ce qui constitue le bien et le vrai, c'est-à-dire de la morale?

Quand on voit quelle admirable moisson de grands esprits et d'hommes adorablement bons se leva au deuxième siècle de notre ère, grâce aux féconds enseignements des écoles de philosophes et de rhéteurs néo-stoïciens, on ne peut s'empêcher de penser que la culture intellectuelle qui prépara cette moisson mérite mieux que le dédain et l'oubli où nous la laissons. Peut-être l'avenir de l'humanité est-il dans un retour partiel à ces traditions. La science faisait défaut dans ces écoles où ne régnait que le culte de la parole et de la logique. Mais tout imparfait que fût l'instrument que ces maîtres du bien-dire s'ingéniaient à perfectionner, quel parti ne parvinrent-ils pas à en tirer au point de vue du droit et de la justice! Nous vivons encore en partie de leurs découvertes. Si l'amour de ces subtiles études de morale se remettait à fleurir dans l'âme des générations actuelles, alors que la science veille sans cesse sur l'esprit humain pour l'empêcher de s'égarer, que ne pourrait-on pas espérer d'une semblable efflorescence? Les temps semblent approcher où il sera permis d'aborder à nouveau les suprêmes problèmes avec l'espoir de les voir se résoudre au moins partiellement.

Il est indéniable que l'habitude des controverses doit donner à l'esprit cette largeur de vue qui permet de juger de haut les questions les plus ardues et d'en embrasser d'un seul coup d'œil tous les détails. Il est certain aussi qu'à discuter ainsi vis-à-vis de soi-même et par pur dilettantisme, les raisons quelconques qui militent en faveur ou contre une opinion donnée, on s'habitue à trouver aisément le fort et le faible de toute argumentation. N'est-ce pas se mettre par là-même en position de discerner plus facilement le vrai du faux, le bien du mal? Cette gymnastique idéale doit donner, semble-t-il, la souplesse, la force, la finesse à l'intelligence.

Digitized by Google

Pourquoi serait-on autorisé à prétendre, comme on l'a fait, qu'elle fausse la raison, qu'elle pervertit le jugement, qu'elle forme les sophistes? Pourquoi? Pour être sincère vis-à-vis de soi-même, ne faut-il pas voir clair en soi-même? Et comment prendre parti pour le vrai quand on est inhabile à le distinguer du faux? Non. Cet amour des discussions philosophiques, cette émulation et cette lutte pour le bien-dire, qui fleurit dans la Rome impériale au premier siècle, n'étaient pas des symptômes de décadence, comme on l'a trop répété. Au contraire, ce fut précisément la gloire des philosophes néo-stoïciens d'avoir retardé d'un siècle l'agonie de l'empire romain. Le militarisme ou mieux le prétorianisme, l'esclavage, le monde barbare, exubérant et envahissant, voilà les plaies dont mourut le grand malade, mais gardons-nous de croire que le culte de la science, de la philosophie, de l'éloquence ait pu avoir une influence néfaste sur ses destinées.

Toutes ces réflexions nous sont revenues à l'esprit en lisant la dernière étude de M. Gaston Boissier sur *la conception de l'histoire dans Tacite* (1).

Tacite est resté comme le type le plus achevé de l'historien ami de la vérité. Il s'observa plus que personne pour qu'on ne pût attribuer ses jugements à la passion. Il s'abstint réellement de haine et d'engouement — *ira ac studio* — et il donna ainsi un exemple remarquable de désintéressement intellectuel. Il sut extirper de son esprit toute cause de partialité et, en cela, il fut sincère avec lui-même. Cette largeur de vue, cette tolérance souveraine, cette modération suprême, il les dut d'abord à sa nature exceptionnelle; en second lieu, à l'enseignement qu'il reçut dans les écoles de rhéteurs. L'influence de cette éducation était donc manifestement considérable et, somme toute, heureuse dans ses résultats. Pour conclure comme M. Gaston Boissier, nous dirons : « Dans ce grave sénateur, dans ce consulaire qui approche de la cinquantaine, dans ce sévère historien, l'élève des rhéteurs reparaît. »

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1901.

Digitized by Google

Aujourd'hui, nos historiens n'ont plus de ces scrupules. La conception de l'histoire est autre. On admire, on condamne sans réserve et généralement en bloc. Bien que l'étude des sciences soit poussée beaucoup plus loin et que la recherche matérielle de la vérité historique soit, en apparence, l'objet d'une plus minutieuse attention, il n'est pas prouvé que le résultat final soit plus sûrement atteint. La préparation des esprits est supérieure si l'on veut au point de vue scientifique, mais défectueuse et insuffisante si l'on envisage la formation générale du caractère et du jugement. N'est-il pas vrai que les divergences entre des auteurs de tendance différente, qui étudient une même époque, sont plus accentuées et que chacun s'érige plus facilement en juge à son point de vue qu'il veut absolument faire prévaloir? On en arrive ainsi à supprimer les opinions moyennes et pondérées. A voir se dessiner le courant d'opinions dans la plupart des pays civilisés et de même culture, on peut prévoir, dans un avenir donné, qu'il ne restera plus en présence qu'un radicalisme de plus en plus outré dans l'un ou dans l'autre sens. Les centres perdent de leur importance et tendent à disparaître un peu partout, s'absorbant dans les extrêmes. La cause de cette inquiétante évolution de l'esprit moderne semble résider dans l'influence de plus en plus incontestée de l'éducation scientifiqne.

Il est certain que la science doit avoir une place prépondérante dans les préoccupations modernes, mais il y a véritablement grand danger à ce qu'elle règne en souveraine absolue.

Mme de Staël avait clairement prévu, il y a un siècle déjà, que l'étude exclusive des sciences exactes conduirait droit à l'intolérance et affaiblirait la force morale de l'homme. « L'étude des mathématiques (et des sciences exactes), disait-elle, habituant à la certitude, irrite contre toutes les opinions opposées à la nôtre, tandis que ce qu'il y a de plus important pour la conduite de ce monde, c'est *d'apprendre* les *autres*, c'est-à-dire de concevoir tout ce qui les porte à penser et à sentir autrement que nous. Les mathématiques induisent à ne tenir compte que de ce qui est prouvé; tandis que les

Digitized by Google

vérités primitives, celles que le sentiment et le génie saisissent, ne sont pas susceptibles de démonstration. Enfin, les mathématiques, soumettant tout au calcul, inspirent trop de respect pour la force, et cette énergie sublime, qui ne compte pour rien les obstacles et se plaît dans les sacrifices, s'accorde difficilement avec le genre de raison que développent les combinaisons algébriques (1). »

La première et la dernière de ces considérations sont très justes, la deuxième contestable. Quoi qu'il en soit, il semble que nous commencions à faire la dure expérience des mécomptes que nous réserve une éducation trop exclusivement scientifique. Le pire des résultats à prévoir et à redouter est la disparition progressive de l'esprit de tolérance et, par conséquent, la renaissance d'un fanatisme à rebours, non moins funeste que le fanatisme religieux.

Pour éviter cette exagération de l'esprit positif, il n'est pas d'autre remède que la culture des lettres. L'abandon des études humanitaires, réclamée instamment par les partisans de la suppression des frais prétendûment inutiles dans l'éducation, aurait pour conséquence probable d'abord une moyenne de moralité moindre et, finalement, le développement d'un absolutisme encombrant et intransigeant. L'esprit s'habitue vite aux solutions positives. Or, comme celles-ci ne sont guère possibles pour les problèmes de la conscience, il est fort à craindre que de plus en plus on ne se désintéresse des questions de haute morale. Déjà, on les écarte maintenant sous prétexte qu'elles ne sont que de creuses rêveries et le produit frelaté de la métaphysique. Le mot a été dit : la métaphysique, voilà l'ennemi, et c'est sur elle que l'on daube actuellement à tout propos et hors de propos.

Ne lisions-nous pas dernièrement, dans un discours de réouverture de cours à l'institut des hautes études, cette phrase étonnante :

« On connaît la triste fin de Lavoisier et de Condorcet,

(1) *De l'Allemagne*, chap. XVIII.

Digitized by Google

« victimes l'un et l'autre de l'abominable intolérance *mé-*
« *physique de la bourgeoisie jacobine* (1). »

Voilà, certes, un exemple remarquable d'intransigeante partialité et il est presque plaisant d'entendre l'auteur de cette hérésie historique flétrir l'intolérance. Cette proposition, lancée au hasard et d'un ton dogmatique, porte loin dans l'esprit de la jeunesse à laquelle on s'adresse. Avec une assurance sincère, nous n'en doutons pas, on affirme doctrinalement deux choses extrêmsment graves et importantes : d'abord que les excès de la Terreur doivent être imputés à la bourgeoisie; ensuite, que la métaphysique, qui était considérée jusqu'à ce jour comme une science plutôt moralisante et à tendance humanitaire, exerce une influence néfaste sur les caractères et rend ses adeptes intolérants et cruels. La prcmière affirmation n'est pas nouvelle, elle est la thèse de tout un parti, du parti socialiste intellectuel, qui trouve intérêt à rejeter sur la bourgeoisie les atrocités commises en 1793-1794. On comprend dans quel but. C'est une attitude commode et qui ne manque pas d'habileté, mais on ne doit pas s'y laisser prendre. Il est très important de remettre les choses au point, car si les leçons que nous donne l'histoire sont généralement perdues, c'est que nous ne sommes pas assez sincères vis-à-vis de nous-mêmes pour nous en faire l'application.

La seconde affirmation a moins de portée. Vraiment, il est assez difficile de faire croire que l'étude des questions transcendantales aurait pour dernier résultat de rétrécir l'esprit humain et de le conduire à l'intolérance. Le contraire paraîtrait naturel.

Des assertions aussi audacieuses ne doivent pas rester sans réplique et c'est faire œuvre utile que de rétablir les faits, de les exposer purement et simplement pour empêcher que de telles légendes, qui, sans nul doute, sont répétées et colportées, ne finissent par obtenir créance dans certains milieux. Il ne nous semble pas que nous nous écartons trop de notre sujet en nous permettant, à ce propos, une incursion sur le

(1) M. G. De Greef, *Problème de philosophie positive*, l'enseignement intégral, page 23.

Digitized by Google

grain historique. Le lecteur tirera lui-même de cet exposé impartial les conclusions qu'il croira légitimes. Elles seront peut-être conformes aux considérations qui précèdent.

## II

### MORT DE LAVOISIER

L'illustre chimiste Antoine-Laurent Lavoisier fut guillotiné le 8 mai 1794 (19 floréal an II). Il avait été décrété d'arrestation le 5 mai (16 floréal) à la suite d'un rapport de Dupin jeune, député de l'Aisne à la Convention. Ce rapport rappelait les exactions des fermiers généraux. Il leur reprochait, notamment, d'avoir prélevé un intérêt de 10 et 6 p. c. sur leurs avances au trésor, au lieu de 4 p. c., taux légitime, et surtout d'avoir ajouté de l'eau au tabac dans un but de lucre. Il concluait au renvoi de vingt-huit fermiers généraux devant le tribunal révolutionnaire, laissant à celui-ci le soin de distinguer les innocents des coupables. Or, le jour même où ce rapport était déposé à la Convention, Fouquier-Tinville avait déjà rédigé un acte d'accusation fantaisiste où les griefs articulés dans le rapport contre les fermiers généraux étaient vaguement reproduits et corsés par une accusation de trahison et d'entente avec l'ennemi. Les vingt-huit malheureux fermiers généraux, décrétés d'arrestation le 16 floréal, furent transférés le même jour à la Conciergerie. Ils ne furent pas entendus, ils n'eurent pas connaissance de l'acte d'accusation et le 19 floréal ils montaient sur l'échafaud !

Voici le texte du jugement qui les condamna à mort, relaté dans le *Moniteur universel* du 22 floréal an II :

« Du 19, A.-L. Lavoisier, âgé de cinquante ans, natif de Paris, ex-noble, membre de la ci-devant Académie des sciences, régisseur des poudres et salpêtres, fermier général, commissaire à la trésorerie nationale...

(Suivent les noms et qualités des vingt-sept autres, âgés la plupart de 60 à 75 ans.)

« ...convaincus d'être auteurs ou complices d'un complot

Digitized by Google

qui a existé contre le peuple français, tendant à favoriser le succès des ennemis de la France, notamment en exerçant toutes espèces d'exactions et de concussions sur le peuple français; en mêlant au tabac de l'eau et des ingrédients nuisibles à la santé des citoyens qui en faisaient usage; en prenant 6 et 10 p. c., tant pour l'intérêt de leur cautionnement que pour la mise des fonds nécessaires à leur exploitation, tandis que la loi ne leur en accordait que 4; en retenant dans leurs mains des fonds provenant de bénéfices qui devaient être versés dans le trésor public; en pillant le peuple et le trésor national pour enlever à la nation des sommes immenses et nécessaires à la guerre contre les despotes coalisés et les fournir à ces derniers, ont été condamnés à la peine de mort. »

Les concussions reprochées aux fermiers généraux avaient été pratiquées avant la déclaration de guerre et alors qu'il était impossible de prévoir ces tragiques événements. L'incohérence et l'absurdité de l'acte d'accusation étaient donc flagrantes; mais qu'importait à ce tribunal de sang! En trois jours, le rapport avait été déposé, le décret de renvoi devant le tribunal avait été rendu, les fermiers généraux appréhendés, le jugement prononcé et les malheureux exécutés! Le drame était terminé et on était tellement habitué à ces choses horribles que cet incident était passé inaperçu. Du 16 au 19 floréal, le *Moniteur universel* relate soixante-dix condamnations à mort!

C'était donc Dupin qui avait, par son rapport, sonné le glas de mort des fermiers généraux.

Or, un an, jour pour jour, après la lecture de ce rapport à la Convention, le 16 floréal de l'an III (n'est-ce pas étrange cette lugubre coïncidence?), le même Dupin montait à la tribune et venait faire son *meâ culpâ* et plaider les circonstances atténuantes pour le dépôt de son rapport. Son discours est terrible et pour lui et pour ses collègues de la Convention!

« J'ai le cœur navré plus que je ne puis vous l'exprimer, en vous disant que le décret, que la Convention nationale a rendu sur mon rapport au nom des comités, a été le tocsin de la mort pour les fermiers généraux.

Digitized by Google

« On devait leur présenter les différents chefs d'accusation, les discuter, leur mettre les pièces sous les yeux, leur faire des interpellations. Rien de tout cela n'a été fait ; ils devaient être entendu : ils ne l'ont pas été. Ils ont été envoyés à la mort sans avoir été jugés et avant l'impression du rapport...

« Citoyens, vous vous rappelez à quel point de fermentation on avait monté l'opinion générale contre les ci-devant fermiers généraux... Des pamphlets, des écrits, des diatribes répandus avec profusion avaient électrisé les têtes.

« On avait employé, pour les perdre dans l'esprit public, tous les moyens de corruption qui peuvent séduire et aveugler les hommes.

« Bientôt, tous ceux qui, pendant de longues années, avaient tiré leur subsistance et celle de leurs familles des salaires et des appointements qu'ils retiraient de la ferme générale, sont devenus les plus ardents persécuteurs, les ennemis les plus acharnés de leurs bienfaiteurs. Commis, râpeurs de tabac, invalides, porteurs de charbon, une nuée de salariés de toutes les couleurs s'étaient élevés contre eux et les avaient traduits devant les tribunaux de Paris.

« Chaque demande y était accueillie parce que les demandeurs se portaient en masse au tribunal et y dictaient audacieusement les jugements qu'ils exigeaient... »

Et le malheureux continue ainsi à dévoiler longuement les mystères de cette sanglante curée au milieu du morne silence de la Convention. Il était talonné par la crainte et, dans son aveugle désir de rejeter son crime sur d'autres, il ne voyait pas qu'il se perdait, qu'il donnait prise sur lui. Pour sauver sa vie, il déshonorait et lui-même et la Convention toute entière. C'est qu'on était en pleine réaction et, depuis deux jours, avait commencé le procès de Fouquier-Tinville et du tribunal révolutionnaire. Pendant quelque temps, il put ainsi se faire oublier à force de bassesse. Mais la réaction devenait de plus en plus violente et les parents des victimes de la Terreur commençaient à réclamer la punition des terroristes.

Le 21 thermidor de l'an III, le conventionnel Lesage (d'Eure-et-Loir), qui était chargé du rapport, lança contre

Digitized by Google

Dupin un terrible réquisitoire. Il l'accusa de vol et d'assassinat.

« C'est avec peine, dit-il, que, dans ces jours de deuil, j'unis ma voix à la voix vengeresse de la nation; mais, dans mon opinion, Dupin est un assassin et un voleur. Je ne le juge pas d'après son rapport sur les fermiers généraux, car il pourrait dire qu'il n'a été que l'organe d'un comité et invoquer la liberté des opinions; mais je prononce d'après sa conduite.

« Je dis que Dupin est un assassin, lorsque je le vois suspendre un inventaire et aller au tribunal révolutionnaire dénoncer deux victimes échappées comme par miracle à la proscription générale des fermiers généraux, et remarquez que Dupin n'agit plus ici comme représentant du peuple, mais comme homme privé, comme simple dénonciateur. C'est Dupin, ancien valet des fermiers généraux, qui se venge de ses maîtres.

« Dupin s'est rendu coupable et je vais le prouver.

« Parmi les victimes que Dupin a sacrifiées à sa haine personnelle, était le citoyen Lepinay, bon citoyen, bon père, homme généralement regretté. Ce citoyen avait, lors de son emprisonnement, un portefeuille contenant 100,000 livres en assignats et 100 louis en or. Ce portefeuille fut remis à Dupin au moment de sa condamnation. Dupin le porta à la trésorerie nationale où il a été reconnu par les héritiers; mais il contenait 95 louis de moins et les 100,000 livres en assignats avaient disparu.

« Dupin affirme qu'il déposa le portefeuille fermé et que l'ouverture a été faite par le receveur de la trésorerie; mais le récépissé donné par le receveur ne dit pas qu'on a brisé les scellés en sa présence; il dit seulement qu'un portefeuille contenant cette somme lui a été remis par Dupin. Je demande l'arrestation de Dupin et que les scellés soient apposés sur ses papiers. » Ces propositions furent adoptées.

Nous avons cherché en vain la défense de Dupin au *Moniteur*. Silence complet. Nous avons cherché aussi ce qu'il advint de cette arrestation. Plus personne n'en parla. Il est probable que Dupin fut compris dans l'amnistie du 4 brumaire an IV et, plus tard, atteint par la loi de 1816 sur les régicides. On sait

Digitized by Google

qu'il se réfugia en Belgique et mourut à Marcinelle, en 1823, à l'âge de 79 ans.

Quelle que soit l'assurance de Lesage, en qualifiant Dupin de voleur et d'assassin, nous n'oserions pas encore affirmer qu'il fût coupable du vol qu'on lui reprochait. La légèreté avec laquelle on se lançait à la tête, dans les deux camps, à cette époque, les plus terribles accusations, nous met en défiance et, pour prononcer définitivement sur la culpabilité de ce conventionnel, il faudrait d'autres preuves que celles qui sont données dans le discours de Lesage.

Mais, de tout cela, il résulte à toute évidence que les pires passions ont joué le principal rôle dans l'affaire des fermiers généraux. Nous ne pensons pas que le lecteur qui aura eu la patience de lire cet exposé pourra conclure, avec M. le professeur De Greef, que la triste fin de Lavoisier est due à l'abominable intolérance métaphysique de la bourgeoisie jacobine.

Voyez combien il est difficile de se tenir dans les bornes de la modération, et, par conséquent, de l'impartialité, quand on descend dans l'arène, quand on prend part à la mêlée. L'illustre Taine, ce grand et puissant philosophe, qui connaissait si bien la valeur des sources, qui se livra à un travail de bénédictin pour élever cet admirable monument historique : *Les Origines de la France contemporaine*, Taine lui-même ne put se montrer impartial en parlant de la Révolution française. Emporté par une généreuse indignation, en constatant dans ses recherches, si longues et si munitieuses, les horreurs et les infamies commises en si grand nombre à cette époque néfaste, il se départit de son esprit habituel de critique et entassa détails sur détails, acceptant tout, sans contrôle, les légendes mises en faveur par Courtois et les thermidoriens, les racontars des agents secrets et les inventions des royalistes. Il perdit le sens de la mesure, lui l'homme positif et prudent par excellence ; il devint partial, passionné et intolérant. Ses trois volumes sur la Révolution sont d'un intérêt passionnant, mais bien que remplis de faits incontestables, de considérations profondes, de peintures de caractères admirables, ils ne sont pas acceptés comme une œuvre de haute impartialité. Il ne sut se défendre



Digitized by Google

de haine. L'anecdote entre autres qu'il réédite sur la mort de Lavoisier est présentée comme un fait authentique, alors que rien ne l'autorise à l'affirmer si catégoriquement. La voici : « Au même tribunal, le fondateur et l'organisateur de la chimie, le grand inventeur Lavoisier, condamné à mort, demande un sursis de quinze jours pour achever une expérience, et le président Coffinhal lui répond : *La République n'a pas besoin de savants* (1) ! »

Cette anecdote paraît être une invention de pamphlétaires royalistes comme il en courut tant à cette époque. On ne peut la considérer comme autorisée à figurer dans l'histoire et Taine aurait eu vite fait d'en démontrer l'invraisemblance s'il n'avait pas été entraîné peu à peu, par la passion, à faire figurer pêle-mêle dans son livre les faits véridiques, les légendes et les anecdotes suspectes.

Louis Blanc, dans son *Histoire* (?) *de la Révolution*, parle aussi assez longuement de la mort de Lavoisier. Mais on ne perd plus son temps, aujourd'hui, à discuter l'impartialité de Louis Blanc. — Lanfrey, dans ses *Considérations sur la Révolution française*, a stigmatisé cette œuvre d'apologie personnelle, déguisée sous le nom d'histoire. — Louis Blanc dit donc que le rappport de Dupin, présenté à la séance du 16 floréal an II, était très étudié, mais il néglige de parler de l'amende honorable qu'il fit à la tribune le 16 floréal an III, pas plus que du réquisitoire de Lesage du 21 thermidor suivant. Il est donc partial par omission et par omission volontaire.

## III

### MORT DE CONDORCET.

La mort du grand philosophe Condorcet pourrait être, avec une apparence de raison, mise sur le compte de l'intolérance métaphysique de la bourgeoisie jacobine, puisque son dénonciateur, l'intrigant Chabot, prit texte, pour demander son

(1) *La Révolution*, tome III, page 459.

Digitized by Google

arrestation, des observations que Condorcet publia au commencement de juillet 1793 sur la fameuse Constitution bâclée en huit jours par Hérault de Sechelles. Mais celui qui jugerait ainsi ne s'arrêterait qu'aux apparences. Un examen plus approfondi de la question ne manquerait pas de modifier une opinion superficiellement conçue.

La mort de Condorcet est due à deux causes : la première, la principale, est l'existence dès cette époque de la Terreur ; la seconde, accidentelle, est politique. Il fut englobé dans la proscription qui atteignit ses amis les Girondins. La terreur universelle anonyme, qui abattit et ravala les caractères les mieux trempés, qui fit la lâcheté de la plaine à la Convention, qui empêcha Danton et ses amis de sauver les Girondins, qui fut la cause de la toute puissance du Comité de salut public ; la terreur venait du déchaînement des fauves dans les bas-fonds de la société. C'est une conséquence inéluctable de la disparition de l'autorité. La terreur reparaîtra chaque fois que la force de la loi cessera d'être respectée. C'est un fait aussi certain que la lumière du jour.

La cause accidentelle et politique n'a été que l'occasion que saisirent les serviles instruments des fureurs populaires. Les Girondins sont tombés sous l'accusation de fédéralisme. Ils seraient tombés quand même, si ce motif ne s'était pas trouvé. Ils ont été renversés parce qu'ils s'étaient dressés comme un obstacle devant un mouvement qui n'avait pas épuisé sa violence.

Or donc, le 9 juillet 1793, Chabot monta à la tribune, et, au nom du Comité de sûreté générale, vint dénoncer *M. le marquis de Condorcet et sa séquelle* (il se servit de ces expressions), comme contre-révolutionnaire, parce qu'il s'était permis de publier des observations sur la Constitution votée par la Convention. Ces observations, que l'impudent Chabot qualifiait de calomnieuses, étaient présentées avec la modération et la mesure qui caractérisaient les écrits de Condorcet. N'importe, il ne s'agissait plus de discuter ; le coup de force du 2 juin avait supprimé la liberté de discussion. Condorcet fut décrété d'arrestation et traduit à la barre.

Digitized by Google

Après la tragédie, la comédie! — Dans cette même séance du 9 juillet, à Chabot, dénonciateur et pourvoyeur de la guillotine, succéda à la tribune son compère Delaunay d'Angers, qui prononça un réquisitoire formidable contre les sociétés financières. C'est dans cette séance où les deux complices paraissent à la tribune, l'un après l'autre, — l'un pour accuser Condorcet, l'autre pour attaquer les sociétés financières, — c'est dans cette séance que fut posé le premier jalon de cette affaire de la Compagnie des Indes qui devait conduire à l'échafaud Chabot et Delaunay, les deux sanglants fripons. — La Révolution est remplie de ces coïncidences si extraordinaires qu'on les croirait voulues.

Condorcet, déjà décrété d'arrestation dans la séance du 9 juillet, sur la dénonciation de Chabot, fut compris, à la suite du rapport d'Amar dans la séance du 3 octobre, au nombre des députés girondins qui furent renvoyés devant le tribunal révolutionnaire. Grâce au dévouement de quelques amis, l'illustre philosophe parvint à s'échapper et se cacha pendant huit mois chez Mme Vernet, parente des peintres de ce nom. Mais ne voulant pas compromettre davantage sa généreuse bienfaitrice, il s'échappa un matin de cette maison amie. Il errait dans la campagne, aux environs de Paris, vêtu en ouvrier, mourant de faim et de privations de toute espèce, quand il fut arrêté comme suspect à cause de ses mains trop blanches. Il fut conduit au Comité révolutionnaire des sans-culottes de Clamart et interrogé par le président. Il portait sur lui les épîtres d'Horace, annotées en latin, mais n'avait pas de papiers; sur quoi le président du comité lui dit : « Tu prétends être un domestique, mais je croirais plutôt que tu es un ci-devant qui en avait des domestiques. » Malade, presque mourant, continuellement en défaillance, il fut traîné à pied au chef-lieu du district, à Bourg-la-Reine, et mis au cachot. Le lendemain, on le trouva mort. Il s'était empoisonné avec un poison renfermé dans une bague, poison que lui avait donné son beau-frère Cabanis (1).

(1) Ces détails sur la mort de Condorcet, après sa mise hors la loi, sont empruntés à l'*Histoire de la Révolution*, de Louis Blanc, qui les a tirés lui-même de la *Biographie de Condorcet*, par F. Arago.

Digitized by Google

Ce pauvre et grand Condorcet était, semble-t-il, absolument dénué de sens pratique. Son biographe, F. Arago, raconte que, poussé par la faim, il était entré dans un cabaret de Clamart et avait demandé une omelette. Malheureusement, cet homme presque universel ne sait même pas à peu près combien un ouvrier mange d'œufs dans un de ses repas. A la question du cabaretier, il répond : « Une douzaine. » On juge de la surprise ! « Vos papiers? » Il n'en avait pas. « Qui êtes-vous? » L'infortuné se donne une qualité que ne démentaient que trop la blancheur et la délicatesse de ses mains. Il n'en fallait pas tant. Cette ingénuité, il la paya de sa vie.

D'autres savants, illustres également, mais plus pratiques que lui, traversèrent indemnes la tourmente révolutionnaire, mais à quel prix ! Veut-on savoir à quel langage ignoble ils en étaient réduits pour se faire pardonner leur supériorité? Qu'on lise, dans les six volumes de M. Aulard, le compte rendu des séances du Club des Jacobins. A la séance du 18 frimaire an II, le président Fourcroy, le célèbre chimiste, avait été accusé de négliger ses devoirs civiques. Il vint déclarer à la tribune : « Après vingt ans de travaux, je suis parvenu, en professant la médecine, à nourrir le sans-culotte, mon père, et les sans-culottes, mes sœurs. Sur l'espèce de reproche, que m'a fait un membre, de donner aux sciences la majeure partie de mon temps, je déclare qu'au contraire je suis resté toujours à mon poste depuis que j'exerce une fonction publique ; qu'on ne m'a vu que trois fois au lycée des arts, et cela dans l'intention de le sans-culottiser. » Et qu'est-ce que cela à côté des inepties sanglantes débitées par les Brichet, les Blanchet, les Brochet, sans compter les orateurs anonymes dont, pendant dix-huit mois, les élucubrations forcenées donnèrent le *ton* aux discours des chefs responsables?...

Oh ! certes non, ce n'était pas la bourgeoisie qui gouvernait alors, ce n'était pas la Convention, ce n'était pas la Commune de Paris ni les orateurs dont les noms étaient dans toutes les bouches. — Rœderer semble avoir eu le sens exact de la situation quand, caché au Pecq-sous-Saint-Germain, il s'occupait à traduire le *de Cive* de Hobbes et écrivait ses meilleures

Digitized by Google

pages sur l'ochlocratie : « Pétion, Marat même, concluait-il, étaient gouvernés par la multitude. Marat n'était qu'un de ses organes. La démocratie était la puissance dominante. C'était elle et non un vil déclamateur, qui tonnait, qui foudroyait. — La démocratie! la démocratie! Voilà l'infernale puissance de cette époque. Un Marat de plus ou de moins (et le fait l'a bien prouvé) ne changeait rien à cette redoutable puissance (1). »

Rœderer avait vu de près les événements ; il était sorti de la fournaise. On comprend ses anathèmes et sa terreur de la démocratie. Mais le mot démocratie n'est, en réalité, pas celui qu'il avait en vue. Il voulait stigmatiser la puissance aveugle de la multitude et le pouvoir tombé aux mains de la foule. C'est cette foule incohérente et impitoyable, irresponsable et d'autant plus violente qui, dans son rêve d'égalité et de souveraineté populaire, voulut tout rabaisser à son niveau. C'est à cette foule redoutable qu'obéissaient inconsciemment les tribuns éphémères qui semblaient la guider.

Il est bien entendu que nous n'avons pas la prétention de juger ici, d'après ces terribles épisodes, un mouvement aussi vaste et aussi admirable dans son ensemble que le fut la Révolution française. Nous avons voulu protester seulement contre une thèse que nous considérons comme fausse et injuste. On voudrait faire retomber sur la bourgeoisie seule, sur la bourgeoisie intelligente, raisonneuse, philosophique de l'époque, des excès dont la masse entière de la population doit être rendue responsable.

Tout le monde y a contribué : les uns par égarement de patriotisme, les autres par faiblesse et lâcheté, d'autres encore par entraînement et délire momentanés, quelques-uns par haine, envie ou intérêt personnel, mais tous démoralisés, dévoyés par le régime anarchique qui a caractérisé les dernières années du règne de Louis XVI. Est-il besoin d'ajouter que si la bourgeoisie ne doit porter de ces excès que la part de responsabilité qui lui revient, il est absolument injuste d'invoquer l'influence prétendûment néfaste de la méditation calme,

(1) SAINTE-BEUVE, *Causerie du lundi*. — Voir l'article sur Rœderer, tome VIII, page 344.

Digitized by Google

sereine et recueillie qui a nom métaphysique. Ce n'est pas elle qui pousse à l'intolérance, c'est la culture exclusivement scientifique. C'est pourquoi il est si important de laisser dans l'éducation de la jeunesse une place, non pas prépondérante, mais suffisamment large, à l'enseignement des lettres. L'esprit humain gagnera en précision et en étendue par ces deux cultures réunies dont l'une, exclusivement pratiquée, aboutit à l'intolérance et l'autre à la niaiserie et au byzantinisme. Ici encore, le dernier mot de la sagesse se résume dans le *ne quid nimis* du vieil Horace.

## IV

### H. Taine et M. Aulard.

(*Suite au précédent.*)

L'important volume que vient de publier M. Aulard sous le titre d'*Histoire politique de la Révolution française*, n'est pas de nature à modifier en quoi que ce soit les considérations qui précèdent. Personne ne connaît mieux la Révolution que M. Aulard. Il y a consacré sa vie. Il est professeur à l'université de Paris et spécialement chargé d'un cours d'histoire de la Révolution. Il est familier avec tous les événements, avec tous les personnages de cette époque à jamais mémorable. Il a eu entre les mains tous les documents que peut rassembler la science au service d'une véritable passion. Au point de vue de l'exactitude des détails, on ne peut choisir un meilleur guide. De plus, M. Aulard est un de ces esprits clairs et précis, défiants et sceptiques, qui ne se contentent jamais de l'à peu près. Il va toujours au fond des choses et n'accorde qu'une importance relative à la forme. Il pousse même assez loin le dédain pour les phrases et les phraséologues. Sous ce rapport, il a préféré le genre de Suétone à celui de Tacite [1]. De là sa

[1] Voir la fin de tous les chapitres qui sont d'une monotonie voulue :

« Telle fut la Terreur : effet et moyens de gouvernement... »

« Tels sont les principaux traits qui caractérisent l'organisation du Comité de salut public..... »

Digitized by Google

préférence, inconsciente sans doute, pour le génie pratique de Danton et aussi son indifférence presque partiale pour les Girondins.

Somme toute, par certains côtés, il a les qualités d'historien de Taine et, cependant, il est aux antipodes de Taine. Il a fait des efforts évidents pour ne pas prendre parti, pour apprécier d'une manière abstraite la marche des idées et des événements, et, malgré lui, cependant, il se révèle, il laisse percer une indulgente faveur pour le parti qui, sans scrupule aucun, rompant avec l'humanité et la légalité, va droit au but et sacrifie tout à ce qu'il croit être le salut immédiat de la patrie. Le vice qui entache l'œuvre magistrale de M. Aulard est aussi celui qui reste une tare pour ce magnifique ouvrage de Taine : les *Origines de la France contemporaine*.

« M. Aulard a voulu faire l'histoire non pas de la Révolution, mais de l'idée démocratique à travers la Révolution (1). » C'est donc, en fait, l'histoire d'une abstraction. Mais l'histoire de cette abstraction est expliquée, illustrée par les événements. Les événements eux-mêmes sont la résultante des conflits entre les différents partis qui occupent la scène et, par conséquent, ils sont en quelque sorte issus des caractères des personnages en qui s'incarnent ces partis à un moment donné. La marche de l'idée démocratique à travers la Révolution ne nous sera donc bien claire que pour autant qu'aucun des éléments qui exercent une influence sur elle ne sera négligé par l'auteur qui entreprend de nous en faire connaître le tracé, le graphique. Or, c'est, semble-t-il, le sérieux reproche que l'on peut adresser à l'*Histoire politique* de M. Aulard, d'avoir laissé dans l'ombre toute une série de manifestations qui expliquent, qui justifient l'attitude de l'un au moins des partis en présence dans les circonstances décisives.

« Telle est la justification de Carnot et comment.... »

« Voilà quels furent l'organisation, les modes de travail, le fonctionnement de la Convention nationale..... »

Et ainsi de suite.

(1) Voir l'article de M. E. Faguet dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1901.

Digitized by Google

C'est absolument le contre-pied de l'histoire de Taine. Celui-ci nous a donné un tableau saisissant de la conquête de la France par l'idée jacobine. Il a complaisamment décrit les étapes de cette conquête, ne nous montrant qu'un des côtés du tableau. Il a excellemment dépeint les ravages produits sur les esprits moyens par l'absence d'autorité, par l'anarchie. Il a montré comment, peu à peu, les mauvais instincts de basse jalousie, de vanité, de tyrannie, de cruauté bestiale s'étaient donné pleine carrière dans cette immense arène. Mais, soit à dessein, soit inconsciemment, il n'a dépeint les attitudes que du seul parti jacobin. Il a négligé, ou laissé à l'écart, au lieu de les mettre en pleine lumière, les manifestations des ennemis de la Révolution. Chaque progrès de l'esprit jacobin est expliqué, justifié par la marche des événements qui sont la cause même de ce progrès. La nécessité de la défense, les entreprises sournoises ou hardies des contre-révolutionnaires, voilà la raison d'être de toutes ces étapes victorieuses du parti jacobin. Chaque trahison du parti royaliste, chaque intrigue des partis réactionnaires, sont marquées par un pas en avant de l'idée démocratique. Et cela, M. Aulard l'a parfaitement saisi et démontré. Rien de plus lumineux que cette démonstration. La fuite de Varennes, le manifeste de Brunswick et l'invasion étrangère, les conspirations dans le Poitou et l'Anjou, la trahison de Dumouriez, la guerre de Vendée, la révolte des départements et des grandes villes, ce sont là les causes principales du mouvement de plus en plus précipité qui amène d'abord la chute de la royauté et puis la république démocratique. Si les droits de l'homme sont rapidement remplacés par les droits du peuple, nous savons pourquoi : *Salus populi suprema lex esto.* Taine laisse volontiers à l'arrière-plan les manœuvres des réactionnaires, les trahisons royalistes, les erreurs et les faiblesses de la partie modérée de la bourgeoisie qui occupa le pouvoir jusqu'au 10 août, les appels à l'ennemi et, enfin et surtout, la terreur de l'étranger, qui apparaissait alors comme l'ange exterminateur, chargé de châtier les rebelles et de les remettre sous le joug. Voilà pourquoi ses considérations, si profondes pourtant et si vraies, sur les

Digitized by Google

hommes et les choses de la Révolution, manquent de cette autorité souveraine que possèdent seuls les historiens dont l'impartialité est indiscutable. De la lecture de ses trois volumes sur la Révolution, on conserve une impression très forte sans doute, et salutaire en somme, car on sort de cette lecture avec une haine vigoureuse contre l'arbitraire, l'inhumanité et le fanatisme des sectaires; mais il reste aussi la sensation de l'inexpliqué, de l'incohérent. Comment ce système de gouvernement barbare, despotique et sanglant de la Terreur a-t-il pu s'implanter dans un grand pays comme la France? Comment ces Jacobins, les véritables conquérants de la France, sont-ils parvenus à trouver des points d'appui dans toute la nation? Comment ont-ils pu, pendant dix-huit mois, généraliser ces horreurs si bien décrites par Taine? Évidemment, toute la France est complice. Pourquoi?...

M. Aulard met bien en lumière ce que Taine a laissé dans l'ombre. Il dit pourquoi la déclaration des droits de l'homme aboutit à la déclaration des droits du peuple; pourquoi le respect de la liberté, de la propriété s'efface devant l'égalité des droits et la souveraineté du peuple, et il le dit clairement en suivant pas à pas les manifestations de l'opinion publique dans la presse, à la tribune nationale, dans les clubs. Il montre la concordance exacte de ces manifestations avec les efforts de la contre-révolution et nous avons un tableau absolument frappant de la lutte des idées à cette époque. La marche de l'idée démocratique est tracée avec une sûreté de main et une précision qui ne laissent rien à désirer. Les relèvements de cette courbe coïncident avec les dangers de la République et les dépressions avec ses victoires. Tout cela est parfait. Mais... Il y a un mais...

M. Aulard continue dans l'histoire le malentendu qui a existé entre les Montagnards et les Girondins. Est-ce bien un malentendu qui les séparait et le mot n'est-il pas trop doux? N'est-ce pas abîme qu'il faudrait dire? Malentendu, en somme, ce n'était pas un motif suffisant pour expliquer la lutte à mort qui fit disparaître de la scène politique ce grand et brillant parti des Girondins. Le malentendu aurait pris fin.

Digitized by Google

Tout se serait expliqué. Les bonnes volontés ne manquèrent pas qui s'interposèrent entre les rivaux. Pourquoi ces pourparlers n'aboutirent-ils pas, malgré toutes les raisons qui plaidaient en faveur de l'union, malgré les dangers pressants de la patrie? M. Aulard ne voit qu'une différence sérieuse et radicale entre les Montagnards et les Girondins. Sur tout le reste ils pouvaient s'entendre. Les uns combattaient la dictature de Paris, les autres voyaient dans la suprématie de la capitale le salut de la France. Là était l'abîme infranchissable. Nous le dirons franchement, c'est ici que nous trouvons le vice de cette belle *Histoire politique de la Révolution*. M. Aulard n'a pas vu, ou il n'a pas voulu voir, que cette explication est insuffisante. S'il n'y a que cela qui divise, le schisme fatal n'est pas expliqué. Ici aussi, de même que dans l'œuvre de Taine, il reste l'impression de quelque chose d'illogique, d'inexpliqué, d'incohérent. Comment ?... ces hommes, la plupart hardis, intelligents, supérieurs, d'une abnégation sublime, auraient résisté aux appels de la patrie, à la mortelle douleur de voir périr leur œuvre, au sentiment instinctif de la conservation personnelle (car ils savaient qu'ils se perdaient en résistant) et tout cela pour une satisfaction de vanité, pour ne pas se courber sous le joug de la capitale, pour revendiquer l'influence légitime due aux départements?... Qu'on nous permette de le dire : C'est inadmissible, c'est impossible. Il y avait en jeu une question primordiale, une question de principe. Et ici nous touchons au cœur de la question. M. Aulard, qui s'attache tant, et avec raison, à expliquer les mouvements en avant et les reculs de l'idée démocratique par les événements politiques, par les succès ou les défaites des armées, a passé sous silence, ou laissé à l'arrière-plan, les manifestations de la rue. Il tire des conclusions, au point de vue de la force des partis, des élections à la Convention et il ne relève même pas qu'elles se sont faites à Paris, au moment des massacres de septembre. Il combat l'idée girondine de la garde départementale et il se tait sur le rôle anarchique des tribunes. Il ne veut pas voir l'état d'âme des députés girondins qui ne pouvaient manifester leur opinion qu'au milieu des hurlements et des menaces des

Digitized by Google

sectionnaires. Taine décrit, par le menu, ces scènes horribles et ne parle pas du rôle anti-patriotique des contre-révolutionnaires. M. Aulard accorde à ceux-ci l'importance qu'il convient, mais se tait sur les véritables mobiles qui ont dû nécessairement influer sur les résolutions du parti girondin. Il ne voit pas de différence de principes entre Montagnards et Girondins, et M. Emile Faguet, dans la *Revue des Deux Mondes*, est de son avis. « M. Aulard montre lumineusement, dit-il, qu'il n'y a pas eu une idée montagnarde et une idée girondine; et qu'il n'y a eu ni une pensée, ni un sentiment, ni un état d'esprit de la Montagne qui n'ait été de la Gironde. En un seul point, ils diffèrent. Les Montagnards s'appuient sur Paris et la flattent. Les Girondins ont de l'aversion pour Paris et ne le cachent point assez... »

Nous ne pensons pas que cette opinion de M. Aulard, appuyée par M. Émile Faguet, quelles que soient leur autorité et leur compétence, sera partagée par les juges impartiaux et admise définitivement par l'histoire. Il paraît assez difficile de faire croire qu'un parti composé d'hommes dont la sincérité, l'abnégation, le dévouement à la patrie, le courage et l'intelligence ne sont déniés par personne, aurait fait de cette question qui se réduisait, en dernière analyse, à une querelle de second ordre, une affaire tellement capitale qu'elle dût entraîner la guerre civile, la ruine de la révolution et leur propre mort. Qu'on relise, sur le même sujet, le beau chapitre de Lanfrey : l'*Idéal politique des Girondins* (1) et l'on restera convaincu que ce n'était pas un simple malentendu qui séparait la Gironde de la Montagne.

L'aversion des Girondins pour Paris date surtout des massacres de septembre. Ils avaient à punir les septembriseurs et à empêcher le renouvellement de semblables forfaits. La différence capitale qu'il y eut entre Montagnards et Girondins, c'est que les uns ont transigé avec les crimes de septembre et les autres pas. Les uns ont été jusqu'au bout dans leur indulgence pour les crimes populaires, les autres se sont arrêtés

(1) LANFREY, *Essai sur la Révolution française.*

Digitized by Google

à mi-chemin quand ils ont eu la conscience nette que cette indulgence les rendait complices.

Et nous sommes en droit de dire que cette opinion de M. Aulard n'est qu'un paradoxe insuffisamment démontré. Les faits qui, malheureusement, sont d'une certitude absolue et archi-connus ne confirment pas sa manière de voir. Il cite certaines déclarations des Girondins, des fragments de discours, des attitudes momentanées, mais il passe sous silence les attentats et les violences qui motivèrent leur héroïque obstination, prétendûment causée par un sentiment de vanité blessée. Il ne dit rien de l'intervention continuelle des tribunes, des menaces de mort des sectaires de la Commune, de la tyrannie atroce de la populace qui étaient, pour ces âmes éprises de liberté, un régime avilissant et vraiment intolérable. Il explique parfaitement comment les Jacobins et les Montagnards en sont venus, par bravade et peu à peu, à rejeter sur tout le peuple de Paris la responsabilité du crime de septembre, mais il ne voit pas que, en cela même, consiste la différence énorme qui sépare les Girondins des Montagnards. La conclusion de M. Aulard est à citer textuellement, parce que c'est là que gît le paradoxe. C'est ici que l'on peut saisir sur le vif la faiblesse du raisonnement. « En résumé, dit-il, sur les massacres de Septembre, ils ont au début les mêmes impressions, la même opinion que les Montagnards; puis, par tactique, ils se mettent à s'indigner de ces massacres et les objectent à leurs adversaires. Cette tactique a, jusqu'à un certain point, trompé la postérité qui a cru voir dans la Gironde le parti de la clémence et de l'humanité. En réalité, les Girondins, en présence du sang versé, en présence du peuple tuant ses ennemis, n'éprouvèrent pas plus d'indignation que n'en éprouvèrent les Montagnards (1). »

C'est ici que M. Aulard se trompe et où, sans doute, il exprime mal sa pensée. La vérité est qu'en réalité les Montagnards, en présence du sang versé, en présence du *peuple* tuant ses ennemis (les enfants de Bicêtre, les aliénés, les filles

(1) *Histoire politique de la Révolution*, page 401.

Digitized by Google

de la Salpêtrière (??), éprouvèrent autant d'indignation qu'en éprouvèrent les Girondins. Seulement, par tactique, ils se mirent à excuser ces forfaits qui avaient d'abord concerné la population entière et en firent retomber, toujours par tactique et par recherche de popularité, la responsabilité sur toute la population parisienne. Ils se conciliaient ainsi l'élément coupable, l'élément violent, forcené et malheureusement alors tont puissant.

Au lendemain du 2 septembre, Paris était dans la consternation et l'épouvante. Qu'on relise le beau chapitre de Michelet sur ce lendemain de crime.

« Événement désastreux », dit Marat (l'auteur du crime) en octobre 1792 (nº XII de son *Journal*).

« Journées sanglantes, dit Danton, sur lesquelles tout bon citoyen a gémi (9 mars 1793).

« Douloureux souvenir », dit Tallien (un des auteurs) dans son *Apologie* publiée deux mois après les massacres de septembre.

Comme toute la population, les Girondins se sont tus ou n'ont fait que quelques efforts impuissants pour arrêter les massacres. « Le seul reproche que l'on puisse leur adresser, c'est de ne pas s'être fait tuer jusqu'au dernier aux portes de l'abbaye (1). »

Mais dès qu'ils se furent ressaisis, ils se mirent, avec obstination et au péril de leur vie, à flétrir ces crimes et à demander la punition des septembriseurs. Les Montagnards, non pas seulement par lâcheté, par vile recherche de la popularité — nous l'admettons bien volontiers, — mais à coup sûr un peu pour cela, adoptèrent une conduite différente. Voilà, nous semble-t-il, la vérité historique, et le paradoxe de M. Aulard ne changera pas, probablement, sur ce point, « le jugement de la postérité ».

Quoi qu'il en soit de ce sujet d'éternelle polémique, il n'en reste pas moins vrai que l'on s'étonne de ne pas rencontrer dans cette *Histoire*, si touffue et si documentée de M. Aulard,

(1) LANFREY, *Essai sur la Révolution française*, page 338 (édition Charpentier).

Digitized by Google

les détails nécessaires sur l'intervention sanglante et le rôle anarchique de l'élément violent et trouble de la population. Il y a là une lacune regrettable. Quelque pénétrante que soit cette *Histoire*, quelque nouveaux et vraiment originaux qu'en soient certains aperçus, nous n'y trouvons pas encore l'empreinte de la belle et vraie impartialité. L'auteur n'a pas pu se dégager de tout parti pris. Lui aussi pêche par omission.

JULES VIEUJANT.

Digitized by Google

# UN ACCIDENT DE MONTAGNE

## I

« Eh bien! c'est donc entendu, Peter. Vous viendrez me chercher au chalet, demain matin?

— Parfaitement, mademoiselle Stein, vous pouvez vous fier à moi.

— Permettez-moi de vous demander encore ce que vous pensez du temps?

— Oh! je vous l'ai dit : le temps sera superbe demain; tous les signes présagent une longue série de beaux jours, donc nous aurons toutes les facilités possibles pour atteindre le sommet du Roc Gris.

— Merci; c'est que j'y tiens à ce sommet; ce sera ma journée de gloire, — n'est-il pas vrai? — d'avoir pu poser le pied sur cette pointe rarement gravie. Et je considérerais mon été comme perdu, si je ne pouvais y arriver.

— Nous y arriverons, soyez sans crainte.

— C'est donc au revoir, je vous attends.

— Je serai là à l'heure convenue, comme d'habitude. »

Là-dessus, la jeune fille tendit sa main fine au robuste montagnard avec qui elle venait de parler. Il serra respectueusement cette petite main dans la sienne et Susy Stein s'en alla, droit devant elle, d'un pas rapide. Peter Amrein, immobile, la suivit longuement du regard, puis, quand elle eut disparu à un tournant de la rue, fit demi-tour et

Digitized by Google

entra à l'auberge du *Cheval blanc*, où, dans la salle basse et enfumée, d'autres jeunes hommes, au teint hâlé, et des vieux à longues barbes grises, tous vêtus de gros drap brun, l'attendaient. C'était le lieu de rendez-vous habituel des *guides* de l'endroit.

Or, parmi ces guides, gens robustes, calmes et sans peur, Peter Amrein était un des meilleurs et des plus respectés. Il était pourtant jeune encore pour un si rude métier, 27 ans, mais très hardi avec prudence, et surtout connaissant la montagne depuis sa tendre enfance. Il appartenait à une famille de guides par tradition, et qui tous avaient laissé un nom dans les annales du corps, soit par un coup d'audace, soit par une mort accidentelle.

Son père, justement, et son oncle avaient péri lors de la première ascension du Roc Gris. La caravane composée de deux guides, les deux Amrein, et d'un touriste aguerri, célèbre et heureux grimpeur, membre de divers clubs alpins étrangers, redescendait après avoir posé le pied pour la première fois sur le sommet vierge, quand, arrivée à l'endroit qui depuis lors porte le nom de « Corniche de la Mort », ils furent enlevés par une avalanche, qui les précipita dans le vide, du haut d'une paroi de plusieurs centaines de mètres.

Peter Amrein n'était alors qu'un grand et vigoureux garçon, mais il fut invinciblement poussé, par atavisme et par goût, sur les traces de son père et devint guide. Et plus d'une fois déjà il avait conduit des touristes sur le Roc Gris, sûr de lui-même et de son chemin, sans le moindre sentiment de peur, sauf un léger frisson lorsqu'il abordait l'étroite corniche recouverte de glace, qui dominait la grande paroi de rocher et le blanc *névé*, où son regard plongeait chaque fois, comme pour chercher encore les traces de son malheureux père et de ses compagnons.

C'était là-haut que Peter devait conduire le lendemain son habituelle compagne de course de l'été, ainsi qu'ils venaient de le décider sur la grande place du village, avant de se séparer.



Digitized by Google

Susy Stein était une jeune fille, orpheline, qui revenait chaque année en séjour au village de Balmen, caché dans un vallon des Alpes, en compagnie d'un oncle et d'une tante, riches et sans enfants, qui l'élevaient et lui laissaient pas mal de liberté. Elle n'en profitait, d'ailleurs, que pour courir les montagnes et escalader les sommets qui enserrent la vallée de Balmen, en compagnie de Peter Amrein, son guide préféré. Coquette, elle l'était sans doute un peu, mais toutefois méprisait froidement les nombreux flirteurs qui tournaient autour d'elle, et leurs compliments d'une banalité sans cesse renouvelée. Elle méritait, d'ailleurs, l'admiration qu'on lui témoignait, et lorsqu'elle passait dans son costume de course : la jupe courte, la blouse flottante, dans ce vêtement peu flatteur des grimpeuses des Alpes, qui laissait, toutefois, deviner un corps élégant et fier de Diane, le visage bruni par le soleil qu'animaient deux clairs yeux bleus, il faisait bon la regarder. Et les *gommeux* des stations alpestres, coiffés de ridicules chapeaux mous, et dont les culottes courtes laissent voir des mollets en flûte, n'étaient pas seuls à s'en être aperçu, s'ils étaient seuls à le lui dire.

Peter Amrein, lui aussi, la trouvait fine, si fine à côté des robustes filles des montagnes qu'il faisait parfois, mais rarement, tourner de ses bras solides sur un plancher de danse, dans une fête de village.

Il admirait la souplesse de ses mouvements toujours gracieux, la solidité de son pied dans les endroits difficiles, et se sentait fier et heureux de la confiance qu'elle lui témoignait en le prenant pour guide dans ses excursions et ascensions. Et c'était toujours aussi avec un nouveau plaisir qu'il la rencontrait par hasard, en dehors de leurs courses, pour échanger quelques mots avec elle; ce n'était point le hasard seul, il est vrai, qui faisait passer son chemin si fréquemment devant le chalet des Stein.

D'ailleurs, Peter Amrein, peut-être grâce à ses fréquents rapports avec la haute montagne et la neige vierge des cimes, avait gardé une grande fraîcheur d'âme; il

Digitized by Google

était d'une conduite irréprochable, si unanimement respecté que jamais on n'avait jasé sur son compte, ni critiqué le fait que Susy Stein le prit si souvent pour guide. Quand je dis jamais, ce n'est pas tout à fait exact; une ou deux mauvaises langues, de celles qui ne savent parler de rien sans sous-entendus et méchantes allusions, avaient bien essayé de glisser deux mots à ce sujet. Mais devant l'indifférence indignée de leurs auditeurs, ces bonnes personnes avaient gardé leurs réflexions pour elles.

## II

Le lendemain de ce jour, où Susy Stein avait pris rendez-vous avec Peter Amrein pour l'ascension du Roc Gris, nos deux grimpeurs, la jeune fille et son guide, étaient partis bien avant l'aurore, montant à travers les pâturages, par cette lumière grise qui précède le lever du soleil et qui est comme une nuit plus claire. Lorsque le soleil parut, illuminant tous les sommets, faisant resplendir les millions de cristaux de la neige, ils atteignaient justement le premier *névé*.

Et pendant des heures ils avaient ainsi grimpé, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la Corniche de la Mort. Attachée solidement par la corde à son guide, qui marchait devant, faisant le chemin et taillant par place une marche dans la glace, Susy Stein suivait gaillardement.

Avant de s'engager sur la Corniche, ils firent halte un moment pour reprendre haleine, et d'une voix légèrement voilée, volontairement adoucie, Peter dit à la jeune fille, montrant d'un grand geste la corniche surplombant et l'immense champ de neige, uni et étincelant, droit au-dessous d'eux, tout au fond : « Mademoiselle, c'est là que mon père, Joseph Amrein, le plus vaillant guide de Balmen, a péri, il y a quinze ans, avec son frère et un étranger, lorsqu'ils revenaient de la première ascension du Roc Gris. » Et tandis que, comme d'ordinaire, il jetait un

Digitized by Google

regard au-dessous de lui, là où l'on avait retrouvé le cadavre déchiré et sanglant de son père, il sentit la main de sa compagne se glisser contre son bras et son corps souple de jeune fille se serrer tout contre lui, dans un mouvement irraisonné de peur subite, et avec le désir inconscient de la femme qui cherche secours et aide auprès d'un plus fort qu'elle.

Amrein eut comme un éblouissement; l'espace d'une seconde, il lui sembla que le champ de neige, au-dessous de lui s'enfuyait, que le sol vacillait, que les sommets voisins tournaient autour de lui, comme un carrousel lancé à toute vitesse.

Mais promptement maître de lui, il ajouta sur un ton de plaisanterie : « Quelques superstitieux prétendent que c'est là aussi que je mourrai, comme mon père et mon oncle, et me conseillent toujours de ne pas refaire l'ascension du Roc Gris, mais je ne les écoute guère et ne les crois point, comme vous voyez. »

Puis, silencieusement et prudemment, suivi de Susy, il s'engagea sur la Corniche. Mais il se sentait peu solide sur ses jambes et dut s'arrêter à plus d'une reprise, car il croyait sentir encore contre lui le corps flexible et jeune, qui était venu chercher un appui auprès de sa force, tandis qu'au tréfond de son cœur, son amour enfin libéré, chantait une chanson aussi gaie que le soleil d'été, aussi pure que la neige du blanc *névé*. Il aimait. Il ne se le disait pas; il n'analysait point ses impressions; il le sentait seulement, car il était autre que tous les jours et tous les mois précédents : plus fort, plus plein de vie, et Susy Stein, elle aussi, lui était devenue autre; même le sommet qu'il gravissait, tout lui semblait changé, transformé et lui apparaissait sous un aspect non encore vu, comme son propre cœur.

Il s'efforça de n'en rien laisser voir, ni par ses gestes ni dans ses paroles; il resta correct, plus réservé peut-être, avec un léger air de timidité. Et l'ascension s'acheva sans accident, avec un plein succès. Mais Susy Stein

Digitized by Google

avait surpris son secret dans son regard, et son cœur de femme fut agréablement flatté et fier de cet amour, qu'elle sentait aussi respectueux que profond ; d'autant plus flattée, qu'elle était animée d'un grand désir de domination. C'est cette passion, qui lui faisait courir les sommets pour la joie d'en avoir vaincu un de plus, et maintenant elle goûtait aussi l'orgueil d'avoir vaincu un cœur d'homme.

Elle n'était certes point méchante ; point trop coquette non plus, quoiqu'elle se fût permis quelquefois de troubler par ses agaceries le calme et sérieux Peter Amrein ; elle était simplement jeune et un peu irréfléchie. Aussi est-ce l'âme tranquille, sans le moindre petit frisson d'inquiétude ou de remords, un éclair de joie dans les yeux, qu'elle le quitta, devant le chalet, au retour, tard dans la soirée :

« Au revoir, Peter, et merci, lui dit-elle en lui serrant amicalement la main.

— Au revoir, mademoiselle, et bonne nuit, » répondit Amrein, en levant légèrement son feutre et en la regardant dans les yeux avec un léger trouble.

Elle poussa la porte de l'enclos et se dirigea, d'un pas élastique encore, malgré la fatigue, vers le chalet où une fenêtre éclairée montrait qu'on l'attendait. Peter, après être rentré chez lui pour y déposer son piolet et son sac, ressortit et se dirigea vers un rocher, un peu en dehors du village, et là il se mit à rêver, cherchant des yeux, dans la montagne, la Corniche, qu'il devinait tout là-haut, sous la lumière de la lune, à la clarté des étoiles.

Les jours suivants, la pluie se mit à tomber, une de ces pluies désespérantes dans les stations alpestres où l'on s'ennuie, en des demeures peu confortables, à faire des jeux monotones et à relire de vieilles revues dépareillées. Plusieurs des hôtes de Balmen partirent, et un matin, maussade et humide, tandis que Amrein se promenait sur la grande place du village, désœuvré, sans ascension en perspective, il vit passer une voiture qui emmenait vers la plaine l'oncle, la tante et Susy Stein. Celle-ci lui lança

Digitized by Google

un amical bonjour, souligné d'un gai sourire de ses lèvres fraîches et appelant le baiser. Elle s'en allait heureuse. N'avait-elle pas gravi le sommet réputé le plus difficile de la vallée, et ne laissait-elle pas son souvenir gravé dans le cœur d'un beau et robuste gars des Alpes, souvenir planté plus profondément et plus solidement dans ce cœur, que le piolet de Peter Amrein dans la glace des hautes cimes. Elle en était fière, sans méchanceté, mais sans se demander pourtant si ce sentiment ne serait pas pour lui une souffrance.

Et Peter Amrein resta seul avec son amour.

## III

Par une soirée pleine d'étoiles du mois d'août, l'été suivant, comme il se dirigeait en flânant du côté du chalet pour s'assurer si, enfin, les Stein étaient arrivés, il aperçut de loin la jeune fille qui descendait le sentier de son pas agile et souple. Il rougit, et son cœur battit à coups pressés. Mais quand ils arrivèrent l'un près de l'autre, il avait retrouvé son calme, et c'est comme deux vieilles connaissances qu'ils se saluèrent.

« Bonjour, Peter, cela va toujours bien?

— Mais oui, merci, et vous, mademoiselle?

— Oh ! cela va bien, très bien. »

Et puis après les banales questions sur le temps, les étrangers déjà arrivés, l'hiver dernier à Balmen :

« A propos, dit Susy, je compte de nouveau faire l'ascension du Roc Gris, et déjà cette semaine. Êtes-vous libre?

— Parfaitement ; je suis à votre entière disposition.

— Eh bien, ce sera pour jeudi ; nous serons deux...

— C'est entendu, ça ne fait rien.

— ... Mon fiancé et moi, car... mais, avez-vous quelque chose?

— Moi? non ; rien, rien du tout. »

Ce qu'avait le pauvre Peter Amrein, c'était, comme

Digitized by Google

l'an passé à la Corniche, un vertige; le sol, le ciel, les maisons, tout se mettait à tourner, à danser une danse folle devant ses yeux éblouis.

Son fiancé! quoi d'étonnant? Cet hiver, pendant les longues heures du soir auprès du feu, il avait vécu seul avec son amour. Il revoyait alors, devant ses yeux fermés, l'image séduisante de la jeune fille; il sentait tout contre lui la souplesse de son corps de femme et sur son bras sa petite main, et il s'était bien dit, tristement, que lui, le guide des Alpes, le fruste montagnard, jamais il ne pourrait gagner le cœur de Susy; mais par un aveuglement d'amoureux, jamais non plus il n'avait songé qu'un autre l'aurait toute à lui. Et cette subite révélation l'avait frappé en plein cœur, comme un coup de poignard. La jalousie, brusquement, l'avait mordu, d'une morsure qui le faisait cruellement souffrir.

Il n'osa pourtant pas revenir en arrière et retirer sa promesse de servir de guide aux deux fiancés. Et cependant, en pensant à l'*autre*, son cœur saignait et la rage l'étreignait à la gorge. Il ne se reconnaissait pas lui-même, si calme et si bon de nature. Et durant les jours qui suivirent, il mangea peu, sortant rarement, tout à son chagrin; c'était au dedans de lui un bouleversement de passion et de haine.

Le jeudi fixé, il se trouva ponctuellement au rendez-vous, la corde enroulée autour du corps, le piolet à la main. Au moment du départ et à la hâte, Susy présenta son fiancé à Peter; celui-ci le dévisagea en dessous. Le fiancé de Susy Stein était un grand et joli garçon, blond, l'air fade des blonds, au teint trop rose de jeune fille; il était sorti depuis peu de l'université et on lui prédisait un brillant avenir de juriste.

On se mit en route; Peter Amrein chemina taciturne, la tête baissée, répondant brièvement aux questions. Ils arrivèrent ainsi au glacier et s'encordèrent. Reliés l'un à l'autre par une forte corde, suivant la prudente habitude des alpinistes, ils marchèrent alors avec plus de lenteur;

Digitized by Google

Amrein le premier, cherchant le chemin et scrutant par endroit la neige, afin d'éviter une crevasse.

Mais toujours il songeait à la même chose : un autre posséderait celle qu'il aimait, et la torture de son cœur d'amant augmentait de minute en minute. Tout l'hiver il avait souffert, oui; il avait senti son amour croître, dans la solitude, à force d'y penser, et en même temps, toujours plus clairement, il avait compris que cet amour était sans espoir. Mais s'il renonçait à Susy, ce n'était pas pour qu'un autre pût l'avoir; non, cette alternative n'avait jamais germé dans son esprit, et maintenant la cruelle réalité était devant ses yeux, supplice de tous les instants pour un cœur débordant d'amour.

A mesure qu'ils approchaient de la fameuse corniche, il revivait avec plus d'intensité le souvenir de cet instant où Susy s'était serrée contre lui, tout près, dans un élan de crainte, lorsqu'il avait rappelé la mort tragique de son père, à ce même endroit; mais le doux souvenir de cette minute de bonheur, qui avait fait éclater son amour, était empoisonné par l'idée qu'un autre l'aurait pour lui seul, et toujours, ce bonheur-là; que c'était de cet autre qu'elle attendrait désormais aide et secours.

Oh ! cette idée torturante de l'*autre*, cette obsession qui lui tenaillait le cœur ! Il se sentait devenir mauvais. Qu'elle ne lui appartînt jamais, soit, il y consentait, il s'en était fait une raison depuis longtemps, mais ce n'était pas pour la donner à un autre; sa force de sacrifice n'allait point jusque-là. Cet autre, comme il l'aurait voulu loin, bien loin; ou bien il aurait voulu être seul avec lui dans un bois, pour le tenir sous sa puissance, l'écraser d'un seul coup; ou bien encore....., non, il n'osait pas y songer....., comme il l'aurait regardé avec joie tomber, tournoyer dans le vide, jusque sur le grand *névé*, en bas, là tout au fond.

Et ils parvinrent ainsi à la *Corniche de la Mort*. Ils s'arrêtèrent quelques minutes; lui, immobile, les sourcils froncés, et sans parler, regardant machinalement, par la force

Digitized by Google

de l'habitude, l'endroit où jadis le corps vigoureux de son père s'était fracassé.

Elle, près de son fiancé, appuyée confiante à son épaule, cherchant protection, comme jadis, pendant une seconde près de Amrein.

Mais sans rien dire, Peter Amrein s'engagea sur l'étroite corniche, suivi de ses deux compagnons, attachés à lui par la corde. Il fit quelques pas avec lenteur, et prudemment. Puis, soudain, il chancela, ferma les yeux comme ébloui et s'arrêtant net : « Que Dieu ait pitié de mon âme, » murmura-t-il très bas; il fit cependant encore un pas en avant, mais son soulier ferré glissa en grinçant sur le roc et, sans un geste d'effroi, son corps s'effondra dans le vide.

La corde violemment tendue fit perdre pied à ses deux compagnons, et décrivant une grande parabole, les trois corps furent lancés dans l'espace.

Un seul cri, rauque, effrayant, traversa l'air; le cri où celui qui va mourir met tout son regret de la vie, toute son horreur de la mort. Puis, ce fut tout. Là en bas, sur le blanc *névé*, où jadis le vaillant guide Josef Amrein a péri, on distingue trois petites taches noires, immobiles, à une certaine distance l'une de l'autre.

Et le grand silence règne seul sur les vastes champs de neige, tandis qu'un aigle, bien haut, plane indifférent dans l'azur.

## IV

Le lendemain, ne voyant rien revenir, quelques guides, — des meilleurs, — partirent à la recherche de la caravane. Ils étaient silencieux, redoutant la sinistre découverte d'un accident; ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient semblable recherche, mais leur cœur tremblait, en songeant au jeune camarade, au hardi Peter Amrein.

Enfin, lorsqu'ils furent parvenus à un endroit d'où l'on dominait et pouvait voir au loin, ils se mirent à chercher

Digitized by Google

au moyen d'une longue-vue, explorant le sommet, puis la corniche. Soudain, sur le grand *névé*, au bas de la paroi de rochers à pic, ils découvrirent un premier point noir, puis un second, puis un troisième.

Plus de doute possible. Sans longs discours, ni longues lamentations, et après mille difficultés, ils arrivèrent auprès des trois corps. Un vieux guide à la barbe blanche, un ami de Joseph Amrein, secoua douloureusement la tête en découvrant le cadavre de Peter serrant son piolet dans ses mains crispées et ne put s'empêcher de murmurer : « Je l'avais bien dit; il ne devait pas retourner où son père et son oncle avaient perdu la vie. C'est son mauvais génie qui l'a conduit là.

— Non, répondit un autre, ce sont ces gens de la ville, au pied peu solide,qui veulent toujours faire des prouesses et feraient mieux de rester en plaine, qui sont cause de tous ces malheurs. Le pauvre Peter est encore une victime d'un de ces maladroits; car, c'était un fameux guide, agile comme un chamois et fort comme un ours. »

Et sur ce, lentement, les guides ramenèrent au village de Balmen les trois cadavres, que la population anxieuse et profondément émue, salua au passage.

La pierre unique dressée sur leurs tombes, porte ces mots :

« MORTS ACCIDENTELLEMENT AU ROC GRIS »,

car tous trois, ils dorment maintenant côte à côte, dans le petit cimetière de Balmen, d'où l'on voit, tout alentour, les hautes cimes neigeuses et les grands sapins noirs.

ROGER BORNAND.

Digitized by Google

# LA MAIN QUI NE SAIT PAS[1]

## V

Remarquons tout d'abord qu'à l'époque où l'enfant songe pour la première fois à utiliser ses mains en vue d'exprimer sa volonté, les habitudes manuelles de ses parents échappent complètement à ses facultés perceptives. Son intelligence est encore trop rudimentaire, son attention trop difficile à fixer pour qu'il lui soit possible de les discerner. Que son père, sa mère, sa nourrice ou sa bonne soient des gauchers ou des droitiers, il n'en sait absolument rien et n'en a nul souci. Et quant à l'éventualité d'une imitation inconsciente, purement automatique, l'expérience suivante, imaginée par Mazel, suffit pour l'écarter d'emblée. Placez-vous en face d'une personne non prévenue — supposée ambidextre — et priez-la de répéter un mouvement, un geste quelconque de votre main *gauche* : presque toujours ce sera la main *droite* de votre vis-à-vis, c'est-à-dire celle de ses mains occupant une position symétrique par rapport à la vôtre, qui mimera le geste exécuté par vous. Ou bien encore, vous tenant debout devant une grande glace, esquissez un geste familier, celui, par exemple, du fumeur qui porte son cigare à la bouche, et vous verrez alors, non sans quelque surprise, la main *gauche* de votre image reproduire le mouvement accompli par votre main *droite*. Vous ne vous en apercevrez même pas si l'on n'a pris soin de vous signaler le fait à l'avance, et tout averti que vous

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 octobre 1901.

Digitized by Google

soyez, c'est seulement au prix d'un assez grand effort que vous parviendrez à vous rendre compte de la réalité de cette transposition.

Or, chez l'enfant, semblable illusion ne manquera pas de s'imposer chaque fois que devant lui votre bras effectuera un déplacement plus ou moins étendu. Si donc le choix de la main résultait d'une impression visuelle irréfléchie, fréquemment renouvelée, le gauchisme serait la règle dans la période infantile, puisque d'ordinaire les enfants n'ont sous les yeux que des droitiers : c'est en effet à leur gauche qu'ils *voient* se produire les divers mouvements réalisés par le bras droit de ceux qui les environnent. Ne doit-on pas dès lors attribuer la *droiterie* du premier âge, non à la vertu de l'exemple, mais à un instinct irrépressible inhérent au fond même de notre organisation?

Et de quel droit, s'il en est ainsi, assignerait-on au *gauchisme* une cause d'une autre essence que celle-là? Pourquoi ne pas le considérer, lui aussi, comme la conséquence d'une impulsion atavique de même ordre, mais agissant en sens inverse?

D'autant plus que la sinistralité se trouve marquée du signe le plus caractéristique d'une origine congénitale : à savoir la persistance indéfinie de ses manifestations. Car, il faut qu'on le sache, la gaucherie véritable résiste avec une invincible opiniâtreté à toute tentative d'éradication. Jamais, contrairement à ce que l'on a prétendu, l'entraînement le mieux ordonné, la surveillance la plus incessante, la plus sévère discipline n'ont eu pour effet de métamorphoser en droitier un enfant atteint de gauchisme avéré. Impuissante à la créer, l'ambiance n'exercera sur l'inversion manuelle qu'une action nulle ou restreinte : quoi qu'on fasse, elle s'étendra au cours entier de l'existence. Sans doute, par l'effet d'une volonté tenace, quelques gauchers en arriveront à dissimuler leur infirmité, à l'amender même dans une certaine mesure; mais aucun d'eux n'en guérira. Pour le dire en un mot, celui qui naît gaucher est destiné à vivre et à mourir dans la peau d'un gaucher.

Interrogez et surtout observez d'une manière un peu suivie et sans le mettre sur ses gardes n'importe quel gaucher, et vous n'aurez aucune peine à vous convaincre de cette trop

Digitized by Google

réelle incurabilité. Écoutez au reste ce que dit Wilson de sa propre gaucherie. Dans l'écriture ordinaire, sa main droite tient la plume et forme sur le papier des caractères réguliers. A table, il manœuvre correctement la cuiller et le couteau. Mais voici où perce visiblement l'anomalie : dès qu'il veut crayonner sur l'ardoise, c'est la main gauche seule qu'il emploie, par le fait sans doute d'une remembrance enfantine ; cette même main lui sert uniquement à graver, à peindre, à manier le canif et la brosse. Pour la copie d'un papyrus, laquelle constitue plutôt un dessin qu'une écriture, il use indifféremment de l'une ou de l'autre main. Lorsqu'enfin le travail auquel il s'applique réclame un effort musculaire assez énergique, ou simplement quand la fatigue se fait sentir, c'est encore à la main gauche que s'adresse de préférence son instinct.

Au dire du même Wilson, des particularités analogues — reliquats indélébiles d'une gaucherie native — se retrouveraient chez un de ses collègues, le professeur Morse. Ici encore, la main droite est celle qui, dans les conditions ordinaires, se charge de l'écriture; mais l'autre main sait au besoin s'acquitter également de cette fonction. Et lorsqu'il s'agit de prendre des notes, de corriger des épreuves, de tracer un dessin, la main gauche seule dirige la plume ou le crayon. A celle-ci incombe en outre le principal rôle pour les exercices de force ou d'adresse : tels le maniement du marteau, le lancement d'une pierre, un découpage un peu compliqué.

Dans une autre communication dont j'ai parlé déjà, un savant français, A. Brociner, nous apprend qu'au prix d'une extrême persévérance il avait fini par rendre sa disgrâce si peu sensible qu'elle était presque ignorée de son entourage ; la main gauche ne retombait dans ses anciens errements qu'aux instants où elle cessait d'être surveillée. Mais il existait chez lui une gaucherie généralisée, c'est-à-dire que tout le côté gauche du corps primait le côté droit : et ce dernier gauchisme était resté absolument rebelle à tous ses efforts.

Sans qu'il soit besoin de l'appuyer par de nouvelles preuves, les exemples qui précèdent autorisent déjà cette conclusion que le gauchisme bien caractérisé demeure réfractaire aux

Digitized by Google

moyens curatifs les mieux choisis et le plus intelligemment appliqués. Je veux bien que la main droite du gaucher se montre capable d'acquérir une dextérité artificielle prêtant à l'illusion ; mais ni l'influence d'autrui, ni la volonté tenace du sujet lui-même ne réussiraient en aucun cas à faire d'un gaucher vrai autre chose qu'un pseudo-droitier.

Si pourtant on arrivait à démontrer que sous l'action néfaste d'un entourage en partie composé de gauchers, un droitier-né, reniant ses tendances originelles, puisse — transfuge involontaire — passer dans l'autre camp, il faudrait bien convenir que la thèse de l'innéité héréditaire de la gaucherie s'en trouverait indirectement ébranlée. A en juger par les assurances des parents, on devrait admettre la possibilité de cette transformation. Car la plupart d'entre eux vous déclareront sans hésiter que le gauchisme de leur rejeton est exclusivement imputable soit au même défaut existant chez sa nourrice, soit à certaines habitudes fautives adoptées par cette dernière.

Mais est-il une imperfection physique ou morale remarquée chez l'enfant à laquelle le père et la mère ne soient tentés d'assigner une origine accidentelle? Quel est le médecin qui, durant sa carrière, n'a eu cent fois l'occasion de constater cette répugnance presque universelle — et d'ailleurs parfaitement excusable — qu'éprouvent les familles à reconnaître la véritable cause du mal quand cette cause est l'hérédité? Qu'un nourrisson soit affligé d'un lymphatisme outré, qu'il souffre d'un eczéma suintant ou croûteux, c'est la nourrice, sèche ou non, qui l'abreuva de mauvais lait. Que chez lui se manifestent des accidents névropathiques, ou bien apparaissent les signes précoces d'un détestable caractère, toujours ce sera la nourrice qui par ses façons trop brusques, ses impatiences, son manque de soin a développé sans le vouloir ces fâcheuses dispositions. Quand, enfin, la colonne vertébrale de l'enfant aura subi une disgracieuse incurvation provenant d'une débilité innée de la musculature ou d'une tuberculose locale, on vous dira presque invariablement qu'une chute malheureuse a occasionné cette déviation : douce et inconsciente illusion dont se paie l'amour-propre paternel et qui permet aux parents de décliner vis-à-vis

Digitized by Google

d'eux-mêmes une responsabilité qu'il leur en coûterait trop d'assumer.

Encore que la gaucherie ne figure point au nombre des indices d'une hérédité chargée, on sera généralement peu enclin à voir en elle la conséquence naturelle d'une transmission atavique. Il sera donc prudent de n'accepter qu'avec un certain scepticisme les renseignements fournis par l'entourage. Aussi ne ferai-je état, dans la discussion relative à ce point délicat, que des observations recueillies par des médecins ou, le cas échéant, d'autres témoignages dont la sincérité et la précision ne laissent rien à désirer.

## VI

Parmi les exemples de gaucherie prétendûment acquise vient se placer en première ligne celui qu'a invoqué Cosmovici, et que lui a fourni sa propre famille. Celle-ci ne comptait que de purs droitiers, hormis deux de ses membres, le beau-frère et le propre enfant de l'auteur, — lesquels, à l'exclusion de tous les autres, avaient été élevés par des nourrices *gauchères*.

Cette communication, dont les détails ont été publiés dans la *Revue scientifique* dès 1889, en a suscité d'autres qui paraissent encore plus probantes. L'une d'entre elles, signée des initiales D. M., semble en effet confirmer d'une façon positive l'accidentalité du gauchisme. Dans toute sa famille, nous dit le signataire de l'article, il n'existait que deux gauchers : lui-même et un seul de ses enfants. En ce qui le regarde personnellement, le père croyait se souvenir, sans pouvoir néanmoins l'affirmer catégoriquement, qu'il avait eu pour nourrice une gauchère. L'enfant gaucher avait reçu les soins d'une nourrice affectée de gauchisme ; son autre fils, droitier, avait été allaité par une femme exempte de ce défaut ; qui plus est, la nourrice gauchère de l'enfant gaucher aurait eu avant lui un autre nourrisson également gaucher.

Voilà donc une double série de faits qui, en apparence au moins, parlent hautement en faveur de l'acquisivité de gau-

Digitized by Google

chisme et témoignent de l'influence pernicieuse exercée par la nourrice sur l'enfant.

Mais si l'on va au fond des choses, on s'apercevra que cette déduction n'est pas aussi légitime qu'on serait disposé à le croire. Antérieurement déjà, j'ai fait connaître les raisons théoriques qui rendent plus que douteux le pouvoir de l'exemple. A ces raisons qu'on me permette d'ajouter encore la suivante. Si le choix de la main résultait de la manière d'être de l'entourage, tous les enfants d'une même famille, élevés par les mêmes personnes — toutes droitières ou toutes gauchères, — devraient appartenir comme elles soit à l'un, soit à l'autre de ces groupes. Ce qui n'est nullement le cas, car les annales du gauchisme renferment entre vingt autres l'observation de deux enfants issus d'un couple droitier, nourris par la mère, dont l'un était droitier comme ses parents, tandis que l'autre était gaucher.

L'*imitation* ainsi mise hors de cause, il ne reste qu'une seule hypothèse susceptible d'expliquer, si tant est qu'il existe, le gauchisme imposé ; celle d'une intervention *mécanique*.

Supposons, par exemple, que pendant et après la période de l'allaitement, un obstacle insurmontable et plus ou moins permanent s'oppose à tout déplacement du bras droit. Ne pourra-t-il se faire alors que, par suite de cette contrainte, l'enfant ne s'accoutume à mouvoir exclusivement la main gauche? Il semble, *a priori*, qu'il y ait là une explication toute naturelle de la gaucherie infantile pour les cas où la *nourrice* est elle-même atteinte de gauchisme. Seulement, cette condition spéciale, cette jugulation inintentionnelle se trouve-t-elle réalisée chez les nourrices gauchères? Toute la question est là, et l'observation seule peut la trancher.

Voici ce que vous diront, si vous les interrogez sur ce point, les partisans de la gaucherie acquise. Par l'effet d'une attitude instinctive, toute naturelle chez une gauchère, la nourrice supporte d'ordinaire l'enfant avec son bras gauche, plus apte et plus vigoureux que le droit. Dans cette position, la figure, le buste, les jambes du nourrisson regarderont vers la droite, et tout son côté droit restera étroitement appliqué contre la poi-

Digitized by Google

trine de sa nourrice. Que le bras droit ainsi entravé demeure absolument inoccupé ou qu'il entoure le cou de la nourrice, dans un cas comme dans l'autre l'enfant se trouvera dans l'impossibilité d'en faire usage. Ne sera-t-il pas alors forcément induit à saisir de l'autre main — la main gauche — les objets placés à sa portée? Plus fréquemment et plus activement exercée, cette dernière en deviendra bientôt plus forte et plus habile. Sa vigueur et son adresse ne tarderont point à dépasser celles de la main droite. Ce qui n'était dans le principe qu'une obligation plutôt gênante née d'une circonstance fortuite passera dès lors à l'état d'habitude, et celle-ci s'imposera d'autant plus énergiquement que l'invigoration croissante de la main gauche — résultant elle-même d'un emploi continu — accentuera de plus en plus sa prévalence.

Telle est la thèse à première vue très plausible que soutiennent les adversaires de la gaucherie originelle.

Mais à cela j'objecterai tout d'abord que les nourrices gauchères ne sont pas seules à porter les enfants sur leur bras gauche. Le contraire serait plutôt vrai. Au témoignage d'une jeune mère que le sujet ne laissait pas indifférente et dont les judicieuses observations se trouvent consignées dans une note adressée à la *Revue rose* il y a quelque dix ans, l'attitude en question se rencontrerait au moins aussi communément chez les nourrices droitières que chez les autres. De ceci vous pourrez vous convaincre en dirigeant votre attention sur les femmes qui, dans les jardins publics, se promènent avec des enfants sur les bras. Toutes ou presque toutes utilisent à cet effet le bras *gauche*. « Pour moi, ajoute l'auteur de la note, j'ai l'habitude, quoique droitière, de porter mes enfants sur le bras droit; mais je n'ai pas rencontré une seule personne — bonne, nourrice ou parents — qui, en me prenant le petit, ne m'ait pas fait remarquer qu'elle ne pourrait le porter de la même façon que moi. » Et ceci se conçoit : entre les deux alternatives il est tout simple que l'on incline vers celle qui gêne le moins la liberté du bras droit, dont nos occupations ordinaires requièrent le plus fréquemment l'usage.

En fait donc, rien n'autorise à considérer le gauchisme de



Digitized by Google

la nourrice comme la raison déterminante du choix malheureux de l'enfant.

Cette cause, d'autres ont cru la découvrir dans certaines influences plus tardives, mais toujours d'ordre mécanique. Au lieu des nourrices, ce sont les *bonnes* qu'ils chargent du péché d'Israël. Et l'on possède à ce sujet une observation de C. Delorme, aux détails pleins d'intérêt et d'apparence tout à fait convaincante. Elle est relative à son propre fils. Dans les premières journées après sa naissance, le bébé, comme il arrive presque toujours à cet âge, se montrait franchement ambidextre; il s'adressait soit à ses deux mains à la fois, soit indifféremment à l'une ou à l'autre pour exécuter ses gestes minuscules. Au bout de quelques mois, on constata que ses préférences allaient à la main droite. Rien donc, jusque-là, qui ne fût conforme à la règle. Mais voici que quelques mois plus tard le père crut s'apercevoir que l'enfant devenait gaucher. Après quelques semaines, le doute ne fut plus possible. Cependant il n'existait dans la famille aucun exemple de gauchisme, et la bonne elle-même était droitière. Seulement, on fit la remarque qu'à la promenade celle-ci donnait au petit sa main gauche pour l'aider à marcher. De là l'idée de rattacher à cette habitude de la bonne le changement survenu dans les dispositions de l'enfant : emprisonnée par celle de sa conductrice, sa main droite restait nécessairement inerte, et l'on pouvait penser que la transposition de ses mouvements résultait de cette contrainte. La bonne reçut alors l'ordre formel de ne lui offrir dorénavant que l'autre main; de leur côté, les parents veillèrent à ne plus lui laisser prendre aucun objet de la main gauche. Et bientôt on eut la satisfaction de voir le garçonnet redevenir droitier comme devant.

Mais est-ce bien à ces mesures qu'il convient d'imputer le retour de l'enfant à ses habitudes normales? Le reproche adressé à la bonne se trouvait-il, dans le cas présent, mieux justifié que celui dont on accable ailleurs les nourrices? Ne sait-on pas que lors de leurs sorties habituelles, c'est l'appui de leur main *gauche* que prêtent généralement les bonnes aux pas incertains de leur petit compagnon? De telle sorte que si

Digitized by Google

cela était réellement de nature à fausser dans le sens du gauchisme les tendances originelles de l'enfant, le premier âge ne compterait pour ainsi dire que des gauchers.

Que conclure de toutes ces controverses, si ce n'est que la gaucherie est le produit direct et vraisemblablement exclusif non d'une intervention étrangère, mais d'une hérédité immédiate ou atavique? Dans l'ambidextrie constante du nourrisson il ne faudrait voir, d'après cela, autre chose qu'un phénomène transitoire qui, par une orientation naturelle et fatale, indépendante de toute circonstance extérieure, aboutirait tantôt à la droiterie, tantôt au gauchisme. Ce qui revient à dire que du moment où l'on ne naît point gaucher, on ne saurait le devenir. Tout au plus l'exemple pernicieux de l'entourage ou quelque vice d'éducation pourront-ils faire pencher la balance du côté du gauchisme dans les cas — absolument exceptionnels — d'équilibre indifférent.

Il est, j'en conviens, des circonstances où certains droitiers avérés acquièrent la faculté de faire œuvre de leur main gauche avec une habileté surprenante. Tel l'escrimeur qui, pour varier son jeu, s'est patiemment exercé à manier son arme à la façon des gauchers. Tel aussi le graveur dont le burin, dans ses évolutions délicates, passe sans cesse d'une main à l'autre. Tel enfin le manchot du bras droit auquel une dure nécessité apprend à compenser la perte d'un de ses membres par le travail perfectionné de celui qui lui reste. Mais ne voit-on pas que ce sont là seulement des pseudo-gauchers, des gauchers volontaires, ou, pour mieux dire, de vrais droitiers devenus artificiellement ambidextres!

Encore moins prétendrait-on taxer de gauchisme tel ou tel geste, tel ou tel acte familier à l'accomplissement desquels nous affectons plus volontiers notre main gauche, mais que leur généralisation même exclut du cadre de la sinistralité. Qui donc, parce que vous logez votre montre dans le gousset gauche de votre gilet, soutiendra que vous appartenez à la classe des gauchers? Personne assurément, car cette prédilection dépend sans nul doute de ce fait que la pochette droite

Digitized by Google

est réservée à d'autres objets — boîte d'allumettes, menue monnaie, canif, porte-mine — dont l'usage est plus fréquent encore que celui de la montre. Quand, à la promenade, vous avisez un passant qui balance sa canne au bout de son bras gauche, jamais il ne vous viendra à l'esprit d'en faire pour cela seul un gaucher : vous penserez avec raison qu'il s'agit là d'un choix instinctif permettant de saluer plus commodément, d'offrir et de recevoir le *shake-hand*, laissant, en un mot, à la main droite toute sa mobilité. Qu'il vous arrive, en effet, de rencontrer cette même personne non plus au milieu d'une ville, mais sur une grand'route ou dans un sentier de montagne, et vous constaterez qu'elle porte, comme tout le monde, son bâton ou son *alpenstock* de la main droite. Pourquoi encore prend-on l'habitude de supporter de la main gauche le volume qu'on veut lire, sinon pour laisser à la dextre le soin d'en tourner les pages? Le cavalier dont le poignet gauche dirige les rênes, l'avocat qui, se rendant au palais, place machinalement sa serviette sous son bras gauche, le fumeur de cigarettes aux doigts gauches teintés de brun ne feront, eux aussi, qu'obéir à un besoin irraisonné : celui de réserver leur main droite pour des actes plus complexes.

Loin donc d'accroître le domaine de la sinistralité, toutes ces préférences particulières en faveur du côté gauche, inspirées par le désir de garder au membre droit son entière liberté d'allures, constituent au contraire dans leur ensemble l'indice certain d'une droiterie invétérée.

Si, au surplus, on doutait encore de l'influence exclusive de l'hérédité sur le développement du gauchisme, l'exemple suivant — fût-il unique — suffirait pour l'établir d'une indiscutable façon. Il se rapporte à une véritable lignée de gauchers dont la généalogie très complète a été dressée par F. Rozier. La série avait débuté par le bisaïeul ; puis, de père en fils, la gaucherie s'était transmise à ses descendants. Au moment de l'observation, la famille comprenait encore trois générations de gauchers. Le grand-père déjà s'était efforcé, mais en vain, de réagir contre sa propre tendance. Pas plus que lui, son fils, également gaucher de naissance, n'avait pu réussir à se cor-

Digitized by Google

riger radicalemcnt de ce défaut : chaque fois qu'il s'appliquait à un travail de précision, lorsque, par exemple, il découpait des figures dans une feuille de papier, c'était toujours avec la main gauche qu'il tenait les ciseaux. Enfin les enfants de ce dernier, au nombre de quatre, avaient *tous* hérité de l'infirmité paternelle. Je dis « paternelle », car l'aïeule et la mère étaient toutes deux droitières.

Et ce qu'il y avait ici de plus significatif encore, c'est la différence très sensible que l'on observait entre les aînés et les cadets. Tandis que les derniers nés — une fillette de quatre ans et un garçon de deux ans — s'abandonnaient encore aveuglément à leur instinct, les deux plus âgés s'étaient en partie, mais en partie seulement, affranchis de la tare originelle. Chez ceux-ci elle n'apparaissait plus guère que dans les mouvements automatiques ; chez ceux-là la gaucherie était demeurée entière; l'anomalie devenait surtout patente quand ils s'amusaient à couvrir le papier de ces figures plus ou moins informes auxquelles s'essaient les futurs écoliers. Ce n'était pas assez que de tenir le crayon avec les doigts de la main gauche : les demi-cercles tracés par cette main avaient toujours leur concavité tournée vers la gauche et non vers la droite. Le dessin se faisait donc à rebours, c'est-à-dire qu'il offrait des caractères analogues à ceux de l'écriture en miroir.

La gaucherie se manifestait donc dans toute son intensité chez les enfants les plus voisins de l'état de nature, alors qu'elle tendait à s'atténuer chez les autres en dépit de l'exemple paternel qui aurait dû plutôt l'aggraver.

De cette observation de Rozier, qui montre bien la toute-puissance de l'atavisme, on pourrait rapprocher certaines constatations, à la vérité moins typiques, mentionnées dans l'ouvrage de Wilson, publié à Londres il y a une dizaine d'années. L'une d'elles, pour ne citer que celle-là, se rapporte à l'auteur lui-même. Gaucher de sa personne, il comptait parmi ses ascendants et ses descendants plusieurs sujets affligés comme lui de cette gênante interversion.

Non seulement donc la sinistrie doit être envisagée comme un phénomène exclusivement tributaire de l'hérédité, mais encore

Digitized by Google

on la voit fréquemment s'étendre à plusieurs générations successives et se perpétuer à travers elles sans la moindre modification. Telle est l'irréfutable conclusion à laquelle aboutit logiquement la discussion des faits.

## VII

Mais quel a pu être le motif déterminant de la *première* apparition du gauchisme?

Si la raison initiale de la droiterie nous était connue, peut-être trouverions-nous dans un concours accidentel de circonstances inverses l'explication des premiers cas de transposition manuelle. Par malheur, les origines du droitisme restent elles-mêmes enveloppées du plus profond mystère. N'oublions pas, en effet, que cette prépondérance accoutumée du cerveau gauche — qui fait de la plupart d'entre nous des droitiers-nés —, personne ne sait à quelle cause il y a lieu de l'attribuer.

Je n'ignore pas que, faisant abstraction de cette condition organique particulière, d'anciens naturalistes et aussi des philosophes modernes ont tenté d'expliquer le développement primitif de la droiterie par des habitudes ou des nécessités ancestrales. C'est ainsi qu'on a pu se demander s'il ne serait pas légitime de la rattacher à une attitude particulière imposée par le désir instinctif de préserver, dans les combats corps à corps, notre côté le plus vulnérable, celui qui loge le cœur. Pour dérober ce précieux organe aux attaques de l'adversaire, le guerrier d'autrefois devait, comme les duellistes d'aujourd'hui, effacer le plus possible son côté gauche; le bras droit dès lors se trouvait forcé de prendre l'offensive, l'autre se contentant d'un rôle purement protecteur.

Il est de fait qu'actuellement encore, lorsqu'un coup nous menace, ce n'est pas le bras droit, mais la main gauche que nous portons machinalement en avant pour amortir le choc.

Mais la science contemporaine ne saurait accepter de pareilles explications. Elle n'admet point que l'opportunité, l'urgence même d'un changement évolutif suffisent pour le

Digitized by Google

réaliser. Bien souvent d'aillenrs nos vrais besoins ne sont point ceux qui nous apparaissent comme tels, pour cette raison entre autres que notre esprit trop borné confond à chaque instant les avantages très secondaires de l'individu avec les intérêts tout différents de la communauté ou de l'espèce. Et puis, qui pourrait dire si l'homme préhistorique lui-même n'avait pas déjà son hémisphère gauche plus volumineux et plus pesant que le droit? Savait-il seulement que le cœur est renfermé dans le côté gauche de la poitrine et que les blessures atteignant cet organe offrent une gravité plus grande que la simple perforation du poumon?

Toujours dans le même ordre d'idées, mais sans remonter aussi loin dans le passé, on a cru découvrir le secret de la généralisation du droitisme dans l'organisation des actes collectifs qui marquent le début de toute vie sociale. Une fois sortis de la période des luttes quotidiennes, nos ancêtres n'auraient pu échapper à l'impérieuse obligation d'adopter une main à l'exclusion plus ou moins complète de l'autre. « Qui a vu, dit Carlyle, trois faucheurs, dont un gaucher, essayant de travailler ensemble et n'y pouvant réussir, a été témoin de la plus simple forme d'une impossibilité qui, sans la distinction d'une *main droite*, eût envahi toutes les choses humaines. Aussi, ajoute-t-il, j'ai peine à m'imaginer un peuple assez barbare pour ne point avoir cette différentiation des mains: aucun cosmos humain n'aurait pu commencer sans elle. Et parce que le droitisme est indispensable à toute coopération, il apparaît comme la plus antique des institutions humaines. »

Cela est bien pensé et bien dit. Mais Carlyle ne nous explique pas pourquoi, dans le choix qu'il avait à faire, l'homme primitif a préféré sa main droite à sa main gauche.

## VIII

Ainsi condamnée à un absolu mutisme quand on l'interroge sur l'éclosion de la droiterie, la science se trouve hors d'état, à plus forte raison, de dresser l'acte de naissance du gau-

Digitized by Google

chisme. Dans l'ignorance des conditions qui nous ont imposé la droiterie comme une règle, elle saurait encore moins nous renseigner sur celles dont a dérivé l'exception.

Serons-nous plus heureux si nous lui demandons de fixer d'une façon plus ou moins définitive la *valeur ethnique* du gauchisme? Celui-ci ne forme-t-il qu'un reliquat désuète d'une anomalie ancestrale, une sorte d'infirmité léguée à l'homme actuel par ses anciens ascendants? S'agit-il, au contraire, d'un type physiologique surgi, lui aussi, des limbes du passé, mais qui se serait perpétué jusqu'à nous avec ses caractères primitifs à travers d'innombrables générations? N'est-il pas possible enfin que la gaucherie soit un événement biologique relativement nouveau, constituant le point de départ d'une de ces étapes lentes, régulières, progressives qui nous rapprochent de plus en plus de l'idéal?

Convient-il, en d'autres termes, de voir en elle la trace persistante d'une imperfection accidentelle, ou bien une variété physiologique permanente et nettement définie, ou bien encore une modalité transitoire représentant un des degrés de notre évolution future?

Sans qu'on soit en mesure dès maintenant de se prononcer catégoriquement dans un sens ou dans l'autre, je pense que l'on possède d'ores et déjà les éléments nécessaires pour entrevoir la solution du problème, et c'est très vraisemblablement à la première de ces hypothèses qu'il y aura lieu de s'arrêter. La raison en est la suivante :

Parmi les lois qui régissent le développement général des êtres, il en est une — d'importance majeure — dont le monde organisé nous offre de nombreux et remarquables exemples. Je veux parler de la *division du travail.*

Or, si l'on considère les quatre membres d'un animal relativement inférieur, qu'il s'agisse des nageoires d'un poisson ou des pattes du quadrupède, on constate que leur structure affecte un type uniforme et qu'ils remplissent des fonctions à peu de chose près identiques. Tous servent, en effet, à la sustentation et à l'orientation du corps. Mais dès qu'on arrive aux échelons supérieurs, on voit se produire, du côté des

Digitized by Google

extrémités, une tendance manifeste à la différentiation. Déjà le chimpanzé et l'orang s'essaient à la station verticale ; tandis que leurs membres postérieurs sont encore utilisés pour la marche, leurs membres antérieurs s'appliquent de préférence à la préhension des objets.

Si merveilleuse qu'elle fût, cette adaptation n'était cependant encore que relative. Dans son aspiration constante vers un indéfini progrès, la nature ne pouvait s'en contenter. Aussi, après de multiples tâtonnements et par mille transitions insensibles, a-t-elle réussi à perfectionner, sinon à couronner son œuvre en établissant chez la plus admirable de ses créations, chez l'homme, une distinction radicale entre les membres thoraciques et les membres abdominaux. Aux seconds a été dévolue la mission exclusive de supporter le poids du tronc et de réaliser le phénomène de la locomotion; aux premiers a été réservée la tâche de saisir et de déplacer les corps qui nous entourent. Réduits désormais à de très petites dimensions et passés à l'état de simples orteils, les appendices terminaux des membres inférieurs ont cessé de participer aux actes préhensifs, pendant que les digitations des extrémités supérieures subissaient cet allongement graduel et conquéraient cette précieuse flexibilité qui communiquent à la main humaine ses incomparables aptitudes.

Pour parachever son œuvre, la nature avait encore une dernière évolution à accomplir : il lui restait à délimiter les attributions fonctionnelles de la main droite et de la main gauche. Ce but, elle l'a pleinement atteint en confiant plus spécialement à l'une de nos mains le soin d'exécuter non seulement les actes musculaires les plus énergiques, mais aussi ceux qui réclament une dextérité particulière.

Ne voyons-nous pas d'ailleurs cette diduction progressive s'effectuer sous nos yeux aux différents âges de l'enfant? Toujours, dans les premiers mois de son existence, celui-ci se comporte à la façon d'un ambidextre, et c'est peu à peu seulement, comme cela s'est fait au cours des siècles pour les générations sans nombre dont il est le produit, qu'il délaisse sa main gauche pour dresser son autre main à des exercices de plus en plus compliqués.

Digitized by Google

Parallèlement à cette discrimination physiologique s'est opérée une différentiation structurale dans les parties symétriques de notre cerveau. Alors que primitivement les deux moitiés de l'organe remplissaient un même office, l'une des deux s'est élevée au premier rang par des gradations insensibles. Au cerveau gauche est échue la faculté d'extérioriser au moyen de la parole nos volitions et nos pensées. Lui seul sait converser avec lui-même; lui seul, quand tel est son désir, parvient à rendre sensible aux autres ce langage intérieur.

Pourquoi maintenant, puisqu'il fallait que l'équilibre fût rompu, la balance n'a-t-elle pas penché plutôt du côté gauche? Pourquoi toutes nos préférences se sont-elles portées sur la main droite et non sur la gauche, sur l'hémisphère cérébral correspondant et non sur son congénère? Nul ne saurait le dire — car les explications téléologiques de Carlyle ne sauraient, je l'ai dit déjà, être acceptées par aucun biologiste. Mais cela importe peu. Le vœu de la nature n'en reste pas moins manifeste : dans ces dissociations successives, son but évident a toujours été de spécialiser la fonction; et celui-ci ne sera définitivement atteint qu'au moment où la main gauche — déjà si disgrâciée — se trouvera radicalement et irrémissiblement destituée de ses derniers avantages. A mesure que notre dextre, de mieux en mieux organisée, deviendra plus experte, la main gauche perdra l'une après l'autre les aptitudes qu'elle partage encore avec son ancienne rivale et ne sera plus pour cette dernière qu'un auxiliaire presque négligeable. Ainsi la droiterie finira par s'ériger en règle absolue; l'humanité future ne comptera plus alors un seul gaucher.

Si tel est réellement le sort néfaste qui dans les temps futurs menace notre extrémité gauche, on doit nécessairement en tirer cette conclusion que le gauchisme constitue un phénomène retardataire, une sorte d'arrêt passager dans l'évolution de l'espèce; et pour l'individu chez lequel il se rencontre, on sera conduit à l'envisager comme une marque virtuelle d'infériorité, comme une véritable tare atavique.

Digitized by Google

## IX

Sans doute cette manière de voir ne repose que sur des inductions rationnelles. Pour s'appuyer de preuves irréfutables, il faudrait avant tout démontrer que la proportion des gauchers tend sans cesse à décroître.

Les données que nous possédons à ce sujet sont malheureusement assez vagues. On sait de source certaine que le gauchisme existait déjà aux âges de la pierre et du bronze, ainsi qu'en témoignent plusieurs trouvailles fossiles, notamment l'orientation de quelques dessins récemment découverts. Mais le plus érudit des archéologues ne pourrait nous apprendre si les gauchers d'alors étaient plus nombreux que les gauchers d'aujourd'hui.

Nous ne sommes guère plus avancés en ce qui concerne la période historique. Si cependant on s'en rapporte à de très anciens documents, le gauchisme aurait été plus commun dans l'antiquité que de nos jours. Dans le *Livre des juges* — datant de quatre à cinq siècles avant l'ère chrétienne — il est dit en effet que sur 26,000 combattants fournis par la tribu de Benjamin, on comptait 700 gauchers, soit près de 4 p. c. Or, ce chiffre est très sensiblement supérieur à celui par lequel s'exprime la proportion actuelle des gauchers, attendu que d'après Hyrtl, cette dernière ne dépasserait point 2 p. c. chez les adultes.

Il se peut qu'à défaut d'indications plus précises sur l'évolution séculaire de la gaucherie, on parviendrait à fixer sa valeur ethnique par des relevés comparatifs portant sur l'homme moderne. Mais pour être concluante, cette statistique devrait satisfaire à tout une série de conditions.

Il importerait tout d'abord qu'elle embrassât un nombre immense d'observations, celles-ci s'étendant aussi bien aux races primitives qu'à l'homme civilisé. Et non seulement on serait tenu d'évaluer isolément la fréquence du gauchisme dans les deux groupes, mais encore, pour les peuples à culture avancée, il resterait à noter en regard de chaque cas le niveau

Digitized by Google

intellectuel du sujet, la classe sociale à laquelle il appartient et jusqu'aux particularités individuelles de son caractère.

Ce serait là, je pense, le sujet d'une étude intéressante et bien propre à tenter — fût-elle même poursuivie sur une moins vaste échelle — la curiosité d'un savant : car elle nous révélerait dès à présent la véritable signification du gauchisme. Celui-ci cesserait d'être pour nous un mystère, et nous saurions enfin si cette étrange anomalie est ou non destinée à disparaître au milieu des innombrables transformations que l'avenir réserve à notre changeante humanité.

C. VANLAIR.

Digitized by Google

# LES CHEMINS DE FER EXCENTRIQUES

Nous sommes si accoutumés à monter en chemin de fer que nous n'attachons plus d'importance aux difficultés surmontées par l'art de l'ingénieur. Les exigences du public deviennent même de jour en jour plus grandes. Chacun a la prétention d'aller plus vite, toujours plus vite, sans se préoccuper des problèmes ardus que les hommes de science ont a résoudre pour lui donner satisfaction. Ces derniers se sont cependant trouvés, sur certains points du monde, en présence d'obstacles formidables qu'on ne soupçonne pas et dont ils ont triomphé par de véritables tours de force.

Lorsqu'on s'initie aux prodiges accomplis dans cet ordre d'idées par le génie humain, l'on reste stupéfait et l'on est porté à considérer maints pionniers de la civilisation comme des Titans.

Il nous a paru intéressant de donner une idée du labeur stupéfiant devant lequel des travailleurs infatigables n'ont pas reculé. Nous avons, dans ce but, signalé sous le titre : chemins de fer excentriques, la plupart de ceux qui revêtent un caractère particulièrement anormal et qui, par suite, sont de nature à impressionner l'esprit public.

Les quelques exemples qu'il nous est possible de grouper dans le cadre restreint d'un article engageront peut-être quelques-uns de nos lecteurs à étudier d'une façon plus approfondie un sujet essentiellement intéressant en ce siècle où l'on s'attache de plus en plus à rayer le mot « impossible » du dictionnaire.

Parmi les chemins de fer excentriques il y a lieu de citer d'abord une ligne du Colorado dont M. Ch. Marsillon nous

Digitized by Google

donne un aperçu captivant. Selon lui, il n'existe pas dans l'univers entier une ligne de chemin de fer réunissant à un degré aussi considérable que celui d'Ouray et de Silverton des difficultés qui, de prime abord, paraissaient insurmontables et dont les ingénieurs ont cependant triomphé partout où elles se présentaient entre Denver et Rio Grande. Le nombre des obstacles qu'opposait la nature à la construction de cette voie ferrée est si grand qu'aujourd'hui encore on se demande, non sans étonnement, comment la science a pu sortir victorieuse de cette lutte en un temps relativement aussi court. Cette ligne pénètre au cœur des montagnes rocheuses suivant ou traversant coup sur coup le *Great Divide* sommet des pentes se dirigeant vers l'Atlantique et le Pacifique. Elle serpente à travers cinq gorges, les plus belles du monde, dont les mille méandres recèlent des splendeurs toutes différentes les unes des autres. La voie grimpe ensuite à travers les défilés de quatre montagnes pour atteindre une hauteur de plus de 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer après avoir franchi des gorges aux murs de granit qui s'élèvent verticalement à 900 mètres au-dessus des rails. Elle longe encore de fertiles et pittoresques vallées arrosées par des fleuves aux noms et aux souvenirs historiques. Sur tout son parcours elle offre aux regards du touriste émerveillé les panoramas les plus beaux et les plus variés : pics sourcilleux et vastes plaines, lacs aux eaux tranquilles et rivières tumultueuses, sombres gorges et verdoyants défilés, hautes montagnes et terrifiants précipices. En un mot, toutes les splendeurs de la nature semblent se trouver réunies en ces lieux.

Le chemin de fer d'Ouray et de Silverton rend accessibles ou tout au moins permet d'admirer de près les 175 cimes montagneuses variant de 2,600 à 3,300 mètres de hauteur, ainsi que les innombrables gorges et défilés qu'on rencontre dans le Colorado. La traversée de quelques-uns de ces derniers a nécessité des travaux réellement remarquables. Par exemple au sud de Rio Grande, la voie ferrée grimpe en zigzags à travers l'étroit passage de *Vela :* la nature et la configuration du terrain ont obligé les ingénieurs à faire emploi de

Digitized by Google

courbes à très faible rayon, les plus petits qu'on ait jamais osé appliquer en voie courante, quelques-uns d'entre eux ayant moins de 100 mètres. Dans cette partie la voie se compose de courbes et de contre-courbes formant de véritables boucles qui se doublent presque tout en gravissant les flancs de la montagne jusqu'au moment où, parvenue au sommet, elle disparaisse enfin au milieu de vastes et sombres forêts de pins et de sapins et s'enfonce dans de nouveaux défilés.

Les boucles dont il vient d'être question font songer aux tunnels hélicoïdaux, véritables boucles souterraines que l'on traverse sur la ligne du Saint-Gothard, entre Amsteg et Faido. Ces passages ménagent de telles surprises au voyageur qu'elles lui permettent de contourner complètement la petite église du village de Wassen, qu'il voit ainsi successivement sur toutes ses faces.

Mais les ingénieurs américains arrivèrent bientôt à un passage qui donne à la ligne dont nous nous occupons son caractère spécial d'excentricité. Ils durent songer à suspendre les trains dans le vide.

M. Marsillon nous apprend, en effet, qu'ils entreprirent et menèrent à bonne fin, dans la traversée de la *Grande Gorge d'Arkansas*, une œuvre d'art d'une hardiesse incroyable et d'une audace inouïe. Cette immense crevasse à parois verticales de 900 mètres de hauteur et de 11,235 mètres de longueur a une largeur extrêmement réduite ne dépassant pas 12 mètres à la base et 21 mètres au sommet. Au fond de cet abîme rempli d'une sublime horreur, roule en mugissant une rivière torrentueuse. L'espace manquait pour établir la voie parallèlement à la rivière dont le lit occupait presque en totalité le fond de cette gorge. Malgré les difficultés qui se présentaient, cet obstacle a été vaincu comme les autres. A partir de l'entrée de cette crevasse, qui en cet endroit porte le nom de *Cañon Royal*, jusqu'à son extrémité dans les solides parois du rocher, on a encastré un très grand nombre d'énormes corbeaux en fer étendant leurs longs bras dans le vide. Chacun d'eux supporte un étrier en fer de dimensions colossales. Tous sont réunis entre eux par des poutres

Digitized by Google

en tôle d'acier formant une sorte de longue plate-forme ou plutôt de pont suspendu sur lequel on a posé la voie du chemin de fer qui semble accroché aux parois de la haute falaise. Au-dessous coule la rivière en toute liberté à plus de 50 mètres en contre-bas du train.

Il est aisé de concevoir que bien des natures impressionnables doivent éprouver un réel malaise en franchissant ce passage, car ici le vide sous le train est absolu. Or, j'ai pu constater à deux reprises au chemin de fer du Pilate, où cependant le vide n'existe point en réalité, parce que l'œil peut toujours se reposer sur des aspérités rocheuses ou sur des massifs de verdure, que des dames perdaient connaissance en certains endroits de pente très rapide.

Aussi lorsque lancée à toute vapeur la locomotive traînant les wagons commence à rouler sur ce pont de la Grande Gorge américaine, instinctivement le voyageur sent l'angoisse l'étreindre à la gorge au milieu de l'obscurité presque complète qui l'environne et du bruit assourdissant du train et de l'eau qui bouillonne au-dessous de lui, bruit que répercutent à l'infini, en l'amplifiant encore, les sonores parois des rochers. On pourrait énumérer par centaines les extraordinaires œuvres d'art auxquelles ont donné lieu les difficultés et les obstacles naturels accumulés comme à plaisir sur le parcours entier de cette ligne. A certains endroits, le train sort d'un long tunnel pour se lancer sur un viaduc plus long encore et disparaître de nouveau dans les entrailles rocheuses d'une montagne ou la contourner presque complètement en longeant d'insondables précipices qui donnent le vertige. Puis insensiblement la ligne descend et gagne de plantureuses vallées qu'elle paraît quitter à regret pour regrimper sur les flancs de uouvelles montagnes aux rocs nus et arides.

Un travail non moins important que ceux qui précèdent mérite d'attirer l'attention. Il a été exécuté pour la traversée d'un autre *cañon* appelé *Gorge noire* dont les parois en granit foncé n'ont pas moins de 400 mètres de hauteur moyenne. Le fond de cet immense ravin ne possède pas une longueur suffisante pour y installer la voie ferrée; de plus, au moment

Digitized by Google

des grandes pluies, en hiver, il sert de lit à un torrent complètement desséché pendant le reste de l'année.

Il fallait cependant arriver à construire la ligne tout en la plaçant hors de portée des eaux et en lui assurant une assiette solide. A une hauteur de 60 mètres au-dessus du niveau des grandes eaux torrentielles, on a creusé, dans une des parois du *cañon*, une banquette d'une largeur suffisante pour permettre au train de circuler en toute sécurité, en suivant une assez forte rampe et la courbure des murailles rocheuses de la gorge. Les machines et les wagons frôlent la paroi presque constamment et de l'intérieur des voitures on ne peut apercevoir qu'une étroite bande du ciel bleu.

Si d'Amérique nous revenons en Europe, nous aurons à citer, parmi les chemins de fer excentriques, la ligne électrique de la Jungfrau, qui fonctionne actuellement jusqu'à Rothstock, c'est-à-dire jusqu'à l'altitude de 2,530 mètres.

Ayant séjourné l'an dernier durant une semaine à la petite Scheiddeg, point initial de cette ligne, nous avons pu l'étudier à loisir.

Un train normal est composé d'une locomotive recouverte d'une caisse fermée munie de fenêtres et de portes; d'un wagon accouplé directement à celle-ci et d'un wagon remorqué non accouplé. Les véhicules sont coquettement garnis de velours vert et éclairés à la lumière électrique, et peuvent contenir chacun quarante personnes. La vitesse est de 8 kilomètres à l'heure sur rampe de 25 p. c.

Du point de départ sis à 2,064 mètres d'altitude, la voie va s'élevant en décrivant une courbe et en suivant le col de la Scheiddeg à la station d'Eiger-Gletscher ou du glacier de l'Eiger. Comme elle est à ciel ouvert sur tout le parcours, nous n'en exceptons qu'un tunnel de 87 mètres, nous pouvons admirer à l'aise le spectacle grandiose qui se déroule à nos regards. Nous pénétrons dans un milieu formé d'un colossal fouillis de rochers et de glaciers.

Il se trouve à la gare d'Eiger-Gletscher un restaurant, des logements pour les employés et les ouvriers, des ateliers, une remise aux locomotives, des dépôts d'explosifs, etc. Les habi-



Digitized by Google

tations sont construites avec soin et en tenant compte des conditions climatériques spéciales de la haute montagne ; elles sont éclairées et chauffées à l'électricité.

On fabrique le pain nécessaire aux travailleurs dans un grand four de boulanger. Quant à l'eau, on se la procure en été en recueillant celle qui, provenant des neiges, descend les pentes de l'Eiger, en hiver on fond la neige à l'aide de rhéostats. Une infirmerie contenant une pharmacie bien outillée est installée pour les cas d'accidents.

Cette visite terminée à la première station, nous reprenons le train qui pénètre bientôt dans le grand tunnel destiné à avoir 10 kilomètres. Sa largeur est de $3^{m}70$ et sa hauteur de $4^{m}35$.

Au point où le train s'arrête, une galerie a été forée dans le rocher pour donner accès en dehors de la paroi où l'on a ménagé un belvédère naturel d'où l'on découvre un magnifique panorama sur la vallée de Grindelwald.

Les stations où l'on s'arrêtera depuis Rothstock, où nous nous trouvons, jusqu'au sommet de la Jungfrau sont au nombre de trois : Eigerwand à 2,867 mètres, Eismeer à 3,161 et Jungfraujoch à 3,421.

Ces dernières stations seront toutes construites dans le rocher.

Voici l'aspect que présentera, notamment, la gare d'Eigerwand. Elle se composera d'une ou de plusieurs grandes salles taillées dans la montagne même, et dont la voûte sera supportée par des piliers ménagés à cet effet. Les parois, la voûte et le sol seront revêtus de bois et les salles chauffées et éclairées à l'électricité. A côté des salles d'attente et du buffet, il y aura quelques chambres à coucher pour les voyageurs désireux de passer la nuit là-haut, puis des logements pour le chef de gare, le tenancier du buffet, etc.

Dans la salle principale, on pratiquera, du côté de la paroi de la montagne, de grandes ouvertures avec fenêtres semblables à celles que l'on voit le long de la route d'Axen, sur les bords du lac des Quatre-Cantons. On établira même des balcons pouvant être retirés dans le tunnel en hiver.

En quittant la station Eigerwand, le tunnel décrira une

Digitized by Google

courbe et arrivera du côté sud de l'Eiger à la station Eismeer — mer de glace.

Depuis Eismeer, la ligne se dirigera vers l'ouest en ligne droite et atteindra, par une rampe de 6.6 p. c. la station Jungfraujoch — col de la Jungfrau —. On pratiquera là des percées du côté sud et du côté nord.

Du col de la Jungfrau, la ligne montera en serpentant jusqu'à la station Jungfrau, à l'altitude de 4,093 mètres, d'où un ascenseur de 73 mètres — ce qui constitue la note excentrique par excellence — hissera les voyageurs à la cime.

M. Guyer-Zeller, aujourd'hui décédé, à qui cette concession fut accordée par l'Assemblée fédérale, le 21 décembre 1894, se préoccupa d'une importante question, celle de savoir si le transport brusque des voyageurs à une semblable altitude n'exercerait pas sur eux une influence nuisible.

Après avoir consulté des spécialistes tels que MM. le Dr Kronecker, de Berne; le docteur professeur Reynard, de Paris; l'aéronaute Spelterini, il acquit la conviction qu'un séjour de courte durée à une altitude de 4,200 mètres n'avait aucune influence fâcheuse sur l'organisme d'un être bien constitué, étant donné que cette altitude soit atteinte sans grande fatigue corporelle.

L'exploitation du tronçon achevé cesse à l'issue de la bonne saison. Les travaux sont alors repris et voici comment ils s'opèrent :

Les ouvriers sont divisés en trois postes de huit heures. Chaque poste a un chef de chantier, un piqueur et un artificier qui prépare les explosifs pour chaque volée.

Puisque nous parlons des explosifs, disons qu'on emploie la dynamite gélatinée, mais on est obligé de la dégeler constamment, la température minima observée au glacier ayant été de —27 degrés. En hiver, le thermomètre marque généralement entre —10 et —20 degrés centigrades.

Comment a-t-on résolu la question de la ventilation?

Cette dernière s'effectue au moyen d'un ventilateur actionné par un moteur électrique d'une puissance de neuf chevaux. Mais lorsqu'on a concassé le rocher à l'aide des machines perforatrices, les déblais deviennent fort encombrants. Leur éva-

Digitized by Google

cuation s'effectue par un plan incliné dont la voie se compose de rails et traverses de la voie normale. Sur les rails glissent des traîneaux. Un treuil mu par l'électricité et placé à la station de Rothstock fait remonter les traîneaux vides et permet le freinage des traîneaux remplis de déblais qui descendent. L'an dernier, le tronçon achevé a été parcouru par environ 25,000 personnes.

L'on prévoit qu'il faudra encore environ six ans pour achever ce gigantesque travail.

Les chemins de fer funiculaires et à crémaillère sont très nombreux en Suisse. Ils atteignent de hautes altitudes. C'est ainsi que celui du Rigi arrive à 1,750 mètres, celui du Generoso à 1,639 mètres, celui de la Schynige Platte à 2,070 mètres, celui de la Wengernalp à 2,064 mètres, celui du Rothorn de Brienz à 2,352 mètres, celui de Glion Naye à 1,972 mètres, celui du Stanserhorn à 1,900 mètres, celui du Gornergrat à 3,136 mètres.

Est-ce à dire qu'il faille classer tous ces chemins de fer dans la catégorie excentrique à laquelle nous faisons allusion? Nous ne le pensons pas, parce que, sans méconnaître les difficultés d'exécution que leur construction pouvait offrir, ils n'ont pas nécessité de travaux qui ressemblent à de véritables tours de force. Nous faisons cependant une exception ; si nous n'avons pas cité dans le relevé qui précède le chemin de fer du Pilate (2,133 mètres), c'est que ce dernier a exigé des efforts d'une nature spéciale dont il importe de donner une idée.

L'accès des régions supérieures de la montagne semblait, en effet, à peu près impossible. Comment assujettir des rails au milieu de murailles abruptes, lorsqu'on avait déjà mille peines à procéder seulement à des jalonnements? On y parvint cependant.

Hardmeyer nous montre les ingénieurs et leurs aides, avec un sang-froid et un courage admirables, se hissant sur les rochers les plus escarpés dans les endroits où ne se risquent pas même les chasseurs de chamois.

On se représente ce qu'il y avait de hasardeux à grimper sur des escarpements vertigineux ou à descendre, au moyen d'une corde, le long d'une paroi verticale. Parfois, les ouvriers

Digitized by Google

ne trouvaient pour points d'appui que des saillies n'offrant prise qu'à la moitié du pied. Dans de pareilles conditions, les multiples expériences faites dans la construction des chemins de fer de plaine ne servaient de rien. Il fallait prendre des dispositions nouvelles pour chacun des plus petits tronçons, inventer des moyens et des outils pour telle œuvre spéciale. Tous ces travaux et tous ces efforts étaient d'ailleurs subordonnés aux capricieuses variations d'un climat de hautes cimes. Avait-on pris certaines mesures, le matin, pour un travail quelconque, un brusque orage forçait à les modifier souvent même avant midi. Autre difficulté : la construction de la voie ferrée du Pilate n'a pu être entreprise en plusieurs endroits à la fois, comme la chose se pratique ordinairement.

La nature de la contrée n'a permis de poursuivre les travaux qu'à partir du point de début, de sorte que la ligne s'allongeait comme la tige d'une plante. Aucun chemin n'existait pour voiturer les matériaux. On suppléait à cet inconvénient en terminant successivement les divers tronçons de la voie et en les utilisant, sans délai, pour les transports. Cependant, les wagons ne pouvaient pas amener les matériaux jusqu'à l'extrémité des tronçons en construction, ce qui obligeait à employer des mulets pour transporter aux endroits convenables les pierres, le sable et les pièces de fer. Ces intelligents animaux se montrèrent à toute épreuve sur ces hauteurs sauvages, où les chevaux n'eussent pu servir.

Les dalles de granit qui recouvrent tout le palier de la voie depuis le bord du lac des Quatre-Cantons jusqu'au sommet de la montagne proviennent des carrières d'Osogna, situé bien au delà du Gothard.

Dès l'automne, l'on devait cesser les travaux en plein air. L'on travaillait alors dans les tunnels. Car, comment résister aux rigueurs de l'hiver à 2,000 mètres d'altitude. Les entrepreneurs avaient poussé le souci jusqu'à prévoir une rupture momentanée des communications avec la vallée. Des provisions de réserve, consistant en biscuits, fromages, conserves de viande, thé et chocolat remplissaient des caisses de fer hermétiquement closes, qu'il n'était permis d'ouvrir qu'en cas d'absolue nécessité. Il y avait là des vivres pour

Digitized by Google

longtemps; les médicaments n'avaient pas été oubliés non plus.

L'on attaqua la montagne en 1886; deux ans plus tard, la bataille était gagnée. Le chemin de fer, avec le matériel roulant, les gares et les ateliers, avait coûté la somme minime de 1,900,000 francs. Il a 4,618 mètres de longueur avec 48 p. c. de pente maximum.

En dépit de la rapidité des pentes des chemins de fer alpins, les voyageurs, assis sur des sièges fixes, restent toujours dans le même plan. Il existe cependant un chemin de fer où l'inclinaison présentait des difficultés sérieuses au point de vue de la position à conserver par les personnes transportées. Dans l'État du Tennessee, aux États-Unis d'Amérique, la ville de Chattanooga est voisine d'une montagne *Look out Mountain*, au sommet de laquelle les touristes affluent à la belle saison, grâce à une voie ferrée exceptionnelle, à traction funiculaire entièrement rectiligne. Elle commence aux portes mêmes de la ville et a son terminus à la cime de la montagne, à une altitude d'environ 2,000 mètres. Elle franchit d'un bond les parois rocheux de *Look out Mountain*, considérées avant la construction comme inaccessibles. Sur tout le parcours de 3,000 mètres on ne rencontre nulle part un palier, mais bien une succession de rampes dont la plus rapide atteint une inclinaison de 62 p. c.

Cette rampe est de beaucoup la plus considérable et la plus rapide de toutes celles qui existent actuellement sur les divers chemins de fer de montagne de n'importe quel système dans le monde entier.

Deux voitures, contenant chacune quatre-vingts places, font le service courant; l'une d'elles descend lorsque l'autre monte. Comment parer aux inconvénients que l'extrême variation de l'inclinaison des rampes devait produire au point de vue du maintien de l'horizontalité des sièges destinés aux voyageurs? L'on a vaincu la difficulté en installant dans les voitures des fauteuils à bascule qui, automatiquement, conservent leur aplomb absolu sans que le touriste s'aperçoive un seul instant de la plus ou moins grande inclinaison que prend le véhicule ascendant ou descendant.

(*A suivre.*) ALBERT DU BOIS.

Digitized by Google

# CAUSERIE DRAMATIQUE

**POUR ÊTRE AIMÉE, de MM. Xanrof et Michel Carré, au théâtre du Parc.**

Connaissez-vous la Stamanie? C'est un pays ignoré des compagnies de chemin de fer et même des amoureux, ce qui prouve que les mœurs y sont austères et les habitants indiscrets. La Société des Grands Hôtels n'y possède point de merveilleux caravansérail; il n'est pas de train de luxe qui vous y mène, et dans l'attente du prochain bouleversement de l'Europe, les géographes ont hésité à faire sur leurs cartes une nouvelle petite tache de couleur. C'est donc dans les Balkans, ce merveilleux débarras où l'on entasse pêle-mêle toutes les notions vagues de la politique internationale, ce tiroir à chiffons de la diplomatie qu'on est bien décidé à ranger un jour, mais dont on a eu soin de perdre la clef; ou bien, si vous le préférez, la Stamanie sera tout près de nous, dans un coin de province où le facteur ne passe qu'une fois l'an pour demander ses étrennes, où les jeunes filles se marient au sortir du couvent sans même avoir lu l'*Abbé Constantin* en cachette, où les jeunes gens arrivent devant M. le maire, n'ayant vu l'amour qu'une seule fois, dans les yeux d'une Parisienne trop accueillante, entre un souper au cabaret et le Hammam réconfortant du matin.

Pour s'aimer vraiment et trouver à deux le bonheur, c'est peu ou c'est trop; c'est trop, car aujourd'hui l'éducation amoureuse aurait besoin des mêmes réformes que l'enseignement des humanités. On n'étudie rien à fond; les programmes sont

Digitized by Google

trop surchargés et le fâcheux surmenage fait tous les jours de lamentables victimes. C'est trop peu aussi pour ceux qui n'ont fait que de courtes études primaires ; ils restent des timides et n'osent écrire une lettre de peur de n'y mettre que les fautes d'orthographe. Des deux côtés il semble que l'humanité ne travaille plus que pour les caricaturistes.

Faut-il vous dire maintenant que Sergius est le fils d'un roi de Stamanie très vieux jeu, qu'il n'a respiré l'air du boulevard des Italiens qu'une seule fois en compagnie d'un vieux chambellan, trop égoïste pour aimer apprendre aux autres, même le plaisir, et qu'il est le mari maladroit d'une princesse trop réservée.

Peut-être au fond s'aiment-ils tous les deux ; mais le malheur, et la pièce, veulent qu'ils ne parviennent pas à se le dire en même temps. Aussi Sergius a-t-il décidé de conduire la jeune reine Nialka à Paris, espérant que là elle saura lui donner le bonheur féerique entrevu autrefois et dont il a gardé un souvenir plein de regrets. En cela d'ailleurs, ce roi de fantaisie se montre délicieusement naïf, naïf comme un provincial, c'est-à-dire presque autant qu'un Parisien. Car c'est une grosse erreur de croire qu'on ne soit point naïf à Paris ; on l'est même plus qu'ailleurs, mais si les Parisiens ne le savent pas, du moins s'en doutent-ils, et c'est ce qui fait le charme de leur candeur ; ils sont naïfs sans presque de maladresse, avec infiniment de tact ; aussi cela ne se voit guère, et il faut se donner la peine de soulever le manteau de scepticisme dans lequel ils se drapent pour découvrir toute leur simplicité.

Comment aimer alors ? Les êtres simples et bons sont seuls capables de grand amour et la vie de Paris n'est pas faite pour le favoriser.

Mais ce sont choses qu'on ignore en Stamanie et l'air de Paris ne parvient qu'à exaspérer les deux jeunes époux. Décidément ils n'ont pas « la manière », comme dit M. Henri Lavedan ; aussi en écoliers studieux décident-ils de prendre des leçons. Le hasard les conduit chez le même professeur ; Sergius, guidé par ses souvenirs de jeune homme, et Nialka, chaperonnée par une certaine M^me^ Babylone, une diseuse de

Digitized by Google

bonne aventure, qui semble ne pas se contenter toujours de servir d'intermédiaire entre ses clients et la destinée.

Mais Fleurange — c'est la maîtresse ès amours — est devenue une femme de lettres; elle a voulu analyser son cœur, et ses romans ont fait beaucoup de bruit; autrefois son hospitalité était tout intime; maintenant elle est fastueuse et bruyante; elle donne à dîner, voire même à causer. Aussi quand Sergius se présente chez elle, elle abrège les effusions du retour pour donner tout de suite sa petite consultation : c'est lui qui a tous les torts, il est brutal, exigeant, maladroit; il veut, au lieu de se borner à faire deviner son désir. Sergius comprend enfin et se sauve pour rattraper le temps perdu, laissant la pauvre Fleurange navrée de n'avoir pu présenter un vrai roi à ses petites amies.

Pendant toute cette scène, Nialka n'a point perdu son temps, et, la mémoire bourrée de bons conseils, mêlés à un peu de reconnaissance effarouchée pour toutes ces dames, elle rentre au *Splendid Hotel*. Ici se place naturellement le plus traditionnel et le plus banal des soupers. La reine devient trop entreprenante et le roi n'ose pas la suivre; mais ce changement l'inquiète; il questionne, il insiste, il se fâche, il menace, et pardonne enfin, comme c'était prévu depuis longtemps, avant même le lever du rideau.

L'inattendu n'est d'ailleurs pas la qualité principale de cette comédie, que les auteurs, sans doute pour se rattraper sur le titre, ont appelée « fantaisiste ». Peut-être aussi n'a-t-elle guère de qualité principale; tout y est modéré, bien sage et les acteurs semblent regretter les quelques rares mots un peu lestes au fur et à mesure qu'ils les ont dits. C'est une pièce tout juste assez inconvenante pour vous faire perdre une soirée, et tout juste assez drôle pour vous empêcher d'y dormir; les jeunes gens timides et curieux peuvent y aller en famille; ils n'auront pas à rougir de la gaieté compréhensive de leurs parents.

Pourtant les auteurs de *Pour être aimée* méritent des éloges, ne fût-ce que pour leur excellente mémoire. Ils ont certainement lu toute la littérature des rois en exil, depuis le célèbre

Digitized by Google

roman de Daudet jusqu'à *Éducation de prince* qui les a beaucoup frappés; ils ont aussi, à une soirée de la *Fronde* probablement, rencontré Mme Liane de Pougy qui leur a gracieusement prêté son salon, et enfin comme le Tout-Paris des boulevards, après une nuit passée au bord du tapis vert, ils ont été interroger la veine chez l'ineffable Mme de Thèbes.

Tous ces souvenirs, d'ailleurs, font un spectacle très confortable en même temps qu'un agréable prétexte à jolies femmes et à jolies toilettes. La direction du Parc a eu la main heureuse et les ouvreuses ont placé régulièrement toutes les jumelles du vestiaire.

Seule Mlle Gabrielle Drunzer a pu se plaindre de son rôle, surtout pour un début. C'était un peu court et, de plus, assez ingrat; ses admirateurs regretteront que les circonstances ne lui aient permis de retrouver ici les applaudissements que nous lui avons vu prodiguer si souvent à Paris. Son prochain rôle, sans doute, lui assurera sa revanche; elle n'a pas besoin de conseils, pour être aimée.

ROBERT SAND.

Digitized by Google

# LE MOIS POLITIQUE

La discussion du projet de loi militaire s'éternise, et ce n'est pas le moment d'y revenir; on verra bientôt si le gouvernement entend le maintenir tel quel ou s'il ouvre la brèche aux amendements et sous-amendements; alors on pourra peser les conséquences et établir les responsabilités.

Provisoirement, l'intérêt est ailleurs, et pendant huit bons jours, grâce à l'heureuse complicité de la presse, il a été dans une chambre de l'hôtel de la place Frère-Orban, où il nous est né un petit dauphin.

En somme, au dehors comme au dedans, tout s'est bien passé, et les débuts du prince Albert dans la paternité, comme dans le mariage, ont été d'heureux débuts. Le même courant d'enthousiasme sincère, irréfléchi, par là-même touchant, a passé sur les foules et a pénétré jusqu'au delà du porche de la maison princière. Même il s'est fait une sorte de communion d'âme entre la joie d'en haut et l'allégresse d'en bas, et pour sceller cet accord, le futur Albert Ier a eu une inspiration excellente: Il a réclamé et obtenu l'élargissement de Moineau.

On a beaucoup discouru et écrit pour et contre Moineau, et je crois qu'il y a eu, de part et d'autre, de l'hyperbole, comme les passions déchaînées en comportent. On a fait de l'anarchiste de 1891 un héros ou un bandit. Il est bien évident qu'il ne fut ni l'un ni l'autre, et c'est avoir mal suivi les événements regrettables auxquels il fut activement mêlé, et le déroulement de son procès, que d'oser soutenir l'une de ces deux thèses. Qu'on dise, au contraire, que Moineau fut, et est

Digitized by Google

peut-être encore, un illuminé, un fanatique, c'est autre chose. C'est autre chose et c'est probablement le vrai. L'anarchisme restera toujours une doctrine de petites chapelles; il ne peut séduire les grandes foules, désireuses de mieux immédiats, de réalisations positives et tangibles. N'étaient certains procédés brutaux dont il dispose, il serait donc une curiosité, pour ainsi dire, scientifique, quelque chose d'artificiel, comme certaines greffes monstrueuses, auxquelles se complaisent les amateurs d'arboriculture. Hélas, des faits nombreux et répétés nous défendent d'admettre cette conception presque idyllique d'une philosophie sociale, dont les adeptes ont la mort dans la main et la sèment avec la féroce insouciance de quelque secte d'Orient.

Mais laissons ces pensers sinistres et revenons au prince Albert et à la naissance de son fils, le prince Léopold. La joie qui a accueilli partout, même dans le petit peuple, l'annonce de cette naissance, est le meilleur signe, s'il en fallait un, que le sentiment monarchique n'est pas éteint en Belgique. A peine y a-t-il eu de rares dissonances, quelques cris maladroits, quelques paroles blessantes dans un conseil communal; partout, ou presque partout, on a sympathisé avec un événement qui est de nature à consolider la dynastie régnante et à enrayer la propagande républicaine chez nous. Que de socialistes ne sont, d'ailleurs, républicains que des lèvres! Et parmi les disciples de Marx on en découvrirait sans peine qui sont de l'avis de Schæffle et qui estiment qu'en régime collectiviste un roi est moins embarrassant qu'un simple président. Il est toujours bon de rappeler ce que Schæffle écrivait à ce propos en 1893 : « La monarchie constitutionnelle, à la tête « d'une société économique basée sur le collectivisme, serait « très propre à servir d'appui au collectivisme démocratique « modéré, à atténuer et à concilier les tendances extrêmes et « à favoriser l'introduction graduelle et non révolutionnaire « d'une économie sociale collectiviste. »

Le socialisme n'est pas tellement menaçant, Dieu merci, et la réalisation de l'État collectiviste reste une pure chimère. Mais à ces quarante-huitards obstinés que le règne de M. Félix

Digitized by Google

Faure et la visite du tzar à M. Loubet n'ont pas encore guéris de leurs illusions républicaines, il n'est pas mauvais, de temps en temps, de rafraîchir la mémoire et de ravigorer le jugement par de pareilles citations.

Les doctrines politiques et les formes politiques sont, d'ailleurs, choses bien distinctes et elles l'ont toujours été. Un jour qu'on reprochait à Rousseau son admiration pour le gouvernement de Genève, lui qui était l'adversaire résolu de tout gouvernement établi, il répondit tranquillement qu'il prenait les choses au mieux et préférait encore son magistrat calviniste à la cour de Sceaux. Il avait peut-être raison; mais il permettait par là de mesurer la distance qu'il y a de la coupe aux lèvres, et c'est ce que nos bons théoriciens du socialisme républicain perdent trop souvent de vue.

Ils ont avec eux la majorité du peuple, c'est bien possible; ils l'auront quelque jour, c'est très certain. Mais dans cette majorité que d'éléments disparates, que de volontés nullement cohérentes! Ces mêmes gens qui enverront des Sous-Anseele ou des Sous-Vandervelde au Parlement auront pleuré de joie, la veille, sur le berceau doré d'un futur roi; car il y a dans l'âme populaire des trésors de tendresse fraternelle, et le petit geste d'un enfant, qu'il soit le Jésus de la crèche ou le bébé du Palais, aura toujours pour le charme ingénu, dont s'auréole chez les êtres de Nature la paternité du pauvre comme celle du riche.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

# PETITE CHRONIQUE

**Les théâtres.** — On a lu l'intéressante étude de notre collaborateur, M. Robert Sand, sur la pièce du Parc, *Pour être aimée*. C'est, dans le théâtre de comédie, la seule nouveauté qui vaille d'être signalée. Il y aura bien aussi *la Petite fonctionnaire*, cette spirituelle fantaisie en trois actes de Capus. Mais la *Revue* est sous presse à l'heure même où Mlle Thomassin, la créatrice du rôle, et M. Noblet rappelé de Paris, la donnent au public très select de notre théâtre français de la rue de la Loi.

La Monnaie n'a pas encore pu nous rendre *Louise* et *Werther*. Mais nous avons eu une reprise fort méritante, celle des *Huguenots*, et la rentrée de Mme Landouzy dans *Mireille* et *le Barbier*. Mme Landouzy est une des plus agréables chanteuses que l'on ait applaudies à Bruxelles. Le contraste qu'elle offre avec la mignonne Thiery est aussi savoureux qu'instructif. Il faut féliciter les directeurs de notre Opéra de nous l'avoir permis, les louer aussi de varier la distribution des rôles et de rajeunir ainsi l'interprétation de nos vieux drames lyriques. On s'est étonné, dans de petites chapelles, que ces messieurs n'eussent pas fait de grandes révolutions après leur avènement. Mais que c'est mal connaître le véritable intérêt d'un théâtre lyrique, et surtout que c'est mal connaître son public! Celui-ci est essentiellement routinier; ne lui demandez pas un effort trop vif ni trop prolongé; c'est en douceur, par des transitions adroites et variées qu'il faut l'adapter à une nouvelle ambiance. MM. Kufferath et Guidé ont très bien compris cela; ils n'ont pas eu l'imprudent zèle de tirer la révérence à Auber, à Halévy, à Meyerbeer lui-même, d'instaurer du coup un répertoire ultra-germanique, le *Fidelio* de Beethoven, toute la tétralogie et jusqu'aux nouveautés les plus périlleuses de Berlin et de Munich; ils ne nous ont fait entendre ni Cornelius, ni Goldmark, ni Rufer, ni bien d'autres compositeurs, qui, par échappées, se montrent à nous dans les concerts du dimanche. Ils vont nous donner *l'Enlèvement au sérail* de Mozart, et *le Crépuscule des dieux*

Digitized by Google

de Wagner; les amateurs de belle musique seront ravis; les abonnés se résigneront, et cela se passera sans fâcheux éclat, puisque Mme Litvinne et M. Imbart ont chanté les *Huguenots* avec leur virtuosité coutumière, et que Mme Landouzy a égrené ses perles vocales dans *Mireille*. Pour ne rien omettre, signalons le départ de M. Sylvain, dont la belle voie de basse avait été louée. A titre provisoire, son emploi a été tenu par M. Chambon, puis par M. Paty, de l'Opéra de Paris, et il sera repris à titre définitif par M. Bourgeois.

*

**Livres.** — Nous avons reçu — et nous nous excusons de l'annoncer seulement — l'*Histoire de la Révolution française* de M. Aulard. (Colin et Cie, éditeur, à Paris.)

Ce remarquable ouvrage fera dans cette *Revue* l'objet d'une étude spéciale; il touche, en effet, à des questions politiques et sociales, dont la vitalité est en quelque sorte permanente, et c'est un peu de la vie de maintenant qui couve et s'élabore déjà dans la vie des années 1789-1804. Mais d'un autre côté, la Révolution est le résultat d'une longue suite de pensées et de volitions, dont le XVIIIe siècle a été le grand laboratoire et qui, à ce titre, intéressent l'historien des idées et des lettres. M. Aulard n'a rien négligé de tout cela, quoiqu'il ait attaché à la face politique de son sujet des dons de critique et d'observation plus particulièrement riches; on sait, au surplus, par quelles publications il s'était préparé à son ouvrage, qui, dès maintenant, relègue dans le second plan, sinon dans l'oubli, tous ceux consacrés à cette grande époque.

*

On sait que sous le titre de *Pages choisies* a paru, chez l'éditeur Colin, toute une série de choix habilement faits de grands écrivains de tous les temps, grecs, latins et français. A part Tourgueneff, Heine et Tolstoï, qu'on a pu appeler des écrivains *francisés*, les littératures étrangères modernes n'étaient pas encore représentées dans cette collection. Et ç'a été une idée heureuse que de débuter par le plus universel des génies du XIXe siècle, par Wolfgang Gœthe. Il faut espérer que bientôt des choix de Schiller et de Lessing, de Dante et de Cervantès, pour ne pas parler de l'Angleterre et de son admirable littérature, compléteront l'intéressante initiation que constituent ces *Pages choisies*. Et il serait regrettable que l'Angleterre fût écartée, il le serait aussi que les contemporains les plus remarquables des pays méridionaux, aussi bien que des pays germaniques, fussent sacrifiés dans une galerie, qui ne pourrait que gagner en intérêt en s'élargissant encore et, pour ainsi dire, en s'universalisant. Pour ne citer que quelques noms, choisis parmi les vivants, il y aurait tout l'attrait

Digitized by Google

d'une révélation dans des pages choisies de d'Annunzio, de Fogazzaro, de Perez Galdos et de quelques-uns des maîtres des théâtres allemand et scandinave.

Mais il faut revenir à ces *Pages choisies* de Gœthe. Elles sont dues à la collaboration de MM. Pierre Lasserre et Paul Baret et renferment une introduction substantielle en sa brièveté, une étude, suivie d'extraits, sur les deux *Faust*, et puis des traductions coupées de résumés attentifs de *Werther*, d'*Egmont*, d'*Iphigénie en Tauride*, de *Hermann et Dorothée*, de *Wilhelm Meister* (on a choisi l'histoire de Mignon), de *Poésie et Vérité* et de la *Correspondance* de Gœthe et Schiller. Peut-être aurait-on pu développer davantage cette dernière partie, sacrifier les traités scientifiques, au lieu de n'en produire que quelques pages, et remplacer celles-ci par quelques-uns des merveilleux entretiens avec Eckermann, dont Sainte-Beuve signala jadis le puissant intérêt littéraire. A cela près, ce volume est un des plus précieux de la collection, et nous le recommandons non seulement au public lettré de la *Revue*, mais aussi aux directeurs d'établissements moyens, qui, dans les classes supérieures, ne pourraient offrir un livre de prix plus instructif et mieux fait pour élargir la compréhension des collégiens, âgés de quinze à dix-huit ans.

M. W.

*

M. Buls vient de publier ses *Croquis siamois*. (Bruxelles, Balat.) Joli livre, d'une écriture facile et spirituelle, orné de croquis où s'est dépensé une verve nullement académique, et qui sont bien le commentaire animé de ces notes de voyage.

Notes de voyage, évidemment, mais qu'un esprit méditatif, exercé par la pratique des choses administratives et l'habitude de bien observer, a seul pu prendre au jour le jour et coordonner ensuite.

Ne cherchez donc pas là une *Étude* dans la forme; elle n'y est point; mais dans le fond, dans l'essentiel, il y a peut-être autant, sinon mieux que cela. Les renseignements précis abondent; les rapprochements ingénieux avec d'autres civilisations, d'autres coutumes et d'autres hommes, ne sont pas rares, et notre Europe n'est pas épargnée, notre Europe qui prétend avoir le monopole du progrès social et à laquelle M. Buls décoche ce couplet ironique : « Il faut reconnaître « que la méfiance des Siamois est justifiée par les procédés habituels « des nations civilisées vis-à-vis des doux peuples asiatiques. En « réalité, c'est toujours la soif de l'or, l'âpreté au gain comme au « temps des *conquistadores* qui est leur premier mobile, avec l'hypo- « crisie en plus; car pénétrer de force chez un peuple qui ne « demande qu'à vivre en paix, cela s'appelle aujourd'hui ouvrir un « pays à la civilisation. » En revanche, ajoute l'ancien bourgmestre

Digitized by Google

de Bruxelles, instruire ce peuple de ses droits et de ses devoirs, lui révéler notamment qu'il y a une législation et des coutumes internationales, par-là même, le relever de son infériorité diplomatique vis-à-vis de ses cupides voisins, l'organiser à l'intérieur suivant les principes administratifs modernes, voilà une tâche utile et vraiment glorieuse. C'est celle qu'a acceptée et remplie M. Rolin-Jaequemyns, et les éloges, que lui décerne son compatriote dans ce petit livre, rejaillissent un peu sur la nation belge ; ici comme au Congo, on est en mesure de juger de ce que peut un petit peuple, lorsqu'il se décide une bonne fois à déployer au dehors les qualités d'initiative et d'énergie pensante dont il n'a que faire chez lui.

On lira avec intérêt les chapitres que M. Buls consacre à la police, à l'instruction, à la religion, etc., dans ses *Croquis;* partout il se montre informé avec précision et doué d'une singulière clairvoyance; enfin, son style est simple et clair, mais le pittoresque n'y perd point, et il y a des pages que signerait un artiste de la plume.

M. W.

*

Il n'est pas trop tard pour annoncer le nouveau livre de M. Edmond Demolins, *Comment la route crée le type social.* (Paris, Firmin-Didot, in-12.) Ce livre est, comme les précédents, une thèse, hardie et neuve et à laquelle il n'est pas indifférent qu'elle frappe par sa nouveauté. M. Demolins, on le sait, est journaliste, et il n'échappe point à ce désir un peu fiévreux d'attirer l'attention, qui est devenu la loi des *leaders* de nos quotidiens. De là peut-être ce titre tapageur et quelques-unes des affirmations outrées, des hypothèses peu étayées d'un livre où il y a pourtant du savoir et de l'ingéniosité. En somme, dire que le milieu détermine la race, c'est formuler un *truism*, et, conscient de cela, M. Demolins a voulu modifier la formule et la rafraîchir. Toutefois, il reste à démontrer le pourquoi de cette route préférablement suivie, à tenir compte des affinités du sang, qui ont peut-être trop exclusivement préoccupé les Schræder, les Hehn, les d'Arbois, mais enfin qui est bien l'élément déterminant dans l'élaboration du type ethnique. Que les occupations d'une peuplade, adonnée à la pêche et à la chasse, ou à la vie pastorale, ou encore à l'agriculture, aient eu des effets considérables, c'est répéter ce qu'on a toujours dit, et des travaux comme ceux de Meitzen n'ont pas d'autre dessein que de fournir la démonstration détaillée de cette loi de cause et d'effet.

Malgré ces objections, et bien d'autres, le présent livre *doit* être lu, à condition qu'on le médite, qu'on le contrôle et qu'on le revise sur bien des points.

*



Digitized by Google

*Hommes et mœurs au dix-septième siècle*, par M. Bernardin. (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, in-12) Joli recueil de petites études qui, comme celles de Fournel et Desnoiresterres sur de petits lettrés et sur des originaux des deux derniers siècles, projettent une utile lumière dans des coins obscurs de la littérature classique ou sur des détails mal éclaircis de la vie d'un grand écrivain. Ainsi, nous trouvons ici des pages attrayantes sur un médecin de Marie de Médicis, Charles de l'Orme, sur Nicolas Faret, « un moraliste méconnu », etc, etc. Le *Mariage de Molière, Cyrano de Bergerac, Quinault* et *les Précieuses* sont des études qui intéresseront peut-être davantage en raison des personnalités qui en font les frais; dans *les Libertins*, M. Bernardin analyse le beau livre de M. Perrens, dont il a été fait mention dans la Revue. En somme, un livre pour les curieux du passé littéraire de la France, un livre consciencieux et qui fait honneur au biographe de Racine et de Tristan l'Hermite.

*

Ce n'est pas le lieu d'analyser et de critiquer une récente publication de MM. Colaert, député d'Ypres, et Henry, rédacteur au *Journal de Bruxelles*. Le titre : *La femme électeur* en révèle assez l'actualité, et on aura prochainement l'occasion d'en discuter ici l'opportunité et l'argumentation particulière.

*

Nous avons également reçu *Peter Benoit et le mouvement musical flamand*, par Constant Stoffels. (Anvers, Thibaut.) Etude extrêmement laudative, qui paraît faite avec compétence et qu'accompagnent de bons portraits du compositeur anversois.

Digitized by Google

# LES MAISONS OUVRIÈRES

Notre époque est remplie de contradictions. On nous parle sans cesse de l'étonnant progrès des idées collectivistes, on nous affirme que les classes laborieuses y sont acquises, et on le répète avec tant d'insistance que nous finissons tous par le croire. Pourtant, quand nous regardons avec attention autour de nous, loin de constater son affaiblissement, nous voyons au contraire se produire des manifestations significatives de l'esprit individualiste, de cet amour de la propriété personnelle qui, quoi qu'on en dise, est ancré dans le cœur de toutes les créatures humaines.

Depuis dix ans, le nombre des sociétés mutualistes reconnues a monté de 369 à 5,023, celui des livrets de Caisse d'épargne inférieurs à 20 francs de 340,130 à 729,191, celui des affiliés à la Caisse de retraite de 3,643 à 136,384.

Dira-t-on que ce mouvement si marqué a quelque chose de factice, que sans les subsides considérables de l'État, des provinces et des patrons bien vite le recul succéderait à la marche en avant? Même s'il y avait quelque chose de fondé dans ces réserves, encore ne pourrait-on nier que l'on a avancé à pas de géant et qu'à coup sûr cette poussée témoigne, de la part des travailleurs, d'une tendance nouvelle où la dignité s'associe heureusement à la prévoyance.

Mais c'est en fait d'habitations ouvrières peut-être que, durant cette même période, une pacifique révolution a été accomplie.



Digitized by Google

Le dernier rapport de la Caisse d'épargne contient à cet égard des chiffres d'une saisissante éloquence. Au 31 décembre 1900, il existait en Belgique 140 sociétés d'habitations ouvrières, dont 130 anonymes et 10 coopératives, agréées par la Caisse et avec lesquelles celle-ci faisait des opérations. Les unes sont des sociétés de crédit, les autres sont des sociétés immobilières, c'est-à-dire que les premières prêtent aux ouvriers les fonds nécessaires à l'érection de leurs maisons, et que les secondes bâtissent elles-mêmes, pour louer les maisons qu'elles ont construites. Or, tandis que les sociétés de crédit voyaient leur clientèle s'augmenter d'une façon rapide et constante, qu'elles avaient obtenu de la Caisse d'épargne jusqu'à 40 millions de francs d'avances, les sociétés de construction restaient presque stationnaires et les prêts obtenus par elles de la Caisse ne dépassaient pas 2 millions à la date du 1er octobre. La conclusion qui se dégage de ces chiffres est évidente : l'ouvrier aime construire sa maison lui-même, à sa guise et suivant ses goûts, il n'hésite pas dans ce but à s'imposer des sacrifices parfois assez lourds; par contre, il ne va habiter les logements bâtis d'avance et généralement sur des plans uniformes que quand il ne peut faire autrement, et d'une façon en quelque sorte provisoire.

La proportion de 1 à 20 qu'indiquent les deux sommes citées plus haut ne laisse aucun doute à cet égard; c'est comme le baromètre des sentiments des classes laborieuses. Qu'on note d'ailleurs que nous ne parlons en ce moment que des opérations conclues à l'intervention de la Caisse d'épargne et que cette Caisse n'est point seule à intervenir, que d'autres administrations ou établissements de crédit se sont lancés de leur côté dans des opérations identiques et que toutes accusent les mêmes résultats. Si jamais donc il y a eu une preuve du désir de posséder et de ce que l'on pourrait appeler « l'esprit propriétaire », c'est bien celle-là.

Nous avons ici même, il y a dix ans (1), exposé tout le mécanisme du système adopté par la Caisse d'épargne pour donner suite à la loi du 9 août 1889 et faciliter la construction

(1) Voir le numéro du 15 avril 1891.

Digitized by Google

des habitations ouvrières. Nous avons en même temps rappelé qu'au cabinet libéral de 1867 revenait l'honneur d'avoir accordé les premières faveurs législatives permettant au travailleur de devenir propriétaire de son habitation. Bornons-nous à résumer en quelques mots le système en question, créé par feu Mahillon, le directeur général aux vue ingénieuses et profondes dont on ne dira jamais suffisamments tout le bien qu'il a fait ou préparé. La Caisse ne consent pas de prêts directs à de simples particuliers, une société ou une personnalité de solvabilité notoire agréées par elle sont les intermédiaires qu'elle exige pour toute avance et les cautions solidaires de cette avance. On avait critiqué l'intervention obligatoire de ces tiers : il faut bien reconnaître que a critique est restée gratuite en présence des résultats qui ont été enregistrés. Nous avons cité les chiffres globaux des avances consenties par la Caisse aux deux catégories de sociétés garantes : 40 millions d'une part et 20 millions de l'autre. Veut-on savoir à quoi ces 60 millions de francs ont servi? Au total, et jusqu'au 31 décembre 1900, les sociétés agréées avaient faits 16,982 prêts hypothécaires. Une seule société (le « Foyer de l'ouvrier », de Liége) avait conclu plus de 1,000 opérations, 5 de 500 à 1,000, 20 de 200 à 500, 27 de 100 à 200 et 82 moins de 100. Disons-le en passant, 64 expropriations seulement ont dû être effectuées, et le nombre de débiteurs en retard de paiement de mensualités ne dépassait pas 834. Encore, le plus souvent, ces retards sont-ils l'effet d'une tolérance des sociétés et la situation des débiteurs est-elle régularisée dans les premiers mois de l'année suivante. Quant à la position financière des sociétés de crédit, on en jugera par les chiffres ci-après : au 31 décembre 1900, le montant des avances de la Caisse d'épargne s'élevait à 35,570,000 francs et les garanties hypothécaires fournies aux sociétés se montaient à 53,680,000 francs. La différence était donc d'environ 20 millions de francs, suffisante à coup sûr pour parer à toutes les éventualités et toutes les crises. Il résulte de l'inspection minutieuse des comptabilités, organisée par la Caisse d'épargne, que ces garanties hypothécaires sont prises

Digitized by Google

avec le soin le plus scrupuleux par des actes d'une rédaction irréprochable et que les comptes ne laissent rien à désirer comme correction et comme exactitude. Les réserves constituées par les sociétés de crédit ne laissent pas, du reste, de contribuer à leur solidité, et, tout en fournissant à leurs actionnaires une rémunération normale des capitaux versés, ces sociétés ont pu accumuler des fonds de prévision considérables, qui parfois ont atteint 108 p. c. des capitaux versés, comme c'est le cas pour les onze sociétés fondées en 1890 et 1891. Mais aussi le taux des avances de la Caisse est-il fort réduit, puisque, sur plus des deux tiers, il ne dépasse pas 2 1/2 p. c. Et plusieurs sociétés ayant demandé si les avances consenties à ce taux de 2 1/2 p. c. seraient renouvelées aux mêmes conditions à leur échéance, la Caisse a décidé que ces avances seraient prorogées purement et simplement, sans majoration d'intérêt, jusqu'au 15 janvier 1920. Cette décision montre bien que la Caisse d'épargne n'a qu'à se louer d'être entrée si résolument dans la voie des prêts pour maisons ouvrières et l'on s'explique donc que la limite fixée pour ce genre d'opérations — 5 p. c. du total de ses placements — ayant été atteinte à la fin de 1900, elle n'ait pas hésité à porter cette limite à 7 1/2 p. c., ce qui lui permettra de consacrer environ vingt nouveaux millions à l'œuvre qu'elle encourage.

La Caisse d'épargne, par une heureuse stipulation inscrite dans ses règlements, engage les sociétés agréées à insérer dans leurs actes de prêt une clause en vertu de laquelle les sommes prêtées deviennent exigibles immédiatement et de plein droit si l'immeuble hypothéqué est affecté à un débit de boissons. La précaution est loin d'être inutile et il faut y applaudir des deux mains, car elle a arraché à la plus triste des contagions les 17,000 maisons possédées aujourd'hui par des ouvriers, grâce aux avances de la Caisse.

Mais il ne suffira pas d'empêcher la création des cabarets, il faudra veiller de près à ce que les maisons construites au prix de tant d'efforts par leurs propriétaires restent entre leurs mains, entre celles de leurs femmes et de leurs enfants. Aussi longtemps que les prêteurs ne sont point remboursés, pas

Digitized by Google

de crainte. Même, afin d'éviter au moment de la mort du propriétaire une liquidation désastreuse, presque toutes les sociétés ont eu recours à la très sage précaution de faire assurer les emprunteurs sur la vie. Ici encore la Caisse d'épargne est intervenue et son service d'assurance, comme son service de retraite, sont autant d'avantages procurés aux travailleurs pour l'aider à garder son bien après l'avoir aidé à le conquérir. Lors du décès, l'assurance paie ce qui reste dû d'hypothèque en laissant à la veuve et aux orphelins un certain excédent, et l'expropriation est évitée. On voudrait plus, et des propositions de loi ont rendu concrète une idée souvent exposée dans ces derniers temps : l'insaisissabilité de la petite propriété familiale, à l'exemple de ce qui existe dans un certain nombre de pays et surtout de pays du nouveau monde. Ce serait sortir du cadre de cette note rapide que d'exposer et d'examiner la réforme poursuivie. Reconnaissons toutefois que les auteurs du projet de loi, MM. Carton de Wiart et consorts, ont du moins évité de verser dans la même erreur que le législateur de 1889 qui, pour la première fois, a rétabli les divisions de classes et stipulé en faveur des « ouvriers », sans, du reste, justifier ni expliquer cette dérogation aux principes primordiaux de l'égalité civile.

Quoi qu'il en soit, les souhaits de Mahillon n'ont pas encore été pleinement exaucés. Il espérait voir « se constituer progressivement des œuvres capables de faire concurrence aux caisses d'épargne et d'attirer à elles les dépôts dans l'accumulation dont une caisse centrale offre certains inconvénients d'ordre général ». Il pensait qu'un arrêt se produirait dans l'afflux des capitaux vers la Caisse et que dès lors, doublement, l'intervention en faveur des maisons ouvrières contribuerait à localiser l'épargne et à faire retourner les capitaux vers le lieu dont ils étaient venus, pour accroître la richesse publique et en asssurer la diffusion sur toute l'étendue du territoire. C'est sous son inspiration et avec ses conseils que nous avions écrit notre étude de 1891, où nous rassurions d'avance les spectateurs superficiels sur la diminution qui devait, pensions-nous, se produire dans les dépôts de la Caisse à la suite des mesures

Digitized by Google

décrétées par elle. Elle avait alors 350 millions de francs de dépôts; elle en a aujourd'hui le double, et rien que dans le courant de 1900, elle en a reçu pour 53 millions, ce qui est la plus forte augmentation constatée depuis l'origine de l'institution. Bien que l'on n'ait donc pas fait appel en vain à l'initiative privée, celle-ci pourrait et devrait s'exercer sur une échelle plus grande et l'on ne poussera jamais assez énergiquement à la création de sociétés nouvelles. Il n'en faudrait pas 140, il en faudrait 10,000 pour hâter la solution du problème et généraliser l'habitation à bon marché, non seulement par l'intervention de la Caisse d'épargne, mais par cent autres combinaisons analogues à celles qui ont donné dans d'autres pays, et surtout chez les nations anglo-saxonnes, de si prodigieux résultats.

Il faut d'autant plus souhaiter de voir l'action de l'initiative privée s'accentuer et se généraliser partout, que tout démontre que c'est elle qui répond le mieux aux vrais désirs de la classe ouvrière, éprise de propriété individuelle, hostile au rachat et même à la location de maisons toutes faites, hostile surtout à l'encasernement dès qu'elle peut s'y soustraire.

Un travail tout récent (1) a démontré en effet qu'en général. l'action des administrations publiques a été presque nulle. Une seule commune, St-Gilles-lez-Bruxelles, a construit cinq maisons, et après avoir reconnu que ces maisons étaient trop coûteuses, elle s'est décidée à ériger à son tour des grands blocs à trois étages et à logements multiples. Partout ailleurs, ce sont les bureaux de bienfaisance qui se sont occupés des bâtisses, et si quelques-uns ont eu l'heureuse pensée de le faire en souscrivant des actions à des sociétés de construction et en encourageant ainsi l'action privée, d'autres y ont vu bien plus un placement d'argent qu'une œuvre de pure philanthropie. Anvers, où l'on a procédé sur le plus grand pied, a mêlé des habitations bourgeoises aux habitations ouvrières afin d'établir des moyennes de rendement; il a même construit

(1) « Intervention des administrations publiques dans la construction des habitations ouvrières », H. FRANCOTTE, *Bulletin des Sociétés d'habitations ouvrières*, n° 1

Digitized by Google

des magasins. Mons n'admet comme locataires que les indigents ayant dans la ville leur domicile de secours, mais il se déclare résolu à ne pas accorder la gratuité du loyer, bien qu'il fasse aux habitants des distributions de subsides, ce qui revient à peu près au même, mais ce qui donne une apparence de productivité aux capitaux engagés. Et si l'on résume tout ce qui a été fait, on en arrive à conclure que l'on a fait peu de chose et que souvent on l'a mal fait quand les autorités sont entrées en scène directement.

Cela n'empêche que les apôtres et les adeptes de l'intervention de l'État et des pouvoirs publics sont restés nombreux et redoutables. Les socialistes marchent naturellement à leur tête, et M. Hector Denis n'a pas laissé non plus de déposer un projet de loi pour proposer la constitution d'une vaste société nationale des habitations ouvrières, émettant des obligations amortissables en cinquante ans et garanties par l'État dans une limite qui n'est point fixée et qui pourrait atteindre des sommes dont l'honorable député de Liége serait fort probablement effrayé lui-même. D'autres vont moins loin et se contenteraient d'une intervention limitée des administrations locales. On les rencontre surtout dans les rangs des radicaux et même de libéraux inconséquents avec leurs principes. Car, il faut bien le remarquer à regret, trop de nos amis se sont encore une fois désintéressés de la question, et ils ont laissé leurs adversaires cléricaux prendre sous ce rapport une initiative qu'ils auraient dû partager. Comme pour les patronages, les conférences, les bibliothèques et tous les moyens de propagande ou d'influence sur les classes populaires, au lieu de payer de leur personne et de témoigner de la sollicitude intelligente qui, au fond, ne leur fait pas défaut, ils ont permis qu'on les devançât ou bien ils se sont trop promptement ralliés aux projets d'intervention officielle.

Peut-être les auteurs de tous ces projets feraient-ils bien de regarder de près ce que l'action publique a produit dans un pays voisin où certains partisans des mêmes doctrines en ont pu faire une application largement étendue. L'étude est intéressante et les conséquences qui s'en dégagent ne le sont pas

Digitized by Google

moins. Elles établissent que partout où l'on s'est substitué à l'action privée, on n'a abouti qu'à des résultats infiniment inférieurs. Manque d'unité dans la conception et l'exécution, négligence des lois essentielles de l'hygiène, réglementations absurdes et plans mal dressés, voilà ce que révèlent les travaux des spécialistes et les rapports des plus compétents des juges sur l'œuvre tentée en Angleterre. En fait d'égouts, notamment, dans les quartiers créés à une époque encore récente par les administrations locales, on a, à coups de millions, installé tout un système aujourd'hui banni par la science, celui d'aller déverser dans les eaux toutes les ordures et de transformer ainsi les rivières en agents de diffusions épidémiques, au lieu de fructifier le sol par des engrais sans rivaux. Et de croire que l'on reviendra sur ce qui a été fait de la sorte serait se bercer des plus vaines illusions; le mal causé a été irréparable, il en coûterait trop de tout détruire et de tout réédifier.

Qu'il y ait nécessité d'un contrôle supérieur pour veiller aux logements ouvriers, on ne peut le nier. Mais quand on voit l'autorité commettre elle-même de telles fautes, on se demande si elle a la compétence voulue et si les mandataires, de moins en moins capables et vigilants, qui composent les conseils, ne nous mèneront pas à des fautes plus lourdes encore et plus onéreuses. Il semble en tout cas que la plus vaste expérience tentée, celle du *County Council* de Londres, n'ait rien de rassurant à cet égard. Le conseil a voulu entreprendre lui-même la tâche de loger les ouvriers. Il a acheté des centaines d'hectares, il a érigé des constructions immenses en dépensant pour ainsi dire sans compter, il a déplacé près de 50,000 personnes et en a logé 48,000 à l'heure qu'il est. Il en déplacera dans un délai rapproché près de 51,000 encore dans deux nouveaux quartiers. A-t-il paré à tous les besoins? Loin de là, et comme il ne peut louer à moins de 8 à 12 francs par semaine, il s'en est suivi qu'il a travaillé pour la classe fort intéressante du reste des artisans et des petits employés, mais nullement pour ceux qu'il avait en vue. Loin de là, les pauvres gens entassés dans les taudis et les mansardes démolis sont allés s'entasser davantage dans ce qui

Digitized by Google

ne l'avait pas été, et le mal a plutôt grandi que diminué pour une grande partie de la population londonienne. Aussi a-t-on réclamé maintenant, pour permettre à ces déshérités de quitter leurs gîtes sordides sans trop accroître leur budget, d'exproprier purement et simplement tous les moyens de transport et de rendre gratuits pour les ouvriers, omnibus, tramways et chemins de fer. On n'a oublié qu'une chose, c'est que l'intérêt des sommes empruntées grossissait les taxes, accroissait ainsi le prix des loyers, qu'il retombait sur tout le monde et que l'on tournait donc dans un cercle vicieux. Car il faut bien toujours que l'on finisse par payer, et nul n'est exempt d'une incidence d'impôt, si faible soit-elle. Ce qui augmente encore les taxes, c'est le déplorable résultat financier de ce monopole. Le gros public le dit avec logique : ou bien l'autorité doit faire mieux que le particulier, ou elle ne doit pas se mêler de bâtir. Les exigences vont donc sans cesse croissant ; on veut toutes les facilités, eau, lumière, égouts gratuits, et quant à se montrer respectueux du bien collectif, qui pourrait y songer? Qui pourrait même l'exiger? Locataire nomade, l'ouvrier logé dans ces immenses édifices ne se sent de responsabilité envers personne, et il n'offre aucune caution sérieuse. On a bien créé pour gérer et surveiller les maisons toute une catégorie de fonctionnaires subalternes ; mais ces fonctionnaires se sont beaucoup plus préoccupés de leurs droits que de leurs devoirs. Groupés, ils ont réclamé des traitements plus gros avee une besogne plus mince et leurs menaces, leur puissance sont devenues telles que l'on songe sérieusement à leur enlever le droit électoral pour les empêcher d'assiéger victorieusement les caisses publiques. On s'était flatté du moins, en disséminant la population, de porter un coup fort rude au paupérisme et de réduire les charges de la bienfaisance en proportion des charges nouvelles résultant des constructions ouvrières. La déception est vite venue. Refluant, comme nous l'avons dit, vers le centre de peur de perdre les secours, les pauvres n'en sont devenus que plus pauvres, et l'économie a été nulle. Bâtir pour eux dans ce centre même, où ils prétendent rester et où, en effet, souvent leurs occupations

Digitized by Google

les contraignent de vivre, ce serait entrer dans une voie de dépenses presques ruineuses. Si bien que la suite la plus claire et la plus certaine de tout ce mouvement et de toute cette dépense a été de décourager l'industrie privée en lui rendant la concurrence impossible et de frapper durement dans leurs intérêts les propriétaires que, d'autre part, on surchargeait d'impôts. Et l'on peut dire qu'il a proclamé la vérité même, cet éminent Américain qui disait l'autre jour dans une conférence de spécialistes et de philanthropes : « La construction des maisons ouvrières par les autorités publiques doit être commencée sur une base commerciale (ce qui est facile) et poursuivie sur cette base (ce qui est très malaisé); elle ne peut rivaliser heureusement avec les entreprises privées, et si elle n'est pas menée dans un esprit commercial et constitue une sorte de charité, elle doit assurer le logement de tous les ouvriers sans distinction et comporte alors des plans tellement vastes qu'ils sont impraticables (1). »

Certes, on le comprend, il serait à souhaiter que les choses affreuses qui se voient en fait d'habitations ouvrières disparusssent au plus tôt, et quiconque a lu les rapports des commissions anglaises de 1842 et de 1848, les exposés admirables de Sir Edwin Chadwick, a dû en éprouver l'impression profonde qu'une action énergique était indispensable pour mettre un terme à de pareils maux. Mais entre l'impression toute sentimentale qu'inspire la lecture de ces documents et la manière raisonnée, logique, vraiment efficace de résoudre le problème, il y a un monde, et toute solution trop radicale sera toujours une mauvaise solution. Chez nous également, on a fait des constatations aussi désolantes que celles de Londres, que celles de Paris, que celles de toutes les capitales du monde « civilisé ». Ce qu'étaient, ce que sont encore la plupart des logements ouvriers dans nos grands centres, l'enquête faite en 1890 par le comité de patronage de Bruxelles le disait, et le tableau était navrant. Dans 4,601 maisons habitaient 19,284 ménages; de ces ménages

(1) M. de Forest à la conférence de mars 1900. Voir le compte rendu publié par le Comité national des logements d'Angleterre.

Digitized by Google

4,911 occupaient une maison entière, 1,371, trois chambres; 8,058, deux chambres, et 6,975, plus d'un tiers, une chambre unique. 2,186 n'avaient même qu'une mansarde pour abri et 200 une cave. 1,511 familles de plus de 5 personnes habitaient cette chambre unique, et 2,895 filles et garçons adultes étaient ainsi rassemblés dans la même chambre, 406 couchaient dans le même lit! Au point de vue de l'hygiène, les constatations n'étaient pas moins désolantes, non par la faute des habitants, car 17,626 chambres étaient propres et 1,658 sales seulement, mais par suite des locaux occupés. 51 maisons n'avaient point de latrines, 1,257 n'en avaient qu'une pour 15 personnes en moyanne, 3,054 seulement avaient l'eau de la ville et 2,954 un puits ou réservoir. Enfin, 326 maisons avaient des escaliers absolument dangereux. Ces logements affreux coûtaient-ils du moins bon marché? Malheureusement non. La moyenne au loyer mensuel d'une chambre d'ouvriers était de 11 fr. 68 c., soit environ 40 centimes par jour, et la moyenne du salaire quotidien étant de 3 fr. 14 ç. pour vingt-cinq journées de travail au maximum, le septième du gain allait au propriétaire. Aussi, des 19,254 ménages recensés, 10,462 étaient secourus par la bienfaisance publique, soit la grande moitié. Nous passons sur les constatations faites au point de vue de la moralité et de la santé par les commissaires enquêteurs. On les devine et nous pouvons renvoyer le lecteur au rapport de MM. Lagasse et De Quécker qui les résume (1). Il y a donc nécessité, chez nous comme en Angleterre et en France et partout de faire un effort; mais, on vient de le voir, c'est du développement de l'initiative privée et non pas de son étouffement qu'il faut attendre une réforme vraiment sérieuse et profonde qui n'obèrera pas les finances publiques et ne tarira pas les revenus particuliers sans aucun avantage pour personne. Même en Allemagne, le pays de la réglementation à outrance, on en est convaincu, et c'est pourquoi c'est à des sociétés privées, la plupart coopératives, qu'ont été accordés les subsides des caisses d'assurances contre la vieillesse et l'in-

(1) Bruxelles, N. De Bremaeker-Wauts, 1890.

Digitized by Google

validité, qui placent ainsi leurs fonds d'une manière aussi sûre que conforme à l'idée maîtresse d'où elles sont nées.

L'ajouterons-nous? Il nous semble aussi qu'à deux autres points de vue qui, pour être secondaires, n'en ont pas moins leur importance, les résultats de l'initiative privée dépasseront toujours de cent coudées ceux de l'action publique. Quoique impersonnelles en apparence, les sociétés de crédit ne le sont pas en réalité. L'ouvrier qui s'adresse à elles en connaît les chefs et il les voit à l'œuvre, de même qu'il est connu et suivi par eux, garants de ses engagements. Des liens se forment, c'est un commencement de fraternisation, c'est un contact plus fréquent et plus familier où l'on apprend à s'apprécier et où les défiances de classes cèdent et finissent le plus souvent par s'évanouir. Aura-t-on rien de semblable avec une administration publique, et dès lors le but de pacification que l'on poursuit sera t-il atteint au même degré?

D'un autre côté, dans les logis isolés dont elles accélèrent l'érection et qui peu à peu vont entourer de quartiers nouveaux nos grandes villes, les sociétés auraient, mieux que les administrations publiques, le moyen de veiller à l'aspect et au confort des bâtisses. Il y a beaucoup à faire dans cet ordre d'idées et il ne laisse pas indifférents les esprits éclairés. Les concours de projets, les expositions de mobilier récents ont été pour beaucoup des révélations. S'il est vrai ce mot tant répété de Jules Simon : « le logement hideux est le pourvoyeur du cabaret, » rien ne doit être négligé pour accroître l'attraction du logis des ouvriers, à l'extérieur comme à l'intérieur. Dans les grandes cités ouvrières construites aux abords de nos usines, on l'a complètement perdu de vue. Ces longues allées de maisons uniformes ont un aspect morne et désolé. On dirait qu'elles aussi tendent à supprimer l'individualité de leur habitant et à ne faire de lui qu'un simple rouage de machine. Quel contraste avec le joli cottage anglais, guère plus coûteux, mais coquet, bien aéré, bien compris, se prêtant à une décoration fleurie et n'évoquant que des pensées riantes! Voilà le vrai *home*, le foyer auquel on s'attache et que l'on a joie d'aimer pour s'y plaire davantage encore.

Digitized by Google

Nous n'en doutons pas, toutes ces raisons si fortes et si décisives ne retiendront point les « interventionnistes », mais nous pensons qu'elles auront quelque influence sur les hommes de bonne volonté qui veulent profiter de l'expérience d'autrui et qui se disent sagement que cette expérience est bien la meilleure des leçons. Certains courants ne sont si forts que parce que personne ne s'attache à les endiguer, et le recul des idées de liberté dont on fait si grand état n'est peut-être au fond que le résultat de l'apathie de ceux qui auraient pour premier devoir de les servir et de les défendre.

JULES CARLIER.

Digitized by Google

# GERMAINE

## I

Le sentier montait au flanc d'une colline schisteuse, à travers les bruyères, vers un petit oratoire ombragé par deux chênes. Comme chaque matin, Paul Gerval gravissait lentement la côte, pour aller s'asseoir au pied des centenaires de la fagne et attendre là l'arrivée du facteur. C'était une de ses rares distractions au milieu de la solitude où il vivait depuis un mois. Une violente anémie l'avait forcé à fuir la ville et à venir chercher l'odeur saine des résines sur les hauts plateaux ardennais. Il s'était installé dans la ferme la plus cossue d'un hameau qui comptait à peine une dizaine de feux. Les heures s'écoulaient pour lui dans une liberté complète. L'aurore le trouvait debout, réveillé par les rumeurs de la métairie, annonciatrices des travaux du jour. Après un frugal déjeuner, il partait sans but, errant à travers la lande, aimant à se griser de l'âpre parfum des bruyères roses, des sapinières silencieuses, de la solitude inviolée...

Paul Gerval avait vingt-six ans. Riche, orphelin, sorti de l'université avec autre chose qu'un vain diplôme et qu'une stérile érudition, le jeune homme avait déjà de la vie une expérience et un jugement sûrs. Il s'était arrangé une existence en rapport avec ses goûts, partageant son temps entre le travail et les plaisirs. Son âme généreuse s'était enthousiasmée pour la cause populaire. Mais, haïs-

Digitized by Google

sant d'instinct les réputations usurpées et les connaissances superficielles, il s'était mis courageusement à l'œuvre, voulant s'éclairer, connaître les théories, se faire une opinion personnelle. Il fut admis dans le cercle restreint des chefs intelligents qui dirigeaient l'évolution. On devina un puissant auxiliaire en ce jeune homme à la moustache noire, au front haut et large sous les cheveux coupés en brosse. Une énergie latente sommeillait en ses yeux scrutateurs. Son nom fut bientôt connu dans les milieux avancés, dans les salles de rédaction où quelques articles justement pensés lui avaient suscité des jalousies. Le surmenage auquel il s'était astreint l'hiver précédent avait provoqué cette maladie dont il venait demander la guérison aux fagnes ardennaises.

Paul parvint au sommet de la colline. Il contempla l'horizon déroulé sous ses yeux, mais sans apercevoir la silhouette courbée du facteur.

« Mon vieil ami est en retard », pensa-t-il.

Et il s'assit à la place habituelle, sur une grosse pierre, au pied d'un des deux arbres. A côté de lui, la petite chapelle semblait jalousement enclore derrière sa porte percée d'un grillage étroit quelque mystérieuse divinité, la mélancolique divinité des grandes étendues rosées par la bruyère. Celle-ci remplissait le paysage, prolongeait jusqu'aux lointaines montagnes le balancement à peine perceptible de ses clochettes minuscules. De-ci de-là, une sente sillonnait la fagne, un vieux chemin crevassé déroulait ses ornières où grincent au crépuscule les chars ployant sous les fougères séchées. Paul aimait à contempler cette solitude, enivré par les senteurs qui montent de la terre sauvage. Sa pensée prenait un essor plus large; il plongeait ses regards au fond de l'infini d'azur, cherchant l'énigme, souffrant de cette impuissance de son esprit tendu vers la solution des choses. Comme il était loin des mesquines préoccupations pour lesquelles il s'était agité jusqu'aujourd'hui! Un malaise le prenait parfois; une désespérance le sollicitait; la vanité des efforts humains

Digitized by Google

lui apparaissait plus profonde en face de cette permanence d'un paysage millénaire. Et, de plus en plus, il devait se faire violence pour lire avec intérêt les journaux que, chaque matin, le facteur apportait dans son sac souvent peu gonflé...

Il s'en venait justement à grands pas, à travers la lande bien connue. Paul distinguait à présent le chapeau de paille en forme de cloche et, par moments, la boucle de cuivre de la ceinture qui jetait au soleil un brusque éclair. Le jeune homme se leva, descendit à la rencontre du vieux.

« Bien le bonjour, monsieur Gerval, je suis en retard, pas vrai! Je me suis un peu rafraîchi chez le fermier du Poteau. Voilà pour votre service. »

Et, fouillant dans son sac, le facteur en retira quelques journaux à l'adresse de Paul.

« Vous n'êtes pas fort chargé, ce matin, remarqua celui-ci.

— Non, il ne me reste plus que la feuille à M. le curé. »

Paul s'offrit à la déposer au presbytère. Le vieillard accepta, joyeux de s'épargner un détour assez long. Il remercia et partit en sifflotant, assailli par une nuée de moucherons contre lesquels il faisait tournoyer son gros bâton ferré.

Paul reprit lentement le chemin du hameau. Il parcourut rapidement les gazettes quotidiennes et n'y vit rien de bien intéressant. Un sentier de traverse conduisait droit à l'église, un peu distante des fermes, et dont la flèche montait là-bas, derrière une chênaie. Paul connaissait à peine le curé, un vieillard déjà, qu'il avait aperçu quelquefois dans ses promenades. Un soir, il était entré dans l'humble église et, de ces quelques minutes passées dans le silence épandu de la voûte blanchie, son âme avait gardé une impression pleine de douceur, ayant eu soudain la sensation d'un mystère très naïf, en même temps que très profond, d'un gouffre insondable où il serait bon de

Digitized by Google

se laisser glisser sans heurt et sans appréhension. Il traversa le petit bois et déboucha en face du presbytère. La porte de l'église était entr'ouverte, laissant passer la fraîcheur aromatisée des temples de campagne. Un court chemin ombragé par des noisetiers conduisait à l'habitation du curé. Celui-ci, assis devant la maison, lisait son bréviaire. Il se leva, rajusta ses lunettes et dévisagea l'arrivant. Paul l'avait salué et lui tendait son journal, expliquant la raison de sa venue au presbytère. Il croyait qu'une secrète hostilité avait dû naître à son égard dans l'âme du vieux prêtre, habitué à trouver autour de lui des natures obéissantes et croyantes aux paroles de vérité qu'il prononçait depuis un demi-siècle. Ce fut avec étonnement qu'il vit un sourire éclairer la figure de l'ecclésiastique, tandis que d'une voix un peu cassée, mais pleine d'inflexions douces, celui-ci le priait d'entrer un instant :

« Vous vous rafraîchirez, car la chaleur est accablante, ce matin. »

Le jeune homme voulut refuser, craignant de déranger ; mais le curé insista.

« Entrez, entrez donc ; nous ferons connaissance, puisque vous habitez le hameau. »

Paul se laissa gagner par le bienveillant accueil de son hôte ; il pénétra dans une chambre sévèrement ornée de quelques tableaux religieux et d'un grand portrait du pape.

« Vous m'excuserez, monsieur, de vous recevoir si simplement. Mais nous autres, pauvres curés de campagne, nous ne connaissons que par ouï-dire le confort et le luxe des villes. Vous permettez que je vous laisse seul un instant ? »

Seul, dans la chambre où planait un calme d'église, Paul éprouvait l'impression déjà ressentie dans la petite chapelle aux blanches murailles. Il comprenait que l'on vécût heureux dans cette atmosphère et que les visages y réflétassent une paix intérieure et une joie mystérieuse...

Le curé rentrait, apportant une bouteille tapissée de



Digitized by Google

toiles d'araignée et témoignant d'une vénérable vétusté.

« Vous m'en direz des nouvelles, c'est de mon plus ancien. » Et, avec mille précautions, il la déboucha et remplit les deux verres.

Ils causèrent du hameau, des motifs qui avaient amené Paul dans le pays. Le vieux prêtre disait tout son amour pour ce coin de terre où son apostolat s'était tout entier exercé.

« Oui, continua-t-il, voilà bientôt cinquante ans que j'habite au milieu de ces bruyères. Je suis un fils du pays et c'est peut-être pour cela que je n'ai pu me résoudre à le quitter. Dès l'enfance, mes yeux se sont habitués aux larges horizons de nos landes esseulées. Mon âme a pris peu à peu l'empreinte du paysage, de ce paysage d'une mélancolie heureuse et calme, propice aux longues rêveries, aux méditations austères, aux jouissances religieuses. Et puis, notre population est si douce, un peu passive peut-être, mais d'un dévouement à toute épreuve. Vous avez pu la connaître d'ailleurs et l'apprécier, je suis sûr?...

— Oui, répondit Paul, j'ai reçu l'accueil le plus hospitalier et j'emporterai le meilleur souvenir de mes quelques mois de villégiature. »

Une intimité de plus en plus marquée se glissait dans leur conversation. Lorsque, une heure plus tard, Paul se leva pour sortir, ils étaient déjà comme de vieux amis.

« J'espère que vous n'oublierez pas la route du presbytère, » dit le curé, tandis qu'il accompagnait Paul jusqu'au seuil de la maison.

Le jeune homme promit de revenir. Ils s'arrêtèrent près de la porte et, d'un geste large, le prêtre embrassa l'horizon.

« Voilà le paysage devant lequel je vis depuis un demi-siécle. Je l'ai peu quitté et, chaque fois, j'en ai immédiatement ressenti la nostalgie... »

A leurs pieds, le jardin descendait en pente douce. Le potager, où une vieille femme, la servante du curé, était courbée sur les plants de légumes; puis, le verger bruis-

Digitized by Google

sant dans la somptueuse clarté de midi qui revêtait les choses d'un tissu de pierreries. Le long de la prairie, un chemin de campagne allait rejoindre la route, au bord de laquelle s'élevaient les fermes du hameau. Et, tout au fond, dans la vallée, des villages, des clochers trouaient de masses grisâtres l'atmosphère impalpable de cette journée heureuse. Il se dégageait de ce paysage un tel charme que l'âme était prise, étreinte par une impression d'impérissable beauté. Paul demeurait silencieux, contemplant et jouissant de l'heure.

« Oui, dit-il enfin, je comprends qu'on vive d'un semblable paysage ! »

Le curé reconduisit son hôte jusqu'à la route. Il se disposait à le quitter, lorsqu'il lui montra de la main une jeune fille qui s'en venait vers eux, à travers les prés, une gerbe de fleurs dans les bras.

« Voici justement ma nièce, je vais vous la présenter. »

Paul se souvint d'avoir aperçu durant ses promenades cette silhouette légère qui se mouvait dans l'air ténu. Élancée et fine, elle s'avançait dans l'auréolement blond de sa chevelure à peine retenue sous son chapeau de paille.

« Germaine, je te présente mon nouvel, notre nouvel ami, monsieur Paul Gerval. »

Paul s'inclina. Une subite rougeur avait coloré le visage de la jeune fille, tandis qu'une gêne fugitive donnait à son attitude le charme d'une âme effarouchée.

« Je suis heureuse de connaître monsieur », prononça-t-elle d'une voix un peu grave et voilée, habituée aux prières lentes et aux cantiques. Puis elle rentra dans le silence, se tenant à l'écart, les yeux baissés, deux grands yeux bleus qui semblaient poursuivre une lointaine chimère, un rêve mystique de vierge médiévale.

Après quelques paroles, ils se séparèrent. Paul redescendit le chemin caillouteux vers la ferme d'où montait un mince filet de fumée. Il songea, sans trop savoir pourquoi, à un tableau de Rubens qu'il avait souvent contemplé à

Digitized by Google

Anvers. Puis, peu à peu, du groupe des pieuses figures, un visage de vierge se détacha avec plus de précision. Ce visage, il venait d'en retrouver l'expression sur les traits de la jeune fille aux cheveux blonds, aux yeux noyés de rêve. Il en ressentit d'abord un étonnement, auquel se mêla un peu d'amertume, comme si une barrière invisible mais infranchissable devait toujours écarter de lui l'âme de la jeune femme apparue dans l'ombre du vieux clocher moussu.

## II

L'*Angelus* s'envola de la tour et les sons argentins de la cloche passèrent par-dessus la tête de Germaine et de Paul assis dans le verger, prolongèrent leurs remous harmonieux dans l'air plein de senteurs et finirent par s'éteindre avec la douceur d'une prière cadencée... La jeune fille déposa son tricot, fit lentement un signe de croix et s'absorba pendant quelques minutes dans une muette prière. Puis elle releva la tête, et, tournant vers Paul immobile et songeur ses yeux où semblait palpiter un rêve radieux, elle lui demanda :

« Vous n'entrez donc plus jamais dans une église ; vous avez oublié les prières de votre enfance ; vous ne croyez plus à rien ?

— Non, mademoiselle Germaine, » répondit Paul d'une voix ferme, mais attristée.

Une mélancolie assombrit les yeux de la jeune fille. Elle reprit en silence son ouvrage, et ils restèrent muets tous les deux dans la sérénité du jour agonisant...

C'était la première fois que Paul se trouvait seul avec la nièce du vieux prêtre. Depuis une semaine, il était l'hôte assidu de la cure. Souvent, on les rencontrait tous les deux, le jeune homme vigoureux, avide de vivre, et le vieillard aux cheveux blancs, au visage ridé, fatigué de l'existence, mais heureux de sa tâche bien remplie, on les rencontrait au milieu de la fagne, enjambant allègrement

Digitized by Google

la bruyère brûlée ou bien se reposant sur quelque bloc de schiste aux reflets violacés. Paul avait découvert, sous cette soutane que les épines avaient par places lacérée, une âme large et sympathisant avec la sienne. Comme lui, le prêtre entendait monter le murmure grandissant de la plèbe oubliée. Il rêvait de donner une part plus équitable des jouissances terrestres à ce troupeau fustigé jusqu'aujourd'hui, mais il voulait qu'à cette évolution présidât la grande idée religieuse. Par déférence, Paul le laissait dire, caresser sa chimère, bien qu'il différât absolument d'opinion sur ce point. Et toujours, ils rentraient heureux tous les deux, heureux d'avoir contemplé les vastes étendues où plane une liberté sauvage, heureux d'avoir tourné leurs âmes vers un idéal qui devrait apporter plus de justice et plus de bonheur à leurs frères dédaignés...

Paul comprit que sa réponse avait attristé Germaine; il la regarda. Un dernier rayon nimbait sa blonde chevelure et glissait sur son visage une caresse de lumière. Elle n'était pas belle d'une impeccable beauté, mais tous ses traits concouraient à donner une impression profonde, accentuant le charme des yeux qui semblaient fixer sans cesse un rêve intérieur. Le jeune homme songeait à la douceur qu'il trouvait à venir au presbytère. Il avait d'abord cru y voir une agréable diversion à son existence monotone de citadin plongé brusquement dans la solitude des fagnes; mais, peu à peu, il éprouvait une secrète tristesse lorsque Germaine était absente de la cure et, ces jours-là, il regagnait la ferme, l'âme tourmentée, inquiète, sans cette paix heureuse que lui donnait toujours la présence de la jeune fille. Puis, enfin, il comprit et voulut se défendre contre cet amour naissant; il évita la maison aux murailles blanches tapissées de lierre; il se détourna des chemins fréquentés par Germaine; mais, lorsqu'il s'asseyait, fatigué, sur la lande déserte, ses regards se portaient malgré lui vers le coin du plateau où, derrière la chênaie, se dressait le clocher vétuste. Puis, un matin, il reparut et se laissa glisser sur la pente fleurie de cet

Digitized by Google

amour. Qu'en adviendrait-il? Vers quel but marchait-il?... Chaque jour il voulait parler, confier son secret, mais toujours les deux grands yeux l'arrêtaient; le jeune homme y devinait des préoccupations sans nul rapport avec les idées qui s'agitaient en lui, et la sensation de cette barrière invisible, mais infranchissable, le rendait muet, hésitant, de plus en plus malheureux.

Le silence pesait entre eux. Paul en souffrait; il se tourna vers la jeune fille :

« Vous m'en voulez peut-être de vous avoir répondu si catégoriquement?

— Pourquoi, répondit-elle, pourquoi vous en vouloir? Je ne puis que vous plaindre; il me semble que la vie doit être si triste lorsqu'on ne croit plus en Dieu. »

Une ferveur passa dans sa voix en prononçant ce nom et Paul eut la révélation; il devina le rival, l'inconnu qui avait dès longtemps ravi le cœur de Germaine. Il se tut, n'osant dire les mots qui palpitaient sur ses lèvres.

Le curé vint les surprendre au milieu d'un nouveau silence. Le prêtre rentrait d'une visite faite auprès d'un vieillard que la mort épiait depuis quelques jours.

« J'avais peur d'arriver en retard pour mon salut, dit-il en s'asseyant et en s'épongeant le front. Pauvre vieux Michel, continua-t-il, voilà encore un de mes anciens compagnons d'enfance que je vais enterrer. Il n'en reste plus guère... et mon tour viendra bientôt. Mais ils quittent tous la terre en bons chrétiens et ce sera pour moi une grande consolation de les retrouver là-haut... »

Une sonnerie argentée annonça que l'heure du salut était arrivée. L'ombre descendait peu à peu des horizons teintés de vert. Paul prit congé du curé et de sa nièce et s'en alla, songeur... Cette évocation de la mort avait remué son âme. Toujours, cette grave question réveillait en lui les doutes, les cruelles inquiétudes. La mort? et puis?... Le néant lui répugnait; il ne pouvait se résoudre à la perspective d'une complète disparition de son être; d'autre part, les croyances catholiques, blanches colombes, avaient

Digitized by Google

fui de son âme anxieuse ; elles avaient fui... et l'âme était demeurée vide, muette comme un tombeau ; puis les systèmes s'y étaient mêlés en un chaos informe, sans que jaillisse l'éclair de certitude, d'apaisement.

Paul croisa un vieux couple qui s'en allait vers l'église. Il se retourna et les suivit des yeux. Ils marchaient, courbés et lents, dans le soir où s'imprécisaient leurs formes cassées ; la mort les attendait, eux aussi, et, sans doute, ignorant bien des choses, heureux d'être restés les enfants naïfs d'autrefois, ils allaient demander au prêtre, vieillard comme eux-mêmes, la résignation et la confiance en l'avenir... Paul se glissa rapidement derrière eux, les vit entrer sous le porche vétuste et les suivit, sans trop savoir à quel mobile il obéissait. Un coin du temple était plongé dans une obscurité complète ; le jeune homme s'y cacha et resta immobile, muet, dans l'attente de l'office du soir. Celui-ci allait commencer. L'église était faiblement éclairée par deux lampes suspendues au milieu de la nef ; l'autel seul brillait, auréolé par les cierges qu'un enfant de chœur venait d'allumer. Dans la pénombre, quelques groupes, une quinzaine de paysans et de paysannes, étaient agenouillés. Les derniers arrivants passèrent devant Paul et celui-ci lut sur chacun de ces visages hâlés par le vent l'émotion religieuse qu'il n'avait pas, qu'il ne pouvait pas éprouver. Le salut commença, un simple et court salut de campagne où la voix grave du prêtre se mariait aux voix inhabiles et grêles des enfants de chœur, dont les gros souliers ferrés résonnaient sur les marches de l'autel. Puis les prières furent répétées par ces hommes et ces femmes recueillis ; le bruit des chapelets égrenés par leurs doigts calleux accompagnait en sourdine la lente psalmodie... Le jeune homme n'avait pas fait un geste, insensible à ce que ces gens disaient, à ce que le curé récitait là-bas, devant le grand christ douloureux, ne fixant qu'un coin de l'église, qu'une chaise sur laquelle Germaine était à genoux, la tête dans les mains, abîmée dans un monde qu'il ne pouvait atteindre. Oh !... ce rêve lointain, cette

Digitized by Google

chimère inconnue qui lui enlevait l'amour de la jeune fille. Une rage montait dans le cœur de Paul; une torture atroce le faisait haleter, car plus que jamais, il entrevoyait le gouffre qui séparait leurs deux âmes... Il s'enfuit, le front brûlant, et courut dans la campagne obscure. Le pays qu'il aimait tant à contempler au clair soleil de midi. ce pays lui semblait à cette heure hostile, mauvais, laid, d'une laideur de cadavre sous le grand suaire de la lune blêmie. Il les fuirait, ces landes désolées; il rentrerait dans la vie, il noyerait toutes ces vaines préoccupations dans le tourbillon du travail, et certainement l'oubli viendrait, l'oubli de tout, des questions irrésolues, des doutes meurtrissants, l'oubli surtout de la blonde jeune fille qu'il ne posséderait jamais, qu'il ne pourrait arracher à cette vision extatique d'irréalités hallucinantes. Il rentra à la ferme et se coucha, épuisé, brisé par cette soirée douloureuse.

Le lendemain, Paul annonça son intention de quitter le hameau; ce fut une désolation chez ces braves gens dont il partageait la rustique existence.

Mais sa résolution était inébranlable. Il prévint de son retour ses amis de la ville et, comptant partir le lendemain, il monta jusqu'au presbytère, afin de faire ses adieux au vieux prêtre et à sa nièce. Il appréhendait cette dernière visite à la cure. Peut-être allait-il en sortir, l'âme plus meurtrie encore, avec la vision invinciblement ancrée en son cœur. C'était, comme la veille, une délicieuse fin de journée. Le même paysage dégageait l'éternelle quiétude des grands horizons assombris; le soleil coulait obliquement ses traînées de feu sur la campagne fatiguée. Comme hier, Paul vit la jeune fille dans le verger, assise à la même place; il s'approcha d'elle. Germaine se leva et lui tendit la main en souriant; à quelques pas, son oncle râtissait les sentiers du potager; il se hâta de terminer la besogne commencée et laissa un instant les deux jeunes gens seuls.

Paul, adossé contre un pommier, dit d'une voix qu'il tâchait de rendre assurée :

Digitized by Google

« Mademoiselle Germaine, c'est ma dernière visite au presbytère. Je pars demain. »

Il épiait un mouvement, une émotion, une tristesse dans les yeux; il lut une tristesse, mais ce n'était pas la mélancolie d'un rêve brisé. La jeune fille ne l'aimait pas; c'était bien fini.

« Quelle soudaine détermination! Nous comptions vous conserver encore au moins un bon mois. »

« Des affaires pressantes me rappellent, répondit Paul, et je dois rentrer en ville. J'emporterai un souvenir bien doux des heures trop courtes que j'ai passées ici. »

Une émotion l'avait trahi, mouillant d'amertume sa dernière phrase. Germaine leva les yeux. Elle ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre.

Lorsque le curé apprit ce départ, il insista pour que le jeune homme revînt sur sa résolution. Enfin, ne pouvant l'y décider, il obtint de lui qu'il passât cette dernière soirée avec eux. La tristesse des inévitables séparations pesa sur le souper, et leurs efforts réciproques ranimaient en vain la conversation languissante. Paul se souvenait du premier jour où il était entré dans cette chambre. L'impression de calme bonheur le reprenait tout entier; il se laissait bercer par l'illusion d'avoir toujours vécu dans ce milieu tranquille, loin du monde, l'âme remplie de chimères lumineuses, le cœur troublé par un amour partagé...

« Vous reviendrez au moins nous voir de temps en temps? » demanda Germaine, comme il se levait pour sortir.

Paul promit évasivement; il serra la main du prêtre et de la jeune fille. Celle-ci, debout sur le seuil, éclairait le chemin au moyen de la lampe soulevée qui inondait de lumière son visage de vierge heureuse. Cette dernière vision devait rester longtemps gravée dans l'âme de Paul. Au bout de l'allée des noisetiers, il se retourna et vit la clarté qui semblait si lointaine, si lointaine... et si faible dans la nuit environnante qu'une immense amertume l'accabla. Il eut la sensation qu'avec cette lumière vacil-

Digitized by Google

lante allait s'éteindre en lui l'espérance de trouver un jour le bonheur intime, le bonheur rêvé par toute âme, ce bonheur si fragile fait de sourires, de caresses et de baisers, ce bonheur qui n'est souvent qu'un feu-follet de la lande s'évanouissant aussitôt qu'il a leurré d'un chimérique espoir le passant attardé.

## III

La ville reprit Paul Gerval. Il se lança dans le tourbillon des mille préoccupations mondaines. Son travail persévérant lui donna, sinon l'oubli complet, du moins une puissante diversion à ce rêve d'amour qui l'avait bercé avec tant de douceur. Un an s'écoula de la sorte, un an durant lequel sa popularité grandissante le désigna bientôt comme un des chefs du parti avancé. Les événements se précipitaient. Un malaise pesait sur la population des centres ouvriers et, comme le souffle précurseur de l'orage, un sourd grondement de révolte se propageait dans les masses. Paul connut les longs conciliabules au sortir desquels son âme osait à peine interroger l'avenir; il passa des soirées et des nuits à parcourir les revues, les journaux étrangers; ce labeur absorbait son esprit, et, quand il déposait sa plume sur le bureau encombré de feuillets, le sommeil faisait vaciller sa démarche, il se couchait sans penser, heureux de cet anéantissement où s'enlizait l'obsession douloureuse. Car cette obsession perdurait; elle le guettait à chaque coude de sa route; elle l'attendait comme une proie facile et sûre. Parfois, au milieu de ses recherches, Paul demeurait immobile, les yeux dans le vague du crépuscule envahissant la salle. Sa pensée s'envolait vers l'humble presbytère alentour duquel la chênaie bruissait des mille rumeurs du vent de la montagne. Dans une évocation soudaine, irrésistible, les scènes, les mêmes scènes toujours défilaient devant son esprit : la chambre si différente de celles où il vivait depuis lors, la petite

Digitized by Google

église au parfum de mystère, la figure du vieux prêtre au sourire paternel, et surtout la jeune fille blonde et sérieuse, la jeune fille aux yeux bleus noyés de rêve, aux yeux bleus qui n'avaient pas vu l'éclosion de son amour... C'était alors dans l'âme de Paul comme une nuit soudaine, une nuit où sombraient toutes les idées généreuses dont il voulait vivre. Un affaissement s'emparait de lui, comme la fatigue terrasse le voyageur égaré dans le désert et persuadé qu'il n'arrivera jamais à l'oasis désirée... Un songe troublait parfois son sommeil : depuis l'aurore, il marchait le long d'une route caillouteuse et dure. Des brumes l'entouraient de toutes parts; un éclair de soleil perçait brusquement l'obscurité et lui permettait d'entrevoir d'éblouissants lointains. Une immense allégresse emplissait alors son cœur. Pourtant, la muraille de brouillards restait invinciblement opaque à droite du chemin. Et, derrière ces brumes, le pèlerin entendait comme de vagues murmures de chansons mélodieuses, parmi lesquelles son oreille distinguait, d'abord imprécise, puis plus nette, la voix un peu grave et voilée, la voix de Germaine... Il s'éveillait alors en sursaut, le front baigné de sueur; il se relevait, prenait un livre, un article commencé et travaillait pour chasser l'obsession de cette musique de rêve, mystérieuse et douce.

Depuis quelques semaines cependant, son âme était plus tranquille; les crises se faisaient plus rares. Une recrudescence de labeur absorbait complètement toute son activité intellectuelle. Chargé de conférencier, il parcourait la banlieue de la ville, portant dans les réunions ouvrières l'enthousiasme sincère d'une âme généreuse. Un après-midi, se sentant fatigué, il délaissa la tâche du matin et gagna les quartiers éloignés du centre. Le désir de fuir pendant quelques heures la cohue des boulevards et des grandes artères, le guida vers la campagne. Bientôt les dernières rues s'éparpillèrent en groupes isolés d'habitations et de jardins. Devant lui, la route se déroulait toute droite, entre les deux rangées de peupliers dont

Digitized by Google

octobre jaunissait les cimes. Une sérénité très douce emplissait les lointains. Le ciel était d'un bleu imperceptiblement voilé. Le soleil glissait sans secousse vers l'horizon et ses pâles rayons d'automne semblaient mettre une langueur dans leurs suprêmes caresses. Paul marchait rapidement, jouissant de la volupté de se sentir libre, délivré de toute pensée amère, tout entier au charme de la beauté des choses. Quand il reprit le chemin de la ville, un dernier flot de lumière sanglante l'aveugla et, comme un brasier jetant mille flammèches, l'incendie du couchant s'éteignit par-dessus les toits et les dômes de la cité. Paul pressa le pas; la nuit tombait; il croisa des groupes d'ouvriers qui regagnaient les villages voisins; une sympathie plus profonde encore à cette heure l'entraîna vers ces hommes chargés d'outils et se hâtant vers le repos quotidien après la dure journée du travailleur, et son regard suivit longtemps le dernier, un grand vieillard maigre et courbé qui marchait, appuyé sur son bâton, et dont la forme se confondit peu à peu avec les fantômes des arbres de la plaine. Paul se retrouva en ville; il devait traverser les quartiers populaires; l'ombre emplissait les rues étroites et pleines d'enfants jouant dans la poussière. Sur les seuils, des femmes préparaient le repas du soir; des hommes rentraient, la pipe aux lèvres, le sac de toile bleue sur le dos. Le jeune homme s'arrêtait parfois, adressait la parole à l'un ou l'autre, et presque tous, le reconnaissant, le saluaient avec respect.

Au détour d'une ruelle, Paul entendit un tumulte. Il aperçut un rassemblemeut d'où montaient des insultes et des cris; il s'approcha. Avec peine, la foule s'écarta devant lui; quelques injures parvinrent à ses oreilles :

« Gueuse!

— Va retrouver tes curés!

— Fiche-nous la paix! »

Un gamin lui conta la chose :

« Une rigolade! Une nonnette qu'est venue chez le vieux savetier. Comme si on avait besoin de ça ici? Quand

Digitized by Google

on l'a vue arriver, on s'est dit : Faudra l'attendre, lui fiche un remplan. Faut qu'on s'amuse, pas vrai? »

Les insultes pleuvaient dru. Paul sentit un profond dégoût s'emparer de lui ; il entrevit une blanche cornette vers laquelle se tendaient des poings de mégères. D'une poussée brusque, il perça cette foule où dominaient les femmes. Il parvint auprès de la sœur, une sœur de charité qui s'était laissée pousser contre une muraille et qui, les mains jointes, priait, apeurée devant la rage de cette populace stupide.

Les clameurs se turent un instant, puis elles reprirent de plus belle. On hua l'audacieux qui venait de s'interposer.

« En arrière, » s'écria Paul en les menaçant.

Le cercle s'élargit, recula, intimidé par la décision du jeune homme. Celui-ci s'approcha de la sœur qui n'avait pas bougé :

« Suivez-moi, dit-il, et ne craignez rien. »

Ils longèrent la muraille et sortirent de la ruelle, poursuivis par les injures. Un réverbère jetait à cette place une lueur blafarde sur la rue ; une femme, qui portait un enfant dans ses bras, se détacha du groupe et frappa lâchement au visage la sœur tremblante.

« Tiens, v'là pour tes peines. »

Paul brandit sa canne vers la mégère. Mais la religieuse lui toucha la main et, tandis qu'elle murmurait faiblement : « Je lui pardonne... » elle leva vers son sauveur un fin visage de vierge douloureuse, où brillaient deux grands yeux bleus. Paul eut un soudain frisson. A la lueur vacillante du gaz, il venait de reconnaître Germaine. Il resta quelques secondes inconscient et muet. Il fut réveillé par le son de cette voix entendue si souvent pendant ses nuits :

« Je vous remercie, Monsieur... »

Et, avant qu'il ait pu répondre un mot, il vit s'effacer au milieu de la sombreur des choses le contour indécis de

Digitized by Google

cette robe flottante, de cette blanche cornette qui emprisonnait pour toujours le visage adoré...

La foule se dispersait lentement. Paul jeta un dernier regard vers les maisons où rentrait cette plèbe instinctive et méchante; puis il suivit le chemin qu'avait pris la jeune femme aux vêtements noirs. Mais bientôt sa route se sépara de la sienne; tandis que Germaine rentrait dans le calme et dans l'oubli, il se retrouva au milieu des rues affairées et bruyantes, emportant avec lui la double désillusion de son rêve à jamais évanoui et de sa foi dans les humbles ébranlée par cette scène sauvage de la petite ruelle aux masures sordides.

FERNAND BLONDEAUX.

Digitized by Google

# LES ENSEIGNEMENTS DU SCRUTIN[1]

## V

*Le projet de la gauche progressiste.*

Nous avons dit tantôt que le projet de représentation proportionnelle pour la province et la commune, dont les députés et sénateurs du groupe progressiste ont pris l'initiative, — le projet a été déposé à la fois à la Chambre et au Sénat — avait adopté une formule respectant plus exactement les résultats locaux que la simple répartition d'après les plus forts excédents.

Voici en quoi consiste cette formule extrêmement ingénieuse et qui est due à M. Victor Vandewalle, député de Malines. Lorsque l'on a établi la force électorale de chaque parti dans la province — il s'agit dans ce projet des élections provinciales —, lorsque l'on a, en conséquence, déterminé le nombre des élus que les partis doivent avoir au conseil provincial, on procède au sein de chaque parti à une répartition générale des sièges entre les contingents électoraux fournis au parti par les différents cantons. Ce n'est point des excédents inutilisés que l'on se préoccupe : ce sont les chiffres électoraux eux-mêmes qui servent de base à une répartition qui se fait d'après le système d'Hondt. S'il s'agit par exemple du parti libéral, cette répartition partagera entre les groupes libéraux qui se seront manifestés dans les différents cantons,

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 novembre 1901.

Digitized by Google

les sièges de conseillers provinciaux que la répartition générale faite entre les partis aura attribués aux libéraux.

Avant de montrer par un exemple le fonctionnement du système, il est nécessaire d'indiquer encore une considération importante dont les auteurs du projet ont cru devoir tenir compte. C'est que les suffrages n'ont pas partout la même valeur ; leur importance varie d'après les cantons où ils ont été émis, car le nombre des sièges à conférer à un canton est proportionnel non pas au nombre de suffrages dont disposent les électeurs du canton, mais au chiffre de la population. Il se peut donc que dans telle circonscription il faille pour faire un élu beaucoup plus de suffrages que dans la circonscription voisine.

C'est ainsi qu'aux élections législatives du 27 mai, les diviseurs électoraux ont varié, comme nous l'avons dit plus haut, de 7,531 (Hasselt) à 15,201 (Charleroi). Se basant sur cette constatation, les auteurs du projet ont pris comme base de la répartition entre les cantons non pas les chiffres électoraux eux-mêmes, comme je le disais tantôt, mais le nombre de sièges en unités et fractions qui correspond dans chaque canton au chiffre électoral local.

Ainsi supposons que dans une élection provinciale on ait obtenu les résultats suivants :

| | Total des votes valables. | Nombre de sièges. | Diviseur local. | Catholiques. Voix obtenues. | Catholiques. Nombre d'élus. | Libéraux. Voix obtenues. | Libéraux. Nombre d'élus. | Socialistes. Voix obtenues. | Socialistes. Nombre d'élus. | Candid. locaux. Voix obten. | Candid. locaux. Nombre d'élus |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1er canton. | 22,000 | 5 | 4,400 | 7,000 | 1.59 | 5,500 | 1.25 | 5,000 | 1.13 | 4,500 | 1.02 |
| 2e — | 22,000 | 4 | 5,500 | 14.510 | 2.63 | 3,065 | 0.55 | 4,425 | 0.80 | » | » |
| 3e — | 30,000 | 6 | 5,000 | 12,370 | 2.47 | 13,160 | 2.63 | 1,520 | 0.30 | 2,950 | 0.59 |
| 4e — | 12,000 | 3 | 4,000 | 2,485 | 0.62 | 5,630 | 1.40 | 3,885 | 0.97 | » | » |
| 5e — | 21,500 | 5 | 4,300 | 5,679 | 1.32 | 12,973 | 3.01 | 1,598 | 0.37 | 1,250 | 0.26 |
| 6e — | 4,000 | 1 | 4,000 | 1,465 | 0.36 | 1,163 | 0.29 | 1,372 | 0.34 | » | » |
| Totaux. | » | 24 | » | 43,509 | » | 41,491 | » | 17,800 | » | » | » |

Ce tableau renseigne pour les six cantons entre lesquels se répartissent vingt-quatre sièges, le nombre des voix obtenues par chaque parti et le nombre de sièges que représentent les voix, eu égard au nombre des votes émis dans la circon-

Digitized by Google

scription. Ainsi dans le premier canton, 22,000 votes ont été émis pour l'attribution de cinq sièges; chacun de ceux-ci représente 4,400 voix; 4,400 est le diviseur à l'aide duquel on trouvera combien d'élus reviennent à chaque parti.

Il faudrait un hasard extraordinaire pour que tous les chiffres électoraux soient exactement divisibles par le diviseur ainsi déterminé; aussi il arrivera pour ainsi dire toujours que les quotients exprimeront le droit à la représentation de chacune des listes présentées dans le canton, seront des quantités fractionnaires, comme on le voit sur le tableau ci-avant. Or, tous ces quotients qui expriment le nombre des sièges auquel correspond chaque chiffre électoral local, ne sont pas entre eux dans le même rapport que ces chiffres électoraux. Ainsi dans le 2e canton, il faut 5,500 voix pour être élu. Il n'en faut que 4,000 dans le 4e; aussi les 3,885 voix socialistes de ce dernier canton sont-elles beaucoup plus près du succès que les 4,425 voix qu'ils ont dans l'autre. Ces 4,425 voix ne représentent que 80 centièmes d'un siège, tandis que les 3,885 voix du 4e canton valent 97 centièmes.

Tenant compte de cette circonstance, M. Vande Walle a pensé qu'il serait plus exact, pour diviser entre les cantons des sièges assignés à un parti par la répartition générale, de comparer entre eux non pas les chiffres électoraux, mais les quantités fractionnaires qui indiquent à combien de sièges correspondent ces chiffres électoraux.

Ceci dit, l'application du système de M. Vande Walle se conçoit aisément.

Les chiffres électoraux généraux étaient pour les six cantons :

| | |
|---|---|
| Catholiques . . . . . | 43,509 |
| Libéraux . . . . . | 41,491 |
| Socialistes . . . . . | 17,800 |
| Candidats locaux : 1er canton . . . . | 4,500 |
| — 3e — . . . . | 2,950 |
| — 5e — . . . . | 1,250 |

La répartition des vingt-quatre sièges entre ces chiffres,



Digitized by Google

faite d'après le système d'Hondt, donne pour résultat, le diviseur étant 4,350 :

Catholiques 10 élus, libéraux 9, socialistes 4, candidats locaux, 1 élu.

Pour savoir dans quel canton les catholiques auront leurs dix élus, on considère leur force réciproque dans chacun de ces cantons. Cette force est indiquée par les quotients fractionnaires que nous avons établis plus haut : 1.59; 2.63; 2.47; 0.62; 1.32 et 0.36.

Il faut entre ces différents nombres faire une seconde répartition; ils sont, d'après la terminologie du projet, les *dividendes cantonaux* sur lesquels on doit opérer avec un diviseur, de façon à assigner à chacun d'entre eux un ou plusieurs des dix sièges revenant au parti catholique. Cette répartition se faisant encore une fois d'après le système d'Hondt, le diviseur sera 0.66 et attribuera trois élus aux 2e et 3e cantons; deux élus au 1er et au 5e.

Pour les libéraux, on ferait de même la répartition entre les dividendes cantonaux que nous avons établi : 1.25, 0.55, 2.63, 1.40, 3.01, 0.29. Ce qui donne quatre élus dans le 5e canton, trois dans le 3e, un dans le 4e et un dans le 1er.

Pour les socialistes, un calcul analogue donne deux élus au 1er canton, un élu au 2e et un au 3e canton.

Mais c'est là la théorie du système; pratiquement, il serait très difficile d'attendre pour désigner les élus de chaque canton qu'il y ait eu d'abord une répartition générale indiquant le nombre des élus de chaque parti et ensuite une répartition secondaire désignant les cantons où chaque parti aura ses élus. Si toutes ces opérations étaient préalables à la désignation des élus, comme elles doivent nécessairement s'effectuer sur les résultats globaux de toute la province, l'on devrait se borner, dans les chefs-lieux de canton, à établir le chiffre électoral local de chaque parti, de chaque liste, et à envoyer ces éléments du travail général au bureau électoral provincial qui passerait au moins une semaine à tout additionner, à faire les diverses répartitions et à rechercher les élus titulaires et suppléants des différents cantons.

Digitized by Google

Le projet de la gauche progressiste facilite le travail en le divisant; bien que les répartitions cantonales ne puissent pas être définitives tant que la répartition générale n'a pas eu lieu, c'est par les répartitions cantonales que l'on commence en les poussant aussi loin que possible. Ainsi, reprenant les chiffres du 1er canton que nous vous avons donné comme exemple, ils montrent que chacune des quatre listes en présence a droit absolu à un siège et à une fraction du cinquième siège. Ce sera la répartition provinciale qui dira laquelle de ces fractions doit, pour ce dernier siège, être préférée aux autres; mais les résultats locaux permettent déjà d'attribuer quatre sièges sur cinq; ils permettent aussi d'opérer le classement des candidats titulaires et suppléants de chaque liste, la dévolution des votes de liste aux candidats dans l'ordre de présentation se faisant à concurrence du diviseur local 4,400.

Cette première répartition permet de proclamer définitivement une partie des élus du canton; mais elle sera toujours et nécessairement incomplète puisqu'il est invraisemblable que les suffrages des électeurs se divisent si exactement entre les partis que chacun ait un nombre de voix correspondant exactement au diviseur électoral ou à l'un de ses multiples.

Un des avantages de cette façon de procéder, c'est qu'elle permet de respecter dans une juste mesure les volontés des électeurs de chaque circonscription sans les noyer dans ce grand tout inconscient des mérites personnels des candidats que serait le collège provincial.

Le projet progressiste va même plus loin; maintenant la règle établie par le code électoral pour le cas où il n'y a qu'un seul élu à désigner, il admet, pour les cantons assez nombreux qui ne nomment qu'un seul conseiller provincial, l'élection à la majorité relative. Dans ces cantons, le candidat qui a obtenu le plus de voix sera élu, élu définitivement, même lorsque le total des voix réunies par les autres candidats dépasse, si on les additionne, le chiffre qu'il a atteint lui-même. Il faut en effet, et c'est le principe dont s'inspire surtout le projet, respecter autant que possible la volonté des électeurs de chaque canton, quant au choix de leurs élus, et c'est incon-

Digitized by Google

testablement celui qui a obtenu le plus de voix dans le canton qui a le plus de titres à le représenter. Les voix obtenues par les autres candidats ne seront pas du reste perdues; on en tiendra compte dans la répartition générale et elles pourront servir à augmenter la représentation totale du parti auquel elles se rattachent.

Donc, la répartition locale est, d'après ce projet, définitive; mais, sauf dans les cantons qui n'élisent qu'un seul conseiller, elle donne des résultats incomplets; il reste dans chaque canton un ou deux sièges non attribués auxquels aucun parti n'a un droit absolu et la répartition générale et complémentaire ne sert qu'à attribuer ces sièges de façon à ce que chaque parti et chaque canton aient la représentation totale en laquelle il a droit.

Je ne parlerai pas ici des détails d'application de la formule ni des règles spéciales à l'aide desquelles le projet règle les cas anormaux et exceptionnels qui peuvent se produire, cela pourrait développer outre mesure cet exposé déjà long.

Cette nouvelle formule a été favorablement accueillie par les proportionnalistes de tous les partis. Mais, elle n'a pas eu au Parlement un sort aussi heureux; le système proposé n'y a cependant été l'objet d'aucune critique directe.

Au Sénat, où la proposition a été présentée et défendue par M. Houzeau de Lehaie, on ne s'est guère occupé d'elle, parce que, à côté de la représentation proportionnelle, la proposition sénatoriale comportait un autre élément : l'abolition du vote plural, et que c'est sur ce point que la discussion s'est concentrée ; après le rejet du texte qui y était relatif, le projet a été retiré et les articles qui concernaient la représentation proportionnelle n'ont pas même été soumis au vote.

Cette discussion a permis cependant à M. Goblet d'Alviella de déclarer qu'il préfère à la formule de M. Vande Walle, un peu compliquée et un peu mathématique, la formule plus simple que j'ai indiquée au paragraphe précédent : celle de l'utilisation des excédents.

C'est là, du reste, une question de détail, l'une et l'autre formule assurant, dans les résultats d'ensemble, l'exactitude

Digitized by Google

dans la représentation qui aujourd'hui est fort imparfaite.

A la Chambre, la proposition de MM. Vande Walle et Feron n'a pas encore été soumise à un débat public, mais elle a été discutée en sections et a été rejetée par la section centrale instituée pour en faire l'examen.

En principe cependant, la nécessité d'appliquer la représentation proportionnelle aux élections provinciales et communales a été admise par tout le monde.

Le rapport de M. Arthur Verhaegen reconnaît même que le système de M. Vande Walle est ingénieux et que tout en maintenant les circonscriptions actuelles, il offre, en vue de la répartition des sièges entre les partis, une grande exactitude.

Mais le rapporteur de la section centrale reproche à M. Vande Walle de supprimer « dans une certaine mesure » le principe de l'élection cantonale, parce que ce ne seront plus les seules voix du canton qui assureront le succès de tous les élus de ce canton, ce seront, partiellement au moins, des voix données au parti dans toute la province, et il pourrait se faire que les voix inutilisées dans un canton vinssent assurer la désignation d'un candidat appartenant à un autre canton où les intérêts matériels seraient très différents.

Cette dernière objection ne serait fondée que si la fédération de tous les groupes locaux qui, dans les divers cantons, ont des aspirations politiques semblables, était obligatoire. Mais les électeurs libéraux et les électeurs catholiques d'un canton ne seront jamais, dans le système Vande Walle, obligés de laisser leur candidat consentir la déclaration de solidarité qui ferait profiter des excédents de suffrage les candidats de cantons où les intérêts matériels seraient différents.

Ce que leur projet leur permet, c'est de choisir entre l'annulation et l'utilisation de ces excédents de suffrage; si des électeurs ruraux préfèrent que ces excédents soient perdus, ils les laisseront perdre; s'ils voient avantage à ce qu'ils profitent à des candidats de leur parti, même si ces candidats sont ceux des cantons urbains, leur volonté pourra se manifester en ce sens.

La proposition ne fait pas obstacle du reste à ce que les can-

Digitized by Google

didats des cantons ruraux se groupent entre eux, laissant les cantons urbains faire librement un autre groupement.

Mais la véritable raison qui a fait écarter la proposition par la majorité catholique de la section centrale, c'est que le parti catholique est, de tous, celui qui est le moins exposé à souffrir de la perte des excédents inutilisés.

Quelques-uns des membres de la section ont été d'avis qu'il vaudrait mieux grouper les cantons limitrophes, lorsque ce serait nécessaire pour permettre l'application de la représentation proportionnelle; mais si l'on en vient à l'application, on reconnaîtra que, à moins de créer de vastes circonscriptions qui feront disparaître le principe de l'élection cantonale et où les intérêts matériels divergents n'auront plus aucune représentation, le groupement des cantons limitrophes ne donnera pas aux minorités libérales et socialistes le moyen de se faire représenter dans les circonscriptions rurales.

On n'aurait donc qu'une représentation proportionnelle partiale et aux résultats faussés. Après tout, c'est peut-être là ce qu'on désire.

## VI

### *L'élection sénatoriale.*

Lorsqu'on veut dégager des résultats électoraux de la dernière élection législative les enseignements qu'ils peuvent fournir, on ne s'inquiète généralement que de l'élection des députés. L'élection sénatoriale permet cependant de faire des constatations intéressantes, surtout au point de vue de la tactique politique de différents partis.

Dans aucune circonscription les socialistes n'ont pu trouver de candidats de leur parti; il n'y a pas beaucoup de collectivistes parmi ceux à qui l'âge et la fortune confèrent le privilège d'être éligibles au Sénat, et si dans trois circonscriptions, à Gand, à Mons et à Charleroi, le parti ouvrier a présenté des candidats sénateurs, aucun de ces candidats n'appartient au parti socialiste; MM. Houzeau de Lehaie, Février, F. Defuis-

Digitized by Google

seau et Devos, élus sous le patronage des socialistes, sont tous cependant de dévoués progressistes, ralliés, cela va sans dire, au principe du suffrage universel pur et simple. Donc, partout, il y a eu seulement en présence des candidats catholiques et des candidats libéraux.

De là cette conséquence que, malgré le peu de sièges qui sont attribués à certaines circonscriptions, le nombre de voix perdues a été, pour l'opposition, moins considérable qu'aux élections de la Chambre et le résultat d'ensemble est beaucoup plus près de l'exactitude mathématique, si les catholiques ont obtenus dix élus de plus que les libéraux, c'est que le ralliement des socialistes aux candidats du libéralisme ne s'est pas fait de façon complète et absolue; comme nous les verrons plus loin par l'examen des chiffres, beaucoup se sont abstenus, et il est incontestable que dans certains arrondissements un grand nombre de ceux qui avaient voté pour les candidats socialistes, dans les crutin pour le choix des députés, ont voté, au scrutin sénatorial, pour les candidats catholiques.

Voici d'ailleurs comment se sont répartis les suffrages dans les diverses circonscriptions :

| | Votes valables. | Chiffre diviseur. | Catholiques. Voix. | Élus. | Libéraux. Voix. | Élus. | Indépendants. Voix. | Élus. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Anvers | 106,892 | 20,392 | 61,177 | 3 | 45,715 | 2 | » | » |
| Malines-Turnhout | 81,237 | 20,217 | 61,020 | 3 | 20,217 | 1 | » | » |
| *Province d'Anvers* | 188,129 | » | 122,197 | 6 | 65,932 | 3 | » | » |
| Bruxelles | 189,431 | 17,271 | 86,359 | 5 | 44,377(1) / 42,935 | 2 / 2 | 15,760 | 0 |
| Louvain | 63,449 | 20,419 | 40,838 | 2 | 22,611 | 1 | » | » |
| Nivelles | 53,198 | 26,021 | 26,021 | 1 | 27,177 | 1 | » | » |
| *Brabant* | 306,078 | » | 153,218 | 8 | 137,100 | 6 | » | » |
| Bruges | 36,385 | 12,816 | 23,569 | 1 | 12,816 | 1 | » | » |
| Courtrai-Ypres | 78,565 | 22,752 | 55,813 | 2 | 22,752 | 1 | » | » |
| Furnes-Dixmude-Ostende | 41,267 | 14,421 | 28,843 | 2 | 12,424 | 0 | » | » |
| Roulers-Thielt | » | » | » | 2(2) | » | » | » | » |
| *Flandre occidentale* | 156,217 | » | 108,225 | 7 | 47,992 | 2 | » | » |

(1) Libéraux modérés. (2) Sénateurs élus sans lutte.

Digitized by Google

| | Votes valables. | Chiffre diviseurs. | Catholiques. Voix. | Élus. | Libéraux. Voix. | Élus. | Indépendants. Voix. | Élus. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Alost-Audenaerde . | 76,146 | 25,125 | 50,250 | 2 | 25,896 | 1 | » | » |
| Gand-Eecloo . . | 114,586 | 17,838 | 65,883 | 3 | 30,865 (1)<br>17,838 (2) | 1<br>1 | » | » |
| St-Nicolas-Termonde | 71,445 | 15,654 | 55,791 | 3 | 15,654 | 1 | » | » |
| *Flandre orientale* . | 262,177 | » | 171,924 | 8 | 90,253 | 4 | » | » |
| Ath-Tournay . . | 81,109 | 20,996 | 39,116 | 1 | 41,993 | 2 | » | » |
| Charleroi-Thuin. . | 157,514 | 25,894 | 48,457 | 1 | 31,375<br>77,682 (2) | 1<br>3 | » | » |
| Mons-Soignies . . | 125,131 | 19,456 | 20,505 (3)<br>19,762 (4)<br>» | 1<br>1<br>» | 4,633 (1)<br>38,913<br>41,318 (2) | »<br>2<br>1 (5) | » | » |
| *Hainaut* . . . . | 363,754 | » | 127,840 | 4 | 235,914 | 9 | » | » |
| Huy-Waremme . . | 48,456 | 19,303 | 19,303 | 1 | 29,153 | 1 | » | » |
| Liége. . . . . | 114,386 | 17,630 | 33,125 | 1 | 43,641 (1)<br>35,260 | 2<br>2 | 600 | |
| Verviers . . . | 46,921 | 22,288 | 24,633 | 1 | 22,288 | 1 | » | » |
| *Province de Liége* . | 209,763 | » | 77,061 | 3 | 130,342 | 6 | » | » |
| *Limbourg* . . . | 59,255 | 16,135 | 48,405 | 3 | 10,850 | 0 | » | » |
| *Luxembourg*. . . | 67,097 | 19,588 | 39,176 | 2 | 27,921 | 1 | » | » |
| *Province de Namur*. | 113,195 | 26,428 | 60,339 | 2 | 52,856 | 2 | » | » |
| Total général. | 1,725,665 | » | 908,385 | 43 | 799,160 | 33 | » | » |

Donc les chiffres de 908,385 représentent les voix obtenues dans tout le pays par les candidats catholiques; celui de 799,160 a été atteint par les libéraux. Ces chiffres ne se rapportent qu'à soixante-quatorze sièges, deux ayant été conférés sans scrutin dans la circonscription Roulers-Thielt. Si on

(1) Libéraux modérés.
(2) Candidats progressistes présentés par le parti socialiste.
(3) Candidats des catholiques de Mons.
(4) Candidats des catholiques de Soignies.
(5) Bien que le nombre des suffrages donne droit à deux sièges, il n'y a qu'un élu; M. F. Defuisseaux ayant été présenté seul par le parti socialiste.

Digitized by Google

prenait ces deux chiffres électoraux comme base d'une répartition générale des sièges, ils attribueraient aux catholiques trente-neuf élus et aux libéraux trente-cinq (diviseur 22,833). Or, dans le fait, les catholiques ont obtenu quarante et un de ces soixante-quatorze sièges contestés, soit donc seulement deux de plus, et encore en additionnant les voix des candidats libéraux, n'avons-nous pas tenu compte des divisions qui se sont manifestées dans diverses circonscriptions. C'est ainsi que dans l'arrondissement de Bruxelles, si l'on totalisait comme nous le faisons les voix des deux listes libérales, les libéraux auraient obtenu un siège de plus, siège que leurs divisions ont laissé passer aux catholiques. Même constatation dans la circonscription de Mons-Soignies : si les 84,000 voix réunies dans cette circonscription par les quatre listes libérales s'étaient concentrées sur une liste unique, les libéraux y auraient obtenu quatre sièges au lieu de trois. Donc le morcellement des circonscriptions n'a donné aucun avantage au parti catholique.

C'est que, sauf dans le Limbourg et à Ostende, les libéraux ont obtenu partout au moins un élu, et l'on constate encore que si, comme on l'avait demandé, l'élection des sénateurs s'était faite par circonscriptions provinciales, c'est dans la Flandre occidentale seulement que les libéraux auraient pu obtenir un siège sénatorial de plus.

Mais le scrutin sénatorial mérite d'être examiné à un autre point de vue en comparant les chiffres de ce scrutin avec ceux de l'élection des députés qui avait lieu au même moment, l'on peut faire des constatations pleines d'intérêt.

Comme nous l'avons vu, les socialistes n'ont pas lutté dans l'élection sénatoriale pour leur propre compte, mais la comparaison des deux scrutins qui ont eu lieu simultanément le 27 mai 1900 permet de rechercher ce que les électeurs socialistes, amenés au scrutin et par l'obligation du vote et par le désir de voter pour leurs candidats à la Chambre, ont fait de leurs suffrages sénatoriaux.

Dans l'élection des députés, il y a eu 2,135,136 suffrages émis, dont il faut retrancher pour la comparaison avec les

Digitized by Google

chiffres sénatoriaux les voix émises dans la circonscription Roulers-Thielt, où l'on n'a pas voté pour le Sénat. Reste 2,082,478.

Pour l'élection sénatoriale, le nombre des suffrages émis a été de 1,856,020, soit un peu plus de 89 p. c. (89.125).

Or, pour la Chambre, les voix se sont réparties comme suit :

| | |
|---|---|
| Bulletins blancs et nuls | 82,773 |
| Catholiques | 950,635 |
| Libéraux | 491,859 |
| Socialistes | 461,295 |
| Démocrates chrétiens | 60,258 |
| Dissidents | 35,658 |
| TOTAL (moins Roulers-Thielt) | 2,082,478 |

En répartissant dans la même proportion les suffrages sénatoriaux, on obtient :

| | |
|---|---|
| Bulletins blancs et nuls | 73,870 |
| Catholiques | 847,273 |
| Libéraux | 438,392 |
| Socialistes | 411,108 |
| Démocrates chrétiens | 53,639 |
| Dissidents | 31,738 |
| TOTAL des votes émis | 1,856,020 |

Or, en fait, les suffrages se sont divisés comme suit :

| | |
|---|---|
| Blancs et nuls | 130,355 |
| Catholiques | 908,385 |
| Libéraux | 799,160 |
| Dissidents (indépendants) | 18,120 |
| TOTAL. | 1,856.020 |

De ces chiffres paraît résulter d'abord cette constatation, que la plupart des électeurs socialistes ont voté pour les candidats libéraux; les libéraux et socialistes diposent en effet ensemble de 849,500 voix et les candidats libéraux ont obtenu dans l'ensemble près de 800,000 voix.

Digitized by Google

Il semble donc résulter de ces chiffres que 50,000 électeurs socialistes, c'est-à-dire un huitième environ, se sont abstenus; l'augmentation du nombre des voix catholiques s'expliquerait par le vote des démocrates chrétiens et des dissidents qui n'avaient pas porté sur le terrain sénatorial l'opposition faite pour la Chambre aux candidats conservateurs.

Mais si l'on fait pour chacune des circonscriptions sénatoriales le petit calcul que nous venons de faire pour les résultats d'ensemble, on s'aperçoit immédiatement que l'attitude des partis qui n'ont point de candidats varie considérablement de province à province.

Tout d'abord, si nous examinons les résultats des circonscriptions des Flandres, où l'influence socialiste est à peu près nulle, mais où par contre les daensistes ont leurs principales forces, on peut constater que ces derniers n'ont point voté au scrutin sénatorial pour les candidats catholiques, mais qu'un grand nombre d'entre eux se sont rangés au contraire du côté des libéraux.

C'est ainsi qu'à Alost-Audenaerde, la réduction proportionnelle des chiffres de l'élection pour la Chambre répartit comme suit les suffrages sénatoriaux émis dans la circonscription :

| | |
|---|---|
| Bulletins blancs et nuls . . . . . | 3,223 |
| Catholiques. . . . . | 47,369 |
| Libéraux. . . . . | 17,173 |
| Socialistes . . . . . | 2,912 |
| Daensistes . . . . . | 10,445 |
| Dissidents . . . . . | 572 |
| TOTAL des votes émis . . . | 81,694 |

Or, à l'élection des sénateurs il y a eu :

| | |
|---|---|
| Bulletins blancs et nuls . . . . . | 5,548 |
| Catholiques. . . . . | 50,250 |
| Libéraux . . . . . | 25,896 |

C'est-à-dire que les conservateurs recueillent moins de 3,000 voix daensistes, tandis que 8,700 suffrages daensistes

Digitized by Google

et socialistes ont été donnés aux libéraux. Et le fait ne se produit pas seulement à Alost, où l'animosité entre daensistes et conservateurs est particulièrement aiguë; on peut constater la même chose à Bruges, à Courtrai, à Saint-Nicolas-Termonde. Dans toutes ces circonscriptions, les candidats sénateurs du parti catholique recueillent une faible partie seulement des suffrages démocrates chrétiens, une partie plus importante va aux candidats libéraux.

Un phénomène analogue se produit chez les électeurs socialistes. Sans doute un très grand nombre d'entre eux ont voté au Sénat pour les candidats progressistes partisans du suffrage universel ou se sont abstenus, mais les chiffres prouvent sans contestation possible que dans presque toutes les circonscriptions les catholiques et les libéraux modérés ont gagné à l'élection sénatoriale des suffrages qui ne peuvent leur venir que d'électeurs ayant voté dans l'élection des députés pour les candidats socialistes. C'est ainsi qu'à Louvain, en tenant compte du nombre moins considérable des votants, les catholiques gagnent pour le scrutin sénatorial 3,000 voix et les libéraux 7,000; à Nivelles, 3,500 voix contre un gain libéral de 8,000; à Tournai, 2,000 voix contre 8,500 ; à Verviers, 8,000 voix contre 12,000 ; à Namur, 6,000 voix contre 20,000. Il y a donc là une règle générale, elle n'a trouvé d'application ni à Gand, ni à Charleroi, parce que là les socialistes avaient des candidats à eux ; cependant, malgré la candidature radico-socialiste de M. Defuissaux, elle s'est manifestée à Mons, où les catholiques voient leur chiffre sénatorial grossir de 5,000 voix.

Où la comparaison est plus curieuse encore à faire, c'est à Bruxelles et à Liége. Là les socialistes avaient à choisir entre les catholiques, les libéraux modérés adversaires du suffrage universel et les progressistes partisans de cette réforme.

A Bruxelles, suivant la proportion des votes pour la Chambre les forces des divers groupes étaient les suivantes :

Digitized by Google

| | |
|---|---|
| Bulletins blancs et nuls . . . . . | 9,795 |
| Socialistes . . . . . | 52,080 |
| Catholiques. . . . . | 78,895 |
| Libéraux modérés . . . . . | 28,388 |
| Progressistes . . . . . | 21,206 |
| Daensistes . . . . . | 8,924 |
| Indépendants . . . . . | 8,606 |
| Autres dissidents . . . . . | 4,590 |
| TOTAL des votes émis pour le Sénat. | 212,484 |

Le résultat a été :

| | |
|---|---|
| Bulletins blancs et nuls . . . . . | 23,053 |
| Catholiques. . . . . | 86,359 |
| Libéraux modérés . . . . . | 44,377 |
| Progressistes . . . . . | 42,935 |
| Indépendants . . . . . | 15,760 |
| TOTAL. . . | 212,484 |

C'est-à-dire, qu'il y a 13,000 abstentions de plus, que les catholiques ont gagné 7,500 voix ; les indépendants, 7,000 ; les libéraux modérés 16,000 et les progressistes, 21,000 voix. Les doctrinaires ont donc recueilli presque autant de suffrages socialistes que les progressistes.

A Liége même constatation : les candidats doctrinaires gagnent 21,500 voix, les progressistes 26,500. Il y a 7,500 abstentions de plus que pour la Chambre. Cependant, à Liége, il n'y avait jamais eu de dissentiments entre progressistes et socialistes ; ils avaient longtemps marché d'accord et s'étaient séparés sans hostilité. Et pourtant les socialistes apportent presque autant de suffrages à leurs adversaires déclarés qu'à leurs anciens alliés. Est-ce ignorance de gens votant au hasard et ne se rendant pas compte de ce qu'ils font ? Est-ce rivalité et jalousie instinctive contre ceux qui font concurrence à la démocratie socialiste en faisant de la démocratie libérale ? Ce serait bien difficile à dire.

On ne manquera pas de m'objecter d'ailleurs que les déductions qui précèdent n'ont pas une certitude mathématique et

Digitized by Google

absolue. Cent causes diverses peuvent avoir produit ou augmenté les anomalies que je signale; la personnalité des candidats sénateurs peut avoir entraîné des suffrages sans portée politique; on dira peut-être aussi que les électeurs les plus jeunes étant ceux qui vont le plus facilement aux solutions extrêmes, la plupart de ceux qui sont électeurs pour la Chambre sans l'être pour le Sénat appartiennent vraisemblablement au parti socialiste. Tout cela peut être vrai dans une certaine mesure, mais cela ne suffit pas à expliquer le transport énorme de suffrages socialistes vers les candidats cléricaux et doctrinaires. Ce qui résulte le plus clairement de ces constatations singulières, c'est l'inanité des combinaisons des faiseurs d'alliances électorales : on croit pouvoir disposer d'avance et à sa fantaisie des contingents électoraux qui se sont groupés aux élections précédentes autour de tels ou tels candidats; mais ces contingents électoraux ne prennent pas conseil des politiciens, ils se dirigent où il leur plaît suivant l'impulsion du moment, sans règle, raison, ni logique, ou plutôt selon des règles et pour des raisons qui semblent aux chefs de parti le comble de l'illogisme, mais contre lesquelles leurs efforts sont impuissants.

Quoi qu'il en soit, quelque soit l'incertitude des raisonnements que l'on peut fonder sur les constatations statistiques, il m'a paru intéressant de mettre en lumière de façon précise et exacte la situation qu'a révélée l'élection du mois de mai 1900. Nous sommes à la veille d'une nouvelle consultation du pays et ceux qui ont charge d'organiser la lutte électorale ont besoin de s'éclairer des résultats de l'expérience faite l'an dernier.

HERMANN DUMONT.

Digitized by Google

# LES CHEMINS DE FER EXCENTRIQUES [1]

Parmi les chemins de fer excentriques, l'on peut encore ranger le Transcaspien. Dans une intéressante étude, Emmanuel Ratoin le qualifie même de prototype des lignes à construction difficile. Tous les matériaux manquaient dans les contrées que traversait la ligne. Il fallait amener le bois, le fer et jusqu'à l'eau. Ce fut alors qu'on imagina un train-caserne appelé *oukladka*, composé d'énormes wagons à deux étages qui contenaient le logement des hommes, des boucheries, des cantines, des forges, etc. Il y avait même un wagon-épicerie où les ouvriers pouvaient s'approvisionner.

L'effort du général Annenkof, qui présidait à la construction de la ligne, et de ses collaborateurs, a été considérable. Sur plusieurs points ils avaient à vaincre des difficultés qui paraissaient presque insurmontables. Entre Merv et Tchardjoui notamment, il fallut établir la voie sur des dunes mouvantes mesurant jusqu'à 60 mètres de hauteur. Le problème à résoudre était des plus ardus, et pendant longtemps on ne put se rendre maître des sables. On obtint cependant la solidité nécessaire au moyen d'un mélange d'argile et d'eau de mer.

La traversée de l'Amou-Daria, qui se fait sur un pont construit à l'aide de milliers de madriers, n'a pas demandé un moindre effort. Il n'y a pas, en effet, un seul arbre à plus de mille kilomètres à la ronde. Et cependant la ligne n'a pas coûté plus de 120,000 francs par kilomètre. Le bas prix de la

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 novembre 1901.

Digitized by Google

main-d'œuvre n'a pas peu contribué à l'économie de la construction.

L'exploitation du Transcaspien est unique au monde dans son genre. Elle est à peu près exclusivement militaire et elle offre des particularités inconnues aux Européens. Sur la ligne, aucune maison de garde, mais tous les 13 kilomètres une tour qui sert de poste d'observation. Des surveillants à cheval parcourent l'espace compris entre ces tours et assurent la surveillance de la ligne.

Nous avons dit plus haut que le train-caserne qui a servi à la construction du Transcaspien possédait un wagon-épicerie. Lors de la confection du chemin de fer transsibérien on fit plus : on imagina le wagon-chapelle. Daniel Bellet nous donne à ce sujet les curieux renseignements suivants :

« L'on sait que dans les États de l'Union américaine, où la population est très clairsemée, dans le Dakota notamment, on a imaginé de mettre des églises sur roues et de les transporter de station en station pour tel ou tel des cultes qui abondent sur le territoire de la confédération. Mais les wagons-chapelles du Transsibérien sont beaucoup plus nombreux, mieux installés et cette fois font réellement partie du matériel d'exploitation d'un chemin de fer.

C'est le comité ordonnateur de la construction du Transsibérien qui, sous la présidence de l'empereur, avait décidé la création de ces chapelles ambulantes ; on avait fait remarquer que la plupart des employés des stations secondaires et ceux qui logeraient dans les baraquements intermédiaires pour la surveillance et l'entretien de la voie ne pourraient fréquenter les églises des villes ou des villages qui seront forcément longtemps encore très disséminées le long de la ligne. Il fallait, afin de satisfaire à leurs besoins religieux, faire circuler un wagon aménagé en chapelle, pourvu de tous les objets nécessaires au culte orthodoxe et desservi par un prêtre que nommerait le saint Synode. Nous nommerions un pareil fonctionnaire de l'exploitation du chemin de fer l'aumônier du train.

Extérieurement ces voitures ne se distinguent pas très nettement des wagons ordinaires ; cependant les fenêtres affectent

Digitized by Google

la forme et les ornements caractéristiques du style architectural byzantin. Il y a une porte à chaque extrémité et de chaque côté du wagon sans compter une ouverture qui permet l'intercommunication avec le reste du train. La caisse est du type à bogies. Au-dessus des portes d'entrée le panneau extrême se découpe pour former une arcature double où est suspendu un jeu de cloches destinées à appeler les fidèles du rite grec. Quant à l'intérieur il est assez élégant et décoré selon les motifs très éclatants de l'art russe ; les cloisons sont recouvertes de peintures représentant les images saintes. Enfin on n'a pas oublié l'autel, le tabernacle, les chandeliers pour les cierges. Et le pope s'en va de station en station dans sa maison roulante célébrer le culte divin.

Arrivons aux chemins de fer transandins, qui méritent surtout d'être qualifiés d'excentriques, à raison de l'altitude qu'ils atteignent et des conséquences qui en résultent pour maints voyageurs. A la suite d'un voyage qu'il fit il y a quelques années dans l'Amérique du Sud, notre ami Charles Legrand, ingénieur, a donné à la Société belge des ingénieurs et des industriels une fort intéressante conférence qui montre ce que sont les lignes de haute altitude.

Voici tout d'abord le chemin de fer qui de Callao atteint Oroya au Pérou en passant par Lima. Il quitte les quais de Callao, port principal du Pérou, touche à Lima, capitale du pays, après quoi il s'élance à la conquête de la montagne. Sa longueur totale est de 220 kilomètres, ses pentes maxima de 30 à 40 millimètres par mètre. La ligne compte 58 tunnels dont celui du mont Meiggs mesurant 1,123 mètres est placé à la cote 4,772 mètres. De ce point culminant elle descend à Oroya à la cote 3,775 mètres.

Passons à la ligne de Mollendo par Arequipa à Punho, sur le lac Titicaca. Cette ligne part de Mollendo, petit port péruvien du Pacifique. Le voyageur qui veut prendre ce chemin de fer y accède d'une façon particulièrement excentrique aussi. Le navire ne pouvant approcher du quai, le passager est, au moyen d'un trapèze, lancé d'un bond du pont du bateau sur le quai : curieuse manière d'aller prendre le train. La ligne,



Digitized by Google

longue de 520 kilomètres, atteint son point culminant à Crucero à la cote 4,670 mètres.

Mentionnons aussi le chemin de fer d'Antofagasta à Uyuni et à Oruro, du Pacifique en Bolivie, à travers le désert d'Atacama qui atteint l'altitude de 4,050 mètres.

L'on conçoit aisément que le voyageur qui fait usage de ces trains soit soumis à des épreuves que les Européens ne connaissent pas. Il passe en effet de la fraîcheur du matin à une chaleur suffocante. Les rayons solaires tombent d'aplomb sur le toit du wagon et sur le sol blanc. Mais la nuit venue il grelotte. Et certain, de ces voyages ne dure pas moins de trois jours, tel celui d'Antofagasta à Uyuni. Le train ne circulant pas la nuit, les voyageurs se reposent dans des hôtels établis aux escales des rudes fatigues et parfois des sérieuses incommodités éprouvées au cours du trajet. Ces dernières sont analogues à celles produites par le mal de montagne dans nos Alpes. Un très grand nombre de personnes y sont sujettes dès qu'elles s'élèvent à 3,000 ou 3,500 mètres d'altitude. Cette affection est connue au Pérou sous le nom de *soroche* et au Chili sous le nom de *puna*. M. Ch. Legrand dit à ce sujet que la *puna* est pour les chemins de fer de grande altitude ce que le mal de mer est pour les transports maritimes, à cette différence près qu'elle est beaucoup plus grave, qu'elle persiste après la cessation du mouvement et de l'ascension et que les installations des trains sont bien moins propices que celles des bateaux à vapeur pour donner aux voyageurs les soins qu'ils réclament.

La *puna* a trois causes principales : la raréfaction de l'air, la diminution de la pression atmosphérique et la sécheresse de l'air. Les symptômes varient d'intensité avec l'individu, avec la hauteur et selon la rapidité de l'ascension. Ce sont : le malaise, l'oppression, le mal de tête, l'extrême fatigue, les douleurs des membres, les hémorragies par le nez et la bouche, l'évanouissement, parfois la cécité momentanée et quelquefois la mort lorsque l'homme se livre à des fatigues démesurées. A ces symptômes s'ajoutent, dans certains cas, le vertige, l'hallucination et, plus fréquemment, l'action du vent et de la

Digitized by Google

sécheresse de l'air sur la peau. La peau s'irrite, se couvre de plaies, les lèvres enflent et se fendillent. On échappe en partie à ce dernier inconvénient cependant en se protégeant la figure par un masque ou, comme le fit M. Ch. Legrand, en l'enduisant d'une épaisse couche de graisse. Les voyageurs de chemins de fer protégés par la voiture contre le vent et jouissant d'un repos presque complet y sont toutefois moins exposés que les voyageurs qui traversent les Andes à cheval. Mais le personnel du train, celui des stations et celui de la voie n'en pourront éviter les effets qu'après une période suffisante d'acclimatation.

L'on voit donc par ce qui précède que si les chemins de fer de grande altitude peuvent être qualifiés par nous d'excentriques, c'est non sans raison.

Croirait-on que l'on a pu établir un chemin de fer sur la glace? Le fait existe cependant et voici les renseignements que nous avons pu recueillir à ce sujet. La communication entre les deux rives du fleuve Saint-Laurent à Montréal s'accomplit au moyen du pont tubulaire Victoria.

C'est l'un des plus grands ponts de l'univers; sa portée est de 1,950 mètres. Il est du reste le seul qui existe de ce point à l'océan Atlantique sur une distance de 1,600 kilomètres et toutes les voies ferrées établies des deux côtés du fleuve ont à le franchir. La Compagnie du *Grand Trunk* Railroad, qui l'a construit, prélève un droit de passage de 50 francs par voiture et 40 centimes par voyageur.

Pour éviter ce paiement, le *South East Railroad C°* eut l'idée d'établir la communication, en hiver, entre les deux rives par un chemin de fer installé sur la glace. Tous les hivers, l'opération est refaite à neuf et elle paie amplement la dépense. La longueur de cette route de glace est de 3,200 mètres entre Hochelaga et Longueil.

M. Senical, l'ingénieur de la ligne, l'a construite de la façon suivante : des madriers de sapin sont assujettis à la surface rugueuse de la glace et bloqués par les banquises de manière à rester dans un plan horizontal dans le sens perpendiculaire à la voie. Les longues charpentes transversales sont distantes

Digitized by Google

d'environ $2^m15$ d'axe en axe et elles reçoivent deux lignes parallèles de longrines de mêmes dimensions, séparées l'une de l'autre, dans le sens de la longueur de la voie, de $2^m15$. Sur celles-ci sont placées les traverses sur lesquelles sont cloués les rails à la manière ordinaire. Les rails sont posés sur une sorte de grillage, à environ 75 centimètres au-dessus du niveau de la glace.

Pas de joints d'aucune sorte pour relier entre elles les poutres; elles sont simplement couchées et fixées dans leurs positions par des blocs de glace.

Les interstices du grillage sont comblés avec de la glace concassée jusqu'au niveau de l'embase du rail. Des trous sont taraudés dans l'épaisseur de la glace, l'eau est poussée et répandue à la surface. En vingt-quatre heures une voie compacte est obtenue sur laquelle les trains peuvent circuler.

L'on s'expliquera cette création lorsqu'on saura que sous ces latitudes, la congélation atteint une profondeur jamais inférieure à 40 centimètres, non compris le ballastage de glace pilée de la voie. Au dégel, les madriers sont recueillis pour reservir l'année suivante.

Mais il n'y a pas que les chemins de fer même qui aient le caractère d'excentricité dont nous nous sommes efforcé de donner une idée : certaines gares du monde ont pris des proportions si colossales, qu'elles aussi peuvent être considérées comme tout à fait anormales.

Comme type, nous citerons l'immense gare de Boston livrée à l'exploitation en 1899.

S'inspirant des données publiées par le *Scientific American*, M. Pierre de Mériel nous permet de nous rendre compte d'une aussi gigantesque installation.

La gare de Boston était faite pour servir de terminus à un nombre considérable de lignes qui atteignent cette ville en venant du Sud. Il s'agissait à la fois d'un service de banlieue où se fait un trafic annuel de 50 millions de voyageurs; ces voies appartiennent aux compagnies : *New-York*, *New Haven and Hartford*, *Old Colony*, *New England* et *Boston and Albany*. La réunion dans une seule gare de tout le mouvement de

Digitized by Google

ces compagnies devait assurer une économie considérable.

Mais le problème était épineux. Comment établir une gare de façon à y faire entrer et à en faire sortir quotidiennement un nombre total et formidable de 2,000 à 3,000 trains?

Le Grand Hall projeté devait bien avoir $173^m73$ de large et comporter 30 voies, mais était évidemment insuffisant. C'est en cette circonstance que l'idée, que nous qualifions d'excentrique, se fit jour. L'on résolut d'établir une gare à deux étages, dont une souterraine, en partageant les trains en deux séries bien distinctes : trains de grandes lignes et trains suburbains; les premiers étant reçus et expédiés à l'étage supérieur, les autres à l'étage inférieur.

Pénétrons maintenant sous la grande marquise du niveau supérieur, nous apercevons 28 voies en faisceaux suivant la disposition ordinaire. Ces voies sont disposées par paire, avec un quai de voyageurs pour chaque paire et, de plus, entre ces paires de voies on trouve sept quais exclusivement destinés au transport et à la manutention des bagages et des colis de messagerie. La marquise qui couvre le tout a $183^m50$ de long sur $173^m73$ de large, comme nous le disions plus haut. Elle est recouverte d'un toit courbé supporté par de puissantes poutres cantliver, portant elles-mêmes sur deux lignes de colonnes disposées dans toute la longueur de la gare; la travée centrale du toit est longue de $69^m48$, les travées latérales ont chacune $52^m10$. Quant à la hauteur maxima du hall, elle est de $36^m12$.

L'ensemble de la gare couvre une superficie de 14 hectares dont 5.20 hectares sont occupés par les bâtiments proprement dits. Pour donner une idée de l'immensité de ceux-ci, les ingénieurs-constructeurs ont démontré qu'on pourrait y faire tenir vingt-quatre des plus grands édifices de Baston, églises, temples, hôtels, etc.

On pénètre dans la gare par trois grands porches ménagés dans l'angle du bâtiment, au coin de deux des grandes rues de Boston.

Le front total des bâtiments n'a pas moins de 607 mètres de développement.

Digitized by Google

Quand on a pénétré sous les arcades d'entrée, on arrive à ce qu'on nomme le *midway*, l'espace réservé entre les salles d'attente et les portes donnant accès aux quais. A gauche, on aperçoit les lavabos, le télégraphe, le téléphone, les guichets de distribution de billets ; par derrière est la grande salle d'attente qui n'a pas moins de 69 mètres de long, sur 20 de large avec un parquet en mosaïque et des murailles de granit poli et de briques émaillées. Dans un de ses angles, s'ouvre le salon des dames. Plus loin, au delà d'un passage, est le restaurant, puis un fumoir ; enfin, longeant le hall, est une immense salle pour les bagages au départ. A l'opposé on aperçoit une salle analogue pour l'arrivée ; l'une et l'autre donnent sur de larges rues.

On parvient à la gare inférieure par deux passages inclinés. Il n'y a du reste à descendre que 4 mètres, les quais se trouvant à $1^{m}22$ au-dessus du niveau des voies. Au surplus, entre la gare supérieure et la gare inférieure fonctionnent des ascenseurs, au nombre de 19, dont 5 pour les voyageurs, 2 pour les marchandises et 12 pour les bagages, tous mus par l'électricité.

La gare de banlieue est desservie seulement par deux voies. Elles y pénètrent par une tranchée creusée latéralement aux voies des grandes lignes ; elles s'éloignent même l'une de l'autre pour laisser entre elles un quai d'une certaine largeur. Mais le vrai quai d'embarquement se trouve à l'intérieur de la boucle, le quai extérieur servant à la sortie : le premier est situé juste au-dessous de ce que nous avons appelé le Midway dans la gare supérieure, et la communication directe est facile avec lui et avec la salle d'attente. Signalons aussi les deux salles de bagages correspondant avec celles du haut. Les trains de banlieue ne refoulent donc jamais. Ils font le tour de la boucle et repartent par une couple de voies parallèles aux voies d'entrée. En employant alternativement une des deux voies souterraines, on peut expédier un train toutes les minutes. Quant aux quais, ils peuvent recevoir 25,000 personnes. La traction électrique est seule employée.

A mentionner encore l'usine de force motrice installée

Digitized by Google

parallèlement aux voies d'entrée : elle comporte une puissance de 2,000 chevaux et pourra en posséder 3,000. Elle est chargée de distribuer lumière, force, chaleur et froid. Elle est à même notamment de produire 20 tonnes de glace par jour, point capital pour les Américains. Enfin, elle alimente toute une distribution de vapeur et d'air comprimé, afin de chauffer les wagons en station sur les deux voies et de fournir l'air comprimé aux trains au moment du départ.

Mais peut-être se demandera-t-on si l'on n'a pas à citer d'exemple d'accident de chemin de fer méritant le qualificatif d'excentrique. Il en est un à coup sûr que l'on peut dénommer ainsi, c'est celui au cours duquel un express disparut comme une muscade.

Un peu au nord du golfe de Forth, en Angleterre, entre Edimbourg et Aberdeen, existe un autre golfe moins profond mais au moins aussi large, c'est celui que forme l'embouchure de la rivière de la Tay. Pour le franchir, on avait construit un long viaduc de 3,155 mètres de longueur, dont les travées en pleine mer reposaient sur des piles métalliques. On en comptait 85, dont les plus larges n'avaient pas plus de 75 mètres d'ouverture.

Un peu plus d'un an après l'inauguration du pont, le 28 décembre 1879, un train express s'engagea sur ce viaduc pendant une tempête d'une extrême violence. La machine et les voitures donnèrent une prise nouvelle au vent; lorsque le train atteignit les travées centrales, les piles cédèrent et le train tout entier disparut dans la mer avec treize grandes travées du pont. Quatre-vingt personnes périrent dans cette catastrophe extraordinaire.

Le travail que nous venons d'esquisser nous donne une idée des prodiges accomplis par les chemins de fer à l'heure actuelle. Mais ceux-ci nous ménagent bien d'autres surprises dans l'avenir.

Une force nouvelle va s'insinuer dans leur organisme et en augmenter singulièrement la puissance : l'électricité.

C'est elle qui produira les merveilles de demain.

ALBERT DU BOIS.

Digitized by Google

# VOYAGE EN SUISSE

## I

Dimanche, 4 août 1901.

*De Lucerne à l'hospice du Grimsel. — Les eaux courantes. — Le touriste maniaque. — Le Brünig, Meiringen. — La Handegg. — Le souhait de la bonne mort. — L'arrivée à l'hôtel du Grimsel.*

La baie d'Alpnach soufflait frais. La montagne se débarrassait à la hâte de nuages transparents comme d'un voile inutile.

Nous étions encore une fois dans cette belle Suisse, où nous venions d'arriver, ma sœur et moi, le matin même, avec toutes nos vacances devant nous! De nouveau nous entendions ce délicieux bruit des eaux vives.

Oh! les eaux de la Suisse! Pour elles seules je ferais le voyage! Ces eaux turbulentes qui jour et nuit dégringolent de tous les sommets, comme une bande de jeunes chamois! Depuis le murmure des sources paisibles tombant dans les auges alpestres jusqu'aux cris sauvages des torrents pourchassés. Le clapotement frais des ruisseaux et le fracas des cataractes, les eaux qui chantent et celles qui hurlent, tout est fête pour l'oreille. Tout est joie aussi pour les yeux, depuis le mince filet d'argent qui glisse lentement sur la roche schisteuse, jusqu'au saut périlleux du fleuve puissant, s'affalant tout entier dans le vide. Et quelle vie exubérante, quelle bousculade de paquets d'eau frangés d'écume! Quels bonds liquides

Digitized by Google

éclaboussants! Et toutes ces *bachs* qui portent des noms de poussière d'eau et de tonnerre, toutes ces chutes, toutes ces cascades sans nombre courent et galopent sans relâche, encore et toujours, pendant qu'à mon retour j'écris ces quelques lignes. Ce bruit d'eau me hante, j'en ai la nostalgie. La nuit je rêve de taupinières géantes qu'un immense arrosoir asperge et dont les mille jets creusent d'innombrables rigoles qui se faufilent de tous côtés. En regardant de près, ces sables prennent des formes de mont Blanc, de Jungfrau, de Cervin, et c'est toute la Suisse qui ruisselle à mes yeux étonnés.

On a beaucoup écrit sur les différentes espèces de touristes; il en existe une variété qu'on pourrait dénommer le touriste maniaque qui, pendant son voyage présent, combine déjà l'itinéraire de son voyage futur, fait abstraction de tout ce qui n'est pas glaciers ou précipices, ne lit plus que des récits d'ascension, n'a plus d'autre conversation, ne va à l'opéra que lorsqu'on joue *le Chalet*, parce que le titre de la pièce flatte sa manie, obsède son entourage, est, en un mot, inoculé du microbe helvétique. Marque distinctive : a horreur de la Suisse des agences Cook et autres Dioramas. Je crois appartenir un peu à cette variété. Dès que que j'ai posé le pied sur la montagne, rien n'existe plus hors d'elle, la vie semble commencer là où commence le voyage :oubli complet de toute existence antérieure. C'est plus que de l'oubli, c'est le néant, comme si jamais rien ne s'était passé avant, et cette jouissance suprême de se sentir délié de tout doit être pour beaucoup dans ce besoin qui me pousse tous les ans à revenir au même pays.

En notre qualité de touristes maniaques, nous passons rapidement le Brünig, que nous rangeons dédaigneusement dans la Suisse à funiculaires, guichets et autres tourniquets, et cependant, quelle fraîcheur dans ces vertes vallées parsemées de chalets, ces vergers ombreux, ces cloches d'églises qui tintent, ces lacs immenses où s'avancent de longues barques pleines de Suissesses en costume national, agitant leur mouchoir au passage du train!

Voilà Sarnen avec ses deux couvents, son hôpital, son grand

Digitized by Google

hospice, son pensionnat, son hôtel de ville et son arsenal; mais surtout avec son égise imposante, campée majestueusement sur une colline, comme dans les grandes gravures de Lourdes. Puis ce sont les jolis villages de Sachseln, Giswil, Lùngern, tout un fouillis d'habitations pittoresques qui rient au soleil.

Au col, tout est gâté, des dépôts de charbon et de scories mettent des tas noirs et sales le long des rails enchevêtrés ; la fumée des trains, qui se croisent ici, empeste : il ne reste plus rien des impressions charmantes qu'on ressentait jadis en suivant la route; aussi, avons-nous hâte de descendre sur Meiringen dont on découvre déjà la verdoyante plaine.

Un court arrêt à cette dernière localité pour expédier nos valises à Saas-Fee, où nous devons arriver à la fin de la semaine, et pour nous restaurer à l'hôtel *Zum weissen Kreuz*, où nous sommes reçus comme un surcroît de besogne, et en route pour la cascade de la Handegg!

Il fait chaud, chaud ! Bercés par le mouvement de la voiture, les parapluies ouverts en guise d'ombrelles, nous nous laissons aller à la fatigue d'une nuit blanche passée en wagon, et je crois, ma foi, que nous sommeillons quand la voix gutturale du cocher nous sort de notre torpeur pour nous faire remarquer les cendres d'un chalet qui finit de brûler. Ce n'est plus qu'un petit amas gris d'où filtre une fumée bleue. Pauvre *home!*

A la Handegg, nous congédions notre voiture, car c'est ici que commence notre voyage, le voyage à pied, le sac au dos, le vrai voyage! Toute la Suisse de pacotille est derrière nous. Devant nous s'ouvre une Suisse inviolée, aux sentiers à peine tracés, aux courses vagabondes, superbe dans sa sauvagerie, embaumée de cyclamens, de gentianes et d'arnicas! Je suis pris d'une joie folle et cabriole comme un chevreau. Je suis si heureux, libre comme la marmotte qui siffle sur les éboulis!

La Handegg vocifère à nos pieds, son eau grise en fureur se rue dans un trou béant, comme une forcenée dont on vient de délier les entraves et s'y abîme en hurlant. L'Ærlenbach, aux eaux argentines carillonnant clair, semble avoir un moment

Digitized by Google

d'hésitation, de recul, avant de faire le saut et de s'anéantir dans cette Aar en démence.

Suspendus au-dessus du gouffre, nous y restons fascinés! Soudain un coup de vent emporte mon chapeau qui tournoie un instant sur la route. Un petit chévrier, culotté de soleil, comme une vieille pipe, dégringole d'un rocher et court après. Il me le rapporte en me criant, car on ne s'entend pas à cause du bruit de la chute : « C'est un tour que le » Hutschelm « vous joue, le lutin qui en veut aux chapeaux ! » Puis, changeant d'air et sur un ton de mendiant il nous souhaite une bonne mort.

« Et qu'entends-tu par une bonne mort?

— Une mort sans souffrance, un accident dans la montagne. »

Et nous restons pensifs; il a peut-être raison. Quelle meilleure fin que de disparaître tout d'un coup, sans avoir connu la maladie, au beau milieu de cette féerie, de cette joie de vivre! Mais non, cependant, notre voyage commence à peine, nous préférons attendre!

Le chemin se continue gaiement. Imagine-t-on délivrance plus grande que de pouvoir enfin se dégourdir les jambes dans la fraîcheur du soir après vingt-quatre heures d'ankylose forcée! Aussi en profitons-nous et montons-nous allègrement comme les chèvres qui, dans le fond de la vallée, trottent en faisant claquer leurs petits sabots sur le bois fragile d'un léger pont, oscillant au-dessus de l'abîme.

La contrée devient sinistre, un vrai désert de pierres, on sent venir la nuit; le vent, qui s'est levé brusquement, chasse des bataillons de nuages dans les couloirs rocheux qui ferment l'horizon. Nous passons un plancher jeté sur de la neige que le soleil n'a pas encore fondue. Le torrent gronde à nos pieds et les oiseaux de proie fuient en glapissant. Pas une âme! Brusquement, au tournant de la route, voilà l'hospice du Grimsel, transformé en hôtel, où nous arrivons juste à temps pour le dîner, à la grande satisfaction de ma compagne qui trouve le voyage admirablement organisé.

Digitized by Google

## II

*De l'hospice du Grimsel à Ulrichen. — Paysage alpestre. — Le Sidelhorn. — Un guide dans la peine. — L'idiot. — La légende du goîtreux. — Haut-Châtillon. — Ulrichen et son hôtel.*

Ce matin tôt, au saut du lit, je cours à ma fenêtre, grande comme une lucarne et pousse les volets de poupée qui viennent frapper d'un petit claquement clair le mur de la façade. C'est une inondation de lumière dans ma cellule en bois de sapin blanc. L'air est frais. de cette fraîcheur particulière aux hautes Alpes, frais comme le tintement des clochettes des chèvres. rassemblées devant l'hôtel. Immobiles, toutes blanches, une pèlerine de poils noirs sur les épaules, elles restent là comme des jouets d'enfant en attendant leur pâtre. La transparence bleue du ciel se mire dans le lac du Grimsel qui dort entre de gros cailloux géants. Une maisonnette en planches, construite sur promontoire, s'avance dans ses eaux cristallines et s'y reflète avec une netteté telle, que les moindres détails de la maisonnette se précisent encore davantage sur l'image renversée. Le paysage a quelque chose de norwégien avec son large bassin stérile aux roches arrondies, où croît une maigre mousse, avec ses montagnes lointaines d'un violet pâle, translucides, semblables à de grandes améthystes, et, tout cela si aérien, qu'on se croirait dans un pays de rêves.

Après un traditionnel « café complet » au miel, fréquemment interrompu pour courir aux fenêtres, admirer encore le troupeau de chèvres qui s'ébranle, nous voilà partis pour l'ascension du Sidelhorn.

L'ancien sentier de mulet monte en zigzag, à droite de la grand'route, au-dessus de l'hospice et de son lac; notre guide paraît sombre, il ne répond que par monosyllabes aux questions que je lui pose; il semble nous bouder; pourquoi? Nous quittons bientôt le chemin tracé et grimpons très péniblement dans de la pierraille. Tout absorbé par la rapidité et l'escarpe-

Digitized by Google

ment de la montée, j'oublie un moment la mauvaise humeur de notre compagnon. La montagne semble s'élever et grandir à mesure que nous nous élevons ; derrière les pics déjà vus, pointent d'autres pics, des glaciers surgissent innombrables, puis ce sont encore d'autres sommets, d'autres coulées de glace. Le Schreckhorn fatal, le Finsteraarhorn provoquant comme un défi, les Fiesscherhörner, le Galenstock, et bien d'autres, tous dressés belliqueux et implacables en un cirque gigantesque. Puis au Sud, le grand glacier du Gries, que nous traverserons demain, et derrière la chaîne du Haut-Valais, comme d'infimes découpures, le mont Rose, le Cervin, le Michabel se brouillent dans le mauve des lointains. Arrivés au sommet, nous nous rendons seulement compte alors, que nous avons marché beaucoup trop vite, que nous avons parcouru le chemin en la moitié du temps réglementaire, que nous sommes essoufflés, éreintés, que notre guide, de plus en plus préoccupé, n'a pas l'air de s'inquiéter de nous, qu'il nous laisse nous dépêtrer comme nous pouvons, et, la trouvant mauvaise, je me décide à parler :

« Êtes-vous malade? » lui dis-je d'un ton vexé.

Alors tressaillant comme au sortir d'un rêve, il nous répond d'un air si navré, que nous en sommes tout remués :

« Pourquoi serais-je malade?

— Vous paraissez si triste ; dites-nous votre peine. »

A ces mots, deux grosses larmes jaillissant au bord de ses paupières roulent sur sa figure énergique ; mais, se remettant un peu de cette émotion furtive, il nous raconte le malheur qui vient de le frapper. L'habitation que nous avons vu brûler hier au village d'Imhof est celle de ses vieux parents chez qui il habitait. Ils ne sont pas riches, rien n'est assuré. Et comme nous nous étonnons, il nous explique que les compagnies exigent des primes dérisoirement élevées pour les maisons en bois. Serait-ce peut-être là le secret de cette manie désolante de remplacer les beaux chalets, ces vrais bijoux, par de lourdes et prosaïques bâtisses en pierres?

Nous essayons de le remonter par une bonne rasade. Le vin aidant, un peu consolé, il nous raconte toute sa vie. Sa

Digitized by Google

première grande ascension, ses débuts comme guide. Il nous passe son carnet d'attestations, toutes plus flatteuses les unes que les autres, et, comme il s'appelle Führer de son nom de famille, ce qui, en allemand, signifie « guide », un tas de jeux de mots ont été essayés sur son nom et sa profession. Il parle de son frère, guide comme lui, avec une admiration touchante, car, honneur insigne, il est cité dans Bædeker. Alors, pour le remonter tout à fait, je lui promets de revenir l'année prochaine et d'entreprendre, avec lui, toutes les ascensions imaginables, puis, ensuite, de le faire mettre, lui aussi, dans Bædeker! Ses yeux brillent et, après qu'il nous a mis sur le bon chemin pour descendre à Haut-Châtillon, nous nous serrons la main comme une paire de bons amis, en nous donnant rendez-vous pour l'an prochain.

Maintenant nous sommes seuls, seuls, dans la plus sauvage des solitudes! La sonnerie des vaches broutant au loin l'herbe chétive, qui pousse autour du lac des Morts, met quelques vibrations dans l'air. Des croupes arrondies, toutes vertes, qui ressortent étrangement sur le violet des versants lointains, ondulent autour de nous, enserrant dans leurs vagues d'émeraude, des mares bleues semblables à des morceaux de ciel tombés là par hasard. Celui qui n'a jamais foulé du pied ces alpages déserts ne peut se rendre compte de leur superbe majesté. C'est un monde nouveau, jamais vu, insoupçonné, solennel comme une bénédiction! Nous marchons ainsi des heures entières sans rencontrer une âme. Dans le lointain se découvre la route de la Furka; à nos pieds, tout au fond, tombé des nues, Oberwald, dont les chalets brunis se pressent autour de son église comme des poussins autour de leur mère. Devant nous, toute la cristallisation géante des montagnes valaisanes.

Enfin, voilà un être humain qui pointe à l'horizon! Il se rapproche et nous l'entendons se parlant à lui-même. Arrivé tout près, il se plante brusquement devant nous, la face élargie par un rire niais, sa tête énorme et nue, dont on voit battre les fontanelles mal soudées, balance sur ses épaules d'un mouvement rythmé d'automate. C'est un idiot! Il nous

Digitized by Google

présente des roses des Alpes qu'il serre de ses deux poings comme s'il voulait les étrangler. Nous lui donnons une pièce d'argent et étendons la main pour prendre le bouquet, mais il fait un bond de côté, laisse tomber les fleurs, éclate de rire et s'enfuit en gambadant ! Nous le voyons se rapetisser et disparaître bientôt derrière une crête rocheuse comme un gnome de légende. Et de nouveau la solitude se fait autour de nous.

Bientôt nous faisons halte près d'une source qui jacasse parmi les gentianes bleues et les œillets roses, et nous y déballons nos provisions. Pendant notre repas, un goitreux, tout rouillé de pluie et de soleil, passe sur le chemin, plié en deux sous une hotte énorme, pleine de lourdes bûches. Nous lui faisons signe d'approcher et lui offrons ce qui nous reste de victuailles Sans se faire prier il s'installe en face de nous. Après un grand signe de croix semblable à une menace, il se met à dévorer et pendant qu'il mâche, son goitre a des soubresauts inquiétants. Chaque fois qu'il entame une nouvelle tranche de viande, il en arrache avec ses doigts un morceau qu'il dépose près de lui, et comme ce petit manège nous intrigue beaucoup, nous essayons de le questionner; ce qui n'est point facile; son patois, son goitre, sa mastication sont pour nous une trinité gênante ! Enfin, nous finissons par débrouiller que les parcelles de viande, qu'il accumule si soigneusement en petits tas, sont destinées à la dame de glace, la châtelaine de Sion, la malfaisante, qui, entourée de feux-follets, sort la nuit du Rhône au clair de la lune pour jeter des mauvais sorts ! C'est elle qui fait cailler le lait, tourner le beurre, souffler le fœhn et rend les chèvres stériles ! Ayant été, pendant sa vie, cruelle aux pauvres, la faim à présent la torture, aussi faut-il apaiser sa colère en disposant sur sa route de quoi la restaurer.

« L'avez-vous déjà rencontrée, la châtelaine de Sion ? lui demandons-nous.

— Non, mais j'ai vu les papillons de feu qui l'accompagnent. » Et il en tremble encore ! Pauvre innocent ! Il reprend sa hotte et remonte son calvaire, pendant que nous

Digitized by Google

descendons vers Haut-Châtillon qui, maintenant, s'aperçoit entre les pins.

Haut-Châtillon incendié en 1868 a été reconstruit tout en pierres. C'est un village blanc qui, avec son clocher bulbeux, ferblanté, se détache en clair sur le fond sombre de la vallée, où trône le Galenstock.

Ulrichen, que nous gagnons par la grand'route. est au contraire un village noir, avec ses mille chalets couleur de pain brûlé. Nous y arrivons très fatigués et franchissons le seuil de la plus « nègre » des auberges! Une hôtesse sans morgue, un escalier sans rampe, une cuisine sans prétention. Ici pas de garçons en cravate blanche. Oh! non. Une servante accorte, aux petits soins, et les hôtes à l'avenant : un jeune professeur genevois à la tête de cinq de ses élèves, américains, anglais, espagnol, qui bourdonnent autour de lui comme de joyeux moustiques.

Nous nous informons de l'heure du diner, l'hôtesse, qui s'exprime en un français savoureux, d'une amusante originalité, nous répond que cela dépendra des « manipulations » du cordon bleu, mais que ce sera quand même pour la tombée du jour ! Puis, comme nous faisons un bout de causette avec elle sur un banc vert, à l'ombre, devant la porte, elle nous raconte sa traversée du glacier à dos de cheval; cela va bien quand on n'est pas « vertigeux ». Pendant que nous nous reposons ainsi, défilent sur la route, à toute vitesse, des landaus bondés de voyageurs aux regards effarés : c'est la Suisse à tourniquets qui passe, fourvoyée, et cela jusque tard dans la soirée.

## III

*D'Ulrichen à la cascade de la Tosa. — Les papillons de feu. — Le cimetière. — La vallée d'Aigresse. — Les colporteurs égarés. — Le col du Gries. — La marmotte. — Les terrasses du val Formazza. — Les villages déserts. — L'arrivée à l'Hôtel de la Cascade. — L'Edelweiss.*

Je m'éveille à moitié, il fait encore noir, un papillon lumineux voltige au plafond de ma chambre et disparaît au moment

Digitized by Google

où je veux fixer les yeux sur lui. Étrange! Quelques instants après, c'est une autre flammèche qui danse devant moi et s'évanouit comme la première. Pour le coup, c'est trop drôle! La dame de glace serait-elle en tournée? Je me secoue et me réveille tout à fait; on entend des pas dans le corridor, puis un nouveau petit rond de feu raye le mur et s'escamote. Enfin, j'ai la clef du mystère : un départ de touristes dont la clarté des bougies allumées passant par le trou de la serrure, provoque tous cet émoi. C'est moins poétique qu'une visite de la châtelaine de Sion, mais ces plus rassurant.

Je pousse la tête à l'air; de lourds nuages, qui s'écroulent dans la vallée, inquiètent. Je m'habille prestement et pendant que la prévoyante hôtesse nous prépare les « proviandes » pour la journée, nous flânons un moment au milieu du fouillis des chalets qui composent le village. Comme ils sont amusants à regarder, jetés pêle-mêle, perchés sur quatre champignons de pierre, avec leurs larges toits pareils à des chapeaux de soleil, leurs tout petits vitraux enchâssés dans du plomb. On a peine à croire que ce soit là des demeures sérieuses, on s'attend à voir sortir des poupées de leur porte entr'ouverte. Plus loin, le champ des morts rappelle aux vivants la grande excursion d'où l'on ne revient plus. Sur chaque tombe un bassin minuscule rempli d'eau, où viennent s'ébrouer et boire les oiseaux du bon Dieu. A quoi cela peut-il servir? Nous oublions de le demander, mais à mon retour, j'écris de Gand pour m'en informer, et voici la réponse textuelle :

« Monsieur, je porte à votre connaissance que ces petits « réservoirs contiennent de l'eau bénite que les fidèles asper- « gent sur les tombes lorsqu'ils viennent prier sur le champ « du repos. Ceci est une habitude particulière aux habitants « catholiques du canton du Valais.

« Agréez, etc. »

Un « bon voyage! » au professeur de Genève et à ses cinq moustiques qui s'en vont faire l'ascension du Grimsel, une poignée de main à l'hôtelière et nous nous ébranlons, guide en tête. Le temps est menaçant, nous traversons bientôt le



Digitized by Google

Rhône qui déjà se prend au sérieux et bougonne sous un pont de planches sans balustrade: puis nous dépassons, à l'entrée de la vallée d'Aigresse, les chalets délaissés de Zum Loch, dont les habitants, las de leur solitude, ont simplement abandonné leur *home*, depuis des années, pour aller s'installer au village. On n'est pas moins sans-gêne ! Nous longeons maintenant l'Eginenbach qui saute d'une roche à l'autre en véritable écureuil. Des brouillards s'accrochent aux mélèzes dont les traînées sombres, d'un bleu foncé, grimpent très haut, jusqu'aux nuages. La forêt trouée par les avalanches se cramponne désespérément aux flancs de la montagne. Nous montons toujours et la vallée semble monter avec nous, les pins s'espacent, se rabougrissent, bientôt ce ne sont plus qu'une bande de nains, aux contorsions de cul-de-jatte, qui grimacent dans un décor de sabat ! Une arche en pierres branlantes, à califourchon sur l'eau pour laisser passer les sorcières, rappelle la nuit de Walpurgis, et pour rester dans la note, j'enfourche mon parapluie et passe sur l'autre bord en un galop diabolique! Qu'il fait bon se promener ainsi, en toute sécurité, dans ce coupe-gorge rocheux avec un guide excellent qui nous promet une vue lorsque nous atteindrons le col. Aucun souci, le sac de notre compagnon, d'où sort un goulot de bouteille, est plein d'excellentes choses, bien appétissantes; ce soir nous trouverons un hôtel confortable pour y souper et y coucher. Que la vie est bonne... quand on a la bourse bien garnie !

Mais, que se passe-t-il? Brusquement le guide s'arrête et sa figure se rembrunit. Il vient de découvrir tout en haut, sur le versant de pierres, un groupe de touristes égarés ; ils descendent, puis remontent, puis redescendent encore pour chercher un passage. Nous arrivons ainsi, tout en les observant, à la hutte d'Altstaffel où un pâtre solitaire, accroupi devant une terrine pleine de lait, nous renseigne sur les malheureux égarés; ce sont des colporteurs passés par la hutte ce matin. Pas assez riches pour se payer le luxe d'un guide, ils errent désorientés à la recherche du col de Novène qui se cache dans le *Nebel*. Pauvres gens ! Nous proposons à notre guide de

Digitized by Google

les accompagner, quant à nous, nous continuerons seuls le chemin bien tracé ; mais il n'entend pas de cette oreille ; le glacier du Gries dont nous devons faire la traversée, se trouve encore dans le brouillard ; nous sommes sous sa garde, il ne veut pas nous lâcher. Force nous est donc d'abandonner ces miséreux à leur triste sort. A un tournant du roc, nous les perdons bientôt de vue et, le cœur serré, je répète en moi-même : que la vie est bonne quand on a la bourse bien garnie !

Maintenant nous gravissons lentement une montée escarpée, coupée de champs de neige, presque verticaux, que nous passons en biais. Des perches d'un bois clair, droites comme celles d'un tir à l'arc flamand, indiquent de loin la direction en cas de mauvais temps. Nous arrivons enfin au col, à 2,446 mètres d'altitude. Nous sommes dans un épais brouillard. Autour de nous, rien qu'une buée blanche qui vous prend à la gorge. Par moments un point de cette buée devient lumineuse, puis retombe bientôt dans son uniforme matité. C'est le soleil qui lutte avec toutes ces vapeurs et qui nous rend l'espoir. Nous nous installons sur de la mousse humide et, roulés dans nos couvertures, nous attendons. Une phosphorescence étrange gagne le brouillard que le vent chasse, et soudain, dans une éraillure, apparaît un pic altier, plaqué de glace. Il demeure un instant, aérienne vision, puis de nouveau, se fond et s'efface. Petit à petit les objets d'alentour se précisent et, tout à coup, une Alpe, d'un vert d'une crudité éblouissante, surgit au loin, suspendue dans l'espace ; puis ce sont d'autres Alpes plus vertes encore, qui semblent s'ouvrir à l'improviste et se refermer de même. A présent le chaos nébuleux se déchire en grands lambeaux, laissant entrevoir par moments un monde de glaciers. Tout se dégage, tout s'illumine, les vallées d'alentour comme d'immenses chaudières, fument. Enfin, en coup de théâtre, sous le triomphe du soleil, le panorama entier se déploie. Nous restons un moment aveuglés par cette splendeur des yeux !

« On est toujours récompensé quand on se rapproche du ciel ! » nous dit le guide en souriant. Oui, il a raison, nous nous sentons meilleurs, plus près de Dieu ! Nous demeurons

Digitized by Google

ainsi pendant deux heures en extase, mais les plus belles choses ont une fin. L'heure s'avance, il faut partir, et bientôt nous patinons sur une vraie mer de glace, celle que l'hôtelière d'Ulrichen traversait à dos de cheval sans être « vertigeuse ».

De l'autre côté du glacier, au bord du précipice, la Suisse finit et l'Italie commence. Un douanier debout sur une arête qui s'avance en coulisse, la carabine au bras, nous rappelle le troisième acte de *Carmen :*

Je dis que rien ne m'épouvante...

mais le coup ne part pas et la vallée reste silencieuse et déserte.

Notre guide nous quitte ici pour pouvoir rentrer chez lui, aujourd'hui encore, et nous voilà partis seuls à l'aventure sur lest. Le val Formazza, dans le haut, présente quatre plateaux et quatre escarpements, quatre marches d'un escalier géant qui s'abaisse sur Fruthwald. Quel délicieux vagabondage sur ce premier versant à pic que nous dégringolons gaiement, mais, halte ! chut ! une marmotte, postée en sentinelle, se détache en noir sur le blanc du ciel, sa petite face allongée en museau, saccade de tous côtés comme une tête de moineau. Un sifflement aigu et prolongé, crac, elle est partie. Cela s'est passé avec une telle rapidité que nous en restons tout ébahis; c'est la première fois qu'il nous est donné de contempler une marmotte à l'état sauvage, et cette petite rencontre prend une grande importance à nos yeux. C'est un événement.

Nous descendons toujours joyeusement une marche géante après l'autre, et, avec l'altitude qui change, change aussi la faune et la flore. Les papillons couleur de glace, dont l'ombre tremblait là-haut sur les *névés*, ont fait place aux vulcains noirs, rayés de feu, au vol de chauve-souris. Des chenilles monstres, aux couleurs chavirantes, ondulent avec précipitation et se trémoussent comme sur une poêle à frire, des feux d'artifice de sauterelles partent sous nos pas, bleus et rouges. L'air est saturé de la vanille des orchidées noires, du poivre des œillets roses. Les petites mains jaunes des arnicas ouvertes au soleil rutilent, des touffes de gentianes d'un bleu noir font

Digitized by Google

pâlir les cieux, des lys martagons, des saxifrages énormes envahissent les sentiers et nous mouillent les jambes d'une rosée tardive. Quelle abondance de sève ! De degrés en degrés, nous arrivons à Morasco, que nous apercevions de loin. De toute la journée, sauf les colporteurs, le pâtre et le douanier, nous n'avons pas croisé une âme. Aussi entrons-nous au village, en quête d'un peu d'animation. Un calme anormal pèse sur le petit bourg, nos souliers ferrés sonnent creux sur les dalles des ruelles désertes, comme si nous marchions sur des caves. Les chalets en pierre, lavés à l'eau de chaux, ont l'air d'aveugles avec leurs volets clos. Nous frappons à grands coups aux portes verrouillées, nous appelons dans le silence et aucune voix ne répond à nos voix. Tout est muet autour de nous. Une hotte posée contre un mur, avec un alpenstock auprès, indique seul que quelqu'un a passé par ici. Et c'est ainsi une désolation d'abandon jusqu'à l'autre bout du village.

Nous continuons notre chemin dans un silence qui, à présent, a quelque chose de religieux, le torrent même est trop loin, il ne s'entend plus ; rien ne bouge, le ciel reste immuable, sans un nuage pour animer sa voûte, et il n'y a que le mouvement de nos deux vies dans cette grande immobilité.

Voici Riale, autre hameau vidé, pareil à un corps sans âme, comme un grand objet oublié là ; avec la même paix de tombe, le même aspect de nécropole, et maintenant toutes ces habitations mortes deviennent inquiétantes comme si des trépassés allaient sortir de chaque soupirail. Nous hâtons le pas, oppressés par tant de calme, et c'est encore tout un val perdu qu'il nous faut traverser pour sortir de ce silence sans fin.

Du linge blanc aligné sur une corde et qui claque à la brise nous crie la présence de l'homme ! Oui, voilà l'auberge blanche de la Tosa avec sa chapelle à portique frêle, comme un joyau rare. On joue aux quilles devant la porte de l'hôtel et sur un banc la cuisinière pelle des pommes de terre. tandis qu'un gamin frotte les chandeliers de cuivre. Idylle insouciante, vallon du bon Dieu, que vous êtes les bienvenus pour nous ! Et quelle bonne et cordiale réception au bruit de la cascade, invisible et cependant tout près !

Digitized by Google

Le soir tombe, les grillons chantent doucement, une petite *Edelweiss* solitaire et fragile tremblotte au bord de l'eau qui dort comme un lac paisible; les touristes ont cueilli toutes les autres, plus robustes qu'elle et plus désirables aussi, sa mine souffreteuse et sa débilité l'ont sauvée et, je ne sais pourquoi, elle me fait songer à ces conscrits qu'un défaut physique exempte du service et préserve d'une guerre meurtrière. Je l'épargne aussi et la laisse s'endormir dans la nuit.

(*A suivre.*) S. FREDERICQ.

Digitized by Google

# LES AVARIÉS

de **BRIEUX**.

Il y a beau temps que les médecins comptent parmi les grandes utilités du répertoire comique, et il n'est pas de théâtre un peu respectable qui n'ait dans un coin de ses magasins une robe noire, un bonnet pointu et tous les accessoires chers à M. Purgon. Molière, qui les connaissait trop pour les aimer, les a fouaillés sans la moindre pitié; au travers de plus de deux siècles, son rire est resté si clair, si juste qu'il nous gagne encore aujourd'hui. Mais Molière mettait à la scène des médecins sans vrai malade; de nos jours, les auteurs dramatiques aiment surtout les malades, et si parfois ils nous montrent un médecin, il semble que ce soit pour donner à la maladie un caractère plus tragique et plus irrémédiable.

Ibsen nous a présenté une remarquable série de maniaques, de monomanes et de *fins de races* plus ou moins avariés; les tuberculeux ont eu les *Fossiles* de M. de Curel, *Sur la foi des étoiles!* de M. Gabriel Trarieux, le *Mariage blanc* de M. Jules Lemaître; dans l'*Assommoir*, Coupeau tombe frappé d'une attaque de *delirium tremens;* le cancer a servi de prétexte à la *Nouvelle Idole*, et nous avons vu la folie se déchaîner dans *Thérèse Raquin;* j'en passe, et des meilleurs. Les timides et les conservateurs, il est vrai, pourront m'objecter le *Roi Lear* et même *Œdipe*, ce tragique avarié des temps héroïques.

Pour ma part, d'ailleurs, je ne demande qu'à me laisser convaincre, et, sans parler des exemples historiques dont pourraient se réclamer les auteurs contemporains, j'avoue ma

Digitized by Google

très grande admiration pour quelques-unes des pièces que je viens de citer.

Ce n'est donc point un procès de tendance que j'entends faire à M. Brieux. Les misères physiques, comme les douleurs morales, font partie de nos souffrances; les unes comme les autres peuvent prêter au comique parfois, au tragique plus souvent; la douleur est une des plus belles sources de l'art; le *Gladiateur mourant* et le *Laocoon* sont là pour témoigner toute la noblesse qui peut auréoler les souffrances de notre corps.

D'ailleurs, comment affirmer qu'une chose ne fait point partie du domaine de l'art? Tout au plus pouvons-nous dire avec une demi-certitude que nous ne l'avons pas encore vu réaliser; l'avenir, espérons-le, nous réserve quelques belles surprises, et M. Brieux n'a point suffisamment épuisé son sujet, pour ne pas laisser quelque belle besogne à faire par ses successeurs.

On ne peut lui reprocher pourtant de n'avoir pas sérieusement étudié la matière de son drame; en le dédiant au célèbre professeur Fournier, il n'a fait que payer la dette de reconnaissance que doit tout bon élève à un maître illustre et bienveillant; on ne peut lui reprocher non plus d'avoir été licencieux ou badin : il n'y a dans sa pièce ni un mot choquant, ni une phrase grivoise; M. Brieux n'a pas le mercure galant.

Mais ce qui me paraît plus grave, c'est qu'en lisant les *Avariés* loin d'un public hostile à la censure, loin aussi des déclamations de Henri Rochefort et du chansonnier-député Couyba, nous voyons bien toujours la pièce à faire, et nous la cherchons en vain jusqu'à la dernière page du volume.

Voici, tout d'abord, la liste des personnages; je la transcris fidèlement, car elle est symptômatique et mérite réflexion : le Docteur, l'Avarié, le Beau-Père, un Père, un Élève, l'Épouse, la Mère, la Nourrice, une Fille, une Ouvrière, une Domestique. Examinez toutes ces majuscules et pesez bien la valeur des articles; ils sont définis pour les rôles principaux, indéfinis pour les rôles épisodiques. Les personnages gratifiés des premiers vont porter tout le poids du drame; les autres n'y apparaîtront que comme exemples; ce sont les dossiers du

Digitized by Google

médecin. Ne croyez pas cependant que ces personnages n'aient point d'autre état civil; l'Avarié s'appelle Georges Dupont, comme tout le monde; l'épouse s'appelle Henriette; le bébé, Germaine; le beau-père est le célèbre Loches, député de la Sarthe, et jusqu'à la nourrice qu'on appelle « nounou », comme dans les comédies les plus innocentes. M. Brieux, sans doute, a voulu écarter systématiquement de son drame tout ce qui pouvait donner la sensation de la vie; il n'a mis à la scène que des entités; c'est une façon légitime, sinon poétique, de comprendre la synthèse.

Le premier acte comporte deux scènes; dans la première, le régisseur, dernier avatar du chœur antique, vient exposer au public la portée de la pièce, et, dans un monologue court et paternel, rassure les spectateurs les plus susceptibles d'effarouchement. La seconde, plus longue, — c'est l'acte tout entier — n'est qu'un immense dialogue entre le Médecin et l'Avarié. Je ne vous dirai pas que ce soit extrêmement varié ou particulièrement vivant; vous vous doutez un peu de ce que doivent se dire un médecin et un malade; l'un se plaint, accuse tout le monde, trouve le sort injuste et, au fond, ne croit pas à l'extrême gravité de son mal; l'autre conseille, ordonne, défend, prescrit, gardant en lui-même un scepticisme profond quant à la docilité de son patient. Vous vous imaginez peut-être aussi que chez un spécialiste célèbre, cette consultation va être brève; d'après M. Brieux lui-même, il doit y avoir tant d'avariés qui attendent dans l'antichambre! Point du tout: ces deux personnages, ornés de majuscules aussi prétentieuses que leur bavardage, causent comme défile le cortège de la *Juive;* quand il n'y en a plus, je ne sais pas s'il y en a encore, mais à coup sûr il en revient. Ce ne sont que répétitions, plaintes, redites, lamentations vagues; l'Avarié veut se marier pour acheter une étude de notaire avec la dot de sa fiancée; le Docteur le lui défend; à tour de rôle ils se jettent Ricord à la tête, et finalement l'Avarié s'en va, partageant l'ennui du public, bien décidé à se marier, ne fût-ce que pour faire un peu marcher l'action.

Au second acte, il a un bébé qu'on ramène de la campagne,

Digitized by Google

atteint des premiers symptômes du mal paternel. Ici se place la seule scène, vraiment un peu dramatique, entre l'Avarié et sa mère. Celle-ci a conduit l'enfant chez un spécialiste ; elle revient connaissant la nature exacte de la maladie ; elle n'ose l'avouer à son fils, qui devine la vérité ; tous deux sentent bien nettement qu'ils se comprennent et ils restent l'un devant l'autre, souffrant horriblement, n'échangeant que des phrases brèves, pleines de réticences, entrecoupées de longs silences où plane l'inquiétude. Mais le Docteur survient, il veut faire cesser l'allaitement pour empêcher la contamination de la nourrice ; la grand'mère s'y refuse dans l'intérêt de l'enfant ; elle va jusqu'à promettre à la nourrice de lui faire un magnifique cadeau si elle veut rester ; mais celle-ci a tout appris par l'indiscrétion d'un domestique, se révolte, essaie de faire chanter l'Avarié et révèle ainsi à sa femme le crime commis par le mari.

Au troisième acte, après une courte scène, entièrement inutile d'ailleurs, entre le Docteur et son Élève, arrive le Beau-Père de l'Avarié. Il vient réclamer un certificat constatant le mal dont son gendre est atteint pour permettre à sa fille d'obtenir le divorce. Le Docteur refuse par respect du secret professionnel ; ensuite, il calme le Beau-Père, lui montre le scandale inévitable et la ruine morale qui résulteraient d'une révélation publique de ce malheur. Que tout le monde se soigne sérieusement et tout finira bien dans le meilleur des ménages.

Le rideau tombe enfin, pensez-vous? Point du tout. Le Docteur ressemble à M. Brieux ; quand celui-ci eut aperçu M. Couyba dans la salle du théâtre Antoine, le jour de sa lecture, il n'eut de cesse que le député montmartrois ne fût venu sur la scène jurer de faire abolir la censure. Le Docteur, lui aussi, tient un député, dans l'espèce du Beau-Père, et il en profite immédiatement pour lui donner quelques idées sur l'Avarié. C'est alors que défilent une Ouvrière, un Père, une Fille qui viennent raconter chacun leur petite aventure. Cela n'a plus rien de commun avec ce qui aurait dû être le drame, mais cela conduit au mot de la fin dit par le Docteur : « Si,

Digitized by Google

à la Chambre des députés, vous pensez un peu à ce que vous venez de voir, nous n'aurons pas perdu notre temps. »

Il faut le reconnaître à l'honneur de M. Brieux : le mot est d'une certaine crânerie. Il est visible tout au long du drame, que, pas un instant, il n'a eu la préoccupation d'écrire une bonne pièce, de créer une œuvre poétique. M. Brieux a quitté cette fois le théâtre pour la tribune, et le comble de ses rêves serait de voir voter une loi sur ce sujet, une loi Brieux, aussi célèbre que le sont la loi Naquet ou la loi Bérenger. Ceux qui, comme nous, l'avaient suivi avec intérêt et admiration ; ceux qui n'oublient pas la grandeur et l'émotion de certaines scènes de *Blanchette*, par exemple, regretteront de le voir abandonner les arts pour se vouer à l'apostolat.

Vous connaissez sans doute ces petits *tracts* que distribuent les sociétés de tempérance et les compagnies d'assurance. Ce sont de petits dialogues fort naïfs entre un ouvrier sobre, rangé et un de ses camarades d'atelier qui préfère le cabaret à la caisse de retraite. La pièce de M. Brieux m'a presque continuellement rappelé ces petites brochures. Au point de vue social, elle est peut-être fort utile, et M. Brieux mérite, je n'en doute pas, le prochain prix Monthyon. Au point de vue littéraire ou artistique, le seul qui doive nous préoccuper au théâtre, elle est inexistante.

ROBERT SAND.

Digitized by Google

# CHRONIQUE LITTÉRAIRE

M. MAETERLINCK, *Théâtre*, Ier et IIIe vol. (Lacomblez, Bruxelles et Per Lamm, Paris).

Ces deux volumes comprennent : *La princesse Maleine* (1890), *l'Intruse* (1891), *les Aveugles* (1891), *Aglavaine et Selysette* (1896), *Ariane et Barbe-Bleue* (1901), *Sœur Béatrice* (1901).

Dans le second, qui paraîtra bientôt, on a réuni : *Pelléas et Melisande*, *Alladine et Palomides*, *Intérieur*, *la Mort de Tintagiles*.

Les drames de Maeterlinck, malgré les pastiches et les imitations qu'ils ont provoquées, n'ont rien perdu de leur première nouveauté. Les petites âmes rudimentaires de ses personnages de rêve continuent d'émouvoir et le frisson nouveau qu'elles nous ont communiqué au moment de leur apparition nous trouble encore aujourd'hui. C'est que, malgré les investigations de la science, le mystère continue à s'épaissir autour de nous, l'inexplicable nous enveloppe de toutes parts et l'angoisse de l'inconnu nous tourmente : voilà pourquoi nous nous intéresserons encore longtemps à ces étranges créations du poète, à ces êtres venus on ne sait d'où, « nés d'ailleurs » étonnés de vivre, et qui sentent perpétuellement autour d'eux la menace d'un grand malheur. La Mort rôde dans tous ces drames et une terreur mystérieuse opprime, comme en un cauchemar, ces larves humaines qui marchent dans la vie, effarés et tremblants, à tâtons, comme des aveugles, qui échangent des paroles étranges qui les font frissonner, dont

Digitized by Google

les gestes, dont les mouvements silencieux trahissent une inquiétude, une anxiété souvent poignante.

Ces personnages n'ont pas d'aventures, tout au moins de ces aventures violentes qui remplissent nos théâtres de cris, de larmes et de sang, « ils passent la plus grande partie de leur vie à l'ombre d'un événement qui n'a pas encore eu lieu ; » c'est à leurs âmes surtout qu'ils songent, à leurs âmes qu'obscurcit une détresse infinie (1), et c'est tout au fond de leur âme, dans les replis de l'inconscient, dans les limbes, si l'on peut dire, que le drame s'agite. Un fatalisme languissant et tendre, selon le mot heureux de Jules Lemaître, semble les pousser, et sans savoir, comme en rêve, ils accomplissent leur destin. Ce sont les pèlerins hagards de la vie.

M. Maeterlinck a fait précéder cette édition d'une préface extrêmement intéressante, où il condense ses idées actuelles sur le théâtre.

Le pessimisme, nous l'avons vu, est au fond de ses drames : « ignorant l'origine et le but de la vie, nous ne sommes que de précaires et fortuites lueurs abandonnées sans dessein appréciable à tous les souffles d'une nuit indifférente. » Et il a dit la vanité de vivre et la force invincible du néant et de la mort. « Mais aujourd'hui, il rêve autre chose. Tout en affirmant que « le poète dramatique est obligé de faire descendre dans la vie réelle, dans la vie de tous les jours, l'idée qu'il se fait de l'inconnu, qu'il doit nous montrer de quelle façon, sous quelle forme, dans quelles conditions, d'après quelles lois, à quelle fin, agissent, sur nos destinées, les puissances supérieures, les influences inintelligibles, les principes infinis, dont, en tant que poète, il est persuadé que l'univers est plein », il voudrait que la conclusion de l'agitation humaine, dans le drame, fût autre ». Dans l'inconnu qui nous entoure, dit-il, *essayons de découvrir une raison nouvelle de vivre et de persévérer...* » Puisque la science n'a pas dit son dernier mot, « il est tout

(1) Ce mot de l'*Imitation* : *Et torpenti multa relinquitur miseria*, que M. Maeterlinck a inscrit en tête des *Serres chaudes*, pourrait servir d'épigraphe à toute son œuvre dramatique.

Digitized by Google

aussi légitime d'espérer que nos efforts ne sont pas inutiles que de penser qu'ils ne produisent rien... »

Cette nouvelle philosophie, que M. Maeterlinck développe en quelques pages limpides et harmonieuses, nous permet de prévoir des drames sinon plus beaux, au moins plus consolants, et imprégnés de moins de tristesse irrémédiable...

***

ERNEST MALTRAVERS, *Une rançon*. (Paris, librairie A.-L. Charles.)

L'histoire est toute simple : Octave Rheid est appelé par télégramme auprès de son frère Fernand, qui a voulu se tuer. Celui-ci aimait Valentine de Falhaën, qui n'avait pas accueilli son amour. D'abord, Octave en veut à cette femme, puis les causeries au chevet du malade la lui ayant mieux fait connaître, il s'éprend d'elle à son tour. Au moment de quitter, enfin guéri, l'hospitalière maison de la veuve, Fernand s'aperçoit du chemin que son frère a fait dans le cœur de la femme qu'il aime avec passion; une rechute soudaine le met à deux doigts de la mort. Valentine a pitié du mourant et, pour le rendre à la vie, lui promet son cœur. Le mariage a lieu. Un immense désespoir s'empare d'Octave qui s'éloigne, se jette dans la vie active et tâche d'oublier. L'apaisement se fait peu à peu en lui, mais quand il revoit, au château des Failles, chez sa mère, les jeunes époux, une nouvelle crise le bouleverse, ravive son ancienne souffrance. Cependant la blessure se cicatrise et l'action, la grande régénératrice, finit par le réconcilier avec le sort.

C'est un peu l'aventure, pas très neuve, des frères ennemis. Mais ce qui est moins ordinaire, c'est la manière, le faire de l'auteur On sent, à chaque phrase, pour ainsi dire, l'effort, noble sans doute et louable, mais fatigant tout de même, de quelqu'un qui s'applique, qui se travaille à expliquer chaque geste, chaque parole, chaque action de ses personnages, par le menu, disséquant la moindre pensée, le sentiment le plus fugitif, s'ingéniant à découvrir les nuances les plus subtiles, faisant enfin œuvre de psychologue raffiné et délicat. Ces

Digitized by Google

anatomies, mises à la mode par Bourget et cultivées chez nous par Pirmez dont l'influence sur l'auteur est évidente, ont eu un succès qui va quelque peu s'affaiblissant. On est légèrement blasé, aujourd'hui, sur ces aventures d'âmes distinguées et aristocratiques, qu'on épluche d'une main experte. Les phrases contournées et chantournées, en lesquelles on prétend démonter le mécanisme sentimental, laissent voir, à la longue, quelque chose d'artificiel qui lasse et qui glace. On voudrait plus de spontanéité, un cri, parfois, plus humain, plus douloureux, une note plus vibrante, le mouvement plus fébrile, enfin, de la vie. Ce n'est pas qu'*Une rançon* ne contienne de très belles pages, mais elles se font un peu attendre. Les derniers chapitres, ceux qui mettent Octave en présence de son frère et puis de Valentine ont une beauté qui émeut, et l'on y sent une sincérité d'accent qui, pour être contenue, n'en est pas moins forte et même, à de certains endroits, poignante.

L'auteur fera bien, nous semble-t-il, d'éviter certains maniérismes d'expression qui trahissent trop le souci du « bien-dire » ; son écriture est, par moments, trop tourmentée.

***

G. OHNET, *Le crépuscule.* (P. Ollendorff.)

Le crépuscule, c'est, pour l'artiste, l'heure douloureuse qui suit l'aube radieuse, toute dorée de visions de gloire, et le Midi triomphant, où se créent, dans la joie, les chefs-d'œuvre. Les acclamations qui le saluaient autrefois vont à d'autres et la chaude curiosité de la foule qui murmurait sur son passage se change en une muette indifférence. Le malheureux qu'atteint à la fois la déchéance physique et la déchéance intellectuelle voit l'ombre s'épaissir autour de lui, l'oubli se faire sur ses œuvres : il connaît l'horreur de se survivre. Et tandis que sonne pour lui l'heure de la décadence, de la chute irrémédiable, ses jeunes rivaux montent, en une ascension triomphante, vers la gloire qui, à présent, se détourne de lui. C'est la vie, et c'est l'éternelle chanson : Ote-toi de là que je m'y mette ! Chacun son tour ! Place aux jeunes !

Il y a quelque mélancolie dans l'aventure du peintre Mels

Digitized by Google

qui est arrivé à cette heure triste du crépuscule et qui se voit ravir à la fois, par un plus jeune, les deux choses qui seules, à ses yeux, donnaient du prix à la vie : l'amour et la gloire.

Ce nouveau roman de M. Ohnet n'est pas encore le chef-d'œuvre définitif qu'il rêve lui aussi, sans doute, d'écrire. Un pur artiste ne peindra jamais ainsi une jeune fille : « Elle était de *moyenne taille, très bien faite,* avec un *visage brun,* des *yeux bleus* et des *cheveux bouclés naturellement.* » Que dites-vous aussi de ce commissaire, passionné de peinture, qui faillit un jour arrêter un garçon boulanger qui avait porté du pain rassis à M. Detaille; qui fait surveiller les portes des ateliers pour que les chiens ne s'y oublient pas; qui veille à ce que les concierges soient pleins de déférence pour leurs locataires artistes !!! etc., etc.

Non, *Le crépuscule* n'est pas un chef-d'œuvre. Loin de là; il y a pourtant, ici, plus de simplicité, une intrigue moins compliquée et plus de souci d'analyser une détresse humaine. Mais ce qui frappe, c'est le ton agressif de certaines tirades : on dirait que l'auteur y a déposé de la bile et du fiel. Il en veut surtout aux critiques, ces ratés de la littérature, comme il les appelle, qui font profession de discuter le mérite de ceux qui produisent; à plusieurs reprises, il signale les férocités, les perfidies des écrivains jaloux qui se conduisent comme des brigands envers leurs rivaux, que la fortune ou le succès a favorisés...

Il est difficile de ne pas voir dans tout cela comme un écho de rancunes personnelles. Eh! mon Dieu, personne n'échappe à l'envie, à la critique. Faites un chef-d'œuvre, et l'une et l'autre se tairont, ou du moins leurs cris seront impuissants.

Attendons le chef-d'œuvre...

***

H. SIENKIEWICZ, *Le déluge,* roman héroïque, traduction du comte Wodzinski et de B. Kozakiewicz. (Édition de la *Revue blanche.*)

*Le déluge* fait partie de ce qu'on a appelé la *Trilogie,* suite

Digitized by Google

de trois romans héroïques dont deux seulement, jusqu'ici, sont connus en France : *Par le fer et par le feu*, dont nous avons parlé et *Le déluge*. Le troisième : *Messire Wolodowski*, paraîtra sous peu. La *Trilogie*, avec *Quo vadis*, constitue l'œuvre capitale de Sienkiewicz.

Comme « Par le fer... », le *Déluge* est un hymne à la patrie, une glorification du courage et de l'héroïsme polonais. L'auteur y raconte la dramatique lutte de la Pologne, inondée d'un vrai déluge d'ennemis, contre les armées de la Suède que viennent grossir des flots de Russes, de Cosaques, de Hongrois. Un souffle d'épopée anime ces pages, écrites, dirait-on, sous la tente, avec le sabre, au son du clairon. Comme dans « Par le fer... » — et cependant l'auteur accomplit ce prodige de ne pas se répéter, — on y entend de sauvages clameurs de batailles, on y voit des ruées tumultueuses de peuples et d'armées.

Batailles rangées, escarmouches, surprises, combats singuliers, sièges, incendies, rapts, tueries, larmes et sang et ruines, toutes les horreurs de la guerre sont accumulées ici, comme en une large et terrifiante fresque.

Et c'est peut-être, pour des lecteurs étrangers, français, surtout, le grand défaut de ce livre. Il y a trop de tintamarre là dedans, les armes y font un cliquetis qui plaît d'abord et vous souffle au cœur des ardeurs belliqueuses, mais qui, à la longue, assourdit et ennuie. Il y a, dans l'Iliade, des tableaux qui reposent, qui rafraîchissent l'imagination. Ici, rien de pareil : c'est, d'un bout du livre à l'autre, la guerre avec ses cruautés, ses lâchetés, ses héroïsmes magnifiques. Cela exalte, il est vrai, l'âme polonaise. Et tel épisode, par exemple le siège du couvent d'Yasna-Gora, est une admirable leçon d'énergie. Sienkiewicz est, certainement, un des plns grands poètes de la Pologne.

***

O. DE TRÉVILLE, les *jeunes filles peintes par elles-mêmes*. Réponse aux *Demi-Vierges*. (Paris, P. Ollendoff.)

L'auteur ne veut pas admettre, et il a bien raison, que la



Digitized by Google

plupart des jeunes filles de France soient des âmes flétries, pareilles aux héroïnes du roman célèbre de Marcel Prévost. Avant d'arriver à cette conclusion, M. de Tréville, à force de temps et de patiente persévérance, a interviewé plusieurs milliers de jeunes filles, parisiennes ou provinciales. Il leur a demandé leur avis sur une foule de questions morales, sociales, littéraires, qui nous préoccupent et les intéressent particulièrement. Il voulait les faire parler et ainsi surprendre leur « moi ». Dans le tas volumineux des réponses, plus d'une a été à côté, mais ces ignorances mêmes sont instructives. Quant à la sincérité de ces aveux, l'auteur ne pense pas qu'on puisse en douter. Il y a bien, çà et là, à côté de riants tableaux, de souvenirs émus, de réflexions originales, un brin de pose et quelque peu d'apprêt. La phrase, on le sent, est « travaillée ». Quelquefois aussi, à je ne sais quoi de vif et de décidé, d'indépendant ou de désenchanté, on s'aperçoit que la jeune fille dissimule sa vraie pensée, qu'elle ne veut pas être prise pour une petite pensionnaire.

De l'ensemble de ces confessions ingénues ou dont la rouerie se laisse facilement percer à jour, se dégage cette conclusion consolante que si nos jeunes contemporaines demandent un peu plus d'air et de liberté qu'autrefois, leurs prétentions n'ont encore rien d'inquiétant. Ce qu'elles continuent d'apprécier, par-dessus tout, c'est l'instruction sans pédanterie, la religion sans étroitesse, la réserve sans gaucherie. Rieuses, sans doute, mais d'un rire qui sonne si frais et qui n'exclut, du reste, ni les nobles élans, ni les admirations généreuses; curieuses, sans cesser d'être timides; un peu coquettes, peut-être, mais sans grande malice, bien différentes, en cela, des demi-vierges.

Tout cela est très juste. Pourtant, cela n'empêche pas les *Demi-Vierges* d'être vraies aussi, et observées, mais sans aucune complaisance, par l'œil aigu du romancier. Le champ de l'observation seul diffère.

***

Digitized by Google

CH. WAGNER, *Jeunesse* (23e édition); *Vaillance* (15e édition); *L'âme des choses* (1901, 2e édition.) (Paris, librairie Fischbacher.)

On ne peut trop conseiller la lecture de ces livres, aux jeunes gens surtout, à qui l'auteur s'adresse plus spécialement. Ils y trouveront, exprimés simplement, en un français clair et net, sans aucune de ces phrases ciselées et serties de mots rares, comme en ont certains prédicateurs laïques et mondains qui vont aussi, disent-ils, au peuple, mais en cravate blanche et gants jaunes, ils y trouveront les plus excellents conseils de saine et pratique morale. Généreux sentiments, sages leçons, bonnes pensées abondent en ces livres qu'inspire un sincère et profond amour du bien.

En ces temps de trouble et de confusion, où les jeunes esprits, surtout, semblent, par moments, comme désemparés, sans orientation bien certaine de leurs efforts, il y a tout profit à méditer ces pages qui laissent une impression consolante et réconfortante. Elles nous répètent qu'il faut aimer la vie, malgré tout; elles prêchent l'action, l'amour du travail, le respect de la famille, le rapprochement et la fraternisation des classes, le culte de la patrie. C'est un sonore et vibrant *sursum corda* qu'elles font entendre.

Tout un livre du reste, *Vaillance*, proclame la beauté de l'énergie morale. « Je voudrais, dit l'auteur s'adressant au jeune homme, te faire faire ce beau rêve de force, de bonté, de virilité sacrée, après lequel il n'est plus possible de se complaire dans les plaisirs énervants ou de s'abandonner à un découragement stérile. »

Il serait difficile, vraiment, de ne pas faire ce rêve : devenir forts en face des difficultés de la vie, et devenir bons, quand on lit ces ouvrages.

« Jeunes gens, voilà de quoi remplir vos jours d'utiles préoccupations, et vos cœurs de belles et grandes pensées qui vous aideront à vaincre le mal qui est en vous (1). »

(1) *Vaillance*, « L'esprit de la défense ».

Digitized by Google

Cela vaut mieux que ces nourritures frelatées dont trop souvent se gorge la jeunesse, insoucieuse de sa santé morale.

***

A. DAXHELET, *Manuel de littérature française*. (Bruxelles, Lebègue et Cie.)

M. A. Daxhelet, professeur à l'athénée royal de Bruges, est un fin lettré qui s'est signalé à notre attention par des études originales sur le style et par quelques nouvelles au charme distingué et délicat. Il publie aujourd'hui un Manuel de littérature, qui est un résumé, clair et précis, des principes, lois et faits généraux que le professeur de littérature française est amené à synthétiser et à proposer comme un fonds de connaissances théoriques à ses auditeurs. Il a condensé, en ce Manuel, un long enseignement littéraire.

Naturellement, il ne faut pas s'attendre à trouver du neuf en un sujet vieux comme la rhétorique, mais quand on a, comme c'est le cas pour M. Daxhelet, beaucoup de lecture, une grande culture littéraire et l'habitude de penser par soi-même, on peut être sûr que son livre sera loin d'être une simple réédition des vieilles formules, des préceptes surannés que les pédagogues d'antan ressassaient sans ennui — pour eux ! — et religieusement, d'après des manuels, à peu de chose près, les mêmes invariablement. On peut rajeunir, renouveler les matières les plus rebattues et c'est ce qu'a fait M. Daxhelet. Son art d'écrire contient des vues originales : il y a, notamment, un bon chapitre sur l'évolution de la phrase française. Dans la rhétorique proprement dite, il se borne à l'essentiel. L'histoire des genres, prose et poésie, est complète et l'auteur, ce dont il faut le louer, a moins obéi, en ce chapitre, à la préoccupation de dresser une liste exacte de noms d'écrivains et d'œuvres que de marquer des courants littéraires.

Ce livre ne peut que rendre les plus grands services aux élèves de nos athénées. Ils y puiseront, sous la direction d'un maître excellent, le goût des choses littéraires, l'amour et le respect de la langue et du génie français.

***

Digitized by Google

A. VAN GÈLE, *Le Brabant en images.* (J. Lebègue et Cie, éditeurs, Bruxelles.)

C'est aux enfants surtout que s'adresse ce beau livre de M. Van Gèle, rédacteur de *Excursions et promenades.* Ils y verront, grâce aux illustrations magnifiques de A. Hamesse, A. Ronner, H. Cassiers, E. Puttaert, Tichon et Dedoncker, toutes les belles choses du vieux pays brabançon, dont on leur a appris l'histoire.

Les superbes monuments que l'auteur fait défiler sous leurs yeux, les sites si pittoresques des jolies communes du Brabant ne manqueront pas d'aviver, en eux, l'amour du sol natal qu'on s'efforce de leur inculquer chaque jour à l'école. Et quand ils seront grands, et quand ils auront vu tel coin qui les aura particulièrement frappés en feuilletant *le Brabant en images*, ils sauront qu'il n'est pas nécessaire de sortir de son pays pour admirer des sites ravissants et des monuments qui attestent la science et le goût de nos ancêtres.

Chaque province devrait avoir un livre comme celui-ci. Et ce serait comme le livre d'or de nos villes et de nos villages, la Bible illustrée de notre pays.

J. V.

**Memento.** — FÉLIX STEVENS, *Una moglie*, drame en trois actes, en italien (Napoli, F. di Gennaro et Morano). Le *Carnet mondain*, donnant, outre le programme des diverses salles de théâtre et le compte rendu des pièces, des mondanités, des vers, des échos et informations et de fort belles reproductions photographiques d'acteurs et d'actrices. Abonnement : 7 fr. 50 c. par an, un numéro 15 centimes.

Digitized by Google

# CHRONIQUE ARTISTIQUE

## LES EXPOSITIONS DE JEUNES. — LES AQUARELLISTES.

Les cercles de jeunes peintres qui, depuis quelques années, manifestent, en dehors des expositions officielles, les tendances de l'art nouveau, ont, à peu de choses près, tous la même histoire. Leurs premières expositions sont révolutionnaires, inexpérimentées et violentes. Le public qui, quoi qu'on en dise, ne demande pas mieux que de trouver du génie aux artistes nouveaux-venus, découvre, parmi beaucoup d'extravagance, quelques espoirs mirifiques; il applaudit à ces jeunes enthousiasmes, et chaque année enregistre de nouvelles promesses, émanant du reste des mêmes prometteurs. Au bout de quelque temps ceux-ci perfectionnent leur manière, adoucissent leur violence, si bien qu'ils deviennent d'honnêtes faiseurs de tableaux, assez peu dissemblables des honnêtes faiseurs de tableaux qui les ont précédés. Les membres les plus intransigeants du jeune cercle l'abandonnent et celui-ci n'est plus que le groupement accidentel de quelques peintres plus ou moins originaux et plus ou moins intéressants. Comme on n'aime pas à changer les étiquettes, il demeure pour le public un cercle de *jeunes*, bien qu'il ne se compose plus que d'hommes mûrs. Si d'aventure, un artiste véritablement créateur s'est trouvé dans l'association, il n'a pas tardé à la quitter, à s'en affranchir, pour travailler solitairement à l'expression de son idéal solitaire.

Le cercle « Labeur » en est à la première période de son histoire : la plupart des jeunes hommes qui le composent ne

Digitized by Google

possèdent pas encore bien leur manière, ignorent encore la personnalité qu'ils peuvent avoir et la voie qu'ils doivent suivre. Quelques-uns sont réellement intéressants et bien doués; parmi beaucoup d'esquisses d'ailleurs « amusantes », se distinguent déjà quelques œuvres.

A la vérité, les membres du cercle Labeur ne sont pas très révolutionnaires. Les jeunes peintres d'aujourd'hui ne cherchent plus la découverte sensationnelle; « l'influence du bleu dans les arts » ne les préoccupe plus guère; ils méprisent les procédés pointillistes et luministes et n'ambitionnent point de communiquer à la foule les sensations exceptionnelles de leur âme magnifique. La gloire qu'ils recherchent est celle des grands coloristes et des bons manieurs de brosse; ils ont le culte de la pâte grasse et savoureuse aimée des maîtres flamands qu'ils imitent du reste très volontiers. Cet idéal a son danger, on le voit aujourd'hui.

Ces peintres ont trop vécu dans les musées, ils ont trop subi l'influence de quelques personnalités absorbantes, et cela donne à leurs tableaux un air peu sincère, un aspect de « tableau pour marchand » qui nous choque parfois beaucoup. Il y a trente ans, les jeunes artistes ont mené l'insurrection contre les méthodes d'enseignement qui imposaient les procédés immuables des maîtres, qui obligeaient les rapins à copier les tableaux fameux « pour se faire la main », qui donnaient ainsi au jeune homme une manière toute faite, un talent poncif. Ils ont triomphé. Mais voici qu'aujourd'hui les nouveaux venus semblent revenir à la vieille méthode; sans qu'on le leur impose, ils s'adonnent à l'imitation des maîtres anciens et même à l'imitation des artistes du moment. Ils sont révolutionnaires, mais leur révolution est menée dans le sens de la réaction. Tous les efforts que l'on a fait depuis Verwée pour éclairer la palette semblent perdus, et les plus intéressants d'entre eux, comme les plus quelconques, peignent au bitume.

Heureusement leur jeunesse et leur inexpérience mêmes ont préservé la plupart des membres du « Labeur » des excès réactifs où l'on est tombé au « Sillon » et que j'examinerai plus loin. On y trouve plus de sincérité. Un des exposants

Digitized by Google

dont le souvenir s'impose avec le plus de puissance est assurément M. Martin Melsen.

A cette dernière exposition, il nous montrait un *Intérieur de cabaret* où s'entassaient les rustres, qui égalait certainement quelques esquisses fameuses, tant par la fougue du procédé que par l'harmonie générale de la coloration. Ce peintre a, du reste, une vision du paysan qui ne manque pas d'originalité; elle s'apparente à l'art de Laermans, mais elle est infiniment plus joyeuse. Ce que Melsen a surtout quand il peint les terriens, c'est un sens très particulier du comique, de l'humour. A ce dernier Salon il nous montrait des dessins rehaussés vraiment remarquables. Malheureusement, il exposait aussi plusieurs toiles inachevées, incomplètes et maladroites qui déparaient singulièrement son envoi. Je signalerai encore de très bons paysages de M. Merckaert, coloriste savoureux, évocateur sincère, sinon naïf, des visions claires de la mer du Nord, des belles journées de ciel pur et de grand vent ou de calme alcyonien dans les dunes, sur les jetées, dans les rues endormies des petites villes du littoral.

Mais de tout le groupe du « Labeur », celui qui paraît donner le plus de promesses est M. Oleffe. Ce peintre a, du paysage tragique, une notion très personnelle et vraiment neuve. En des marines heurtées, cahotiques et souvent trop lâchées de manière, il fixe les émotions douloureuses que donnent certains aspects mornes ou terribles de la vague ou de la plage. Il y avait aussi au cercle « Labeur » un envoi de M. Delaunois. Mais je reparlerai de cet excellent artiste à propos du Salon des aquarellistes où il fit une manifestation considérable.

* * *

Le cercle du « Sillon », dont l'exposition succéda presque immédiatement à celle du cercle « Labeur », en est à la seconde phase de son histoire. On se souvient des espérances magnifiques que donna ce groupe à ses débuts. Il représentait à merveille les divers courants de l'art contemporain. Parmi ses membres, les uns, se réclamant de l'art idéaliste, s'appliquaient à enfermer en des formes harmonieuses des

Digitized by Google

symboles plus ou moins subtils; d'autres anglicisaient avec élégance; d'autres, enfin, aspiraient à la technique des maîtres flamands, et peignaient avec fougue des tableaux chaudement colorés et patinés comme des toiles de musée. La plupart avaient de l'inexpérience, de la naïveté, mais un bel enthousiasme juvénile; beaucoup paraissaient supérieurement doués. Aujourd'hui, les peintres truculents ont, peu à peu, éliminé de la Société les autres artistes, ce qui a eu le grave inconvénient de rendre leurs expositions singulièrement monotones. A ces salons du « Sillon », on a l'impression de passer en revue les toiles d'un seul artiste; on dirait l'exposition d'un Cercle d'éducation mutuelle; tous ces peintres ont déteint les uns sur les autres. A la vérité, la plupart d'entre eux ont tenu leurs promesses dans une certaine mesure; ils ont perfectionné leur manière. M. Bastien a des œuvres d'une belle tenue; M. Swynkop a des paysages prodigieusement habiles; M. Smeers de jolies esquisses; M. Wagemans, un *Rieur* fort bien peint; M. De Greef, des toiles qui rappellent heureusement la manière de son père, le grand peintre d'Auderghem; M. Tordeur de savoureuses et séduisantes visions des environs de Bruxelles. Mais ces œuvres, même excellentes, montrent clairement les insuffisances d'un art qui n'a d'autre intérêt que la technique : sauf parfois M. Bastien et M. Tordeur, ces peintres du Sillon montrent une singulière pauvreté d'imagination. L'émotion d'art a sa source dans une suggestion qu'ils sont incapables de faire naître, parce que la préoccupation technique semble tuer en eux l'émotion, parce que le sens des choses, la valeur psychologique d'un paysage ou d'un portrait leur échappe et qu'ils ne peuvent par conséquent nous la donner. Pour être un grand artiste, il est à peu près nécessaire d'être un bon peintre ou un bon sculpteur, mais il ne suffit pas d'être un bon peintre ou un bon sculpteur.

Ce culte exclusif de l'habileté manuelle se retrouve, à un moindre degré il est vrai, chez les statuaires du « Sillon ». Quelques-uns d'entre eux ont montré de fort bonnes choses. Je signalerai *le Penseur*, de Louis Mascré, qui a de la noblesse et de l'élévation; une charmante figurine en bronze

Digitized by Google

de Matton, *la Rosée*, de fort bonnes études de M. Paul Nocquet et de M. Kemmerick qui a une notion très personnelle de la ligne sculpturale.

Faut-il conclure, caractériser l'impression que donne ce salon? C'est assez malaisé. Malgré les quelques bonnes toiles que l'on y trouve, malgré les tempéraments que l'on y devine, il laisse une impression un peu pénible. On a la sensation que les artistes qui exposent là pourraient faire mieux, qu'avec les qualités, naturelles et acquises, qu'ils ont, ils pourraient donner la forte émotion d'art que nous cherchons souvent en vain le long des cimaises. Or, c'est à peine si quelques jours après la dernière visite, une toile ou deux restent dans le souvenir.

***

Cette émotion d'art, je l'ai trouvée à l'Exposition des Aquarellistes. J'avais, je l'avoue, contre l'aquarelle certaines préventions : l'aquarelle est, par excellence, l'art des amateurs, l'art des petites habiletés, des petits effets aimables, des impressions « jeune fille ». Même des artistes excellents, comme Uytterschaut ou Stacquet, m'ont souvent laissé cette impression très menue, et j'ai cru longtemps qu'il n'y avait pas moyen d'exprimer à l'aquarelle autre chose que ces sensations simplement agréables, jamais émouvantes. Mais, depuis quelques années, l'aquarelle s'est transformée; quelques artistes excellents lui ont trouvé des ressources nouvelles, ont su lui faire exprimer des impressions fortes et profondes, avec autant de vigueur que la peinture à l'huile. A la dernière exposition des aquarellistes, il y a eu trois envois vraiment sensationnels, trois affirmations d'un art supérieur, trois succès retentissants : ce sont ceux de MM. Delaunois, Marcette et Jakob Smits.

A différentes expositions, M. Delaunois nous avait montré ses curieuses évocations d'église; jamais il ne nous avait donné d'ensemble aussi complet que cette fois. Presque toutes les œuvres qu'il nous a données à l'exposition de cette année évoquent l'église Saint-Pierre, à Louvain. C'est un vieux temple gothique qui, sans avoir la pure splendeur architec-

Digitized by Google

turale des grandes cathédrales du Nord de la France, n'en est pas moins émouvant par la noblesse et l'austérité de ses lignes. M. Delaunois le connaît dans ses moindres recoins, il l'aime avec passion, avec dévotion; il en a su exprimer toutes les beautés, toutes les légendes, toute la psychologie. Il en a fait pour ainsi dire un archétype des cathédrales. Son merveilleux instinct d'artiste a deviné sous ces voûtes le sens profond du catholicisme médiéval, une religion austère, autoritaire et dominatrice, une religion qui règne sur les âmes par la force et le mystère, avec, çà et là, à côté de ces élans de dureté, d'ardeur et de mysticisme, des coins de douceur, d'humilité et de tendresse. Les intérieurs d'églises de M. Delaunois laissent dans l'âme du spectateur une oppression presque douloureuse, évoquent les souvenirs lointains de la dévotion rude et passionnée des ancêtres.

L'envoi de Jakob Smits n'est pas moins sensationnel. Cet artiste avait fait naguère à Anvers une exposition considérable, et l'on a pu s'étonner, après ce grand effort, de l'effort nouveau qu'il a fait. On s'en étonnera d'autant plus que cet effort nouveau est plus fécond. M. Jakob Smits nous a montré à cette exposition des aquarellistes quatre portraits d'un style admirable et une « Pieta » d'un caractère et d'une vigueur d'accent, d'une âpreté que l'on n'a guère pu demander jusqu'ici à l'aquarelle. Mais ce qu'il y a surtout d'admirable dans les figures que nous évoque M. Jakob Smits, c'est la vie intérieure qui les anime, c'est ce qu'elles ont de « parlant », pour employer un mot de la critique d'art d'autrefois; c'est ce qui fait qu'elles s'imposent si violemment au souvenir.

Quant à Marcette, il y a longtemps qu'il compte parmi les plus intéressants de nos marinistes. Mais je ne me souviens pas de l'avoir vu exposer des œuvres aussi complètes que celles qu'il nous a montrées cette fois. Dans les cinq aquarelles qu'il expose, il a véritablement su résumer le poème émouvant et varié de la mer du Nord, ses chansons joyeuses et puérilement innocentes certains jours, ses colères ardentes, ses mélancolies insondables. Toute la magie de ses ciels somptueux ou maladifs, il nous l'a retracée avec une vigueur et une déli-

Digitized by Google

catesse de touche réellement incomparable. A côté de ces trois envois exceptionnels il y a, à l'exposition des Aquarellistes beaucoup d'œuvres intéressantes à signaler : un *Mineur* de Constantin Meunier, d'excellents paysages de Bartlett, de charmantes visions hollandaises de Cassiers, des œuvres adorablement raffinées d'Aug. Donnay et de Fernand Khnopff, un admirable *Hamlet* de Gaston La Touche, des paysages très poussés d'Ulrich Uth et de Paul Rink, de nerveux paysages wallons de Paul Thémon, de jolis Stacquet, des Hagemans, des Hannon fort agréables, des fleurs de M^me^ Gilsoul-Hope, tout le contingent habituel et fort aimable des Aquarellistes. Tout cela fait une exposition d'une fort belle tenue et qui mérite le succès incontestable qu'elle a remporté auprès du public.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Digitized by Google

# LE MOIS POLITIQUE

Plus ça change, plus c'est la même chose... L'aphorisme est d'opportunité chez nous, où le *tarte à la crème* du S. U. alterne périodiquement avec l'une ou l'autre des ritournelles parlementaires, que ramènent les changements de saison. La question Smeets est en train de devenir aussi un spectacle saisonier, et je pourrais réimprimer, à mon tour, ce que j'écrivais sur le compte de l'agitateur sérésien dans une de mes précédentes chroniques, si je n'avais pour mon lecteur un respect que nos honorables n'ont pas toujours pour leurs mandants.

Quoi qu'il en soit, les débats sur la revision constitutionnelle qu'on nous annonce seront fertiles en incidents joyeux. Il n'est pas de tremplin plus branlant que celui du régime électoral, et la plupart de nos députés, s'ils sont sincères, auront à faire leur *meâ culpâ* et à nous dire, sans trop de réticences, pourquoi ils ont retourné leur casaque, à la façon du maître Jacques de Molière.

Chez certains, il y a eu évolution très réelle de la conscience politique, évolution ou perturbation, sous des influences extérieures, dont la plus marquante est assurément l'hypnotisation socialiste. Cette hypnotisation est un des phénomènes les plus curieux de ce temps. On lui doit quasi toute notre législation sociale et une série interminable de concessions, de fléchissements et de reculades de la majorité catholique dans nos Chambres. A gauche, elle n'a guère été moins déterminante. Quand un Féron décline le pacte de 1893, il est sincère, évidemment. Mais il obéit inconsciemment à ce terrible

Digitized by Google

mot d'ordre qu'Anseele prononça jadis dans un banquet gantois, et quoiqu'il ait mis plus de temps et plus de coquetterie dans la forme à « suivre » que ne le fit son ami M. Cambier, il est pourtant incontestable qu'il « suit »; que le pluraliste de 1893 a été influencé du dehors, car ce pluraliste était l'homme du savoir lire et écrire, avec la majorité des progressistes, quelques années plus tôt, et c'est d'étape en étape, et sans fortes raisons, qu'il est allé jusqu'au système amorphe du S. U., qu'il entendait pourtant combiner d'abord avec la R. I. (représentation des intérêts) et qu'il va maintenant manger tout cru au premier signal.

De même, une bonne partie des libéraux, ceux de Gand et d'Anvers particulièrement, ont fait avec le S. U. ce qu'ils appellent eux-mêmes un mariage de raison. Interrogez-les sur les motifs de leur conversion à cette réforme, ils se borneront à hausser les épaules, avec une expression de physionomie passablement ennuyée, et à vous dire ceci : « Le S. U. est inévitable. Nous l'aurons quoi qu'on fasse; autant l'adopter tout de suite. » Il y a, dans cette résignation, qui s'apparente au fatalisme oriental, des sous-entendus qui ne sont pas toujours très faciles à interpréter. Pourtant je crois y lire un désir de paix, la crainte des mouvements populaires, peut-être aussi le dégoût du régime actuel (dégoût si bien exprimé par feu Bara dans un de ses derniers discours), peut-être, enfin, le vague espoir d'un changement d'orientation politique, qui coïnciderait avec la chute du ministère catholique.

Mais si vous objectez à ces résignés que le S. U. une fois adopté, rien n'est résolu; que le S. U. n'est nullement une panacée sociale, que les pays voisins, où il est la loi électorale, en ont connu les déboires et les hontes bien plus que les avantages; que ce n'est pas avoir fait assez que de réduire les votes des électeurs pluraux à un seul et qu'il faut encore mettre ceux qui avaient le vote unique en état d'user intelligemment de l'arme mise entre leurs mains, ils resteront muets; ils auront tout au plus le même mouvement d'humeur, signifiant ceci : « Qu'on vote le S. U. et qu'on nous laisse enfin tranquilles! »

Digitized by Google

L'illusion dont se bercent ces idéalistes, fâchés d'être éveillés entre deux sommes et pressés de reposer leur tête alourdie sur l'oreiller, cette illusion m'a toujours causé une réelle stupeur. Et pourtant ce n'est pas encore le symptôme le plus caractéristique de notre état léthargique. Oui, voilà bien le sentiment que doit éprouver le citoyen d'un pays industriel et commercial, où le temps est de l'argent, où on lit son journal en chemin de fer, avec un tangage qui vous fait sauter des alinéas de l'article de fonds et qui vous empêche d'y suivre le déroulement d'une pensée quelconque; d'un pays où l'on reste deux heures en séance rue de la Loi et six heures à table dans les bonnes familles, où les fonctionnaires achèvent dans la somnolence d'un café confortable, nimbés de la fumée de pipes et attentifs à la partie de dominos, une journée dont les meilleures heures se sont écoulées *sur* un bureau ou à un guichet, ou dans quelque prétoire; dans un pays, enfin, où l'on mange beaucoup, où l'on dort plus et où l'on ne réfléchit guère qu'à des questions de gros sous.

Nous périssons par l'inanition spéculative, et c'est le juste châtiment qui nous menace et qui menace, en général, toutes les sociétés modernes. Leurs aînées avaient, du moins, à défaut de la vitalité intellectuelle de certaines citées antiques, conservé, avec la robuste paix du corps, une vigueur spirituelle tournée vers les choses de la foi. On lisait la Bible en famille chez les protestants et, chez les catholiques, le soir, sous la lampe, des livres pieux ou amusants, mais d'une orthodoxie indiscutable. Il y avait des libres-penseurs, des *libertins* comme on disait; mais ils étaient l'exception, et c'était non par l'école ou la feuille à un sou, mais par de longues et lentes méditations, par des lectures abondantes et choisies, qu'ils s'étaient fait leurs convictions, entrées comme avec le maillet dans la tête et devenues indécrochables quand la sénilité approchait. Aujourd'hui, on fait sa première communion avec tiédeur, puis on se détache de l'Église sans savoir pourquoi, et quand la vieillesse blanchit le crâne, que les rhumatismes grimpent au mollet, on se souvient de quelque pratique pieuse, de quelque oraison de l'enfance et on prépare une conversion qui

Digitized by Google

n'en est pas une. Ou bien, si la mort vous surprend dans l'incertitude, c'est votre famille qui se charge, à l'aide d'un petit pacte avec quelque prêtre bénévole, de vous restituer dans la mort les attributs d'une foi que vous aviez, vivant, laissée dans l'oubli.

Réflexions moroses, dira-t-on, et bien éloignées de mon point de départ! Pas si éloignées que cela. Le S. U. est, au contraire, dans un rapport d'idées très direct avec la veulerie dont notre matérialisme (les Allemands diraient : notre *réalisme*) s'accommode si ingénûment. Dans une brochure très courageuse publiée récemment (1), et dans des articles de journaux, Mme René Gange signalait une des causes de notre déchéance. Le dépeuplement des campagnes et l'entassement urbain sont de la part de ce publiciste l'objet d'une étude, où les faits sont exposés avec une belle indignation. Il est certain qu'il y a là un péril social, contre lequel toutes les armes du législateur se brisent successivement. Nos cités se peuplent de gens simples, mal défendus contre les attractions frelatées de notre vie artificielle, et qui adoptent, avec une tranquille indifférence, tous nos vices et tous nos travers mentaux, sans acquérir, en échange, les facultés supérieures et l'expérience des hommes et des choses que donne un long habitat dans les grandes agglomérations. Et ainsi s'amasse une proie de plus en plus riche pour les doctrines révolutionnaires; car c'est chez ces envahisseurs que germe le plus tôt le désir des jouissances matérielles, désir inassouvi et encore aiguisé par la comparaison simpliste d'une pauvreté imméritée, chez ces foules, avec un luxe dont l'éclat les blesse, sans qu'elles en connaissent la genèse parfois si complexe, la fragilité parfois si cruelle et les dessous parfois si répugnants.

En donnant le droit de suffrage à tous ces ouvriers, qui s'entassent dans d'ignobles logements de nos faubourgs et qui délaissent pour des taudis la vie hygiénique du village, on a confectionné par milliers des révoltés légaux, bien résolus à n'user de leur nouvelle puissance que pour punir la société

(1) *Comment on vit à Bruxelles*, 1901, Louvain, Carpentier.

Digitized by Google

actuelle des mécomptes, des amertumes et des injustices dont elle les abreuve constamment. Ne demandez pas à ces malheureux les fins positives vers lesquelles s'oriente leur très vacillante pensée ; ils ne savent pas ce qu'on instaurera à la place de notre organisation politique ; ils sont d'avis, simplement, que tout régime sera plus supportable que celui sous lequel ils ploient. Et voilà ceux que le S. U., dans son ineptie égalitaire, va faire au même degré les arbitres de notre destinée ; qu'il avantage même, puisqu'ils sont le nombre, aux dépens des citoyens instruits, équilibrés, dont la mentalité a été lentement élaborée, dans des conditions de vie normale et saine, et qui ont, par une tradition séculaire, appris à respecter les indéfinies lenteurs de l'évolution novatrice.

Il arrivera donc, si l'on n'y prend garde, que le S. U., prétendûment imaginé pour ramener la paix dans les esprits, sera le brandon rougi de la discorde sociale, puisqu'il aidera, dans nos milieux belges de grande industrie et de pléthore urbaine, à accuser davantage par des votes les antagonismes humains et qu'il servira uniquement à dissimuler, sous les fleurs de sa rhétorique, l'abîme séparant certaines chimères perturbatrices des possibilités, si réduites et si lentes à opérer !

M. WILMOTTE.

# PETITE CHRONIQUE

**Théâtre de la Monnaie.** — Cette chronique de notre premier théâtre lyrique ne sera pas très longue, car elle est consacrée à des reprises, d'une valeur inégale. Deux de ces reprises ont pourtant surpassé les autres et intéressé considérablement le public, celle de *Tanhäuser* et celle de *Louise*. La première a été entourée des soins que les directeurs de notre opéra semblent bien décidés à apporter à chaque exécution wagnérienne. Comme *Tristan*, *la Walkyrie* et *Lohengrin*, le héros de la Wartburg a été traité royalement. M. Imbart a retrouvé là un de ses meilleurs succès, et Mme Litvinne a remporté un triomphe. Grâce à ces deux excellents artistes, l'acte du Vénusberg a acquis un relief qui lui manque le plus souvent. On



Digitized by Google

est accoutumé, même en Allemagne, à y voir une féerie, quelque chose comme le début d'acte où les ombres heureuses, dans *Orphée,* passent légères et souriantes dans les Champs-Elysées. Physiquement déjà, la massivité imposante de la nouvelle Vénus forçait l'attention. Mais quand elle a dit les paroles magiques que Wagner a écrites et orchestrées pour cette incarnation très germanique de la beauté, le charme a opéré sur d'autres cœurs que celui de Tanhäuser, et on n'a plus compati, ma foi, aux regrets terrestres de ce spleenétique assouvi.

*Louise* n'était pas, en tant que reprise, un spectacle aussi attrayant par sa nouveauté, car Mlle Friché et M. Dalmorès reparaissaient dans leurs emplois de l'an passé, et s'il y avait enchantement, il n'y avait pas surprise. M. Albers succédait à M. Seguin dans le rôle si difficile du père de Louise. Il l'a chanté avec une belle virtuosité; mais l'acteur a semblé pâle, tant on avait la mémoire pleine de l'admirable création par où se termina la carrière dramatique du célèbre baryton, qui n'est plus maintenant qu'un professeur. L'œuvre elle-même a pâli; elle a souffert (déjà!) de cette accoutumance qui est pour les chefs-d'œuvre ce que la patine est pour les bronzes antiques, mais qui dédore si rapidement le contour des œuvres moyennes. Et, malgré des pages étincelantes de jeunesse et de nouveauté, il faut bien avouer que *Louise* est d'une bonne moyenne très prometteuse et très plantureuse à la fois, mais que ce n'est pas un chef-d'œuvre. Il y a, au long de certains tableaux, surtout celui de la butte, trop d'incohérences, trop de caprice. Seuls, le premier et surtout le dernier acte ont l'unité harmonieuse que réclame l'effort supérieur en art. Telle quelle, d'ailleurs, la reprise de ce « roman lyrique » a été un succès fort honorable pour la direction.

Et maintenant, attendons *le Crépuscule des dieux!*

Les autres théâtres ont peu innové, quoique *les Remplaçantes* aient été pour le Parc un succès honorable. On a lu plus haut ce que M. Sand a écrit sur *les Avariés* de M. Brieux. Il eût été moins sévère pour ce drame de nourrice où il y a comme un ressouvenir de J.-J. Rousseau, adapté à des usages très locaux et très modernes. Mais il n'en ressort pas moins que les questions sociales sont du théâtre indigeste, quelque chose comme le pudding germanique pour nos estomacs délabrés de Latins. Et, bien que la drogue slave de M. Sienkiewicz me fasse faire d'atroces grimaces, je préfère encore l'avaler que de piocher avec M. Brieux les manuels de sociologie, les traités de médecine ou l'éloquence parlementaire. Courons donc tous à ce spectale de foirè qui a nom *Quo vadis.*

R.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE


Pages.

**Jules Vieujant.** La loi des trois états. . . . . 5

**Nestor Outer.** Au pays de la soif . . . . . 24

**Georges Rency.** L'aïeule. *(Suite.)* . . . . . 37

**Marius Renard.** La mission sociale de l'écrivain . . . . . 49

**J. V.** Chronique des livres . . . . . 62

**M. Wilmotte.** Le mois politique . . . . . 80

Petite chronique . . . . . 84


## LIVRAISON DU 15 OCTOBRE


**L. Cornélissen Rupertus.** La loi sur les congrégations en France, ses tendances et son exécution . . . . . 89

**C. Vanlair.** La main qui ne sait pas . . . . . 105

**Georges Rency.** L'aïeule. *(Fin.)* . . . . . 122

**Nestor Outer.** Au pays de la soif. *(Fin.)* . . . . . 132

**Robert Sand.** Causerie dramatique . . . . . 151

**Louis Dumont-Wilden.** Chronique artistique. . . . . 158

**M. Wilmotte.** Le mois politique . . . . . 167

Petite chronique . . . . . 172


Digitized by Google

## LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

Pages.

**Hermann Dumont.** Les enseignements du scrutin . . . . . 175
**Jules Vieujant.** Causerie sur l'impartialité dans l'histoire. . . . . 197
**Roger Bornand.** Un accident de montagne . . . . . 222
**C. Vanlair.** La main qui ne sait pas. *(Fin.)*. . . . . 233
**Albert Du Bois.** Les chemins de fer excentriques. . . . . 251
**Robert Sand.** Causerie dramatique . . . . . 261
**M. Wilmotte.** Le mois politique . . . . . 265
Petite chronique . . . . . 268

## LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

**Jules Carlier.** Les maisons ouvrières . . . . . 273
**Fernand Blondeaux.** Germaine. . . . . 286
**Hermann Dumont.** Les enseignements du scrutin. *(Fin.)* . . . . 303
**Albert Du Bois.** Les chemins de fer excentriques. *(Fin.)*. . . . 319
**S. Fredericq.** Voyage en Suisse . . . . . 328
**Robert Sand.** Les Avariés, de Brieux . . . . . 343
**J. V.** Chronique littéraire. . . . . 348
**Louis Dumont-Wilden.** Chronique artistique . . . . . 358
**M. Wilmotte.** Le mois politique . . . . . 365
Petite chronique . . . . . 369

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 301 227 5

Digitized by Google